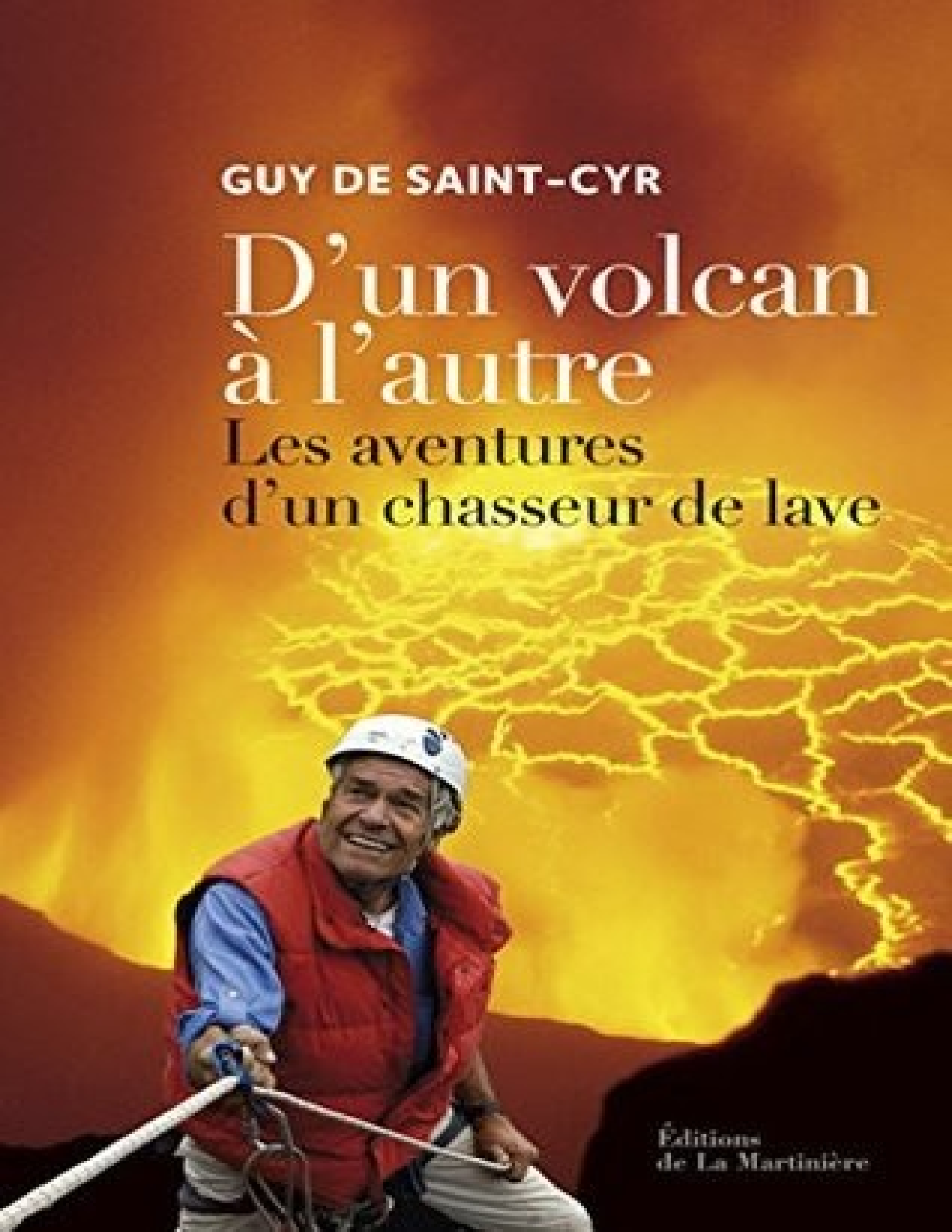
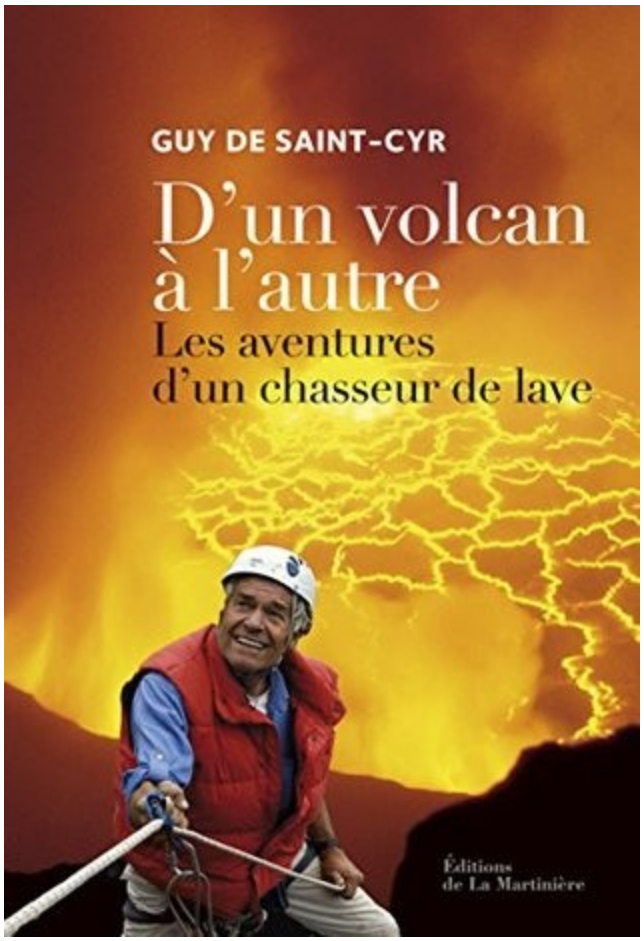
GUY DE SAINT-CYR

D'un volcan à l'autre

Les aventures d'un chasseur de lave



Éditions de La Martinière


GUY DE SAINT-CYR
D'un volcan à l'autre
Les aventures d'un chasseur de lave
Éditions de La Martinière

ISBN : 978-2-7324-6981-2

© 2014, Éditions de La Martinière

Une marque de La Martinière Groupe, Paris, France
Connectez-vous sur :
www.editionsdelamartiniere.fr

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À Monique
Tanguy
Inès
avec qui j'ai partagé cette déraisonnable passion
pour les volcans.

À mon ami Alain de Toffoli,
disparu tragiquement en Indonésie.
En souvenir de nos rires
et de nos folies sur les volcans du monde.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Copyright

Dédicace

Préface

Chapitre 1 - D’eau et de feu… la dernière vague !

Chapitre 2 - « Son dernier volcan »

Chapitre 3 - La lave sur les talons

Chapitre 4 - Échec au Kamtchatka !

Chapitre 5 - La frontière interdite

Chapitre 6 - « Merci Momo ! »

Chapitre 7 - Première descente sur le lac de lave du Bembow

Chapitre 8 - Encerclé par les laves

Chapitre 9 - Dans l’enfer du Pu‘u ‘O‘o

Chapitre 10 - La vie en suspens

Chapitre 11 - Le jour où nous aurions dû mourir…

Chapitre 12 - Erta Ale, volcan interdit

Chapitre 13 - Hells Gate

Chapitre 14 - Mystérieuse disparition à Dallol

Chapitre 15 - Plus fort que les djinns !

Chapitre 16 - L'éclat de rire du diable

Chapitre 17 - Merapi, ou l'implacable chronologie d'une catastrophe annoncée

Remerciements

Préface

La science fait une description très clinique des phénomènes à l'origine de l'activité volcanique. D'une manière générale, elle propose deux grandes catégories de volcans : ceux dont l'origine est liée aux mouvements des plaques tectoniques et ceux qui sont engendrés par un point chaud, une source de chaleur venue des profondeurs de la terre.

Ces décryptages sont la plupart du temps accompagnés par des supports pédagogiques. On trouve des schémas explicatifs dans tous les manuels scolaires de SVT (Science et Vie de la Terre), dans les journaux et les magazines lorsqu'ils traitent du sujet, et internet regorge d'animations très explicites. J'ai moi-même utilisé des maquettes pour expliquer la genèse des volcans, lorsque je présentais l'émission « C'est pas Sorcier ». Ces supports possèdent des vertus incontestables. Les phénomènes qu'ils illustrent se déroulent sous nos pieds, parfois à des milliers de kilomètres sous la surface du sol. Ces outils rendent visible ce qui ne l'est pas. Ils permettent de visualiser notre planète en coupe. La superposition des différentes couches qui la composent : noyau (interne et externe), manteau, croûte. Les processus qui sont décrits sont complexes. Les phénomènes d'accrétion ou de subduction sont difficiles à conceptualiser. Comment imaginer que notre planète est recouverte de plaques ?

Que ces plaques se déplacent, que l'Amérique et l'Europe s'éloignent, que l'Afrique se déchire en deux ? Comment imaginer l'enchevêtrement des pièces de ce gigantesque puzzle au large du Japon ? Les forces en jeu sont par ailleurs colossales, et les dimensions dépassent l'entendement. Même la vitesse à laquelle se déroulent ces phénomènes n'a rien d'humaine. La plaque pacifique qui figure parmi les plus rapides de la planète ne se déplace que de 7 centimètres par an ! Les schémas, les animations et les maquettes fournissent une représentation très concrète des différents éléments qui sont impliqués dans ces processus. Ils permettent aussi de visualiser l'enchaînement d'événements qui nous sont totalement étrangers, pour lesquels nous n'avons aucune référence.

Ces supports, si puissants soient-ils, ne doivent pas nous faire oublier qu'il ne s'agit là que de représentations intellectuelles, illustrant des phénomènes extrêmement complexes. À l'échelle de la planète, une plaque tectonique n'a pas du tout l'aspect du modèle qui est utilisé pour la représenter sur un schéma ou sur une maquette. Les contours ne sont pas définis avec précision. Aucune nuance de couleur ne permet de distinguer une plaque continentale d'une plaque océanique. Il n'y a ni flèche, ni effet visuel pour suggérer un mouvement et sa direction. La multiplication des médias, dans lesquels ces modèles apparaissent, a permis de diffuser ces concepts et ces connaissances auprès d'un large public. On ne peut que s'en réjouir. Mais les phénomènes et les processus en question font appel à une réalité si éloignée du public, si impalpable, que les images virtuelles ont tendance à s'installer à la place du réel. Je me suis moi-même parfois laissé piéger.

En grimpant pour la première fois vers le Piton de la Fournaise sur l'île de la Réunion, ces images de volcans en coupe, ces croquis de

point chaud et de chambre magmatique m'ont, de toute évidence, traversé l'esprit. Un peu comme si j'arrivais en terrain connu. En découvrant ces paysages chaotiques, j'ai compris que les volcans ne respectaient aucun programme préétabli. Sans remettre en question les grands principes, chaque volcan possède sa propre dynamique, qui elle-même peut évoluer. Tous les volcans sont différents et deux éruptions ne sont jamais semblables. Même lorsqu'elles ont lieu sur le même volcan. Le Piton de la Fournaise est le premier volcan actif sur lequel j'ai mis les pieds. Les paysages sont époustouflants. D'abord il y a la traversée de la plaine des sables : une immense étendue recouverte de scories oxydées qui évoque davantage un décor martien qu'un paysage terrestre. Par temps clair, le choc est encore plus saisissant. Les ocres et les nuances de rouge qui colorent la roche contrastent avec le bleu du ciel. Puis il y a la caldeira, en forme de fer à cheval : une immense cuvette où se trouve le cratère. Elle est recouverte de laves cordées que l'on a du mal à quitter des yeux tant les courbes évoquent le drapé d'une toile. Enfin le cône. Deux bonnes heures d'ascension en général, sous un soleil de plomb. Un effort largement récompensé, une fois que l'on a atteint le sommet à plus de 2 600 mètres d'altitude. D'abord par la vue sur le cratère Dolomieu ; ensuite par le panorama qui permet d'embrasser d'un seul regard tout l'enclos, autrement dit la zone à l'intérieur de laquelle s'écoule la lave durant les éruptions. Quand l'horizon est dégagé, le spectacle est grandiose. Perché sur ce promontoire unique, on distingue très nettement la ligne de côte et, au-delà, l'océan. L'image est inoubliable.

Quelques mois plus tard, au printemps 2001, j'ai eu la chance d'assister, aux côtés d'une équipe franco-italienne, au réveil de l'Etna. Durant toute une nuit, j'ai observé la lave jaillir de la bouche du volcan. Nous étions postés à environ 500 mètres du cratère. Les vents étant orientés dans la direction opposée, j'ai pu admirer la fontaine

de matière en fusion, sans qu'aucun nuage de fumée ne s'interpose entre la lave et moi. Il faut imaginer un jet puissant et permanent de plusieurs centaines de mètres de hauteur. Jamais je n'avais assisté à un spectacle d'une telle puissance. Cette reprise d'activité avait été envisagée par les volcanologues, mais personne ne savait quand elle aurait lieu précisément et d'où jaillirait la lave. Le matin du jour précédent, nous étions d'ailleurs au bord du cratère qui s'est embrasé le soir même ! J'ai compris ce jour-là que, malgré toutes les connaissances accumulées par les géophysiciens et les géochimistes, malgré toute l'énergie qu'ils déploient pour anticiper une éruption, un volcan reste imprévisible. Cette incertitude qui plane sur le comportement des volcans génère à la fois la peur et la convoitise. Elle révèle notre vulnérabilité face à l'extraordinaire puissance de la nature. Elle nous rappelle avec force qu'un volcan n'a rien d'une machine au mécanisme bien huilé ; c'est une bête sauvage qui ne prévient pas quand elle donne un coup de griffe.

Quand Guy de Saint-Cyr m'a proposé d'écrire la préface de son livre, *D'Un Volcan à l'autre, Les aventures d'un chasseur de lave*, nous étions sur l'Erta Ale, en Éthiopie. Nous avions passé la nuit au bord du cratère, l'un des quatre lacs de lave permanents sur la planète. À quelques mètres seulement de la matière en fusion, nous subissions parfois le tir croisé de gerbes incandescentes et évitions les gouttes encore rougeoyantes comme des gosses évitent les grêlons un jour d'orage. « Je sais que tu en as profité, m'a-t il lancé au petit matin une fois revenu au bord de la caldeira. Tu souriais comme un gamin ». Je souriais comme un enfant à qui l'on a fait un énorme cadeau. Guy de Saint-Cyr m'a permis de vivre une expérience extraordinaire, un prolongement inespéré de ce que j'avais commencé sur le Piton de la Fournaise, poursuivi sur les pentes de l'Etna et sur celles du Kilauea à Hawaii. Ce personnage atypique m'a permis

d'approcher les volcans comme jamais je ne l'avais fait auparavant. En me faisant profiter de sa longue expérience de terrain, il m'a permis de mettre de la chair autour du squelette de connaissances acquises. J'ai immédiatement accepté de rédiger la préface de *D'Un Volcan à l'autre, Les aventures d'un chasseur de lave*, la tête encore pleine du spectacle auquel j'avais assisté durant la nuit. Je savais avant même d'avoir lu le livre qu'à travers les souvenirs, les aventures d'hommes et de femmes que Guy de Saint-Cyr raconte, c'est le caractère unique de chaque volcan qui est mis en valeur. Je ne me suis pas trompé.

Jamy Gourmaud

CHAPITRE 1

D’eau et de feu… la dernière vague !

14 octobre 1963. Un chalutier islandais, *L’Isleyfur II*, fait route vers les îles Vestmann non loin des côtes sud-ouest de l’Islande. Il rentre d’une campagne de pêche. Le jour vient tout juste de se lever lorsqu’Olafur, le cuisinier du bord, aperçoit à quelques encablures de l’étrave une colonne de fumée qui se dresse sur la mer. Ses volutes lourdes et serrées se développent rapidement à plusieurs centaines de mètres de hauteur. Surpris et un peu effrayé, il alerte l’équipage. Pour ces habitués des eaux islandaises, aucun doute n’est possible : c’est une éruption sous-marine ! Un nouveau volcan est en train de naître.

Dans cet étrange pays où la croûte terrestre est particulièrement instable et où les volcans brusquement surgissent, les hommes ont depuis longtemps perdu leur confiance atavique dans l’immobilité du sol. Née dans la violence, modelée par l’érosion glaciaire, attaquée par les flots, l’Islande, terre polaire et terre de feu, cache des forces redoutables qui sans cesse travaillent à son achèvement. En dix siècles, pas moins d’une centaine d’éruptions ont été enregistrées le long de la profonde faille qui la traverse dans la direction nord-est/sud-ouest.

Les scientifiques prévenus par radio ne tardent pas à confirmer la nouvelle. Une fracture de six cents mètres de longueur vient de s'ouvrir sur des fonds d'environ cent cinquante mètres de profondeur.

Dans les jours qui suivent, le panache boursouflé désormais de grosses cloques grises s'élève toujours plus dense, toujours plus haut au-dessus d'une mer déchaînée. Le matériel éruptif, vomi ou craché avec force sous les eaux, s'accumule et s'élève rapidement vers la surface. Bientôt, les projections percent les flots. Elles fusent avec une force inimaginable en un puissant rideau noir velouté qui, dans un silence angoissant, jaillit et se tord à plusieurs milliers de mètres d'altitude. Ses impressionnantes volutes de cendre mouillée sont criblées de blocs de toutes tailles qui retombent avec des sifflements sinistres en une grêle terrifiante. Les explosions très violentes qui se produisent encore sous la mer ne sont toujours pas audibles.

Enfin, le 15 novembre, une île nouvelle émerge. Elle mesure une vingtaine de mètres de hauteur… presque trois fois plus le 16 ! Si les vagues pénètrent toujours dans le cratère en forme de fer à cheval, sa croissance est fulgurante. À la fin du mois, son altitude atteint une centaine de mètres. Mi-décembre, cent quarante… Son grondement à présent continuel, effrayant, haché de puissantes détonations, est perçu jusque sur les côtes islandaises.

Quelques mois plus tard, deux nouvelles îles apparaissent à proximité mais leur durée de vie sera éphémère. Très rapidement, elles disparaissent tandis que l'éruption se poursuit.

En juillet 1964, la superficie de l'île atteint déjà presque trois kilomètres carrés. Un lac de lave d'environ cent soixante mètres de diamètre s'agite à son sommet. De larges coulées incandescentes ne cessent de ruisseler sur ses flancs jusqu'à la mer, soudant, consolidant, élargissant même le nouvel édifice volcanique.

Je n'ai encore jamais approché de lac de lave en fusion. La tentation est trop forte, l'occasion unique. Le 2 août, accompagné de Monique qui partage ma passion pour les volcans et aussi ma vie, je me rends sur les lieux afin de survoler de nuit et à très basse altitude toute la zone active. Une fontaine de lave liquide – peut-être d'une centaine de mètres de hauteur – se dresse à la surface d'une vaste étendue ardente brassée d'impressionnants remous.

Si le spectacle vu du ciel est extraordinaire, pour nous le plus difficile reste à faire : tenter de débarquer sur cette terre encore inachevée baptisée « île Surtsey » afin de filmer de plus près cette fantastique éruption. Jusqu'alors, seuls deux Français, Pierre Mazeaud et le journaliste Gérard Géry de *Paris Match*, ont réussi à l'accoster et à demeurer quelques instants sur ce sol encore vierge, avant de repartir en toute hâte avec leur gros zodiac équipé de puissants moteurs.

6 août. Il y a trois jours déjà que nous sommes arrivés sur les îles Vestmann à une quarantaine de kilomètres du site éruptif et nous sommes découragés, à bout de nerfs. Nous n'avons toujours pas quitté le port, ni sa flottille de chalutiers amarrés au quai. À notre question cent fois répétée : « Pouvez-vous nous emmener sur l'île Surtsey ? » la même réponse décourageante, le même refus poli mais ferme. Son activité est encore trop violente. Chaque nuit, l'éclat rougeoyant des laves illumine la mer dans un rayon de trente kilomètres ! Tout autour, les fonds sous-marins sont instables et sans cesse remaniés par les innombrables coulées de roche en fusion qui, sur plus des trois quarts de la superficie de l'île, se jettent dans l'océan. Personne n'accepte de prendre le risque de l'aborder ni même de s'en approcher.

Cet après-midi-là, deux journalistes américains, un scientifique hollandais et deux Allemandes s'associent à notre projet, ce qui nous

permet de proposer une somme d'argent nettement plus conséquente aux patrons des bateaux de pêche. Mais ce n'est malheureusement pas un argument suffisant pour les faire changer d'avis.

Notre moral est au plus bas lorsque Monique, un peu à l'écart, remarque la démarche hésitante et pour le moins chaloupée d'un homme qui s'approche d'un petit chalutier ventru amarré en bout de quai. Celui-ci, qui semble avoir quelques difficultés à réintégrer son bâtiment, s'avère être le capitaine. Imposante stature, visage tanné, mâchoire saillante, casquette défraîchie enfoncée au ras des yeux. Il y a quelque chose en lui de sympathique. Sans une parole, dans un geste aussi naturel que spontané, Monique sort de son sac une grande bouteille de whisky qu'elle a apportée de France et, le regardant droit dans les yeux, la lui offre. Elle prononce alors, simplement mais fermement, un seul mot : « Surtsey ». Comme si cela allait de soi. Comme si cette destination était une évidence. La vente libre d'alcool est encore interdite en Islande. Médusé, il regarde la bouteille, s'en saisit et empoche sans compter la poignée de dollars que nous lui proposons. Un grand sourire illumine son visage. De passablement heureux, il devient déraisonnablement gai. Il est d'accord pour appareiller tout de suite. Lorsque nous escaladons, tous les sept, l'échelle de coupé pour gagner le pont supérieur, nous avons encore de la peine à croire à la fin de cette insupportable attente.

À bord, deux solides gaillards, la trentaine vigoureuse, la démarche à peine plus assurée que le capitaine, forment l'équipage. Qu'importe ! Le chalutier avec son étrave plutôt haute a quelque chose du comportement « risque tout » et robuste d'un navire de haute mer. Il émane de lui une réelle sensation de puissance concentrée. Nous sommes tous conscients que c'est bien là notre seule et unique possibilité pour approcher le volcan !

Bientôt, sous l'impulsion de la grosse hélice, les eaux du port se mettent à bouillir… C'est bien vrai. Nous partons. Lorsque le vrombissement des diesels devient plus fiévreux, que l'écume emplit la vague d'étrave, tout le monde se tait. Le bateau commence à escalader, puis à descendre la houle. Il rencontre les vagues de l'avant et, bien qu'il épaule les crêtes plutôt facilement, il roule et tangue fortement, projetant des paquets de mer jusqu'à la hauteur de la passerelle. À partir de cet instant, le capitaine cesse d'être un homme relativement anonyme pour devenir le commandant d'un navire. Ses ordres sont brefs, le ton est dur. Chacun est à son poste. Les trépidations du moteur deviennent progressivement une vibration lourde qui court sous nos pieds nus.

Il y a moins de deux heures que nous avons quitté les îles Vestmann. Creusée de sillons profonds, étroits, la mer glauque, crêpée d'écume, fouettée par un vent glacial, lance ses vagues à l'assaut de notre solide coque noire. Battu, giflé par les claques puissantes des lames, le chalutier se cabre, s'élève, s'enfonce tandis que l'imposant cône évasé de Surtsey peu à peu grandit, se dresse telle une immense dune noire sur les flots agités.

Se détachant sur le fond flamboyant d'un soleil couchant, ce dernier-né des volcans sous-marins est toujours en très forte activité. Un énorme nuage de fumée grisâtre, en forme de massue, s'élève lentement au-dessus du cratère. Gonflé d'une multitude de protubérances arrondies, tourbillonnantes, creusé de sombres replis, il se dilate, grimpe avec une majesté terrifiante à quelque six cents mètres de hauteur avant de s'incliner, vaincu par la force du vent, en une longue traînée horizontale.

Par moments, cette vision disparaît, masquée par une succession d'îlots, reliefs résiduels d'anciens volcans entre lesquels le bateau s'engage : récifs noirâtres, tordus, hérissés d'arêtes et d'aiguilles

rocheuses, rocs farouches au profil torturé sur lesquels les vagues se déchirent. Partout, ce ne sont que murailles foncées, dénudées, d'un brun presque noir que rien ne parvient à égayer. Alors que l'obscurité recouvre peu à peu ces eaux resserrées, inhospitalières, truffées d'écueils, la réflexion lumineuse des laves s'installe. Tout au long des côtes maintenant toutes proches, la lueur des cascades incandescentes miroite sur l'étendue chaotique de la mer. Chacun, muet de surprise, regarde avec une visible incrédulité ces dizaines de torrents orangés qui serpentent, s'étirent sur plusieurs centaines de mètres, avant de disparaître dans des gerbes d'écume. Dans chaque regard, le même mélange de terreur et d'admiration.

Nous longeons de très près la base des coulées. Nous entendons distinctement les sifflements de la lave au contact des brisants. Derrière les crêtes noires du cratère, un éclat parfois insupportable jaillit à la verticale. Tandis que la nuit descend, l'irrésistible brasier intensifie sa tragique clarté.

Sur le pont, les deux hommes d'équipage gonflent déjà le petit canot pneumatique prévu pour le débarquement. Face à nous, la côte sombre ourlée de blanc, enserrée de rivières étincelantes, n'est plus qu'à trois cents mètres. Ici, les mouvements de la mer deviennent plus confus, plus féroces. La surface de l'eau est hérissée de lames courtes et cambrées qui se propagent en travers de la direction de la grosse houle. Le bateau jette l'ancre mais ne stoppe pas ses machines. Une lueur rougeoyante scintille à la crête de chaque vague.

C'est la première fois qu'un chalutier s'approche aussi près du volcan, et c'est la première fois aussi qu'il tente d'y débarquer des passagers. Tandis qu'il pivote lentement autour de sa chaîne et roule dangereusement, la fragile embarcation est mise à l'eau. Elle danse comme un bouchon. Le premier à descendre fait partie de l'équipage. C'est un solide Islandais. Alors que Monique se laisse glisser par-

dessus bord à bout de bras, celui-ci essaie tant bien que mal de maintenir le canot contre la coque. Elle lâche. L'embarcation oscille, descend, remonte, cogne. C'est mon tour. Même gymnastique, mais mon arrivée plus brutale fait lâcher prise à l'Islandais et notre minuscule dinghy, à boudin unique, déporté par de violents courants, déjà s'éloigne.

Reliés au chalutier par une mince cordelette qui se dévide derrière nous, péniblement nous pagayons vers la côte. Tantôt plongeant au creux de profonds rouleaux verdâtres, tantôt remontant à la crête des lames, nous sommes jetés de-ci de-là, aspergés par les vagues qui nous attaquent de tous côtés. L'Islandais crie des ordres, s'énerve contre la cordelette qui se déroule par à-coups, mais nous ne comprenons pas un mot. Enfin, poussés par une masse d'eau bien lisse, nous touchons une plage basse, mais la vague déferle, se retire et nous entraîne avec elle. Nouvelle tentative. Nouvel échec. Ballottés au sein d'énormes remous, cernés d'écume, il nous faudra choisir le moment où la prochaine vague nous poussera sur le rivage pour sauter à l'eau. Elle arrive en roulant. Nous sautons. La mer est terriblement froide. C'est gagné. Nous avons abordé.

Nous prenons pied sur une petite étendue plane de sable fin d'où n'émergent que quelques grosses bombes. Le sol frémit, tremble en permanence. L'impression éprouvée en marchant sur cette terre vieille de dix mois – terre vivante au profil sans cesse modifié – est de celles qui ne s'effacent pas.

Une heure et demie plus tard, notre petit groupe est au complet. Nous sommes tous copieusement mouillés. Rendez-vous a été donné pour le lendemain après-midi au bateau qui déjà s'éloigne.

Noir intense, les pentes de Surtsey se découpent dans un ciel pourpre. Un peu angoissés, nous attaquons la montée. Très vite, l'inclinaison se redresse. Quoique relativement courte – cent

cinquante mètres environ –, cette ascension n'est pas sans risque. Tout glisse, tout s'enfonce, rien n'est stable. À chaque pas, le pied casse une croûte superficielle avant de disparaître profondément dans des cendres molles, tenaces, chaudes parfois. Les puissantes modulations de la mer battant les côtes ont fait place à un grondement sourd, ininterrompu, profond, sur lequel tranchent de fortes déflagrations qui roulent, se prolongent. Parfois, l'onde sonore de l'une paraît chevaucher l'interminable vibration de la précédente.

À mesure que nous nous élevons, incendiant la terre et le ciel, la vive clarté devient toujours plus rayonnante. De temps en temps, le volcan tout entier trépide et bourdonne comme une fantastique chaudière. Ce n'est pas sans une certaine excitation nerveuse que nous gravissons les derniers mètres qui nous séparent encore de la zone sommitale. Sensation aiguë d'un danger qui se précise, d'une menace diffuse, latente, encore invisible. Des traînées d'une fumée âcre, piquante, nous rattrapent tandis que se rapproche, grandit, la lèvre effilée du cratère. La physionomie de chacun semble exprimer le même sentiment de crainte et d'appréhension.

À nos pieds, un vaste entonnoir béant de quelque mille six cents mètres de tour s'ouvre largement vers le nord, circonscrivant un imposant édifice de forme conique au sommet duquel s'agite et bouillonne l'éclatant lac de roche en fusion. Emprisonné au sein de ce creuset colossal à quelques dizaines de mètres de nous, un furieux ressac de lave vive bat de ses lourdes vagues écarlates des parois tremblantes de chaleur. Dans un flamboiement de teintes rouges, orange, blanches, se succédant sans relâche avec une inconcevable énergie, d'impétueux remous, des tourbillons tumultueux à la fois liquides et pesants éclaboussent de lambeaux jaunes d'or les pentes extérieures du cône. Imperturbable et sinistre, un halètement grave s'élève lugubrement du fond de cet immense chaudron.

Nous sommes tous un peu essoufflés, tendus. Nous n'avons même pas le temps de prononcer une parole lorsque, dans une formidable explosion, soulevé par des forces d'une incalculable puissance, un titanesque cylindre de basalte fluide se rue à la surface du lac, jaillit, fuse vertical, à une hauteur vertigineuse. Tel un immense éventail de feu, il s'ouvre dans l'espace et plonge en longues paraboles aveuglantes. Les yeux rivés au ciel, nous scrutons ces trains de projectiles de tous calibres qui miaulent ou ronflent avant de s'écraser au sol dans un infernal pilonnage. Quelques-uns ricochent sur la crête tout près avec des sons mats décourageant les Allemandes qui reculent précipitamment. Face à nous sur une large superficie, de grosses mottes rouge sombre, pâteuses encore, s'obscurcissent lentement.

Monique s'écarte de quelques mètres. Ses yeux fouillent le sol. Elle se baisse, ramasse une scorie, chaude encore, et de toutes ses forces la jette, la renvoie dans le cratère en riant. C'est sa façon à elle de tutoyer le volcan, de se libérer, d'exorciser sa peur.

Au sud, à l'est, à l'ouest, sur presque toute la superficie de l'île des torrents de lave, rubans étroits, ondulés, vermillon, serpentent jusqu'à la mer. De partout des reflets ardents palpitent. Le paysage tout entier est en mouvement.

Nous sommes fascinés, hypnotisés par ce prodigieux spectacle de la terre en train de naître. Sur chaque visage, on peut lire la même émotion. Un arrachement brutal, une lueur aveuglante, une bouffée d'air brûlant, et tout recommence. L'immense gerbe orangée s'épanouit en rugissant. Au-dessus de nous, en dessous de nous, ce n'est qu'une effarante confusion, qu'un déluge de trajectoires menaçantes accompagné d'un vacarme de sifflements stridents. Dans un martellement d'impacts sourds, des milliers de fragments embrasés s'écrasent entre les deux cratères. Tout se brise, rebondit,

s’éparpille. De partout, des blocs roulent. Sur le lac, une véritable tempête se déchaîne et nous fait plisser les yeux.

Face à cette démesure, nous devons presque nous forcer pour sortir les appareils photographiques, fixer la caméra sur son trépied. Nous sommes littéralement ensorcelés. Toutes les deux ou trois minutes, à chaque explosion, le volcan déverse ses cataractes d’incandescence. Leur haleine torride nous frôle. Il y a des silences inquiétants, parfois des accélérations. La puissance des détonations augmente. Des lambeaux tournoyant de matière molle se rapprochent et claquent dangereusement. Mais ce sont souvent les déflagrations sèches beaucoup plus brèves, extraordinairement bruyantes, qui sont les plus effrayantes. On ne s’habitue pas à cette violence. Sans cesse nous devons surveiller ces entrelacs de courbes qui s’arc-boutent dans le ciel. Si la direction des tirs est relativement stable, nous sommes conscients que celle-ci peut tout à coup changer d’orientation ou d’intensité et que le danger d’être brutalement bombardé demeure. Néanmoins, je filme. Je filme presque sans interruption. Un œil dans le viseur, l’autre qui suit l’épanouissement des paraboles brûlantes se rapprochant parfois dangereusement avant que les projectiles n’amorcent leur chute terrifiante. Chaque seconde nécessite une attention soutenue. Les conditions sont sévères, la tension nerveuse maximum. Souvent, nous reculons précipitamment avant de nous approcher puis nous éloigner de nouveau. L’ambiguïté de la limite tient à ce qu’elle peut être toujours avancée ou repoussée, sans cesse reconduite dans une surenchère sans fin.

Ce jeu dangereux a quelque chose d’excitant. Il y a comme une ivresse à suivre dans mon objectif les courbes éblouissantes de ces centaines de missiles qui se déploient dans l’espace. Je voudrais que mes images reflètent l’indicible de l’instant, qu’elles puissent faire revivre ce vertige, cet embrasement, cette violence implacable, cette

vitesse fulgurante, ce vacarme lorsque les lambeaux de lave percutent le sol, que la cendre gicle sous les impacts, que l'émotion fait bondir le cœur.

À côté de moi, Monique, attentive, surveille. Elle reste très calme. Son regard d'une tranchante lucidité scrute, épie, discerne les projectiles dangereux. Elle évalue leur course, me prévient du danger.

Il y a presque trois heures maintenant que nous rusons avec le volcan. On ne peut séjourner trop longtemps dans ces lieux de tension où règne toujours l'incertitude. Lorsque la frontière entre le jeu et la réalité devient floue, que la fatigue interfère sur le jugement, que trop d'incandescence grille la peau, brûle les yeux, il faut savoir s'arracher à cet envoûtement, revenir vers ceux qui nous observent loin derrière. Leurs larges sourires ou leur expression un peu anxieuse témoignent des moments d'émotion ou d'inquiétude que nous leur avons fait vivre. Tous sont sincères, vrais, enthousiastes, convaincus que les heures que nous partageons sont extraordinaires, uniques.

Allongés sur un matelas de cendre, notre sac à dos sous la tête nous nous laissons aller, pendant quelques instants, à une paix immense. L'immobilité qui succède à l'excitation peu à peu regonfle notre énergie. Notre lassitude se dissout, s'en va.

« Et si on essayait de s'approcher des coulées ? »

Un éclat de rire sonore ponctue aussitôt l'interrogation car, curieusement, nous venons de prononcer la même phrase au même moment. La question ne se pose donc plus ! Monique est déjà debout. À côté de nous, les deux Américains nous ont entendus. Durant quelques secondes, ils semblent hésiter à nous accompagner, puis soudain se ravisent préférant nous souhaiter un tonitruant : « *Good luck!* »

Pour rejoindre les nombreux torrents de lave qui serpentent à la base du lac, nous devrons longer l'arête sommitale jusqu'au point où celle-ci s'abaisse par degrés successifs au niveau de cette large surface en forme de croissant qui borde le cône actif. C'est ici que la terre s'épanche et déverse ses flots de lumière qui vont irriguer toute la surface de l'île. Toutefois, l'entreprise s'avère plus délicate, plus périlleuse que nous l'avions imaginée. En effet, sur une courte distance, la crête très ébouleuse, friable, cassante, est taillée en sifflet. D'un côté le flanc décharné du cône plonge à pic dans la mer, de l'autre les pentes intérieures très abruptes filent d'un trait à une soixantaine de mètres en contrebas.

Après quelques hésitations, les bras lancés autour de cette fragile lèvre de scories qui s'effrite, les pieds taillant des marches désespérément mouvantes, lentement, très lentement, nous traversons. Nul besoin de lampe frontale pour nous éclairer. Partout des reflets d'incendie illuminent les parois. Plus impressionnant que difficile ! Lorsque Monique me rejoint, une bouffée d'orgueil précipite son souffle. Tandis que nous descendons maintenant sans effort sur un terrain très escarpé, à chaque pas nos chaussures s'enlisent, disparaissent profondément dans une couche de cendre impalpable, presque immatérielle. Sans cesse des blocs se dérobent et dégringolent, dérangés dans leur équilibre précaire par nos semelles qui cherchent un appui. Griserie de marcher sur un sol que personne n'a jamais foulé.

Au fond de cette enceinte, notre isolement devient plus formidable encore. Ici, ce n'est qu'un énorme chaos de rocs heurtés, calcinés, de bombes agglutinées, enchevêtrées les unes dans les autres. Nous sommes à une cinquantaine de mètres en dessous du niveau du lac de lave d'où nous n'apercevons que le point culminant des immenses gerbes de feu s'abattant toujours plus près.

Contrairement à ce que j'avais cru discerner plus haut, à ce que j'avais espéré surtout, même si nous sommes parvenus au niveau des cavernes qui libèrent la roche en fusion, nous ne pourrons malheureusement dépasser cette limite. Au-delà, c'est toujours l'infranchissable, l'incontournable déluge de matériau ardent qui condamne toute tentative d'approche. Inaccessible proximité.

À quelques pas de là, ondoyant de chaleur, des rivières de feu liquide coulent sans répit. Encastrées entre des murailles de braises, drainées par des courants furieux, elles bouillonnent et foncent vers la mer. Par moments, des nuages de fumée lourde nous recouvrent, nous plongent dans une atmosphère infecte où domine une tenace odeur de soufre. Dans cette oppressante touffeur d'étuve, une trombe de gaz brûlant s'échappe d'une fissure blanche de chaleur. Plus haut, un évent souffleur, tel un gigantesque chalumeau, crache avec fureur une longue flamme bleue. À chaque explosion, des milliers de particules de cendre chassées par le vent s'incrustent sur nos visages, pénètrent dans les yeux. L'agitation continuelle du sol, à présent beaucoup plus perceptible, a quelque chose d'affolant. On sent très distinctement la terre trembler dans un roulement incessant qui use les nerfs. Par instants, rendant encore plus tragique cet étrange décor, les grondements cessent et, durant quelques minutes, un calme absolu, menaçant, entoure ces forces démoniaques. Depuis un moment, nous n'échangeons plus aucune parole. Je sens peser sur nous le poids de tous les dangers. Je lis dans les yeux de Monique la même angoisse poignante qui m'étreint. Alors nous remontons, nous fuyons vers la crête où se découpent de minces silhouettes violemment éclairées.

Là-haut, engoncés dans nos épaisses vestes de duvet, harassés de fatigue, nous nous étendons à même le sol. Lorsque nos jambes deviennent lourdes, qu'une douce somnolence s'empare de nous, que

nos paupières peu à peu s'alourdissent, s'enlisent de ténèbres, seul demeure sur nos rétines un fourmillement de trajectoires rougeoyantes qui s'entrecroisent indéfiniment.

Quand le jour se lève enfin, c'est pour éclairer un spectacle toujours aussi hallucinant. Pendant que l'uniformité sombre du cône se décompose en ombres et en relief sur le lac turbulent, les explosions poursuivent leur rythme inlassable. Rapidité foudroyante, instantanéité stupéfiante, les longues paraboles de feu s'inscrivent dans un ciel uniformément gris. Rouge pâle, jaune orangé, les bombes fusent en ronronnant. Seul le fond a changé. Les sifflements rageurs des rafales labourant la mer restent impuissants à briser ces grandes colonnes incandescentes qui, avec une violence inouïe, se dressent dans un ciel maintenant plus clair.

Rayonnant de la base du cratère, se précipitant dans leurs canaux pétrifiés, les torrents ignés, liquides éblouissants de la nuit, se recouvrent par endroits d'une mince peau grisâtre hachée de longues craquelures rouges zigzagantes. Parallèlement, entraînés par le vent, des nuages de fumée blanche ou rousse enveloppent des courants invisibles. Tout au long des côtes, d'épaisses vapeurs sombres, cuivrées, roulent en moutonnant.

Le soleil est déjà haut dans le ciel lorsque nous dévalons les longues pentes de cendre crissant jusqu'à la mer. Nous passons l'après-midi à attendre le bateau qui semble nous avoir oubliés. Toute la nuit, nous guettons sur l'horizon les feux signalant sa présence, mais seul le reflet scintillant des laves illumine les vagues de plus en plus furieuses. Il fait très froid.

Aux premières lueurs de l'aube, l'océan est toujours désespérément vide. Pendant que l'ombre du volcan diminue inexorablement vers l'ouest comme l'aiguille d'une horloge gigantesque, Monique et moi gravissons de nouveau les pentes de

Surtsey. Au sommet, les yeux écarquillés, insatiables, nous nous saoulons une dernière fois de ce spectacle étourdissant. Sans doute notre solitude renforce-t-elle encore cette impression de faire face à l'exceptionnel.

Lorsqu'un peu plus tard nous tournons le dos au cratère pour plonger dans la descente, nous apercevons la haute silhouette de notre chalutier roulant lourdement sur le fond vert sombre de l'océan. Presque vingt-quatre heures de retard ! Nous éprouvons un certain soulagement car, même si nous ne doutions pas du sérieux de notre copain islandais, nous avons déjà épuisé toutes nos réserves de boisson et de nourriture.

Lorsque le canot pneumatique, après avoir rencontré quelques difficultés, aborde enfin, il est toujours relié au chalutier par une cordelette qui servira à nous tracter. Aussitôt, une seconde petite corde aussi longue est fixée à son autre extrémité, afin d'établir un va-et-vient entre le bateau et la côte. Ceci nous évitera de pagayer dans une mer en proie à des courants très violents. Vu les conditions difficiles, et le vent qui ne cesse de forcir, chaque transfert s'effectuera avec un maximum de deux personnes, exception faite pour les deux Allemandes qui n'ont qu'un tout petit sac et qui partiront les premières avec le marin islandais.

Monique et moi prendrons la deuxième « navette ». Voilà le canot qui revient déjà. Le départ n'est pas très facile ! De gros bouillons malmènent quelque peu notre embarcation. Nous décidons alors de nous avancer résolument dans l'eau jusqu'à une zone moins bousculée. Nos vêtements mouillés renforcent encore cette sensation de froid qui nous fait grelotter. Nous laissons passer une première vague et, tandis que j'essaie de maintenir le dinghy pas très stable, Monique monte rapidement. À peine sommes-nous installés que nous nous sentons halés par des bras robustes, vigoureux. Je préfère

garder mon sac sur mon dos afin de protéger caméra, cassettes et appareils photographiques. Nous sommes à moins de deux cents mètres du bateau.

Après les mouvements un peu hachés des vagues croisées, nous rejoignons les lourdes ondulations d'une forte houle. Notre regard chavire dans des mouvements de vaste ampleur où alternent de grands pans de ciel gris, la vision fugitive de notre canot orangé qui s'enfonce dans la mer et, au-delà des crêtes ourlées d'écume, la sombre et massive coque du chalutier roulant bord sur bord.

Tout se passe jusqu'alors plutôt bien si ce n'est que j'ai un pied coincé, raidi par une crampe douloureuse qu'il me faut absolument déplacer. En même temps que j'effectue un lent retournement pour le dégager, nous percevons tout à coup le sifflement aigu, strident, terrifiant, de l'air fusant librement.

Un œillet de ma chaussure de randonnée, probablement retourné au cours de notre ascension et qui pointe d'une façon redoutable, vient de déchirer la toile étanche de l'unique boudin de notre pneumatique. La fente n'est pas très large mais l'air continue de s'échapper avec cette stridulation sinistre, angoissante, terrible à entendre. Malgré nos mains qui tentent instinctivement de s'opposer à son passage, de colmater, de boucher ce trou, nous entendons toujours le bruit affolant, continu de l'air fuyant inexorablement. La soudaineté et l'intensité du sifflement me font craindre le pire. En un éclair, je réalise que Monique qui ne sait pas nager va se noyer et que moi-même je serais probablement incapable de flotter plus de quelques secondes dans cette eau à la température glaciale. Le bateau est encore au moins à soixante-dix mètres, peut-être plus ! Je crie, je siffle, je hurle. Je tente d'interpréter par gestes le dramatique de la situation. En même temps, j'empoigne la cordelette qui nous relie au chalutier et la ramène par brassées de plus en plus rapides.

À l'autre extrémité, ils semblent avoir compris qu'il se passe ici quelque chose de grave. Eux aussi accentuent l'allure, à tel point que j'ai de plus en plus de mal à tirer sur cette corde trop mince, tendue à l'extrême, qui me scie les doigts.

Monique, cramponnée à mon sac, spectatrice et actrice d'un drame auquel elle ne peut malheureusement apporter aucune aide, ne dit rien. Seul son regard, terrorisé, s'exprime.

Notre dinghy se déforme sous l'effet de la traction, en même temps qu'il s'affaisse peu à peu. Personne ne peut s'imaginer à quel point l'océan peut sembler désert et cruel, lorsqu'on le voit d'un canot déjà tout ridé, en train de se dégonfler au milieu de vagues de deux à trois mètres de haut.

Progressivement, irrémédiablement, le boudin devient de plus en plus mou, s'avachit. Bientôt, le poids de l'eau embarquée à chaque vague nous alourdit, ne nous permet plus de nous maintenir correctement à flot. Cris encore. Sifflet. L'inquiétude laisse place à l'angoisse. Gestes d'impuissance. Je tente de retrouver mon calme car je sais que le danger le plus grand vient toujours de la panique. Monique est tellement crispée qu'aucun son ne peut sortir de sa bouche.

Malgré les efforts surhumains de l'équipage, notre embarcation est encore loin. Lentement elle se plisse, se creuse. Inexorablement elle s'enfonce. Le contact glacé de l'eau nous suffoque. Nous flottons encore, mais les chances de parvenir au bateau sont maintenant quasi nulles. J'ai un moment de découragement. Je pense soudain que, cette fois, nous n'y arriverons pas. Nous avons de plus en plus de mal à nous maintenir en surface. Monique s'accroche désespérément à moi. Je me cramponne à la corde. J'ai les mains arrachées, en sang. La coque du navire ancré en pleine houle se rapproche pourtant. Il nous faut à tout prix la rejoindre. La vie, les bras tendus ne sont plus

qu'à quelques mètres. Dernier sursaut d'énergie. Nous avons de l'eau jusqu'à la taille.

Lorsque notre dinghy, dans un état pitoyable, présente son nez flasque contre la coque, nous sommes pratiquement en train de couler. J'ai bien du mal à garder mon sac à dos à bout de bras, le visage tourné vers ces mains qui descendent, nous frôlent, s'élèvent encore. Quelqu'un me l'arrache enfin. Je suis à bout de forces. Je ne sens plus mes jambes. J'aide Monique à grimper sur cette maudite coque qui s'enfonce et se soulève sans cesse. Secondes interminables, douloureuses, incertaines où nous nous maintenons entre deux eaux, où l'on retient son souffle, où la vie vraiment ne tient plus qu'à un fil. Profitant d'un coup de gîte, un marin au-dessus brusquement la cramponne, l'aide à se soulever, mais, les membres ankylosés, raidis par le froid, elle est incapable de se rétablir et bascule sur le côté. Une poigne solide la rattrape par ses vêtements. Elle pivote puis monte le long de la coque, tête en bas, comme un pantin, tirée par les pieds. Sauvée !

Lorsque deux mains fermes me saisissent les poignets, me hissent à bord, tous mes muscles sont tétanisés. Des couvertures de laine rêche. Une grosse lampée de whisky. La vie lentement rentre à nouveau dans nos veines. C'est la fin du cauchemar. À quelques mètres près. À quelques secondes. Ce qui aurait pu devenir un « accident tragique » vient de se résoudre en un simple incident inoubliable.

Quand les hommes d'équipage jettent à la mer le canot de survie, celui-ci se gonfle instantanément. C'est avec lui qu'ils vont poursuivre le transfert. Devant notre étonnement sur le fait qu'ils ne l'aient pas mis à l'eau plus tôt pour nous venir en aide, ils nous expliquent que celui-ci, en forme d'igloo, avec un habitacle totalement fermé pour résister aux conditions de températures extrêmes qui sévissent dans

cette région, est très difficilement manœuvrable. De toute évidence, il serait arrivé trop tard pour nous secourir efficacement. Il fallait agir dans l'urgence. Chaque seconde avait de l'importance.

La nuit commence à tomber lorsque tout le monde est enfin réuni sur le pont. C'est fini. Nous rentrons. Les pulsations lentes des machines et les mouvements du bateau ont bientôt un effet soporifique sur chacun de nous.

Lorsque l'éruption prend fin le 5 juin 1967, le point culminant de Surtsey atteint cent quatre-vingt-un mètres et sa plus grande longueur mille six cents mètres. Isolée en plein océan, cette dernière terre vierge va devenir un fantastique laboratoire naturel pour étudier *in situ* l'apparition de la vie. Placée sous le contrôle et l'autorité de la Surtsey Research Society, son accès sera strictement et définitivement interdit.

6 août 1964

CHAPITRE 2

« Son dernier volcan »

Lorsque la nouvelle me parvient, brutale, sans détour, je débarque du bateau qui me ramène à Stromboli après quelques jours passés sur l'îlot solitaire Alicudi perdu à l'extrémité ouest des îles Éoliennes.

« Un homme, un Français, est mort dans le cratère… » Cette petite phrase trop vite prononcée fait naître en moi une étrange détresse.

Sur le ponton, se mêlant aux lentes pulsations des moteurs, les conversations animées, ponctuées d'éclats de voix, commentent l'événement. Même vitalité agressive, mêmes commentaires tranchés, brutaux, de ces hommes au visage dur, à la voix grave. Un peu à l'écart, des femmes habillées de noir observent, écoutent, silencieuses.

René, un Parisien d'une trentaine d'années, a été tué par un bloc de lave incandescent qui l'a atteint de plein fouet.

Il y a quarante-huit heures maintenant que l'accident s'est produit. Une première initiative pour s'approcher de son corps a eu lieu la veille au soir, mais elle a échoué du fait de la densité des gaz et de la violence des explosions, qui arrosaient de projectiles meurtriers toute la zone sud-ouest des crêtes.

Conscient des difficultés que représente une telle opération, des risques qu'elle comporte, j'accepte de prendre part à une deuxième tentative pour tenter de l'arracher à son linceul de cendre.

Salvatore, l'unique guide ô combien sympathique de Stromboli, Jean-Louis du CNRS, assistant de Tazieff qui a été le premier à organiser les secours, son frère, Georges et moi formons une petite équipe homogène bien décidée à faire tout ce qui est possible pour essayer de le descendre au plus vite dans la petite église de San Vincenzo.

C'est à l'heure où le soleil éclatant pèse de tous ses rayons sur les rues devenues désertes que nous attaquons les premiers lacets qui mènent au sommet. Dispersées au hasard du terrain, les dernières maisons à toit plat, toutes blanches, disparaissent entre les oliviers et les citronniers. Partout les mêmes buissons de bougainvilliers débordent entre les rosiers grimpants qui dépassent des murets. Dans l'embrasure plus sombre des portes, nous nous sentons observés par des regards peu discrets, insistants même. Soudain, venue de je ne sais où, s'élève la voix solitaire d'un enfant. Il chante un air triste, lancinant… puis la petite voix s'éteint…

La piste que nous suivons se transforme peu à peu en un raidillon étroit qui s'insinue dans un fouillis inextricable de très hauts roseaux où la chaleur du jour s'est accumulée. Malgré la température redoutable, la montée est rapide, silencieuse. Bientôt, nous délaissons ce sentier trop sinueux qui se tortille à travers une maigre végétation pour grimper maintenant directement sur les raides pentes de débris scoriacés qui bordent la Sciarra del Fuoco – la cicatrice de feu. Sombre comme une perpétuelle menace, cette vertigineuse face noire plonge d'une seule volée du sommet enfumé jusqu'à la mer.

Hautes dans le ciel, surmontant ce sinistre paysage, de grosses bouffées de vapeur cuivrées se déroulent et tourbillonnent. De loin en

loin, un grondement sourd, prolongé, nous fait scruter avec inquiétude leurs mouvements désordonnés. C'est un bruit saccadé, profond, semblable aux éclats d'un tonnerre lointain. Roulements plutôt qu'explosions. Le sol n'est plus qu'une masse de lave caverneuse à l'éclat métallique. Peu à peu, il cède la place à une abrupte arête de cendre fine.

Au lieu de pénétrer sur la terrasse éruptive comme j'ai l'habitude de le faire par une traversée de flanc sur le haut de la Sciara del Fuoco à une centaine de mètres sous le sommet, nous décidons qu'il serait moins risqué de longer d'abord toute l'enfilade des crêtes. Oscillant d'un versant à l'autre, étroites, friables, celles-ci s'allongent comme une ombre insaisissable. Bientôt il n'y a plus devant nous qu'un simple ressaut de scories. Le cœur battant, un peu angoissés, nous le gravissons.

« Où est-il ?… »

Debout, sur ce rebord à pic qui surplombe le cratère, nous plongeons notre regard dans cet immense cirque résonnant de détonations sourdes, de clameurs rauques, de halètements sauvages. Nos yeux fouillent sa base chaotique, craquelée de fissures injectées de lave, ourlées de longues traînées de soufre partiellement recouvertes d'épaisses volutes qui glissent les unes sur les autres sans jamais s'élever. Presque continuellement masqués par les fumées, les gouffres grondants des cheminées éruptives apparaissent puis disparaissent de façon intermittente.

À l'est, la gueule béante d'un énorme canon, cerclé d'un bourrelet de débris fumants, livre passage à de grosses boules de vapeur jaunâtre, saccadées. Un grognement sourd, inapaisé, accompagne cette étrange pulsation. Au centre, plus étroit mais apparemment plus violent, un autre puits cylindrique laisse échapper en permanence un jet ronflant de fumée blanche. Deux, peut-être trois autres bouches,

sortes d'ouvertures grossières, très rapprochées de celui-ci, mêlent leur bruit éclatant à cet infernal tumulte. Enfin, à l'ouest, des vapeurs obscures toujours s'accumulent, se gonflent, nous interdisant d'apercevoir quoi que ce soit des profondeurs de cette fosse verticale, où résonne lugubrement un roulement grave, ponctué de lourdes éclaboussures.

« Là ! » D'un même geste, nous avons pointé le doigt vers une étroite saillie de cendre dure située presque à l'aplomb de cet immense chaudron.

Poussées par quelques courants invisibles, les fumées qui jusqu'alors ne cessaient d'effacer avec obstination ses contours tout à coup reculent en une formidable ruée vers la Sciara. Derrière sa lèvre arrondie qui lentement se découvre, la lame courbe d'une arête s'infléchit vers le gouffre. Il est là… couché sur le fond gris des cendres, à deux mètres, trois peut-être, du point où celle-ci, tranchée net, tombe d'un seul jet dans la bouche enfumée. La zone est malsaine, dangereuse, parce que très exposée aux retombées éruptives. Nos yeux ne peuvent se détacher de cette forme allongée, bras en croix, immobile.

J'éprouve en cet instant une sensation de vide à l'estomac, puis comme un vertige, la peur, une peur irraisonnée, animale. J'ai la gorge serrée. Salvatore, dont le visage est habituellement si rieur, reste figé, un peu crispé, gagné lui aussi par l'émotion. Toute l'équipe, consciente du danger que représente cette entreprise, semble se concentrer, chacun vivant déjà intensément les efforts et l'incertitude des instants qui vont suivre. Le sentiment de notre faiblesse, ajouté à cette ambiance dramatique, nous donne un pénible complexe d'infériorité.

Des fumées passent, épaisses, cachant quelques minutes cette obsédante vision.

Comme un symbole outrageusement expressif de ce renouvellement éternel de la vie, de la mort, du vainqueur, du vaincu, les explosions poursuivent leur rythme inlassable. Puissantes détonations qui s'éteignent en longues vibrations, sinistres sifflements, crépitements des bombes. De tout cela, pourtant, nous avons l'habitude. Mais aujourd'hui ce corps étendu sur le sol… ces grosses scories rougeâtres qui retombent tout près… ce silence aussi qui se précipite dès que l'un de nous cesse de parler… Cette défaillance ne sera que de courte durée. Une farouche volonté d'action lui succède. Il faut agir. Ajuster son casque. Pénétrer dans ce monde où chaque grondement prend l'ampleur d'une colère. Quelques dizaines d'heures auparavant, fort de sa passion, sûr de sa foi, exalté jusqu'à l'ivresse, lui aussi a franchi cette frontière interdite. Trop d'idées confuses tournent dans ma tête.

Nous marquons un temps d'arrêt pour noter la fréquence des tirs, la direction des projectiles, essayant de délimiter les zones les plus dangereuses…

« On y va ! » C'est Salvatore qui vient de donner le signal.

Entraînés par de petites coulées crépitantes, nous dévalons plutôt que nous descendons cette longue traînée de blocs scoriacés qui plonge d'un seul trait jusqu'au fond du cratère enfumé. Tandis que nous nous enfonçons vers ces profondeurs bouillonnantes, mon anxiété, chassée par l'action présente, se dissout. Des échos graves, prolongés, roulent et grondent de plus en plus. Plus bas, crevant les épaisses vapeurs cotonneuses agitées de turbulences, de grands trous sombres se creusent, s'étranglent, renaissent, dans un perpétuel tourbillon. Tout autour de nous rode l'insécurité, un danger mal défini.

Lentement, les gueules tonnantes se rapprochent. Braquées vers le zénith, elles ronflent à moins de trente mètres de nous. À peine

voilées par un écran de fumées rousses, des lueurs rougeâtres, fugaces, apparaissent à l'aplomb de deux larges orifices. Soudaine, tumultueuse, une traînée de fumée âcre nous enserre de son étreinte moite… Encore quelques mètres sur un sol croûteux, cassant, et nous sommes à ses côtés.

Ce visage sans regard… Cette profonde blessure à la tête… Tragique, inoubliable image que celle de ce corps déjà besogné par la mort… Je ne peux réprimer un mouvement de révolte.

Suprême ironie du sort, son appareil photographique, dressé sur un trépied, est toujours en place, intact… De temps à autre, le sol frémit. Quelque chose craque, très loin, très bas.

Nous devons l'enrouler dans une grande toile, puis l'attacher. Nous ne disposons que de quelques minutes avant la prochaine explosion. Bon Dieu, qu'il est grand ! Qu'il est lourd !

Au-dessus de nos têtes, des fumées passent, très vite, nous recouvrent, s'enfuient ou s'acharnent autour de nous. D'autres, plus bas, roulent leurs vagues. Une détonation claque, rebondit contre les parois du cratère. Un jet étroit de vapeur sombre se dresse, fuse à grande vitesse. Sur le bord de ce gouffre presque circulaire, d'où monte par moments le lourd clapotement de la lave en fusion, nous nous sentons terriblement vulnérables. Le danger est présent, visible. Chaque bruit, chaque souffle, excite notre attention. Exhalés des profondeurs, des gaz sulfureux, trop concentrés, parfois déferlent par-dessus ses lèvres et s'étalent en épaisses volutes bleutées. Trop denses pour s'élever, ces vapeurs chaudes à l'odeur âcre nous enveloppent d'un brouillard tenace, agressif. Par moments, quelques mottes de lave incandescente sont projetées en l'air et viennent se plaquer, encore pâteuses, à quelques mètres de nous. L'oreille tendue, tous nos sens en éveil, nous suivons ces trajectoires d'un œil attentif, inquiet.

« Soulève-le ! » « Non… pas comme ça ! » « Passe la corde ! » « Dessous… » « Vite… plus vite… » « Tire ! » « Encore un tour… » « Vite… » L'énervement crispe nos gestes, les rend maladroits. Une pesanteur inaccoutumée plombe nos bras.

Le sol tremble continuellement dans un roulement sourd, profond. Sous nos pieds, nous sentons cette colossale énergie prête à se libérer…

Terminé !

Dans cette atmosphère écœurante, à l'odeur douceâtre, qui nous imprègne comme une malédiction, insinuante, inévitable, vibrante du bourdonnement odieux, continuel des mouches, sous le soleil, le dévorant soleil d'août, la délicate remontée peut alors commencer.

Un mètre. Encore un mètre. Encore un autre. Pour le hisser sur cette pente impitoyable, ébouleuse, jonchée de scories fuyantes, l'effort musculaire ne suffit pas !… Il faut coordonner les mouvements, ne pas désunir la cadence. Tout ce flanc du cratère est d'une inquiétante mobilité. Dérangés dans leur équilibre précaire, d'énormes empilements de blocs s'ébranlent, glissent, coulent en avalanches grises qui nous entraînent. À chaque pas, nos pieds s'enfoncent, dérapent, s'enlisent, s'énervent. Les chevilles se tordent. Des jurons éclatent sans retenue. Nos poitrines battent comme des soufflets de forge. Ma gorge est sèche. Dans cette ambiance hallucinante, suffocante parfois, abrutis de chaleur, aveuglés par la sueur, animés par la même volonté de réussir, tous, nous faisons le maximum.

Un silence. Un silence qui se prolonge. Soudain, en même temps que nous percevons une secousse sèche au travers du corps, fulgurante, une déflagration claire, vibrante, suivie d'un arrachement puissant, fouette l'air avec fracas. Comprimée, déchirée par l'explosion, une vague d'air brutal nous frappe de son haleine torride.

Nous ressentons l'effet d'une intense vibration. Propulsé par la force explosive des gaz, un rideau de feu jaillit, se dresse très haut au-dessus de nous, s'enroule sur lui-même, puis croule. L'énorme rugissement s'enfle jusqu'à devenir un grondement atteignant presque l'insoutenable. Déjà miaulent les projectiles.

Les premières grosses bombes orangées s'écrasent tout près. Fouillant le sol noir, soulevant d'épaisses bouffées de cendre, elles plongent à une vitesse effarante. Leur puissance meurtrière est impitoyable, foudroyante. Muscles tendus, prêts à l'esquive, nous entendons leurs sifflements particuliers, graves ou aigus, interrompus par le bruit angoissant et lourd des impacts. L'une d'elles percute violemment la caillasse aux pieds de Salvatore qui n'a pas le temps de faire un geste. Puis c'est le crépitement de la mitraille. Par milliers, des scories de la grosseur du poing retombent à l'entour. Plusieurs ricochent sur nos casques. Mon cœur bat à se rompre. Il faut maîtriser ses réflexes, refuser sa propre peur. Surtout ne pas céder à l'affolement. Le temps s'est arrêté. Le dos courbé, nous n'avons plus qu'une idée : se faire chacun aussi petit que possible. Ce bombardement dure cinq secondes, six peut-être. Puis les claquements précipités des retombées s'espacent. Le silence revient.

Traînant notre pesant fardeau, nous reprenons la montée dans cet infernal chaos tandis qu'un grand pan de fumée boursouflé, lourdement chargé, ondule, s'avance et lentement nous recouvre. Pulvérisées par la violence de la déflagration, les cendres commencent à tomber. L'air est littéralement saturé de menus fragments impalpables qui se collent sur nos visages mouillés de sueur, pénètrent dans les oreilles, entrent dans la bouche, s'infiltrent par les narines. Infect, suffocant, ce nuage nous ferme les yeux, étouffe nos paroles. Une pénible sensation de pesanteur nous oppresse. Rien n'accroche sous les mains. Les bras raidis par l'effort,

je ne pense plus à autre chose qu'aux mouvements à exécuter. Tirer. Pousser, tasser convenablement la cendre. Prendre appui, tirer encore. Rien n'est fixe. Tout a une exaspérante tendance à glisser, à s'enfoncer. Que de temps pour gagner quelques mètres ! Mes épaules me font mal. Mes jambes tremblent sous la tension. Mes vêtements trempés de sueur se plaquent à la peau. Deux fois encore, le gueulard crache sa décharge, nous arrosant de cendre et de petites pierres, mais nous avons atteint cette limite, due sans doute à l'épuisement, au-delà de laquelle n'existent plus ni peur ni appréhension.

Lorsque nous débouchons enfin sur le fil de l'arête, nous sommes accueillis par un petit groupe de Français et d'Italiens, venus nous prêter main-forte pour la descente. Leurs visages anxieux, penchés sur le gouffre, témoignent encore de leur inquiétude alors qu'ils assistaient – spectateurs passifs et impuissants – à notre épuisante ascension. Il y a là le curé de Stromboli qui, après avoir revêtu son aube, lit quelques prières.

Tête lourde, cerveau engourdi, vidé de toute réaction, je m'abandonne à une sorte de torpeur. À la lassitude s'ajoute maintenant un effet de détente des nerfs. Doucement la tension d'esprit de la lutte se retire. Même le volcan semble plus paisible.

Reste à attacher le corps sur une longue perche, seul moyen pour le descendre sur l'étroit sentier qui mène au village. La lumière éblouissante. L'espace sans limite. La mort. Aucune impression d'angoisse. Non, ce n'est pas de la tristesse. Seulement une grande fatigue qui peu à peu m'envahit.

Porté à tour de rôle par des épaules amies, René, tué accidentellement… non, « mort de jeunesse », descend doucement vers le village !

Pour la première fois, je quitte le cratère sans tourner la tête.

Plus loin… plus bas… me revient en mémoire une petite phrase de Jean Badelle qui pourrait justifier une fin aussi tragique et que je dédie à René – « Si la jeunesse est prudente… qui sera audacieux ? »

Août 1969

CHAPITRE 3

La lave sur les talons

Notre hélicoptère perd de l'altitude. Il s'approche très vite du sommet. J'ai le cœur qui bat furieusement. Je me mets à douter. Et si… ? Je n'ai pas le temps de formuler mon interrogation, ni mes inquiétudes. Déjà, nous rasons les crêtes enfumées du cratère. Quelques dizaines de mètres en dessous, l'énorme masse minérale en fusion apparaît dans toute sa terrifiante splendeur. Plein de violence, de force et d'éclat, pareil à un œil gigantesque, le lac de lave du Pu‘u ‘O‘o s'étale, monstrueux. C'est ici que bat le cœur du volcan, le cœur du Kilauea.

Dire que je suis soulagé, que nous sommes heureux est peu dire ! Le même sourire radieux, le même bonheur rayonnant s'affichent sur les visages de Monique, Thierry et Inès, ma fille, qui m'accompagnent. Même James, notre pilote, exulte ! D'après lui, le niveau du lac s'est encore élevé. Il est très rare qu'il occupe une telle superficie.

Deux cents, trois cents mètres de diamètre ? Emprisonné entre les murailles qui l'enserrent, ce fascinant bain de roche liquide est agité d'une houle pesante. Même si l'hélicoptère ne fait que frôler ses bords tranchés net sans jamais s'avancer directement au-dessus, son

rayonnement calorique est si intense qu'on le perçoit jusqu'à l'intérieur de l'habitacle.

Virage en direction du sud. L'appareil s'incline, revient. Nouveau passage… Ondoyant de chaleur, comme animée d'une puissante respiration, la matière incandescente bouillonne. Près des parois, nous avons le temps d'apercevoir des jaillissements sporadiques, des fontaines de lave jaune pâle. Nous sommes subjugués par la fluidité du magma, éblouis par sa clarté, incrédules devant la température de fournaise qui s'en dégage. Dans la partie centrale apparemment la moins agitée, une mince peau gris argenté très souple recouvre la masse étincelante qu'on n'aperçoit plus qu'au travers d'un réseau d'étroites fissures zigzagantes. Ceinturant cette étendue toujours mouvante, des failles béantes hachent les crêtes du cratère, soulignant de façon incontestable la réelle et dangereuse instabilité du lieu.

Alors que l'hélicoptère, à notre demande, bascule une fois encore pour effectuer un troisième passage, je devine plus que j'aperçois, à l'une des extrémités du lac jusqu'alors voilée par des grosses bouffées de vapeur bleutée, le départ d'un large tunnel. Celui-ci semble canaliser un puissant torrent de basalte orange et or. Dans cet espace bien délimité, des vagues très hautes, des bulles géantes se soulèvent, se dilatent, explosent dans une agitation étourdissante.

Nous n'en verrons pas plus. Nous plongeons maintenant droit sur la mer. Fasciné par l'intensité du spectacle, j'en ai même oublié de sortir mon appareil photographique. Qu'importe, demain je l'espère nous pourrons nous pencher sur les lèvres torrides de cette fabuleuse arène.

Cap à l'est. Nous longeons les côtes. Bientôt nous survolons ce qui était il y a un peu plus d'un an – en avril 1990 – une ravissante petite bourgade : Kalapana. De cet agréable village balnéaire qui possédait

la plus belle plage de sable noir d'Hawaii, il ne reste plus aujourd'hui qu'une morne étendue grisâtre recouverte d'une épaisse gangue de pierraille.

Échappées du dernier né des petits cônes parasites du Kilauea, le Kupaianaha situé à trois kilomètres à l'est du Pu'u 'O'o, d'abondantes coulées ont tout emporté, tout anéanti sur leur passage. Plus d'une centaine de maisons ont été submergées, ensevelies sous une croûte d'une douzaine de mètres d'épaisseur, les effaçant du paysage. Même la plage a disparu.

Vues du ciel, les traces de l'invasion lavique qui a tout balayé sont encore partout présentes. Seuls trois maisons, quelques véhicules et une grosse carcasse en ferraille rouillée apparaissent encore à demi engloutis. Des routes se perdent dans la lave. Une atmosphère sinistre imprègne cette immense étendue de roches empilées. Si les images qui défilent en dessous de nous dans toute leur effarante authenticité sont impressionnantes et tragiques, force est de reconnaître que, si le volcan ici détruit beaucoup, il tue peu. En effet, la totalité des habitations avaient été évacuées bien avant que l'infernale vague de feu ne vienne tout recouvrir. Lorsque nous nous posons sur le tarmac de l'aéroport de Hilo, le soleil lentement pénètre dans la mer.

7 novembre, 13 h 00. De la lave… de la lave partout. À perte de vue, ce n'est qu'une immense étendue luisante de lave sombre. Courbés sous le poids de nos sacs, il y a quatre heures déjà que nous progressons dans un interminable enchevêtrement de coulées solidifiées vomies par le cratère Kupaianaha. Quatre heures de marche épuisante sur un sol uniformément noir qui absorbe le feu déversé par un soleil aujourd'hui trop présent.

Malgré notre entraînement, une bonne résistance physique et une grande habitude de ce type de terrain, tous les quatre nous peinons. Partout, ce n'est qu'une énorme accumulation de roches entassées,

instables, transportées par la puissance des coulées. Les chevilles souffrent et se tordent, les pieds souvent s'enfoncent au travers de surfaces qui cèdent, les blocs se dérobent et roulent. Chaque pas réclame attention et adresse.

Lorsque nous arrivons enfin au bord du petit lac figé du Kupaianaha, nous marquons une pause. Tout près de là, une lucarne cylindrique d'une dizaine de mètres de diamètre perce le sol. Des grondements intermittents accompagnent des émissions rythmiques de vapeur blanche. Notre regard plonge d'une cinquantaine de mètres à l'intérieur de ce puits vertical sans pouvoir en atteindre le fond. Tout autour, une multitude de lambeaux de basalte vernissé témoigne d'une activité éruptive sans doute très récente.

L'énorme cône tronqué du Pu'u 'O'o se dresse maintenant face à nous. Pu'u 'O'o, nom étrange plein de poésie qui signifie « la colline de l'O'o », espèce d'oiseau endémique désormais éteinte. Édifié sur le flanc est/sud-est du Kilauea, il s'est construit par accumulation successive des laves continuellement vomies par une éruption qui dure à présent depuis huit ans. À sa base, de longues traînées de fumerolles signalent quelques torrents incandescents qui avancent en tunnel comme pour témoigner qu'il est encore bien vivant, que son sang circule toujours.

Guidés par notre repérage aérien de la veille, nous ne nous dirigeons pas directement vers lui mais obliquons vers une petite colline allongée d'une dizaine de mètres de hauteur qui domine cette immense zone convulsée, rébarbative. Comme la pente est maintenant plus irrégulière, il ne nous faudra pas moins de trois heures encore avant de parvenir au pied de cet étrange relief baptisé par les volcanologues hawaiiens « Camp Seven ».

Suprême récompense, nous découvrons là quelques mètres carrés de sol merveilleusement sablonneux et plat. Juste ce qu'il nous faut

pour dresser la tente. Nous en profitons pour déposer une partie de notre matériel et quelques bouteilles d'eau. Nous nous sommes installés à proximité et légèrement en contrebas d'une curieuse petite cabane en bois, plutôt inattendue en ces lieux qui – nous l'apprendrons plus tard – abrite du matériel scientifique appartenant à l'observatoire volcanologique du Kilauea.

Nous ne sommes plus qu'à mille huit cents mètres du sommet. Derrière les crêtes, quelques minces volutes se déploient, s'étirent et disparaissent. Étrange comme tout ici est étonnamment silencieux. Aucun bruit, aucun animal, même pas un oiseau dans le ciel. La vie paraît être l'exception.

Nous prenons le parti de gravir la première moitié des quelque deux cents mètres de dénivelé qu'il nous reste à escalader en grimpant sur le dos d'une grosse coulée particulièrement accessible et bien dégagée. Nous progressons relativement vite sur des laves cordées[1] où la chaussure accroche bien puis, de nouveau, c'est un indescriptible chaos de plaques enchevêtrées dangereusement minces et fragiles qui cassent sous nos pas. Bruit de faïence brisée qu'accompagnent parfois des chutes ponctuées d'exclamations dont la grossièreté augmente avec la profondeur de l'enfoncement.

Lorsque nous choisissons enfin de nous élever sur une raide cascade bosselée et lisse qui plonge en plusieurs bombements du cratère enfumé jusqu'à nous, les premières bourrasques nous apportent une odeur soufrée un peu oppressante. L'espace d'un seul coup s'agrandit. La température du sol s'élève. Les gaz deviennent plus acides. Déjà, nous percevons les premières rumeurs d'un ressac profond, grave, lancinant, qui fait vibrer tout l'édifice. Un dernier ressaut brûlant. Les grondements s'intensifient. Quelques mètres encore…

17 h 15. Lorsqu'enfin nous nous dressons sur la crête, la chaleur irradiée est à peine supportable. Majestueux, colossal, enfermé dans sa prison de pierre à moins d'une trentaine de mètres sous nos pieds, le lac de lave s'offre à nos regards éblouis. À l'ouest, sur un tiers de sa superficie, sa fureur est déchaînée, spectaculaire. Sans cesse, des tonnes de magma sont projetées en tours, en fontaines, en écume de feu dans un vacarme d'éclatements, de hurlements, de coups de bélier rageurs tandis que des secousses sourdes, terriblement angoissantes, font trembler le sol. Dans cette zone bien circonscrite, tout est mobile, fluctuant, brassé, fondu. Tout se mélange, se confond, jaillit, plonge dans une agitation hallucinante. Sur l'autre partie du lac, beaucoup plus calme, une peau grise aux reflets métalliques, lacérée d'incandescence, se déchire en vastes plaques qui dérivent, portées par le flux ou le reflux de courants mystérieux. Tout près de nous, des vagues de roc en fusion battent les parois, les éclaboussant de gros caillots liquides qui voltigent, se plaquent et dégoulinent avant de disparaître dans d'éblouissantes profondeurs.

Tant de bruit, de puissance, de mouvements. La main devant notre visage pour tenter de faire écran à cet air brûlant qui parfois nous oblige à un brusque retrait, nous ne pouvons détacher notre regard de cette incroyable vision. Inquiétant bonheur que celui de se sentir admis, toléré pour quelques instants dans ce lieu interdit et dangereux.

Il y a des épisodes de violence, des paroxysmes extraordinaires, des délires et, par moments, tout se calme. Le lac s'apaise. Les fontaines diminuent, s'étouffent. La surface n'est plus parcourue que de molles ondulations que percent encore de grosses bulles. L'orangé intense vire progressivement au rouge puis se ternit. Une mince pellicule souple, plastique, commence à se former jusqu'à devenir une

peau luisante qui roule et ondule d'un mouvement lourd. L'intensité de la lumière faiblit.

Quelques minutes, parfois quelques dizaines de minutes passent, puis, de nouveau, c'est une lente reprise des mouvements, tout d'abord imperceptibles. On dirait que la croûte frissonne. Elle frémit, tressaille. Lentement, elle se soulève dans une sorte de balancement rythmique, comme une respiration. Déjà de minces craquelures la lézardent de filigranes pourpres. Enfin, elle se morcelle, se déchire. De vastes pans de gangue noirâtre se détachent, s'écartent, portés par des courants de plus en plus rapides. Alors des vagues toujours plus hautes se propagent, bondissent, brassent une lave tellement ardente qu'elle n'est plus bientôt qu'un fantastique remous de feu liquide qui avale et digère la carapace disloquée. Un incroyable déchaînement naît alors au sein du lac jaune éclatant. Saisi de tourbillons, éclaboussé de jaillissements dans un concert de halètements rauques, de sifflements assourdissants, le magma s'élance, fuse tandis que s'enchaînent des minutes d'une brutalité, d'une sauvagerie inouïes.

19 h 00. Lorsque les yeux larmoyants, la peau brûlée par cette haleine torride, assourdis par l'insupportable fracas, nous reculons un peu à l'abri de ce terrible rayonnement, nous prenons conscience que la nuit vient de tomber. Une puissante lumière rouge emplit maintenant le ciel. Partout elle diffuse sa brûlure, embrase le sol.

Nos appareils photographiques dressés sur des trépieds sont bouillants. Nous essayons d'avancer sur cette crête étroite qui court tout autour de l'immense brasier pour tenter d'apercevoir la caverne repérée lors de notre survol et où, semble-t-il, le magma disparaît. Très vite, les nombreuses et profondes failles ouvertes à nos pieds nous en dissuadent. Nous en profitons toutefois pour faire une succincte évaluation des dimensions du lac qui confortent notre

approximation de la veille, soit deux cent soixante-dix mètres est/ouest et environ deux cent trente mètres nord/sud.

20 h 30. Tranchant brutalement sur le furieux ressac de la lave en ébullition, un déchirement effrayant, assourdissant, un écroulement phénoménal nous fait sursauter. Face à nous, sapé à la base, miné, rongé par les vagues puissantes du magma, un grand pan de falaise de quelque soixante-dix mètres de longueur vient de s'incliner vers le gouffre puis, comme au ralenti, lentement bascule avant de s'engloutir et disparaître dans un déferlement d'incandescence.

21 h 50. « On y va ? »

C'est Monique qui questionne. Ce n'est pas possible… je pense sincèrement que j'ai mal entendu. Ce n'est pas dans ses habitudes d'écourter un pareil spectacle ! Pourtant, lorsque je me retourne, son sac est déjà bouclé. Elle est prête. Aucune faiblesse dans son regard.

« Mais il n'est que 22 heures ! Tu ne veux pas qu'on reste ici cette nuit ? »

S'en suit un dialogue de sourds dont je sais déjà que je ne sortirai pas vainqueur. En elle, une obstination qui n'a rien à voir avec la peur. Peut-être une inquiétude, plutôt un doute, une appréhension, un malaise comme une menace diffuse qu'elle ressent mais qu'elle ne peut exprimer.

Mue par un étrange instinct, guidée par une sorte d'intuition, ferme dans sa détermination, calme mais inflexible, elle insiste et rallie à sa cause Thierry puis Inès. J'obtiens tout de même que nous prolongions notre observation d'une heure.

Au-delà de son exigence qui traduit pour elle une évidence, je crois qu'elle ne sait comment révéler avec des mots l'indicible qui l'habite. L'ambiguïté de ses propos tient à ce qu'elle ne peut rien ajouter à ce qu'elle éprouve, ni expliquer ce curieux pressentiment, ni les motivations qui guident sa conduite. Aujourd'hui, en écrivant ces

lignes, je me demande quelle illusoire maîtrise peut détourner parfois le cours des choses.

22 h 15. Un brouillard léger s'accroche sur les crêtes. En file indienne, guidés par ma boussole et les puissants faisceaux de nos torches, nous commençons la descente sur cette pente semée de pièges et d'embûches. La tension nerveuse, les efforts physiques, la chaleur nous ont éprouvés. Même Thierry, le plus résistant, montre des signes de fatigue. Nos jambes sont pesantes.

À cette brume collante et poisseuse qui nous enveloppe s'ajoute une fine pluie qui bientôt nous transperce. Notre horizon se limite à quelques mètres de rocs instables que n'arrive plus à percer l'éclat jaunâtre de nos lampes perdues dans un halo vaporeux. Je bute souvent sur des obstacles infranchissables qui m'obligent à des détours rendant moins précise la direction que je m'efforce de suivre.

Il y a presque deux heures que nous descendons lorsque, brutalement, la pluie s'arrête, le brouillard se déchire. Nous retrouvons avec plaisir un ciel merveilleusement étoilé. Je cherche vainement dans la direction que m'indique la petite aiguille aimantée tout ce qui pourrait bien ressembler à une cabane. Mais je m'aperçois vite que la nuit, tous les gros blocs ressemblent à des cabanes. Lorsque je distingue enfin la petite colline qui se découpe comme une grosse tache plus sombre au-dessus de cet amas informe, je me sens assez fier, même si je donne l'apparence que je n'étais pas inquiet.

0 h 15. Tout autour de la tente, éparpillés sur des arêtes de basalte effilées, nous étendons nos vêtements mouillés. Nous faisons l'inventaire des bouteilles d'eau qui nous restent pour demain. Nous les réunissons au pied d'un rocher. En tout, six litres pour nous quatre, ce qui ne sera pas de trop !

Non sans quelques difficultés et quelques éclats de rire, nous réussissons à tous nous allonger dans la petite tente prévue pour

deux. Je suis le seul à ôter mes chaussures que je laisse évidemment à l'extérieur.

2 h 00. J'ai froid. Personne ne dort. Je sors de la tente. Tout est calme. Le gros panache de fumée rouge qui reflète l'incandescence du lac de lave n'a pas perdu de son volume.

4 h 20. Nous sommes tous dans un demi-sommeil lorsqu'un bruit étrange, régulier, assez faible mais avec parfois de brusques variations d'intensité, semblable à des explosions lointaines, nous réveille tout à fait. « Tu as entendu ? »

4 h 30. C'est Thierry qui ouvre la tente. Les deux pans de toile blanche s'écartent. À partir de cet instant, tout se passe très, très vite. Le double toit de couleur bleu, toujours fermé, devient violet, violet très clair, puis orangé comme illuminé de l'extérieur par le faisceau d'un gros projecteur dont la puissance s'intensifie rapidement. Simultanément, une sensation de chaleur insupportable s'associe à cette clarté grandissante. À peine a-t-il descendu le curseur de la fermeture à glissière qu'une bouffée d'air brûlant s'engouffre dans la tente. Une violente lumière rouge illumine tout. Thierry s'étrangle. Il hurle. « Sortez ! Sortez vite ! La lave arrive. La lave arrive. Il y a de la lave partout. Vite ! Sortez ! »

Il nous reste dix secondes… pas plus.

Je vois disparaître mes chaussures qui viennent d'être happées, balayées par le courant incandescent. Trop tard pour nos vêtements mouillés, dispersés, éparpillés sur des blocs déjà ensevelis sous le flot ardent. Nous ne pouvons rien faire non plus pour nos bouteilles d'eau à leur tour submergées, englouties par l'irrésistible marée et qui provoquent une explosion au moment où Monique, la dernière à sortir, s'extirpe de la tente. Quelques lambeaux de pâte en fusion voltigent en tous sens, heureusement sans toucher personne. La chaleur est torride, insupportable.

Devant nous, à perte de vue, tout est orange et rouge. C'est le paysage le plus inouï, le plus incroyable qu'il est possible d'imaginer. Sur une immense étendue, la lave court, la lave file, plonge en cascade à une vitesse hallucinante. Bien que nous soyons ici relativement protégés du courant, elle arrive à nos pieds. Elle s'avance, glisse, presque silencieuse, entoure, recouvre, nous oblige à reculer. Nous jetons nos sacs le plus haut possible. Nous arrachons, déchirons notre tente qui commence à se racornir sous l'effet de la chaleur, avant de s'embraser d'un seul coup.

Instinctivement, nous convergeons vers le faîte de notre petite colline, à peine huit mètres plus haut. Je grimpe en chaussettes. Le sol est chaud… très chaud. C'est seulement alors que je prends conscience de la gravité de cet incident qui vient de me priver désormais de chaussures sur un terrain terriblement accidenté et, de plus, brûlant. Ici, le spectacle est indescriptible. Une fureur inimaginable !

Comme un éblouissant fleuve de basalte en fusion de plusieurs centaines de mètres de largeur, la lave déchaînée, drainée de courants furieux, jaillit de toute une série de failles ouvertes sur le flanc du Pu‘u ‘O‘o et se déverse dans l'axe de notre précédent itinéraire d'ascension. Le volume éjecté, vomi en permanence est phénoménal, son débit ahurissant, sa vitesse prodigieuse. Le cône du Pu‘u ‘O‘o vient de se déchirer, de se fendre et, par ces fractures radiales, maintenant se vide et déverse des millions de mètres cubes de magma qu'il retenait prisonnier. L'énorme lac de lave est en train de se vidanger.

Expulsée avec une puissance terrifiante, jaillissant en fontaines incandescentes dressées verticalement à plusieurs dizaines de mètres de hauteur, illuminant la nuit à des kilomètres de distance, la roche liquide se rue au-dehors dans un gigantesque bouillonnement mêlé

de vertigineuses giclées jaune et or. Tout autour, c'est une pluie de feu ininterrompue. Féerique et dantesque ! Superbe et affolant.

C'est la première fois que je vois une coulée aussi large, aussi fluide dévaler les pentes avec une telle fougue, une telle impétuosité dans un silence presque parfait. Poussée de l'amont par l'afflux de grosses vagues, tel un fleuve majestueux, la roche en fusion descend, fonce, rectiligne. Puissante, elle accélère encore sa vitesse du fait d'une rupture de pente. Elle bondit, saute quelques ressauts en cataractes scintillantes, se dirige droit sur nous avant de s'incurver en une longue courbe où elle s'évase, perd un peu de sa vitesse et se scinde en deux branches inégales.

La plus volumineuse, la plus impressionnante, surtout la plus rapide, d'environ neuf cents mètres de largeur, après avoir raboté la base de notre colline, s'incurve au sud-est et poursuit sa course folle toujours plus bas. Par une chance extraordinaire, presque miraculeuse, nous ne sommes pas directement sur sa trajectoire mais à l'extérieur du virage qui la canalise vers le sud en direction de la mer. Pour nous, sa progression, son avancée quasi perpendiculaire à sa direction n'est en fait que son élargissement dû à une continuelle augmentation de débit. Ceci explique sa vitesse d'approche relativement modérée sur notre campement, vitesse qui par ailleurs atteint probablement 20 à 30 km/h, peut-être plus, près des orifices de sortie.

Se détachant latéralement de la grande coulée, une langue oblique plus étroite, large d'à peine deux cents mètres, cerne la partie nord-est de notre petit relief. Son avancée, sa progression est beaucoup plus lente, plus pesante. Elle n'est pas directement dans l'axe du flux et gagne du terrain avec beaucoup moins de détermination. Immobile, muette, Inès a un regard anxieux qui interroge. Elle pointe son doigt vers le sol pour attirer notre attention

sur l'autre petit versant presque vertical de notre colline. Là, à trois mètres environ sous nos pieds, surgissant horizontalement de la paroi dans un chuintement régulier, un puissant jet de basalte très fluide, large de cinq à six mètres, comme libéré par un colossal robinet, expulse un flot continu furieusement orangé où fulgurent des éclats d'un jaune étincelant.

Les paupières à demi fermées, éblouie par l'incandescence, hypnotisée par l'incroyable du spectacle, Monique en oublie jusqu'à la gravité de notre situation. Dans ses yeux, un mélange d'admiration et de terreur. Plus encore que le volume titanesque des coulées, c'est leur vitesse, leur proximité inouïe, qui la fascinent et exercent sur elle une attraction qui, pour l'instant, surpasse la peur. Elle semble subjuguée par la hauteur des flots de lave propulsés à plusieurs mètres en giclées très fluides, en jaillissements scintillants, lorsqu'ils butent sur des obstacles assez solides, suffisamment ancrés pour ne pas être balayés. « Photographie, Guy ! Photographie ! » Mais comment peut-elle être si admirative, si calme, presque tranquille dans ce chaos ?

Il y a quarante-cinq minutes que l'éruption a débuté. La lave qui a inondé déjà un espace considérable a parcouru plus de sept kilomètres et sa largeur maximum atteint mille deux cents mètres. Sa surface ne cesse d'augmenter. La rumeur éloignée et persistante des fontaines s'intensifie.

Une idée me tourmente. Du point où nous nous sommes réfugiés, il est impossible de voir si à l'extrémité est de notre colline les deux coulées qui nous bordent, qui nous cernent peut-être, se sont déjà réunies, se refermant sur nous en tenailles. Je dois de toute urgence faire une reconnaissance là-bas, avant qu'il ne soit trop tard car, dans ce cas, elles nous interdiraient tout repli, toute fuite en direction des pentes du Kupaianaha. Comment imaginer alors une issue salvatrice à

cet enfermement inexorable ? Ne resterait plus qu'à attendre un hypothétique secours avec l'hélicoptère de l'observatoire volcanologique ou des Rangers du parc national du Kilauea qui de toute évidence ne survoleront pas la zone avant 8 heures du matin, c'est-à-dire dans trois heures environ.

Une frayeur diffuse me gagne lentement. Je sais qu'il faut agir très vite car j'ignore quelle tournure aura pris alors l'éruption. C'est le moment que choisit Thierry jusqu'à présent silencieux pour nous faire part d'une inquiétante observation. Son regard est tendu, il parle vite. Les mots parfois butent dans sa gorge. « Regardez ! Regardez tout autour de nous ! » La lave monte, elle progresse. Elle s'élève. Inéluctablement, elle gagne du terrain. Elle se rapproche de la cabane qui n'est plus maintenant qu'à deux mètres au-dessus de la nappe incandescente. Il y en avait quatre lorsque nous sommes sortis de la tente.

Comment ne m'en suis-je pas aperçu plus tôt ? En effet, le liquide de feu à nos pieds arrive par vagues. Et à chaque fois, c'est le même scénario. Il ralentit sa course sur les premiers reliefs, s'étale, très fluide, en de longues ondulations écarlates qui s'étirent encore puis s'immobilisent avant de se recouvrir d'une mince peau superficielle. À peine cette fine pellicule de refroidissement s'est-elle figée qu'une nouvelle vague arrive, monte sur le dos de la précédente, glisse, se superpose, s'ajoute, élevant ainsi inexorablement le plancher de cinq à six centimètres d'épaisseur jusqu'à ce qu'une nouvelle couche encore le recouvre et tout recommence.

L'afflux de matière est maintenant quasi continu. Immuable comme une marée, vague après vague, le volcan engloutit régulièrement, méthodiquement notre petite colline qui perd peu à peu de sa hauteur. Les couches s'ajoutent les unes aux autres, nous talonnent, réduisent progressivement notre espace. La lave vivante

irrésistiblement se rapproche. Des fumerolles que nous n'avions jusqu'alors pas remarquées s'échappent du sol. La température ne cesse de croître. La lumière se fait plus intense. L'inquiétude grandit.

5 h 20. Lorsque le niveau atteint la cabane qui s'enflamme d'un seul coup en grésillant comme une torche, j'avance seul, maladroitement, avec les chaussures de Thierry, beaucoup trop grandes pour moi, à la recherche d'un passage, d'une issue, d'une sortie qui nous permettrait de fuir ce piège brûlant qui lentement, insidieusement se referme sur nous.

Pendant ce temps, Thierry, Inès et Monique gardent leur regard fixé au pied de la pente sur les reliefs ou fissures qui doucement, les uns après les autres, s'effacent du paysage. Si jusqu'à ce jour j'ai toujours bénéficié sur les volcans d'une chance souvent insolente, j'ai aujourd'hui le terrible sentiment de ne rien maîtriser. Bien que personne n'en ait encore ouvertement parlé, je sais que, tous, nous avons fait le même calcul. Dans moins de trois heures, notre colline aura disparu, lentement avalée, digérée par les coulées.

C'est à cela que je pense alors que je progresse tout au long d'une succession de talus de scories et d'étroites barres de lave solidifiées qui émergent de cet espace cerné de zones aveuglantes. Côté sud, moins de quatre mètres en dessous de mes pieds, la violence du flot impétueux qui roule ses ondes incandescentes ne laisse aucun espoir. Côté nord, suivant un cheminement presque parallèle, le flux plus épais avance lentement. Il lèche la fragile crête de scories qui me porte. J'ai de plus en plus de difficulté à supporter cette température de four qui m'assaille. Je n'en suis pas certain mais, légèrement sur ma gauche et droit devant, il me semble apercevoir une tache d'abord, puis une zone plus sombre, une zone sans incandescence.

Tout à coup, j'ai un espoir insensé, un espoir fou doublé d'un mélange de crainte et d'excitation. Je voudrais avancer plus vite

encore pour que le miracle se concrétise. Du haut de mon escarpement, bras repliés pour essayer de protéger mes yeux de l'atroce chaleur, attentif aux traîtrises du sol, éclairé davantage par la lueur éclatante des laves que par le faisceau de ma torche, je réalise qu'il me reste une trentaine de mètres à parcourir pour arriver à l'extrémité de la colline. Si le courant au sud file toujours très loin à la même et effrayante vitesse, la coulée provenant du nord, plus lourde, n'a pas encore réalisé sa jonction. Bonheur, soulagement, appréhension, tout se mêle. Quelle distance leur reste-il à parcourir avant qu'elles ne s'unissent dans ce terrifiant mariage ? Dix mètres ? Peut-être moins ! Combien de temps ?

D'ici, il est possible de sauter par-dessus une profonde fracture rougeoyante puis de s'échapper, s'enfuir, marcher sur de la vieille lave refroidie plus vite que cet impressionnant front lavique qui avance pesamment, par à-coups parfois.

J'ai déjà fait demi-tour. J'ai très soif. Je n'ai plus de salive. J'ai la langue sèche. Tout va se jouer maintenant dans les minutes qui suivent. Il faut aller vite, très vite. Après, il sera trop tard. Nous serons condamnés au plus torturant des supplices, à la mort la plus abominable qui soit. J'ai rendu les chaussures à Thierry. Un seul mot dans ma bouche : vite, vite, vite !!!

Il me faut une poignée de secondes pour enfiler leurs trois paires de chaussettes plus leurs deux paires de guêtres que je retourne en semelle, le tout ficelé avec un bout de corde de rappel. Je suis prêt. Je suis parti. D'une démarche pas très assurée, le cœur battant, je reprends ce chemin de crête éblouissant.

Succédant à cette terrible sensation d'impuissance, renforcée par l'immobilité de l'attente, l'espoir qui redevient consistant s'exprime maintenant dans la rage de l'action. Je soulève les pieds exagérément pour ne pas buter sur les roches déchiquetées qui accrochent. À

droite, il me semble que la vitesse est plus impressionnante. J'en suis sûr, la coulée de gauche avance plus vite maintenant. Peut-être la pente ici est-elle plus marquée ? À moins que ce ne soit le débit qui augmente ? Pourvu que les deux coulées ne se soient pas déjà soudées ! Je suis taraudé par l'idée effrayante que, peut-être, nous arriverons trop tard.

Il reste trois mètres avant que les deux coulées ne se joignent. Thierry a sauté. Tenaillé par la peur, en proie à la plus effroyable des paniques, il fuit… il fuit sans se retourner. Chaleur qui ronfle au visage. D'un bond, nous avons traversé. Sauvés ! Nous sommes sauvés ! Le même bonheur illumine nos regards. Seule une soif dévorante nous empêche de parler.

Lorsqu'une quinzaine de minutes plus tard la fusion des deux coulées s'effectue, l'extrémité de la crête que nous venons de quitter, laminée par des pressions colossales, s'écroule partiellement. Le jour est en train de se lever.

Même si je ne quitte pas des yeux la progression têtue, régulière du front de lave sur nos talons, nous n'avons aucune difficulté à avancer plus vite que lui. Nous nous dirigeons directement sur le petit volcan Kupaianaha situé face à nous, quelque deux cents mètres plus bas, à une distance d'environ un kilomètre et demi, où nous serons définitivement hors d'atteinte de l'éruption. À mi-parcours, nous devrons éviter un petit îlot de végétation tout en longueur qui s'étale face à nous et où poussent des arbres maigres enserrés au milieu de buissons suffisamment denses pour décourager toute tentative de traversée. Thierry s'est arrêté vers cet espace de verdure miraculeusement épargné par les éruptions précédentes. Il semble nous attendre. En fait, il hésite sur la direction à prendre pour contourner cette surface arborée.

Lorsque nous sommes à portée de voix, il me crie : « À gauche ? À droite ? » Je hurle : « À gauche ! » Sans hésitation aucune. Sans raison non plus. Simplement pour le rassurer, pour lui montrer que je sais. Que je sais quoi ? Je souris intérieurement. Qui peut me dire qu'elle est cette petite voix précise, impérieuse qui souffle les réponses ?

Si j'avais répondu « À droite ! » le terrible compte à rebours aurait déjà commencé pour lui. Il ne lui serait plus resté que quelques minutes à vivre.

Il est 6 h 17 lorsque se produit un phénomène exceptionnel, impensable, inimaginable pour qui ne l'a pas vu.

À peine une vibration, un coup… un clin d'œil… un craquement, un formidable arrachement. À moins de trente mètres derrière nous, le sol brutalement se fend, s'ouvre, s'écarte. Se propageant par saccades, en quelques secondes, une immense fracture qui atteindra une longueur de six cents mètres déchire, éventre toute une vaste surface comprise entre le Pu'u 'O'o et le Kupaianaha. Elle prend la pente en écharpe, vient raser la partie droite de l'espace de végétation, à l'endroit même où Thierry hésitait, continue de s'élargir, se prolonge en grondant ! Cloués sur place, muets, terrifiés par l'ampleur du phénomène, paralysés par l'émotion, nous nous regardons comme pour nous persuader de la réalité de ce que nous voyons.

Halètement de forge… rugissement des gaz sous pression qui entraînent la lave avec violence. Une multitude de jets, de fontaines jaillissent verticalement, se déploient, s'élèvent, se ruent à l'extérieur avant de se réunir en un angoissant rideau jaune d'or. Le débit s'emballe. La fureur augmente. La hauteur se stabilise autour de six mètres, puis rapidement décroît avant de se transformer en un puissant bouillonnement de vagues orangées, puis en un flot

ininterrompu qui déferle dans notre direction ainsi que sur toute la longueur de la faille.

Devant cette vision saisissante, nous avons quelques secondes de flottement, puis, la peur à la gorge, nous fuyons. Derrière nous, la roche en fusion bondit. Elle se précipite sur la pente. Déchaînée, elle s'écrase sur une vaste zone de dalles dressées, gicle, déboule, balaie, repousse avec une égale brutalité un chaos de blocs et de scories sans aucune homogénéité qui n'arrive pas à freiner son irrésistible avancée. À perte de vue, il n'y a que la lave qui descend, qui cascade, qui nivelle tout. La menace se précise. Je ne suis plus qu'un paquet d'adrénaline. Il faut s'échapper, s'évader de ce piège de feu qui s'approche, implacable, se sauver vite, très vite. Nous devons aller plus rapidement encore que cette immense nappe incandescente qui grandit à toute allure, descend, se rapproche, s'étale avant que celle-ci ne nous rattrape, ne nous cerne. Sa couleur orange atteste d'une température qui probablement dépasse les mille degrés. La peur de nouveau nous tient dans sa poigne.

Course infernale, effrayante dans un chaos lavique intraversable. Fuite éperdue, obstinée à travers cet énorme empilement instable où, souvent, nous perdons l'équilibre. Fuite désespérée dans cette débâcle anarchique de dalles fragiles qui se rompent et nous engloutissent parfois jusqu'à mi-cuisses. Sans cesse, il faut enjamber, escalader, sauter, se rattraper. Coûte que coûte, il faut gagner du terrain, se sauver devant ce mur brûlant qui progressivement nous rejoint. Ma soif est hallucinante. Ma langue pareille à du coton enfle et refuse d'articuler. Nous communiquons par gestes ou avec des cris.

Plus lentement maintenant, mais désormais sûre d'elle, insidieusement la lave se rapproche. Elle continue sa course envahissante. Rien ne lui résiste, rien ne l'arrête, rien ne la détourne. Les éboulements continuels qui traduisent son avancée forcenée

s'amplifient. L'espace qui nous sépare d'elle diminue. Marcher ne suffit plus, il faudrait courir. Indifférents aux chutes douloureuses qui se succèdent, aux aiguilles de basalte acérées qui s'enfoncent profondément dans nos paumes, à nos bras tailladés, à nos jambes qui saignent, nous fonçons de toutes nos forces, de toute notre énergie ! Mes chaussures de fortune sont lacérées, déchirées, en lambeaux. Impossible de m'arrêter pour resserrer la corde qui a libéré mes guêtres et qui s'accroche à chaque aspérité. J'ai très mal à un pied, mais la menace est là, juste derrière nous.

Tel un bulldozer monstrueux, le front de lave poursuit sa progression, fait disparaître méthodiquement notre univers. Sans trêve, il avance. Implacablement, il nous rattrape, nous terrorise. Inoubliable cauchemar dans cet espace de folie où aucun pas ne fait gagner du terrain et où le moindre accident prendrait la dimension d'une catastrophe.

Nous sommes à bout de souffle. Nous avons de plus en plus de mal à tenir la distance. Loin devant, j'aperçois la silhouette de Thierry qui s'enfuit. Je n'ai aucune réaction, je n'arrive même plus à penser. C'est une véritable digue de roc fondu poussant un rempart de pierraille entassé en désordre qui progresse sur nos talons. Il s'en dégage une température de four insupportable. Une incessante dégringolade de « pavasses » brûlantes qui s'éboulent toujours plus près trahit sa poussée continue, forcenée. Cliquetis clair de verre brisé qui tranche sur le ton obsédant des gros blocs roulant à présent jusqu'à nos pieds. Chaleur intolérable qui repousse, qui brûle les mollets, les fesses, chauffe le dos. Par moments, des émanations agressives, torrides, piquent les yeux, irritent les bronches.

En dépit de nos efforts désespérés, le liquide en fusion est là, juste derrière nous. Il nous suit, nous talonne. Il lance par moments quelques langues de lave très fluide qui, se faufilant sous la masse

pierreuse qu'il pousse, filent comme des flèches, nous dépassent sans parvenir à nous encercler. Rapide, imprévisible, il allonge ses brûlants tentacules. À nos pieds, des roches incandescentes s'écroulent, crépitent dans la chaleur extrême. Bruit effrayant des blocs écrasés, broyés qui raclent, rabotent, éclatent. La lutte est trop inégale. Nos pas se raccourcissent, sont moins précis, nos chutes plus lourdes. Nous arrivons tout juste à maintenir la distance.

Monique m'inquiète : elle a de plus en plus de difficultés à suivre cette fuite désespérée, cette course contre la mort hachée maintenant par ses gestes d'impuissance. Inès pourtant de toutes ses forces, de toute sa rage de vivre, bien que torturée par la peur, la soutient, l'aide, la guide, la tire en avant. Mais elle n'en peut plus. Son souffle est court, la sueur ruisselle sur son visage marqué par la contraction des traits. Ses jambes refusent de poursuivre cette marche de damnés. Accablée par cette température redoutable et la soif lancinante qui colle ses lèvres, elle est dans un état de fatigue total. Si son corps essaie toujours d'avancer mécaniquement, poussé par une sourde obstination, elle n'a plus d'équilibre. C'est dans son regard, son regard qui voudrait tellement un miracle, que je perçois tout ce qu'elle ne peut plus dire. Sa détresse que traduit une charge d'émotion incroyable est tout entière dans ses yeux. Seul un prodigieux réflexe de survie la pousse encore à avancer.

Surtout ne plus se retourner, ne plus voir ces langues orange qui précèdent la grande barre écarlate. Je ne quitte plus du regard cet îlot de végétation qui flambe tout proche. Au-delà, la pente s'atténue. Le sol est moins tourmenté. Chaque seconde qui passe est une seconde gagnée, une distance qui diminue. Encore un pas, puis un autre. Nous reprenons un peu d'avance, l'atroce chaleur progressivement décroît.

Face à nous, à une centaine de mètres, cent cinquante peut-être, proches et à la fois infiniment lointains, les reliefs bosselés et arrondis

du Kupaianaha nous fascinent, nous hypnotisent. Même si nos sourires ne sont que d'affreuses grimaces, l'espoir est là. Un dernier effort… un impossible effort…

7 h 15. Ivres de fatigue, tenaillés par cette soif qui nous dévore, titubants, émotionnellement et physiquement épuisés, nous gravissons ses premières pentes avant de nous effondrer, enfin en sécurité sur un sol grumeleux merveilleusement froid. Nous sommes incapables de bouger. Je sens chacun de mes muscles lentement s'affaisser sous mon propre poids.

7 h 16. Une énorme colonne de fumée pommelée et sombre s'élève silencieusement au-dessus du cratère du Pu'u 'O'o. Celui-ci vient de s'effondrer, de s'écrouler sur lui-même, entraînant toute la bordure du cratère circonscrivant le lac de lave dans le vide laissé par la vidange rapide du magma.

Thierry est assis. Il fixe intensément le panache qui retombe en s'élargissant. Dans les yeux d'Inès, il me semble percevoir le plaisir silencieux, un peu pervers qu'engendrent les peurs rétrospectives. Une singulière, une infime lueur brille dans le regard de Monique. Sans son étrange pressentiment qui a précipité notre retour… que pourrais-je ajouter ?

À nos pieds, la lave bute contre d'anciennes coulées, s'accumule, s'élève un peu puis se détourne enfin.

C'est la fin du cauchemar. La vie, la vie qui reprend, la vie tout simplement. Un étrange bonheur qui ne fait référence à nul autre lentement m'envahit… mais ceci n'est plus ni du cœur ni des mots.

Ce 8 novembre, il nous faudra encore quatre heures de marche sous un soleil implacable avant de rejoindre notre véhicule. Notre petite colline a très probablement été ensevelie entre 7 h 30 et 8 heures, soit environ deux heures après notre départ. Nous avons

effectué un vol d'hélicoptère au-dessus du site le lendemain matin, ce qui nous a permis de confirmer sa totale disparition.

Le 10 novembre, un rapport du Hawaiian Volcano Observatory atteste qu'à son emplacement initial (Camp Seven), une étendue de lave stagnante de treize mètres de profondeur occupe désormais une surface de 0,78 kilomètre carré.

Concernant le Pu‘u ‘O‘o, malgré une mauvaise visibilité due aux incessantes avalanches sur les parois internes du puits encore non stabilisées, nous avons pu observer que le lac de lave ainsi que toute la zone des crêtes qui le bordait et sur lesquelles nous avions séjourné ont totalement disparu. D'autre part, les dimensions du cratère se sont considérablement élargies.

Nous avons été les seuls témoins visuels de cette éruption du Kilauea localisée au cratère Pu‘u ‘O‘o qui porte le numéro « épisode 49 ».

À la demande de Paul Okubo et John Lockwood, scientifiques du Hawaiian Volcano Observatory, nous avons rédigé un rapport plus circonstancié qui reprend point par point tous les éléments exposés ci-dessus. Celui-ci est consigné dans les archives de l'observatoire.

6 novembre 1991

---

1. Les laves cordées sont formées par le refroidissement superficiel d'un basalte très fluide qui s'écoule et dont la surface – mince pellicule pâteuse et malléable –, poussée par la progression de la lave sous-jacente, se plisse en bourrelets, en boudins ou en torsades donnant ainsi l'apparence de cordes.

CHAPITRE 4

Échec au Kamtchatka !

« Attention ! nous a-t-on prévenus. Là où vous allez, la nature est toujours plus forte que les hommes ! »

Située à onze fuseaux horaires de Paris, aux confins orientaux de la Sibérie, dans les solitudes glacées du Pacifique Nord, la péninsule du Kamtchatka, terre des extrêmes qui regroupe la plus forte concentration de volcans du monde, reste l'un des derniers points énigmatiques de la planète. Cet endroit mythique aux frontières interdites, véritable paradis du diable qui aligne une trentaine de cratères actifs et pas moins de cent quatre-vingts en sommeil, a de tout temps alimenté les rêves de tous les volcanologues. Des rêves jusqu'alors inaccessibles car personne à ce jour – sauf très rares exceptions – n'a eu l'autorisation d'aller les observer.

Étirée sur cet immense arc volcanique qui relie les îles Aléoutiennes au Japon, prise en étau entre les mers de Béring et d'Okhotsk, cette région stratégique, sauvage, inhospitalière, presque aussi vaste que la France et fortement isolée géographiquement, a toujours été fermée aux étrangers et à la presque totalité des citoyens russes en raison d'infrastructures militaires ultrasecrètes et notamment de son importante base de sous-marins nucléaires. Du fait

de l'éclatement très récent de l'Union soviétique, celle-ci commence néanmoins lentement à s'ouvrir.

Après presque un siècle d'impénétrabilité et pour nous dix mois de tractations difficiles avec l'ambassade de Russie et notre correspondant à Moscou, c'est le miracle ! Ce 10 mai 1992, nous obtenons enfin nos visas pour cette incroyable destination. Nous sommes déjà prêts depuis longtemps. Le 11, nous embarquons pour Petropavlovsk-Kamtchatski. Notre projet est simple : gravir les trois volcans les plus actifs du centre du Kamtchatka. En point d'orgue, le majestueux Kliuchevskoi en éruption quasi constante qui taquine les nuages à 4 835 mètres d'altitude… le plus haut d'Asie. Ensuite, le Bezymianny (3 085 mètres) qui perdit presque la totalité de son cône terminal au cours d'une extraordinaire explosion en 1956. Son dôme de lave depuis en continuelle expansion s'écroule régulièrement. Enfin, le Scheveluch (3 283 mètres), dont les redoutables coulées pyroclastiques déferlent souvent sur plusieurs dizaines de kilomètres de distance.

Sans doute sommes-nous un peu ambitieux et pas très réalistes, mais il y a trop longtemps que nous dormons avec ce projet fou enfermé sous les cheveux.

Il est 10 h 30 lorsque nous embarquons de Roissy sur les lignes d'Aeroflot. Avec moi, Thierry, notre toubib, Henry de la Société volcanologique européenne, Inès et Tanguy, mes enfants, guides accompagnateurs sur les volcans du monde. Viendront se joindre à nous à l'escale de Moscou Andreï et Victor, deux physiciens de Saint-Pétersbourg, ainsi que Boris (qui maîtrise parfaitement la langue française) et Michael, deux robustes guides de haute montagne de la région du pic Lénine.

On ne raconte pas l'accueil russe. Il faut le vivre. Il compte parmi mes plus beaux souvenirs. Petropavlovsk n'a pourtant rien

d'attrayant. C'est même à coup sûr l'une des villes les plus sinistres que je connaisse ! Face à la mer, adossée aux puissantes silhouettes des volcans Avachinski et Koriakski, c'est un enchevêtrement de barres de béton décrépies et sombres, franchement laides, de maisons déglinguées, sordides, disposées au hasard du terrain, de trottoirs éventrés, de rues à demi effondrées entre des murs de glace noire. C'est tout l'enfer social du post-communisme qui prend à la gorge. Fond sonore à ce décor plutôt triste, une langue gutturale qui tranche de loin en loin sur des musiques rythmées, sauvages, très belles.

Ici souvent le sol frissonne et vibre sous les pieds. Les vieux racontent que ce sont les démons souterrains qui dorment sous la glace et se retournent dans leur sommeil. Mais combien de temps durera leur sieste ?

Première mauvaise nouvelle. Nous apprenons de la bouche d'un des hauts responsables du KGB, Yeni, qui ne nous quitte plus depuis notre arrivée, que l'approche du volcan Scheveluch, situé au centre d'une zone militaire bien gardée, nous est strictement interdite. Pas d'objection concernant les volcans Kliuchevskoi et Bezymianny. Encore une chance !

Demain, si les conditions climatiques sont acceptables, nous utiliserons un hélicoptère Mi-6 de l'armée qui, moyennant une copieuse rétribution en dollars, pourra nous déposer au pied du volcan Kliuchevskoi. Sinon, il nous faudra utiliser un camion six roues motrices ou une chenillette et emprunter l'unique piste de deux cent soixante kilomètres qui monte vers le nord et est très difficilement praticable en cette saison. Ensuite, il restera à parcourir quatre-vingt-quinze kilomètres en raquettes, avec tout le matériel, avant de commencer l'ascension.

Au Kamtchatka, les problèmes de transport sont considérables ! Hormis le minuscule réseau routier qui ceinture Petropavlovsk –

soixante kilomètres au nord, trente au sud – il n'existe rien sinon quelques pistes en très mauvais état, utilisables seulement trois mois par an…

Nous commençons à prendre conscience des difficultés matérielles qui, ajoutées aux conditions atmosphériques très changeantes, rendent aléatoire tout programme précis.

Si la terre est incroyablement riche, le climat est très dur pour les hommes. Le sous-sol du Kamtchatka renferme en effet un trésor minéral où l'or et le pétrole sont en abondance, mais où l'accès aux éventuels sites d'exploitation est quasi impossible. Quant aux variations thermiques dans le centre de la péninsule, elles sont souvent extrêmement brutales ! Au mois de février par exemple, la température peut passer de moins cinquante-deux la nuit à plus de vingt degrés centigrades le jour. Ces écarts presque incroyables, et surtout très rapides, sont provoqués par une extrême fluctuation dans la direction des vents. Au souffle tiède du sud-est peuvent succéder les rafales glaciales du nord-ouest.

14 mai, 6 h 00. Un camion Gaz six roues motrices nous emmène à une cinquantaine de kilomètres de Petropavlovsk. Notre chauffeur appartient à l'ethnie des Koriaks. Belle carrure, le teint halé, la chevelure raide et noire. Son visage est sérieux, impassible. Comme tous les Koriaks, il vénère l'esprit du mal, et les chamanes.

Nous arrivons dans une zone absolument déserte, très discrète. C'est ici que nous avons rendez-vous avec l'hélicoptère. Un champ enneigé fera office de piste d'atterrissage. Le temps est superbe. Nous avons beaucoup de chance. C'est paraît-il le premier jour de soleil après treize jours de pluie et de neige ininterrompus. Nous sommes impatients. Un peu anxieux. Et s'il ne venait pas ?

Une heure s'écoule. Toujours rien. Déjà quarante minutes de retard. Nous sommes neuf, silencieux, à disséquer des pensées plutôt

obscures, voire pessimistes, lorsque d'un même mouvement nous pointons tous le doigt en direction d'une longue crête blanche où la silhouette du gros appareil se détache. Son bourdonnement s'amplifie. Une immense rumeur qui fait vibrer l'air envahit le ciel puis éclate en un tumulte extraordinaire. Un souffle puissant. L'énorme machine se pose en douceur. Seize places. Mais pas de sièges ! Le mauvais état de l'hélico est impressionnant, mais le sourire des pilotes rassure. On nous fait comprendre qu'il faut aller très vite pour embarquer nos deux cent soixante-dix kilos de matériel.

La porte n'est pas refermée que nous sommes déjà en l'air. À l'intérieur, le vacarme est tel que nous devons crier pour nous parler. Nous sommes à peine étonnés de constater qu'entre le pilote et le copilote, Yeni, l'homme fort du KGB, est assis. Interdiction de photographier avant qu'il ne nous en donne l'autorisation. La rage au cœur, nous rangeons nos appareils photographiques dans les sacs. Plus tard, lorsque nous aurons contourné à bonne distance la baie de Petropavlovsk qui abrite la base de sous-marins nucléaires, Yeni nous permettra de déverrouiller les hublots afin de passer la tête à l'extérieur. Malgré le froid et la vitesse qui sont difficiles à supporter, nous ne pouvons résister à cet immense plaisir. À perte de vue, une étendue neigeuse, intacte, hérissée de volcans.

Commence alors le plus spectaculaire, le plus fantastique survol qu'il m'ait été donné de faire. Pendant près de deux heures, nous allons vivre une expérience unique, inimaginable un an auparavant. Sous nos yeux se déroule à près de 150 km/h le spectacle d'une terre déserte, tourmentée, tantôt fumante, tantôt gelée, exclusivement volcanique, couverte de cônes en activité troués de cratères profonds, parsemés de geysers, de lacs d'acide, de sources chaudes. Nous survolons tour à tour, et à très basse altitude, presque à les raser, le Koriakski, l'Avachinski, le Joupanovski, le Karymsky, le Maly

Semiatchik, l'Ouzon, le Tolbatchik, le Bezymianny, le Kamen. C'est Yeni qui nomme et désigne chacun d'eux. Le pilote est un virtuose. C'est la première fois qu'il emmène des étrangers. Il sait ce que nous attendons. Il a donc décidé de nous faire une démonstration des capacités de son appareil et surtout de sa grande maîtrise. Dans ce décor arctique, nous nous faufilons à travers cette guirlande de volcans dont presque tous respirent encore.

Sommets enneigés aux pentes raides, aux formes parfaites, couronnés de panaches gris clair, piliers audacieux, verticaux, enchâssés de couloirs de glace vertigineux, immenses caldeiras, arêtes élancées débouchant sur des dômes de lave fumants ou sur quelques larges chaudrons emplis de gaz. Tous sont des volcans explosifs dangereux et très récents datant de moins d'un million d'années.

L'appareil monte, descend, plonge dans une vaste dépression percée de deux puits, frôle sans jamais les toucher d'épaisses masses de vapeur, bascule au-dessus d'une superbe cascade de séracs bleutés avant de se laisser glisser le long des pentes crevassées d'un immense glacier. Sur la neige, aucune trace nulle part. Avec tous les hublots ouverts, le froid est très vif. Même si nous avons maintenant l'accord de Yeni pour photographier, je préférerais parfois qu'il s'approche un petit peu moins.

Lacs turquoise encombrés d'icebergs qui dérivent, puissante masse glaciaire dont la source semble jaillir du volcan, crêtes effilées soufflées par le vent où la neige a la couleur du soufre, alternent avec de mystérieuses vallées désertes où la lave s'est figée. Une fois encore, nous évitons de puissantes fumerolles corrosives qui pourraient endommager les turbines avant de nous laisser avaler par un vaste puits vertical profondément égueulé, longeant à les toucher ses hautes parois tapissées de dépôts jaune et ocre. Des geysers.

Encore des lacs azur. Une multitude de petits cônes réguliers, bien alignés. Nous avançons au-dessus des entrailles ouvertes de la terre. Nous regardons battre son cœur.

Enfin, le mot tant attendu « Kliuchevskoi » est hurlé dans cet infernal raffut. Mus par un même réflexe irréfléchi, nous nous précipitons tous du même côté de l'appareil, ce qui n'est pas du goût du pilote. Nous n'avons pas besoin de traducteur pour comprendre notre erreur !

Majestueuse, élancée, sa fière silhouette se dresse à presque cinq mille mètres d'altitude. C'est de loin le volcan le plus turbulent de la chaîne Kouril-Kamtchatka. Encore plus imposant que je ne l'avais imaginé ! Ses pentes très redressées dans sa partie haute sont sillonnées de larges traînées noires qui convergent au sommet, témoignant d'une activité explosive toujours bien présente. En dessous, ses flancs plus massifs sont constellés d'une multitude de petits cratères adventifs, formés probablement au cours de ses nombreuses éruptions fissurales. L'hélicoptère par mesure de sécurité ne peut dépasser l'altitude de quatre mille mètres, nous laissant seulement entrevoir un cratère d'environ sept cents mètres de diamètre presque invisible dans l'agitation confuse des fumées. Rapidement, nous perdons de la hauteur.

Le pilote nous pose sur une zone relativement plate à environ dix-huit kilomètres du col séparant le Kamen du Kliuchevskoi. Altitude : neuf cent trente mètres. Trois minutes pour jeter les sacs dans la neige… Une bouteille de vodka qui change de mains. Un immense merci ! *Spaciba!* Nous sautons, et aussitôt de toute sa puissance il décolle, s'élève et bascule en direction du sud. Le bruit de l'appareil décroît. Le silence revient, total. Le ciel est infiniment bleu, la lumière éblouissante, l'air transparent. Il nous reste quatre mille mètres à gravir. Nous installons notre premier camp de base. Bien grand mot

pour une petite tente qui abritera une bonne partie de la nourriture, quelques bouteilles de bière et de vodka, et sans tarder nous commençons à grimper.

Raquettes aux pieds, un peu pliés sous le poids de nos sacs qui atteignent entre vingt-cinq et vingt-huit kilos (soit trois jours d'autonomie), nous n'avons pas de peine à trouver le bon pas. La neige gelée en surface porte bien. Le rythme est lent, régulier.

Il est exactement 15 h 12 lorsqu'une détonation sourde mais très puissante nous fait dresser la tête, tandis qu'une colonne verticale et sombre de près de mille cinq cents mètres de hauteur se dresse au-dessus du cratère. Elle n'en finit plus de s'élever, de grossir… C'est bien vrai, il est toujours en activité !

15 h 18. Nouvelle déflagration, plus violente encore. Légère inquiétude. Cette fois, le panache en forme de chou-fleur atteint approximativement deux mille mètres. Difficile de discerner avec exactitude la zone de retombée des projectiles, sauf peut-être cette partie plus sombre en étoile qui ceinture les pentes à quelque trois cents mètres sous le sommet. Nous reprenons notre progression. Un peu plus vite cette fois. La certitude de son activité explosive nous a dopés ! Quelques minutes plus tard, Henry nous fait part de sa décision de retourner au camp de base. Il souffre d'une cheville suite à une chute récente et ne pense pas pouvoir nous accompagner. Peut-être le spectacle de ces deux explosions a-t-il pesé lourd dans la formulation de son choix… Pendant que l'équipe continue l'ascension, je redescends avec lui jusqu'au camp de base et remonte aussitôt au camp 2 à mille quatre cents mètres d'altitude, où je retrouve tout le monde. Nuit glaciale.

15 mai, 1 h 40. Précédée d'un long séisme très perceptible, une forte détonation nous réveille. Elle se prolonge durant plusieurs

secondes. Bruit d'avalanche interminable des blocs qui rebondissent dans les couloirs.

Au lever du jour, nous repartons. Il nous faudra onze heures de montée harassante, au cours de laquelle nous assisterons encore à deux autres explosions, pour gravir un peu plus de deux mille mètres jusqu'au col où nous établissons le camp 3 à trois mille quatre cent soixante mètres d'altitude. Nous avons juste la place de monter nos quatre petites tentes qui semblent miraculeusement accrochées au bord du vide. Face à nous, la gigantesque paroi de glace du Kamen s'élance d'un seul jet sur près de mille huit cents mètres de hauteur ! Légèrement en contrebas, le dôme fumant du Bezymianny projette à intervalles réguliers de grosses bouffées de vapeur menaçantes. Mille quatre cents mètres au-dessus de nos têtes, le cratère actif du Kliuchevskoi.

Je ne peux m'empêcher de penser aux informations recueillies à Petropavlovsk concernant son activité récente. Pendant deux ans, de 1984 à 1986, des bombes incandescentes furent projetées régulièrement à quatre mille mètres au-dessus du sommet. En 1987, le panache éruptif atteignait neuf mille mètres de haut et s'étendait sur une distance de trois cents kilomètres ! Janvier 1990 a été le point de départ d'une de ses plus importantes éruptions, accompagnée de fontaines de lave et de très longues coulées… J'essaie de me rassurer, avec une petite pointe de regret toutefois, en me disant que, toutes proportions gardées, il est relativement calme aujourd'hui.

Tandis que nous avalons une soupe brûlante préparée par Andreï, nous regardons le soleil descendre doucement derrière les crêtes du Kamen. J'apprécie la présence de Tanguy et Inès aujourd'hui. C'est tellement rare que nous puissions nous retrouver ensemble sur un même volcan !

Lentement, le crépuscule embrase les nuées. On dirait que la lumière bouillonne. Paysage féerique suspendu entre roc et glace. Une mince ligne phosphorescente persiste encore à l'horizon, puis le ciel devient mauve. Lorsque les premières étoiles apparaissent, un froid très vif nous enveloppe. Nous nous glissons dans les tentes. Température : moins vingt-huit degrés.

Vers minuit, Thierry m'appelle en même temps que je perçois le bruit étonnant d'un torrent. Il y a moins d'une heure, tout était silencieux, recouvert d'une épaisse gangue de glace. Depuis une demi-heure, un ruisselet qui est très vite devenu un torrent descend à moins de vingt mètres des tentes. L'eau bondit sur les rochers, avec de plus en plus de force. Gonflé par une fonte rapide, probablement due à un réchauffement très local du sol, son débit ne cesse de croître ! Déjà nous envisageons avec angoisse le moment où nous devrons démonter le camp en vitesse. Mais le débit se stabilise, puis diminue. Une heure plus tard, tout est à nouveau figé par le gel. Maintenant, le sommeil ne veut plus de moi. J'envie l'insouciance de Victor et Boris qui ronflent paisiblement dans leur tente.

16 mai, 4 h 30. Une longue bande cuivrée commence à sortir des ténèbres. Quelques traînées laiteuses s'étirent sur l'horizon. Ceci ne laisse rien présager de bon. La pression atmosphérique a beaucoup baissé. Le temps est en train de changer. Andreï et Boris sont soucieux. Nous avalons rapidement quelques grosses tranches de saumon séché. Chaussures bien serrées malgré le gel qui les rend dures comme la pierre, crampons bouclés, mains gantées sur les piolets, nous attaquons l'ascension. Une bise glacée souffle par à-coups. Boris, Michael et Andreï sont en tête. Les pointes des crampons pénètrent bien dans une neige gelée qui craque. Le buste penché en avant, nous nous élevons régulièrement. Le rythme est

soutenu, le froid intense. Des bouffées de vapeur enrobent chaque mot échangé.

Alors que nous atteignons le début de la zone escarpée, quelque trois cent cinquante mètres au-dessus du camp 3, les premiers rayons d'un soleil congestionné qui peine à se lever nimbent l'espace d'une étrange lueur rose grisâtre sans chaleur. Nous faisons une courte halte pour mettre nos casques.

Sous nos pieds, la pente de plus en plus abrupte file, rectiligne. Les effets de l'altitude et notre départ peut-être un peu trop rapide se font maintenant sentir. Mon cœur pulse violemment mon sang vers mes tempes. Sans être d'une raideur extrême, l'inclinaison s'accentue. Quarante-cinq degrés environ, quelques passages à cinquante degrés. Lorsque nous parvenons à la base des premières difficultés, le soleil a déjà disparu. De longs nuages effilochés plissent le ciel. Devant nous, une succession de couloirs verglacés enchâssés entre des ressauts verticaux. Nous sortons les cordes. Andreï, Inès et moi formons la cordée de tête. Suivent Boris, Tanguy et Victor, enfin Michael et Thierry. La neige progressivement cède la place à une glace luisante. Nous nous élevons avec précaution dans l'axe d'un vertigineux toboggan à la surface légèrement bleutée, encaissé entre de grandes dalles de roches brisées. Nous gravissons trente mètres. Nous nous arrêtons. Encore trente mètres. Les mouvements se coordonnent, précis, calculés, méthodiques. Nous pensons uniquement aux gestes à exécuter. Chacun connaît parfaitement les manœuvres de corde qui s'enchaînent. Planter le piolet, s'assurer, grimper à nouveau. Peu à peu, le vide se creuse. En dessous de nous, ce n'est plus que la fuite éperdue d'une immense glissoire qui va s'amenuisant avec la distance.

Une dizaine de mètres à l'aplomb d'Inès, Andreï s'est arrêté. Il souffle un peu. Il semble indécis sur l'itinéraire. Solidement

charpenté, les pommettes saillant durement sous la peau bronzée, il a une façon bien à lui de soulager ses épaules en remontant régulièrement son sac d'un sec coup de rein. Notre confiance est réciproque, totale. Dans son regard, une certaine anxiété souligne la contraction des mâchoires. Il pointe son index dans la direction des grosses formations nuageuses qui lentement dérivent dans notre direction. Plus denses à chaque instant, elles s'approchent, se soudent par nappes successives tandis que les premières bourrasques tentent de nous déséquilibrer. Sûrement le mauvais temps qui s'annonce.

Un bombement de glace vitreuse, dure comme du verre, freine momentanément notre progression. Chaque mètre nécessite une attention constante car les pointes des crampons mordent à peine sur cette surface lisse, brillante. Cette difficulté passée, une zone de gradins faciles nous permet de gagner rapidement de l'altitude. Nous nous élevons sur le roc d'un gigantesque escalier naturel puis, de nouveau, c'est une longue enfilade de passages verglacés d'une inclinaison assez impressionnante.

Les traces des dernières explosions sont inscrites tout autour de nous. Nous pénétrons dans la zone dangereuse. À gauche, à droite, la glace est écaillée, fendue. À certains endroits, elle a été littéralement pulvérisée par la folle trajectoire des « bombes » qui ont ricoché ici avant de poursuivre leur course infernale beaucoup plus bas. Par-ci, par-là, quelques blocs de belles dimensions ont fait éclater la roche ou se sont enfoncés profondément dans la neige. Chaque fois que cela est possible, nous nous éloignons de la ligne médiane du couloir qui canalise le matériel éruptif éjecté par le volcan pour rejoindre ses bords rocheux un peu moins exposés. Néanmoins, la menace reste sérieuse. Impossible de faire abstraction de ce risque désormais bien réel. Surtout, ne pas trop penser. Muscles et nerfs tendus, nous sommes vigilants, un peu inquiets tout de même…

De grosses nuées se développent, nous frôlent. Des tentacules s'en détachent, s'étirent, défilent à ras les crêtes, donnant à ce paysage vertical un aspect plus vertigineux encore. Rapidement, la couronne de nuages s'épaissit. Une ombre glacée envahit les pentes. Le vent se renforce. Sa puissance augmente. L'ambiance devient plus sévère. La température décline. Impossible de boire. Le thé a gelé dans nos gourdes.

À nouveau, il faut tailler des marches dans une glace compacte et noire qui ralentit notre allure. Sur cette face maintenant très redressée, tout est vu en raccourci. Écrasé par la perspective, le sommet paraît si proche qu'il me semble que je pourrais presque le toucher de la main. L'altimètre plus réaliste m'annonce que moins de trois cents mètres nous séparent encore de ce liseré dentelé qui marque la fin de l'ascension. Derrière cette cime aérienne, le cratère laisse échapper des fumées serrées, épaisses, qui déferlent et moutonnent comme une pâte en fermentation sans jamais vraiment s'élever.

De violentes rafales tout à coup nous secouent. Elles viennent de partout à la fois, montent à la verticale, se déchirent aux arêtes avant de plonger en longs mouvements tourbillonnaires concentriques. Les nuages se dilatent et dévorent les premiers reliefs qui s'estompent. Bientôt, de grandes portions de paysage se dissolvent dans le néant. Si près du but, est-il encore possible de gagner le mauvais temps de vitesse ? Un souffle hargneux, rageur, de plus en plus agressif, soulève et chasse la neige.

Burinée par le passage des pierres, une goulotte de glace ponctuée de traces d'éclatements nous oppose quelques difficultés. Malgré ce constant sentiment d'insécurité, cette angoisse latente, nous la gravissons d'un seul effort.

Altitude : 4 670 mètres. En dépit de notre fatigue, nous tentons de grimper plus vite encore. Je concentre toutes mes forces, toute mon attention, toute ma volonté, mais j'ai de plus en plus de mal à coordonner ma respiration. Mon souffle est court et m'oblige à faire des pauses toujours plus fréquentes. J'envie Andreï qui monte régulièrement sans échanger une parole, sans se reposer sauf lorsque la corde se tend et l'oblige à s'arrêter. Entre nos jambes écartées où le vide nous happe, nous apercevons la perspective fuyante des deux cordées qui disparaissent par instants, absorbées, avalées par les nuées en ébullition.

Altitude : 4 760 mètres. Odeur caractéristique du soufre. Le sommet est très proche à présent. Déjà nous percevons les roulements profonds de basse fréquence, presque sinistres, qui montent par moments derrière les parois du cratère. Les pentes sont ici martelées d'une multitude d'impacts laissés par les projectiles expulsés par le volcan. Déroutant spectacle. L'œil cherche en vain un auvent, un encorbellement, une anfractuosité de rocher pour se protéger en cas d'explosion, mais il n'y a rien. Dans une minute, dans trois heures ou dans dix heures, immanquablement cette explosion aura lieu.

Malgré cette volonté exténuante de grimper, de voir, de parvenir au bord du gouffre sommital, nous nous sentons terriblement vulnérables. Nous avons pénétré un espace de tension perpétuellement exposé, sans abri, et où règne en permanence l'incertitude. Face à ce danger innommable, invisible, notre solitude apparaît terrifiante. L'hésitation qui matérialise le début de la peur succède à l'excitation.

Glacial, le vent devient toujours plus mordant, plus puissant. Avec une force démentielle, il affûte les crêtes, s'engouffre dans chaque brèche, nous harcèle. C'est l'hiver ! Ses sifflements deviennent hurlements. Le sommet, un moment isolé par les nuages, semble

flotter au-dessus de nous, avant de disparaître noyé sous une grosse chape de nuées grises qui l'encapuchonnent. Le froid devient insupportable. J'ai subitement une irrésistible envie de fuir.

Les pieds bien ancrés dans la neige, nous nous sommes tous rassemblés sur une étroite plateforme. Personne ne parle mais chacun ressent à sa façon ce sentiment de crainte, d'appréhension face à ces forces ramassées, destructrices, meurtrières. Il règne ici une réalité si tragique qu'elle intensifie encore la sauvagerie du décor et dissuade chacun de poursuivre plus avant. De sentir la menace bien réelle d'une explosion peut-être imminente, les mêmes pensées, les mêmes images affolantes tournent confusément dans nos têtes, ne nous lâchent plus. Nous avons tous le même visage fermé et silencieux, conscients du fait que sur cette pente fortement inclinée, directement en dessous des bouches éruptives, il est impossible d'échapper au bombardement. Peur qui creuse le ventre. Poids de huit vies suspendues au hoquet d'un volcan ! Confrontés à ce « devenir » insaisissable, face à cette surenchère de l'imprévisible sur le probable, il n'y a plus de place pour l'orgueil. La rage de gagner une partie difficile, de croire encore à la chance cède devant cette angoisse dès lors trop présente. Nous abandonnons. Poursuivre jusqu'au sommet dans ces conditions serait une folie.

Je crois qu'à cet instant chacun lit dans les yeux de l'autre le même soulagement. Inès, le capuchon de son anorak rabattu sur la tête, semble absente. Elle est littéralement figée par le froid. Ses membres sont engourdis. Elle ne sent plus son pied gauche. Tanguy résiste bien mais l'anxiété se lit sur son visage. Il a une expression étrange que je ne lui connaissais pas.

Si reconnaître un échec est toujours détestable, nous restons toutefois très lucides : ici, pas de compromis, l'homme n'a plus sa place. Dans cet isolement, face au moindre accident, il n'y a aucune

aide à espérer de personne. Aucun secours ! Nous devrons nous débrouiller seuls, ne compter que sur nous-mêmes.

Toujours liés à nos cordes, titubant sous les coups de boutoir féroces des rafales, nous plongeons dans la descente. Nous essayons de suivre nos traces mais celles-ci ont déjà disparu, effacées, rabotées. Sous nos pieds, le vide, l'appréhension ; au-dessus de nous, la crainte de l'éruption toujours présente. Les couloirs de glace semblent beaucoup plus abrupts, plus glissants. La visibilité qui sans cesse se réduit ne dépasse pas trente mètres. Notre dernier espoir, notre dernière chance : que la prochaine explosion attende encore un peu !

Le temps continue de se dégrader. De minute en minute, les conditions empirent. Le vent se déchaîne. Il pèse sur nos poitrines, nous bouscule durement. Un grésil rugueux mêlé de cendre nous fouette horizontalement. Il nous cingle, nous frappe en pleine figure, nous griffe cruellement la peau, parfois nous étouffe. Nous devons mettre les grosses lunettes de glacier pour protéger nos yeux mais, aussitôt, le givre les recouvre. Nous ne voyons plus rien. Le froid est si vif qu'il laisse sur le visage une terrible sensation de brûlure. Il est de plus en plus difficile à supporter. Il transperce nos vestes en duvet, paralyse les mouvements. Des glaçons pendent de nos sourcils, collent nos paupières, ourlent notre bouche, s'accrochent aux mèches de cheveux qui s'échappent du casque. Il faut s'arrêter, secouer les bourrelets de glace qui se sont formés sous les lunettes. Tous les gestes, même les plus simples, sont difficiles à exécuter. Malgré mes gants, mes doigts gonflés à craquer sont insensibles.

Tout s'accélère encore. Le vent devient fou. Nous sommes en pleine tourmente. Impossible de se protéger de ses assauts furieux qui nous flagellent. Par moments, sa force est telle que nous restons pliés en deux, suffocants, accrochés à nos piolets. Alors, pendant quelques instants, nous tournons le dos à la tempête. La glace et les pierres

volent. C'est un grondement puissant, continuel, inhumain qui se déchire aux reliefs, une soufflerie effrayante. Une sorte de vertige accompagne cette fuite de toutes choses. L'air est dur, coupant. Impossible de parler. Inutile d'émettre des sons. Même nos cris sont inaudibles. Dans ce vacarme étourdissant, nous baissons la tête, épuisés, aveugles.

Il y a des moments de violence inouïe. La vitesse des rafales qui hurlent à nos oreilles doit atteindre 130 km/h. Une vingtaine de mètres en dessous de moi, Inès s'arc-boute contre la pente. Elle se cramponne, chancelle, oscille dangereusement. Tantôt écrasée, tantôt aspirée par ces tornades démentes, elle tente de résister. Nous ne pourrons affronter longtemps ces conditions extrêmes. Nous ne tenons plus debout. Nous descendons comme des pantins. La moindre réflexion, le moindre effort autre que chercher où poser son pied, où prendre appui sur nos crampons, prend des proportions inimaginables. Une neige dure, très dense, crépite, se fige sur nos vêtements qui rapidement durcissent sous une carapace de glace. Poursuivre dans cette tempête semble une gageure, mais le froid est si terrible qu'il nous interdit de nous arrêter.

Pas à pas, lentement, nous nous enfonçons dans un désordre de barres rocheuses verticales séparées de couloirs dangereux que je ne reconnais pas. Nous descendons sans une pause dans un monde étranger. Une épaisseur de neige sournoise recouvre à présent la glace vive. Un feutrage uniforme masque toutes les prises, cache chaque aspérité. Transi, engourdi, fatigué par cette température intolérable, je serre mes mâchoires pour interrompre les claquements convulsifs de mes dents. Je n'ai plus aucune notion de l'heure, plus aucun repère. Le temps se dilue. Sur les pentes fuyantes de cet univers polaire, lentement, nous perdons de l'altitude.

Lorsque nous arrivons enfin au camp 3, la neige cesse de tomber. Une brume grise, épaisse, uniforme recouvre les parties hautes désormais cachées. Une immense mer de nuages s'est formée loin en dessous de nous. L'esprit encore tendu, les muscles contractés, nous savourons un instant la sécurité retrouvée. La tension nerveuse progressivement se relâche. Nos yeux sont douloureux. Nos lèvres dures, gonflées. Inès est probablement atteinte de gelures à un pied. Elle tente de remuer ses orteils à l'intérieur de sa chaussure mais ils ne répondent plus. Impossible de faire quelque chose pour elle, ici. Elle ne souffre pas. Pas encore.

Nos tentes couchées par les bourrasques, partiellement ensevelies sous la neige, ne pourront résister longtemps aux assauts répétés du vent. La décision est prise de poursuivre la descente jusqu'au camp de base, deux mille cinq cents mètres plus bas où nous attend Henry. Enlever ses gants, ôter les crampons, démonter nos abris de toile qui claquent et se déchirent dans les rafales, terribles, inoubliable souvenir. Moins d'une demi-heure plus tard, nous nous laissons avaler par les longues pentes neigeuses qui filent jusqu'au pied du volcan.

15 h 53. Puissante détonation. Roulements lointains d'une explosion invisible qui se propage par ondes décroissantes. Martellement des blocs qui plongent dans les couloirs. Lorsqu'enfin s'apaise cette folle danse des pierres, personne ne s'exprime, mais chacun, j'en suis sûr, goûte au même et immense bonheur de se sentir vivant.

Nous descendons à la vitesse des nuages pendant que la couche inférieure monte lentement à notre rencontre. Maintenant que la fièvre de l'action est passée, nous titubons de fatigue. Mes épaules martyrisées par le poids du sac me font souffrir. Avant que cette dense masse ouatée ne se referme sur nous, nous réussissons à localiser le camp de base. Il était temps car la nuit tombe. À peine

sommes-nous arrivés que Henry nous fait part de ses angoisses nocturnes concernant les ours, bien qu'aucun d'eux ne soit venu lui rendre visite.

Le temps de planter nos tentes et une neige épaisse recommence à tomber. De nouveau, ce sont les coups de bélier rageurs du vent qui écrase la toile. Dans le minuscule abri de Michael et Andreï, le petit réchaud à pétrole ronfle bruyamment. J'ai tellement faim que je ne sais plus si je rêve, si j'invente ou si je sens réellement ce merveilleux parfum de lard et de fumée, cette odeur de marmite qui mitonne. Pendant que Tanguy, les yeux agrandis par la fatigue, construit un petit mur de neige protecteur, Thierry examine le pied d'Inès. Celui-ci est froid, blanc et dur. Si une piqûre miracle rétablit un début de circulation sanguine douloureuse, il semble qu'il soit trop tard pour deux de ses orteils partiellement gelés. Boris bientôt lui apporte un bol de soupe fumant, du poisson séché et un grand verre de thé brûlant, et nous tend une bouteille de vodka afin que nous puissions, dit-il, trinquer avec le volcan qui nous a épargnés. Cette proposition soulève un enthousiasme qui justifie quelques allers-retours avec le précieux liquide.

Après un repas copieux, lorsqu'enfin je m'affale dans ma tente, j'essaie de ne pas faire pénétrer trop de neige à l'intérieur. Recru de fatigue, abruti de sommeil, je me glisse tout au fond de mon duvet. Mes muscles surmenés jusqu'à la limite de l'endurance se détendent peu à peu. Dans ma tête, une brume indéfinie de souvenirs et de désirs. Même avec ce bruit de forge qui nous entoure, je ressens une profonde envie de dormir. D'être allé si loin, si haut, si longtemps, m'a laissé une immense lassitude où se mêle un indéfinissable bonheur.

17 mai. La tempête fait rage. Impossible de sortir des tentes. Celles-ci disparaissent sous une épaisse couche immaculée qui feutre

tous les sons.

18 mai. Il fait beau. Le paysage est sublime. À part deux doigts de pied insensibles, Inès semble avoir récupéré. Il nous faudra six heures en raquettes pour rejoindre la base du volcan Bezymianny où nous établissons notre campement. Sa terrifiante explosion du 30 mars 1956 constitue un record. Celui de la plus grande quantité d'énergie libérée par un volcan au cours du XX^{e} siècle.

Dans les premières minutes de l'éruption, son cône sommital explosa littéralement, tronquant son sommet de quelque trois cents mètres, ramenant son altitude de 3 285 mètres à 2 970 mètres. Des centaines de millions de tonnes de roche et de cendre projetées à une hauteur de quarante et un mille mètres dévastèrent un immense territoire, heureusement inhabité. Dans ce nouveau cratère atteignant mille mètres de profondeur se forma alors un dôme de lave visqueuse qui très rapidement le combla. Celui-ci s'éleva jusqu'à surplomber les crêtes. Vingt et une fois au cours des années qui suivirent, il sera pulvérisé lors d'explosions spectaculaires engendrant des coulées pyroclastiques phénoménales. Aujourd'hui, l'extrusion de lave très dense au sommet du dôme, souvent accompagnée de puissantes avalanches de blocs incandescents, se poursuit depuis la dernière éruption de 1985.

Bien que son ascension n'ait été programmée que pour le lendemain, je ne peux résister à la tentation d'effectuer seul une rapide reconnaissance. Après une petite heure de montée sur des crêtes enneigées, sculptées par le vent, je parviens à six cents mètres environ en dessous du cratère égueulé où l'énorme dôme fumant continue inexorablement de grossir. De là, je repère un couloir de glace assez abrupte mais apparemment praticable, qui devrait nous permettre d'atteindre demain cette inquiétante accumulation de lave. Invisible de l'endroit où je me trouve, une bouche très virulente

expulse régulièrement et avec force des bouffées de vapeur sombres accompagnées de grondements sourds. À peine ai-je le temps de rejoindre le camp que de nouveau la tempête fait rage. Elle durera trente heures…

20 mai. La météo est très incertaine. Quoi qu'il en soit, nous sommes forcés de renoncer à l'ascension du Bezymianny. Nous n'avons malheureusement plus le temps nécessaire pour tenter de le gravir.

Jusqu'au 23 mai, il nous faudra quatre jours de marche difficile pour parcourir presque une centaine de kilomètres. Quatre jours de marche en terrains variés, tantôt au fond d'immenses canyons, tantôt sur la surface fragile de petits torrents gelés cherchant un passage dans les tempêtes de neige. Silhouettes minuscules, incongrues, perdues dans cet univers de géants, nous gravissons des cols, traversons des défilés encombrés d'éboulis, d'abrupts ravins, des marécages moussus, de vastes fondrières où nos pieds s'enfoncent et où des nuées de moustiques cruels mettent notre épiderme à rude épreuve. Quatre jours d'enfer parce que trop lourdement chargés jusqu'au fleuve Kamtchatka où nous attend notre camion.

À plusieurs reprises, nous apercevons des empreintes d'ours imprimées dans la neige, mais nous n'en croiserons un qu'une seule fois.

Dix jours déjà. Dix jours que nous sommes partis. Une éternité durant laquelle nous avons été confrontés à une dimension minérale sans commune mesure avec tout ce que nous connaissions jusqu'alors.

Si nous avons vécu des instants privilégiés dans l'intimité de ces monstres de glace et de feu, cette totale immersion géographique a été une expérience unique dont personne je crois n'est sorti intact. Nous avons surtout pris conscience que l'inconnu ici était démesuré

et que ce territoire faisait partie d'un monde infini qui appartient encore aux grands vides.

Dans ce pays où les nuits sont claires et la lumière argentée, même si nous n'avons pu réussir l'ascension des trois volcans programmés, nous avons appris, je crois, l'humilité.

Je sais que nous reviendrons encore hanter ces étendues désolées et glacées. Qu'importe alors la direction, l'altitude ou le nom du volcan. Au Kamtchatka, une chose est certaine : « La nature ici est toujours plus forte que les hommes. »

Mai 1992

CHAPITRE 5

La frontière interdite

Sous la lumière vacillante d'un néon, le cylindre orgueilleux du sismographe de Licin – à une quinzaine de kilomètres du volcan Kawah Ijen – tourne doucement dans un silence presque angoissant. À l'intérieur de sa coque de métal noir, jour et nuit des rouages bien huilés entraînent aveuglément le mécanisme. Depuis quelques semaines, la ligne ocre qui défile interminablement sur son rouleau de papier est quasiment lisse, uniforme, un peu exaspérante… Mais brusquement, ce 18 juin 1993, des impulsions courent le long des fils. Des ondes aiguisées se faufilent. Le stylet frissonne puis bondit. Ses mouvements rapides, saccadés, précis, amorcent un tracé haché, plein d'arêtes avec des angles très aigus, puis des lames de plus en plus hautes.

Dans le cerveau de la grosse boîte sombre, tout s'inscrit. Sont captés la moindre vibration, chaque frémissement du sol. Le sismographe surveille la formidable puissance enchaînée à l'autre bout du conduit volcanique. Il piège les forces obscures qui se libèrent parfois, impitoyables, foudroyantes, meurtrières. Aujourd'hui, il dessine la colère naissante du volcan, les premiers signes de la peur. Sans cesse, les informations palpitent. Elles ont leur

propre langage pour dire que, dans les profondeurs du réservoir magmatique tout gonflé de lave lourde, de fantastiques quantités de magma commencent à s'agiter, à se soulever, poussées par des pressions colossales.

Du 22 au 30 juin, la fréquence quotidienne des tremblements de terre volcaniques superficiels s'accroît, pendant que l'amplitude du trémor[1] visible depuis peu s'accentue. L'épicentre de ces séismes est localisé à l'aplomb du dôme de lave caché sous son vaste lac d'acide. D'impressionnants bouillonnements provoqués par d'abondants dégagements gazeux sont visibles en surface. Par ailleurs, Bapak Henry, responsable de l'observatoire volcanologique de Licin, met en évidence un autre phénomène plus inquiétant encore. La température de cette énorme masse d'acide s'élève rapidement. Elle passe en quelques jours de vingt-neuf à quarante et un degrés centigrades.

Tous ces éléments alarmants font que Wimpy Tjetjep, directeur du Volcanological Survey of Indonesia (VSI) décide d'interdire l'accès au volcan à compter du 1er juillet et d'évacuer toute la zone comprise dans un rayon de trois kilomètres autour du sommet. Il redoute que d'importantes émanations de gaz très toxiques libérées au cours d'une brutale explosion phréatique[2] ne viennent endeuiller la petite communauté des porteurs de soufre, comme cela s'est déjà produit. De plus, il n'exclut pas le risque d'une puissante activité phréato-magmatique[3] qui pourrait être accompagnée de coulées pyroclastiques[4] et de lahars[5].

Depuis longtemps déjà, le Kawah Ijen attire la convoitise des hommes. Tapi au fond de son cratère, son inquiétant lac de vitriol côtoie une inépuisable réserve de soufre. Une richesse que chaque jour une centaine d'hommes viennent extraire parfois au péril de leur vie. En 1976, une éruption avait occasionné la mort de quarante-neuf personnes sur les cinquante qui travaillaient ce jour-là dans le

cratère. Au mois de février 1989, un drame similaire se renouvela faisant cette fois encore vingt-cinq nouvelles victimes.

C'est seulement le 2 juillet, lorsque je débarque à l'aéroport de Surabaya avec un petit groupe de cinq personnes, que j'apprends la nouvelle de ce soudain état d'alerte du Kawah Ijen. Et c'est justement par lui que nous devons débuter aujourd'hui notre série d'ascensions qui doit nous mener en deux semaines jusqu'au Krakatau en escaladant les plus virulents volcans actifs de Java. Toutefois, tous les participants étant des amis passionnés par les phénomènes éruptifs et parfaitement capables de s'adapter à toutes les situations, je ne suis pas particulièrement inquiet. Il y a là Frédérique, notre jolie et sympathique infirmière, Patrick, le cameraman, Michel, l'infatigable géologue, Lucien, notre vétéran, et Pascal du CNRS, un habitué de cette région. Lorsque je leur annonce le probable réveil sanctionné par une interdiction d'accès, chacun manifeste le même regain d'intérêt, avec la même petite lueur au fond des yeux. Ne sommes-nous pas ici pour voir et approcher des volcans en activité ?

En quelques minutes, nous embarquons sacs et matériel dans notre minibus qui doit nous emmener au terme d'une route très chaotique jusqu'à Sempol, dernier petit village accroché au pied du volcan au milieu des plantations de café.

Quand, quatre heures plus tard, nous arrivons à destination, on nous confirme que l'accès au cratère est effectivement fermé à tous, y compris aux porteurs. Quant aux quelques habitations éparpillées à sa base, toutes ont déjà été évacuées. Impossible d'obtenir un complément d'informations puisque l'observatoire est seulement relié par radio.

Si notre moral reste néanmoins au beau fixe, les conditions météo, elles, sont loin d'être excellentes. Le sommet du volcan est invisible, caché par d'épais et tenaces nuages sombres.

Nous avions prévu de gravir ses pentes en fin de journée afin d'installer notre camp de base, comme j'ai l'habitude de le faire, sur la petite terrasse sommitale à l'aplomb du lac d'acide. Compte tenu du temps très médiocre et de cette interdiction d'approche, il est préférable de différer pour l'instant toute décision. Je demande donc à tous de monter les tentes à proximité du point de départ du chemin emprunté par les porteurs.

Curieuse ambiance… Maintenant, il pleut. La visibilité est nulle. Nous sommes seuls. Même le poste d'accès au cratère a été fermé.

Avant de me glisser au fond du duvet, je veux rester optimiste et promets d'être attentif à l'évolution du temps qui souvent s'améliore dans la nuit, afin de réveiller tout le monde demain matin très tôt si les conditions sont meilleures.

Nous ne dormirons pas longtemps. À 22 h 45, de terribles grondements ponctués de deux puissantes détonations nous réveillent brutalement. Tout le monde a sorti sa tête des tentes. Aucun doute possible, ces explosions proviennent de la direction du volcan, mais le temps toujours bouché nous interdit d'apercevoir quoi que ce soit. Je ressens une certaine appréhension mais ne le montre pas.

Il est à peine 4 heures du matin lorsque les voix des porteurs me font émerger d'un sommeil léger. Ils sont trois. Ils ont reconnu ma tente. « *Apah kabar, Pak Guy?* » (Comment ça va, Guy ?) Je viens ici si souvent que je les connais presque tous ! Je suis content de les voir, mais m'étonne de leur présence du fait de la situation actuelle. Ils me confirment dans un même éclat de rire qu'ils montent bien travailler dans le cratère et cela malgré l'interdiction. Ils ont, me disent-ils, leur famille à nourrir ! Quatre de leurs copains sont paraît-il déjà là-haut.

Le ciel bleu foncé est tout piqueté d'étoiles. Le Kawah Ijen est parfaitement dégagé. Plus un nuage. Seule une brume épaisse qui traîne très loin, très bas, cache encore l'horizon. Chacun, réveillé par

notre conversation, a déjà les chaussures aux pieds. Et si on allait nous aussi jeter un petit coup d'œil au sommet ?

Quelques biscuits avalés à la hâte et nous attaquons le large sentier qui s'enfonce au-dessus de nous dans la forêt épaisse, très sombre. Nous n'avons pas allumé nos frontales. Nos yeux s'accoutument très vite aux ténèbres. Dès le départ, l'ascension est marquée par l'odeur du soufre. De place en place, de petits éclats jaune clair sont éparpillés sur le sol. Lorsque les premières pentes sérieuses commencent à raccourcir nos pas, l'obscurité s'ouvre doucement. Une lumière très pâle desserre les arbres. La nuit s'enfonce au fond des ravins. On ne perçoit que le sifflement des respirations.

Pour l'instant, la vision du paysage est encore très restreinte. Indéfiniment, notre regard bute sur des troncs très hauts avec quelques portions de ciel entre les branches. Le plus étonnant pour moi est le silence, ce silence presque parfait qui nous accompagne. Depuis neuf ans que je gravis régulièrement ce volcan, c'est la première fois que je n'entends plus les grincements monotones si caractéristiques des lourds paniers débordant de soufre qui rythment la démarche cadencée des porteurs ployant sous leur charge.

Lorsque nous atteignons la cabane déserte où ces derniers pèsent habituellement leur impressionnant fardeau, une douce lumière orangée repousse définitivement l'obscurité. Au-dessus, le sentier s'élève en lacets serrés avant de franchir quelques pentes dégarnies où des arbustes rabougris réussissent encore à s'accrocher. Bientôt, l'espace devient plus large, plus ouvert. Le ciel s'agrandit. La musique furtive du vent nous chuchote qu'on arrive. Un sol âpre, desséché, brûlé par les gaz, nous conduit droit à cette profonde échancrure qui entaille les crêtes où l'air maintenant siffle avec force. Quelques

mètres encore… Derrière la courbe pure d'une fine arête gris clair, immense, le cratère apparaît.

Ceinturé de parois abruptes et ravinées, encaissé à quelque deux cents mètres sous nos pieds, son lac agressif, presque phosphorescent, faussement somnolent, mijote, inquiétant et sournois. Il règne ici un calme étrange, menaçant, à peine troublé par le ronflement monocorde des torrents de vapeur furieuse qui en différents points s'exhalent et agitent la surface. Partout, de larges taches d'un jaune violent s'étalent et dérivent lentement près des bords. Lointain, déformé, un peu étouffé, l'écho d'une voix qui rebondit ou d'une toux sèche, persistante, s'échappe parfois d'une longue cohorte de vapeurs en mouvement.

En décidant ce matin de grimper jusque-là, nous avons tous clairement choisi de franchir une frontière interdite pour pénétrer dans ce monde où la normalité dérape et où désormais tout est possible. Si notre incursion, indéniablement plus osée, dans les profondeurs du volcan implique l'acceptation du risque, de l'incertitude, je sais bien qu'il est inutile pourtant de poser la question. Inutile de parler, encore moins de convaincre… Un petit mouvement de tête, quelques sourires entendus, deux ou trois clins d'œil… Bien sûr que personne ne veut rester ici immobile.

Mais quelles sont les raisons profondes qui nous persuadent de descendre toujours plus bas, de pénétrer dans ce site actuellement dangereux ? En marge de la logique, au-delà des défis, peut-être ressentons-nous tous le même sentiment quasi incommunicable, le même désir de découvrir cet univers diabolique en allant jusqu'au bout d'une réalité qui se prépare. Oserais-je l'avouer ? Cette possibilité d'éruption qui trouble l'ordre des choses tout en demeurant suffisamment imprécise s'ajoute au plaisir presque pervers

d’outrepasser ces limites en renforçant une certaine sensation de liberté.

Doucement, sans réelle inquiétude, nous nous enfonçons dans les profondeurs du cratère. La lumière à cette heure est très belle. Le soleil lentement s’élève au-dessus de l’horizon mais on ne sent pas encore sa chaleur. Sous nos pas, le vide se creuse. Parfois, des cailloux se détachent et déboulent longtemps dans les couloirs. Étroit, souvent abrupt, le sentier se faufile, s’accroche sur de vieilles laves érodées, patinées par les pas des porteurs. Plus bas, il dégringole et plonge en marches vertigineuses jusqu’à une imposante terrasse chaotique au sol très chaud, tout fendillé de crevasses. Ici d’épais tourbillons de vapeur safranée fusent avec une volubilité extraordinaire. Sifflements, grondements étouffés, stridulations. De toute part, des volutes serrées s’élèvent, se déchirent, tournoient avant de se refermer, de se souder en un large écran opaque toujours mouvant.

Devinés plus que discernés, d’énormes blocs jaune vif, des cubes colossaux, apparaissent et disparaissent au sein de cette agitation confuse. En arrière-plan, à peine visibles, de gros tuyaux en fonte collectent le soufre liquide capté plus haut sur les flancs du cratère. Celui-ci se liquéfie aux points de sortie des fumerolles, là où elles se condensent avant de couler puis de se solidifier sur cette vaste étendue bouleversée, passant du brun presque rouge au jaune le plus intense. Excessif, dominateur, partout il s’impose, s’accumule en énormes croupes étincelantes. Sa couleur vive, provocante, souvent déborde de ses limites, éclabousse les teintes qui l’affleurent, les recouvrent. Son éclatante luminosité hypnotise le regard.

Le masque à gaz plaqué sur la bouche, nous traversons cet espace où habituellement plusieurs dizaines de porteurs cassent à coup de barre de fer les dix tonnes de soufre pur que le volcan crache quotidiennement. Un peu à l’écart des fumées, des équipiers le

ramassent alors pour le répartir dans des paniers qu'ils équilibrent minutieusement avant d'attaquer leur éprouvante ascension. À cette heure, isolés au milieu des vapeurs brûlantes, seuls quatre fantômes poursuivent leur travail, un chiffon de laine dans la bouche pour tenter de filtrer les gaz trop nocifs qui, chaque jour, rongent un peu plus leurs bronches.

Tandis que nous poursuivons notre descente, les exhalaisons deviennent moins denses. Les crêtes ensoleillées, véritable dentelle de pierre, s'incrustent à nouveau sur le bleu tendu du ciel. Surgissant derrière un repli du terrain, trois silhouettes bosselées par les lourds blocs qui dépassent de leurs paniers glissent sans bruit au travers de longs voiles de lumière soufrée.

Je reconnais mes amis entrevus ce matin. Arrivés près de nous, ils posent un instant leurs charges. Celles-ci dépassent souvent les quatre-vingts kilos ! La fatigue a creusé un peu plus leurs rides. Une fine poussière jaune impalpable s'est déposée sur leurs cheveux, leurs cils, leurs sourcils. Malgré leur expression de défi, derrière leurs yeux qui nous fixent et ne réclament rien, derrière leurs sourires un peu forcés, j'entends bien tout ce qu'ils ne disent pas… En eux, ni pitié ni tricherie, mais de la pudeur, de la fierté. Lorsque l'on est chaque jour immergé dans cet environnement invivable, aucun mensonge n'est possible. Même si la contraction de leurs traits témoigne des efforts qu'ils font journellement, magnifiques de sincérité, leurs visages ont la beauté calme de ceux qui survivent. Lorsqu'ils se courbent à nouveau pour reprendre leur ascension, palanche en équilibre sur leur épaule, même si nous n'avons prononcé que quelques paroles, ce sont les regards qui retiennent tout ce que nos cœurs n'ont pu exprimer…

En quelques minutes, nous dévalons la trentaine de mètres qui nous sépare encore de ce lac monstrueux. Vu d'ici, il apparaît plus

immense, plus inquiétant encore. Gargouillements graves, chuintements obstinés, remous puissants. De grosses bouffées de vapeur dense fusent au travers d'une fougueuse agitation de surface. Fascinés, intrigués, vaguement inquiets, chacun observe la vigueur insolite des jets ronflants qui s'élancent et jaillissent en impétueux bouillonnements au milieu de longues traînées de soufre flottant.

Nous sommes au bord de la plus volumineuse réserve naturelle d'acide sulfurique et chlorhydrique du monde ! Pas moins de trente-sept millions de mètres cubes enrichis d'un extraordinaire gisement de minerais liquides. D'un vert laiteux, cet étonnant brouet de sorcière en pleine effervescence témoigne d'un intense dégagement fumerollien au sommet du dôme de lave immergé à quelque deux cents mètres de profondeur. Derrière ce silence assourdissant fait de mille bruits étouffés, on ressent une réelle impression de puissance contenue, de danger invisible, caché.

Même si personne ne dit rien, je crois bien que nous éprouvons tous un certain malaise difficile à définir. Seul Pascal, l'œil collé à son appareil photographique, semble indifférent à tous ces signaux d'alarme pourtant bien concrets. Un sourire de satisfaction illumine son visage. Michel, absorbé, presque recueilli, observe chaque manifestation avec attention. Il griffonne quelques notes. Frédérique, plus anxieuse, est déjà prête pour le retour. Elle attend. Lucien, un peu à l'écart, s'est approché d'une zone de minces fissures qui laissent échapper des gaz sous pression en faisant une musique étonnante, semblable à une voix humaine.

Cette proximité inouïe, ces colorations irréelles, ces odeurs qui brûlent la gorge et piquent les yeux, cette énergie fabuleuse, insaisissable, partout présente, ajoutée à cette chaleur anormale qui rayonne du sol, font que l'on regarde ce lac avec une attention particulière.

Combien de temps sommes-nous restés dans ce cadre sévère, brûlant ? Loin au-dessus de nous, les trois porteurs viennent juste de disparaître derrière les crêtes du cratère lorsque nous ajustons nos sacs sur les épaules avant d'attaquer l'ascension.

À peine avons-nous commencé de gravir les premières pentes que tout à coup, sans aucun signe annonciateur, une bulle… une bulle géante – sans doute de plusieurs dizaines de mètres de diamètre – enfle brutalement au centre du lac. En une fraction de seconde, mon œil condense et analyse cette extraordinaire, cette invraisemblable image. Ses dimensions affolantes, inimaginables nous laissent ébahis, sans voix. Énorme, elle se gonfle sous la poussée furieuse des gaz puis éclate dans un bruit de cascade projetant une pluie d'acide corrosif sur une vaste surface pendant qu'un gros champignon de fumée ocre aux étranges reflets cuivrés se dresse lourdement. Trop concentré, trop compact pour s'élever, celui-ci s'affaisse en se dilatant lentement. Simultanément, une vague en forme d'anneau s'écarte, se développe et se précipite vers les berges. À mesure qu'elle s'approche, elle prend de la hauteur. Nous nous sauvons… nous grimpons à toute allure. Lorsqu'elle se brise sur le rivage dans des jaillissements d'écume en submergeant les roches où nous étions il y a quelques instants encore, nous éprouvons tous un sentiment de peur rétrospectif. Au-dessus, les denses volutes se détendent, s'élargissent progressivement, se dissocient puis s'effilochent avant de parvenir jusqu'à nous.

Je sais que la toxicité de ces gaz est redoutable, voire mortelle. Devant ce premier avertissement, soulignant un réveil annoncé, face à cette vérité accablante, je n'arrive plus à repousser ce regret déjà tenace et un peu agaçant d'être allé trop loin… d'être descendu trop bas. Si nos émotions sont toujours contenues, notre solitude se fait un peu plus pesante. L'activité qui suit est lourde, chargée de menace.

Des tourbillons de vapeur serrés s'échappent à présent de partout du lac déchaîné.

Quand nous traversons à nouveau la zone enfumée près de l'exploitation de soufre, les quatre porteurs ont cessé leur travail. Ils observent la situation avec inquiétude. Dans leurs visages usés, leurs yeux sombres questionnent… on dirait qu'ils hésitent à partir. Celui qui semble être le plus vieux nous interpelle : « *Cepat mendaki aktivitas gunungnya berbahaya sekarang!* » (Montez vite, le volcan est dangereux maintenant !) Mon masque à gaz sur la bouche et un réel essoufflement m'empêche de lui répondre, mais j'ai bien compris le message. Je lui fais un signe de la main et nous poursuivons notre ascension. Pas longtemps… Bientôt, nous devons ralentir, nous arrêter même, pour attendre Lucien qui, exténué, hors d'haleine, à de plus en plus de difficulté à nous suivre.

Nous sommes parvenus environ aux deux tiers de la montée lorsqu'une déflagration immense, terrifiante, à la fois élastique et sourde, résonne du fond du cratère. Pendant que les sons se fracassent à l'intérieur de mon crâne, le vacarme de la détonation se propage par ondes décroissantes renvoyant sa canonnade d'une paroi à l'autre. En même temps, une puissante colonne d'acide d'une soixantaine de mètres de diamètre fuse très droit au-dessus du lac. Pendant que sa base bouillonnante cernée d'un gros bourrelet d'écume élargit ses cercles flottants, d'impressionnants tourbillons de gaz s'enroulent en grosses volutes torsadées. Une partie du paysage disparaît. Quand l'effroyable grondement peu à peu s'apaise, la gerbe d'acide s'effondre. Le silence qui suit est alors plus angoissant que le tumulte.

J'ai la gorge serrée. Je ne respire plus. Pas une pensée, aucun geste. Je sens mon cœur battre à grands coups lents. Je regarde fasciné, effaré, l'imposant nuage boursouflé qui n'en finit plus de

gonfler, de grandir. Pétrifiés par la violence, la soudaineté du phénomène, nous restons immobiles, figés. Devant cette réalité pourtant annoncée, le même saisissement, la même charge d'émotion se lit sur chaque visage. Précise, déchirante, maintenant la peur est là, inévitable. Cinq paires d'yeux m'interrogent comme s'ils voulaient encore s'accrocher aux mots pour ne pas basculer dans le doute. Des bouffées d'angoisse mêlées d'incertitude enrobent les quelques paroles échangées. Je crois qu'à cet instant chacun a compris avec lucidité qu'il allait nous falloir désormais beaucoup… énormément de chance.

Nous ne quittons pas des yeux le gros panache bourgeonnant, agité de circonvolutions, qui déroule ses tentacules en se rapprochant. Nous savons tous que sa toxicité virulente peut le transformer en nuage de mort.

En dessous de nous, on entend les voix lointaines des porteurs qui se sauvent. Je ne peux saisir leurs paroles déformées par la distance. Délaissant le sentier, ils grimpent droit sur la pente en courant.

Je voudrais parler, rassurer, mais je sais que le pire est probablement à venir. Lorsque quelques secondes plus tard éclate la deuxième explosion, plus effrayante, beaucoup plus violente encore, la déflagration cette fois est si puissante, si hallucinante que son tonnerre roule et ricoche sans doute jusque dans les plantations de café à plus de trente kilomètres de là. Son bruit atroce, extrême, vrille nos tempes. Instinctivement, nos corps se voûtent. L'espace se rétrécit. La lumière vacille puis recule. Une ombre épaisse glisse sur nous tandis qu'une nouvelle tour d'acide plus haute encore se rue, verticale, dans toute sa fureur. Son diamètre ne cesse de croître. Mangé par les gaz et les vapeurs, le lac progressivement s'efface. Les deux gros panaches se mêlent dans une osmose redoutable.

Fuir. Nous devons fuir avant que les grandes spirales blanc et jaune qui s'avancent ne nous rattrapent. Sentiment d'impuissance. Extrême tension. Secondes d'angoisse interminables. Il est trop tard. Dans un ultime réflexe, nous plaquons un peu plus nos masques à gaz sur le visage. Incrédules, hagards, nous voyons alors cette grosse masse cotonneuse agitée de mouvements tournoyants s'approcher, s'approcher encore. Elle nous rase, nous entoure, nous absorbe, puis soudain, comme aspirée par quelque courant invisible, elle stoppe sa progression horizontale, infléchit sa trajectoire, nous libère, grimpe encore plus haut jusqu'à effleurer le sommet. Un instant même, elle encapuchonne son faîte et brusquement se rabat sur un pan de paroi, coule silencieusement et s'enfonce à nouveau dans le cratère, escamotant un à un les reliefs.

Lorsque nous reprenons contact avec le silence, à nouveau nous entendons les voix des porteurs. En escaladant directement les flancs abrupts, ils nous ont dépassés. Ils sont à présent à une trentaine de mètres au-dessus de nous mais leurs paroles se mélangent, se superposent à un écho qui brouille tout dans une sorte de décalage inaudible.

Nous devons grimper le plus vite possible jusqu'au sommet. Combien de temps nous reste-il pour franchir cet espace avant la prochaine explosion ? Il faut à tout prix s'échapper du cratère avant que la situation n'empire. La hantise d'une nouvelle déflagration plus monstrueuse encore nous terrifie.

Tous les visages sont tendus, crispés. Alors que déjà nous reprenons notre course infernale, Michel, paralysé par l'émotion, tétanisé par la peur, reste cloué sur place. Il demeure là sans bouger. Il n'arrive pas à réaliser. Ses yeux sont fixes. Son regard est absent, éteint. Il semble même ne plus nous voir. Sa gorge ne laisse plus passer sa voix. Sans doute voudrait-il s'enfuir mais ses jambes

refusent d'obéir. Volonté et désir se brisent sur une impossibilité. Ses traits sont fatigués. Son visage a vieilli. Une sorte de panique muette l'a immobilisé.

En vain, nous essayons de feindre l'indifférence. Nous inventons des histoires pour le rassurer, pour conjurer la peur qui ne le quitte pas. Mais rien n'y fait. Nous tentons le vrai et le ridicule mêlés. J'ai de plus en plus de difficultés à dissimuler mon énervement, mon angoisse devant le temps qui défile. Je dois très vite trouver une solution. Alors je le brusque, le secoue, lui arrache son sac à dos et commence à monter.

Son visage tout à coup s'anime. Son regard, fugitivement, cesse de montrer la peur et nous fixe sans rien dire. Ses yeux brillent un peu plus fort et, toujours silencieux, il met ses pas dans les miens.

Nous montons le plus rapidement que nous pouvons, redoutant le pire à chaque instant, mais le silence persiste. Ciselées sur le ciel, les crêtes éclatantes de lumière sont maintenant toutes proches. Le visage ruisselant de sueur, je n'entends que le bruit de mon sang qui cogne dans ma tête et le halètement saccadé des souffles. Pas une parole. Lorsqu'enfin, épuisés physiquement et émotionnellement, nous prenons pied sur la fine arête qui délimite le col, les rafales de vent nous accueillent. Nous nous échappons de l'enfer. Un peu plus loin, légèrement en contrebas, les porteurs qui nous ont précédés nous hèlent avec de grands signes avant de plonger dans la descente en direction de Paltuding.

Reprenant lentement ma respiration, je m'assieds lourdement sur un rocher plat. Plus de désirs, plus d'appréhension, presque indifférent. Alors, doucement, je redécouvre le plaisir tout simple de sentir le vent sur la peau, de goûter à la légèreté de l'air, à sa saveur presque, de percevoir le pouvoir lumineux d'un sourire, le bonheur d'une poignée de mains émue et la satisfaction incroyable d'être là

ensemble, intacts, sans rien d'autre que ce vivant espace autour de nous. Ici, rien ne témoigne de ce qui vient de se passer. Tout semble calme, habituel, tranquille. Seule persiste par instants l'odeur un peu entêtante du soufre. Au-dessus de nous, toute blanche, navigant lentement dans l'espace, la grosse boule ronde du soleil se dessine entre les vapeurs qui lentement, immuablement s'élèvent du cratère.

Dans la nuit qui suivra, une puissante explosion – certainement beaucoup plus violente que les précédentes – détruira une grande partie des installations servant à collecter le soufre, arrachera plusieurs petits ponts de bois sur les larges failles de l'exploitation, allant même jusqu'à modifier partiellement la topographie des lieux.

À cette heure, le cratère était désert.

3 juillet 1993

---

1. Micro séismes volcaniques liés à une remontée magmatique signalant l'imminence d'une éruption.
2. Se dit d'une éruption dont la vaporisation explosive d'une masse d'eau souterraine surchauffée est le facteur déclenchant.
3. Éruption très violente provoquée par l'interaction entre le magma ascendant et l'eau souterraine ou superficielle.
4. Avalanche excessivement dangereuse à haute température qui résulte de l'effondrement d'un panache volcanique très dense ou de l'écroulement d'un dôme de lave. La détente des gaz emprisonnés ainsi brutalement libérés pousse cette « nuée ardente » – véritable émulsion de lave de cendre et d'énormes blocs – à des vitesses de l'ordre de 200 à 700 km/h, ravageant tout sur son passage.
5. Torrents boueux dévastateurs formés par l'action des pluies torrentielles – ou la soudaine vidange d'un lac – qui remobilisent de volumineux dépôts pyroclastiques.

CHAPITRE 6

« Merci Momo ! »

Les volcans qui construisent des tunnels de lave sur leurs flancs sont assez rares. Sur environ mille trois cents cônes éruptifs actifs qui parsèment notre globe, moins de 5 % en possèdent. Les coulées de lave qui sculptent ces extraordinaires cavités ont pour caractéristique essentielle un faible indice de viscosité directement lié à une teneur en gaz très pauvre, une température de l'ordre de mille deux cents degrés centigrades et surtout une composition où la part de silice oscille entre 49 et 53 %. Leur formation est toujours identique.

Dès sa sortie à l'air libre, la lave subit un refroidissement superficiel. Si la déclivité du sol sur lequel elle s'épanche est faible et son débit important, aussitôt un chenal se constitue du fait de la séparation qui s'opère entre l'extérieur du flux basaltique se refroidissant et son cœur qui, lui, garde toutes ses propriétés rhéologiques.

Au cours des heures et des jours suivants, les murs de ce chenal, qui représentent un isolant thermique presque parfait, s'élèvent, se referment progressivement, s'épaississent, enserrant dans une sorte de gaine isolante la coulée qui conserve quasiment sa température initiale. Celle-ci peut alors progresser sur de très longues distances.

Lorsqu'en fin d'éruption, plusieurs semaines ou plusieurs mois plus tard, l'écoulement de lave diminue ou s'interrompt en amont, cette dernière quitte son tube protecteur qui se vide progressivement, dégageant ainsi un tunnel qui mettra très longtemps à se refroidir.

Les dimensions de telles cavités peuvent être, pour les plus vastes, assimilées à des tunnels de métro, bien que leur hauteur soit souvent beaucoup plus importante. Quant à leur longueur, elle peut atteindre plusieurs kilomètres, voire plusieurs dizaines de kilomètres. La plupart courent au ras du sol, d'autres s'enfoncent un peu plus profondément.

L'île d'Hawaii, avec ses trois volcans actifs, Kilauea (1 247 mètres), Hualalai (2 523 mètres) et Mauna Loa (4 125 mètres, dont la hauteur atteint 9 300 mètres depuis le fond de l'océan), est très riche en tunnels de cette sorte. Je fais ici volontairement abstraction du quatrième volcan – sous-marin – en activité effusive quasi constante, Lo'ihi, situé à une quarantaine de kilomètres des côtes sud de Hawaii et dont le sommet, qui culmine à 4 100 mètres par rapport aux fonds marins, est encore à neuf cents mètres sous l'eau. Malheureusement, les dimensions des entrées qui ne sont, pour la plupart, que des écroulements partiels de la voûte, sont souvent ridiculement étroites et sans commune mesure avec leur développement.

En ai-je assez cherché, de ces ouvertures dans les laves et les buissons, explorant chaque taillis, chaque fourré en quête d'un trou signalé malheureusement sans grande précision… Combien de déception lorsqu'après des heures et des heures de recherches infructueuses il faut battre en retraite, renoncer, bredouille, invectivant secrètement mais copieusement celui dont les explications n'ont pas été assez claires… Mais quelle joie aussi parfois de découvrir quelque immense cavité emplie de ténèbres. Celle-ci donne

alors souvent accès à des mondes souterrains ignorés, insoupçonnés, prodigieux, qui peuvent être aussi la cause d'émotions inoubliables.

Ce sera le cas pour nous aujourd'hui, ce 30 décembre 1995. Cette grotte, ce fantastique tunnel de lave que nous allons visiter, je le fréquente pourtant régulièrement depuis quatre ans. Si la veille encore nous avons fait fondre nos semelles, comme les jours précédents, en longeant d'un peu trop près quelques coulées incandescentes, déversées par le plus dynamique des cratères d'Hawaii, le Pu'u 'O'o – volcan adventif du Kilauea –, le but de notre exploration du jour est de découvrir, de comprendre toute la partie invisible, cachée de ces immenses conduits souterrains qui souvent drainent le magma jusqu'à la mer.

Pour cela, rien de mieux que de pénétrer dans l'une des plus formidables cavités laviques de l'île : Kazumura Cave qui, avec ses soixante et un kilomètres de développement et ses mille cent mètres de dénivelé, détient le record mondial du plus long tunnel de lave. Quasiment ignoré des Hawaiiens, il s'ouvre dans la propriété de mon ami John Sheldon, personnage sympathique et attachant – collectionneur de vieux camions et « casse-cou » réputé qui a participé aux plus folles cascades dans de nombreux films américains à succès. Depuis notre rencontre, il y a fort longtemps, à l'occasion d'un jour de l'an bien arrosé, il me laisse une totale liberté de passage pour pénétrer dans cet incroyable réseau souterrain.

La coulée qui a façonné cette cavité provient du Kilauea Iki, volcan satellite du Kilauea situé sur le bord est de sa caldeira. D'abondantes broussailles piquées d'orchidées et d'anthuriums sauvages masquent les abords du porche d'entrée au fond d'une petite dépression tout près d'une plantation de citronniers. L'accès, bien que relativement large, est peu engageant. Le plafond bas oblige à se courber. Odeur froide de terre mouillée. Un sac s'accroche. Des

casques raclent le plafond. Une lampe refuse de s'allumer. Douze regards inquisiteurs, curieux, scrutent les ténèbres.

Il faut un certain temps à l'œil pour s'accoutumer à l'obscurité. Ici, comme dans toutes les grottes, les facultés d'appréciation visuelle sont faussées. Les yeux distinguent mal les formes, jugent mal les distances. Instinctivement, l'œil prolonge ce qui se perd dans l'ombre.

Après quelques mètres hésitants sur une pente légèrement descendante, encombrée de blocs, on peut relever la tête. Devant nous, une corniche accrochée en surplomb demande quelque attention, car elle domine la galerie que nous allons explorer. Déjà, on décèle un faible mouvement de l'air, témoignant d'une cavité importante.

Un empilage de grosses dalles de lave branlantes, posées en équilibre instable les unes sur les autres, va nous permettre de descendre, d'accéder à ce vaste tunnel. Là, deux possibilités s'offrent à nous. Dans la pénombre, la perspective ininterrompue d'un couloir de belles dimensions s'enfonce au nord-est. Au-delà de cet espace aux proportions réellement imposantes, la caverne se poursuit, plus large, encore plus haute sur une vingtaine de kilomètres. Au sud-ouest, des voûtes plus basses, une section plus étroite, des proportions plus humaines, une distance de quarante et un kilomètres environ. Si cette partie de la grotte est un peu plus accidentée, elle est ornée en plusieurs endroits d'une profusion de délicates stalactites excentriques, assez exceptionnelles. C'est donc dans cette direction que je décide de diriger nos pas.

Malgré notre nombre, peu à peu le silence s'installe. On commence à entendre parler les gouttes. Au loin, dans les ténèbres, le murmure de plusieurs cascatelles témoigne des pluies abondantes de ces derniers jours. Attirés par la perspective toujours fuyante, presque ensorcelante des voûtes illuminées par les faisceaux de nos lampes,

nous progressons assez rapidement. C'est une impression quelque peu hallucinante que de suivre le parcours emprunté par les flots impétueux de la lave en fusion, au débit probablement très impressionnant, qui construisit ce tunnel.

La cavité se prolonge, rectiligne, légèrement ascendante, avant d'amorcer un vaste virage très harmonieux, où l'on devine plusieurs niveaux intermédiaires, correspondant probablement à différentes phases ou périodes de l'éruption. Incessante fuite des ombres et des lumières. Vertigineuses parois, luisantes d'humidité, où se découpent parfois nos silhouettes. Presque partout, l'eau ruisselle des nombreuses fissures qui zèbrent la voûte.

Sur quelques dizaines de mètres de distance, le plafond maintenant réduit à hauteur d'homme est constellé de milliers de petites stalactites qui témoignent d'un début de fusion du toit. Courtes, trapues, arrondies… mêmes hauteurs identiques… même surface polie. On a un peu l'impression d'être sous une énorme herse. Dans ce type de formation, l'élément le plus important est la chaleur rayonnante de la lave qui suffit pour faire refondre la voûte. Le basalte ainsi liquéfié pour la deuxième fois donne cet aspect argenté, légèrement bleuté, vitrifié, si caractéristique. Envie de toucher, de caresser. J'aime le contact presque sensuel de ces concrétions froides, mouillées, très lisses.

Cet aspect assez étonnant de la grotte a eu pour effet de stopper momentanément notre avance. Ce qui me permet de constater l'absence de Momo. Éternel retardataire, privé de souffle par les nombreuses cigarettes qu'il fume chaque jour, il traîne loin derrière. Mais Momo n'aime pas se sentir seul, livré à lui-même dans cette vaste caverne. Sa voix me parvient, lointaine, déformée. Les quelques imprécations amicales que je lance à son encontre font qu'à son tour,

dans son langage imagé, coloré, inimitable, aux étonnantes définitions, il m'exprime son mécontentement d'avoir été abandonné.

L'équipe étant à nouveau au complet, nous repartons, traversant maintenant un chaos de gros blocs, anciennement détachés des voûtes, qui encombrent le sol. Ces vestiges d'écroulement assez volumineux ont quelque chose d'impressionnant. Plus loin, le plancher en « gratons » laisse deviner un petit chenal témoignant du dernier flux de lave qui a serpenté. Sur les parois, de chaque côté, accrochées principalement en dessous de petits ressauts, sorte de longues banquettes, de curieuses et fines stalactites très fragiles, presque filiformes, attestent là aussi d'un phénomène de surfusion. Elles pendent, verticales, sur une dizaine de centimètres, se coudent en baïonnettes, souvent avec quelques crochets étonnants, puis remontent à angle aigu ou en spirale selon des directions les plus inattendues. Celles-ci, extraordinairement accidentées, sont tellement affranchies des lois de la pesanteur qui régissent habituellement les stalactites ordinaires qu'on leur a donné le nom d'« excentriques ». Leurs développements tourmentés démontrent la violence des tourbillons de gaz très chaud capables d'entraîner le basalte redevenu liquide dans des orientations absolument déroutantes. Certaines, très nombreuses, en forme de bémol, dirigées toutes dans le même sens, se sont concentrées sur un côté de la galerie. Leurs déviations et ondulations assez régulières peuvent s'expliquer par des inversions du sens de déplacement des gaz et des courants d'air à haute température à l'intérieur du tunnel, provoqués par la création de plusieurs ouvertures. Parfois, à leur extrémité, se trouvent de véritables petites pelotes de lave très curieuses.

Ici, comme pour souligner l'influence de cette chaleur de fournaise rayonnante issue de la coulée, ce sont les parois qui ont littéralement flué, fondu, glissé en véritables draperies argentées de

plusieurs mètres de hauteur avec cet aspect vitrifié et lisse qui leur est propre.

Chacun est surpris, impressionné, par les vastes proportions du couloir. À certains endroits, l'envolée des murailles rigoureusement verticales est si haute qu'on a du mal à en discerner la jonction. Des gouttes d'eau, qui tombent un peu partout, mêlent leur écho cristallin aux raclements de nos chaussures.

Nous devons escalader une petite cascade de lave figée sur trois ou quatre mètres de hauteur qui coupe toute la largeur du tunnel. Au-delà, l'architecture de la grotte est colossale. Nous déambulons dans une véritable avenue souterraine de huit à douze mètres de large qui, après un virage en forme de S, s'enfonce à nouveau, rectiligne. À plusieurs endroits, de larges plaques de stalactites brisées qui se sont détachées de la voûte jonchent le sol. Nos torches n'éclairent que très imparfaitement les vastes proportions de cette galerie bientôt interrompue par l'à-pic d'une deuxième cascade, un peu plus haute que la précédente, mais dont l'ascension ne présente pas de difficulté particulière.

Il y a un peu plus d'une heure que nous marchons. Beaucoup d'entre nous ont déjà perdu la notion du temps, de la distance parcourue, de la direction.

Sans doute notre progression a-t-elle été un peu trop rapide, car j'entends à nouveau la voix lointaine de Momo. Lorsque j'ose crier qu'il faudrait peut-être se presser un peu, comme à l'accoutumée, il commence à sortir son répertoire de noms d'oiseaux, fait même quelques allusions à mes ancêtres, avant de hurler par toutes les putains de la création et par bien pire encore, vociférations qui nous parviennent en mille échos déformés.

J'ai un peu l'impression parfois qu'il traîne volontairement, par jeu, comme pour m'exciter, attendant l'échange verbal. Je l'exhorte

alors à bien admirer les concrétions, surtout à ne pas se presser, bien prendre son temps, car on a parfois tendance à aller un peu trop vite dans ces endroits aussi pittoresques. Ensemble, nous avons parcouru beaucoup de volcans à travers le monde et, comme à chaque fois, je lui sers une de ces plaisanteries aussi usées que le dessous de mes chaussettes mais qui sont d'usage entre nous et nous font toujours rire.

À nouveau, nous faisons face aux vastes proportions d'un couloir rectiligne, ralenti par plusieurs entassements de blocs qui encombrent toute la surface de la galerie. Nous marchons depuis une dizaine de minutes lorsque je demande à chacun de s'arrêter et d'éteindre sa lampe. Ici, la direction s'incurve brutalement à droite, nous masquant la suite. À peine le dernier faisceau lumineux a-t-il disparu qu'un demi-jour ensorcelant, du plus saisissant effet, accentue les ombres. Nous avançons encore un peu dans cette curieuse obscurité, cette sorte de pénombre lorsque la lumière du jour, tamisée par la végétation, apparaît au sommet de la voûte. Deux gros trous, presque ronds, d'environ trois mètres de diamètre, laissent pénétrer la lumière. Dans l'un d'eux, un tronc d'arbre recouvert de mousse a glissé et est venu se planter dans la caillasse à nos pieds, recouverte d'étranges fougères vert pâle. Tel un mât égaré dans ces profondeurs, il se dresse à une dizaine de mètres de hauteur, traversant cette lucarne où se devine un bout de ciel bleu.

De l'autre côté de cette végétation hypogée, plutôt habituée à croître sous l'ardent soleil d'Hawaii que dans les ténèbres de ce gouffre, la grotte se prolonge…

Après une zone assez étroite où deux galeries se superposent, le couloir redevient unique et reprend ses proportions majestueuses. Parois et virages défilent, mais sans monotonie. Ruissellements et filets d'eau suintent de la voûte. Ils sont ici particulièrement

abondants. De partout, des gouttes claquent dans de petites vasques d'eau calme. Nous avançons relativement vite sur des laves « cordées », puis les dimensions se rétrécissent un peu. Le plafond n'est plus qu'à trois, quatre mètres au-dessus de nos têtes. Quant à la largeur du tunnel, elle ne doit guère dépasser six à sept mètres. Ce rétrécissement de section se traduit par un courant d'air plus violent.

C'est le moment que choisit Momo pour nous appeler. Ses paroles sont comme d'habitude inaudibles, mais je les imagine bien. Parler dans une grotte est souvent difficile, les syllabes se heurtant à cause des échos multiples. Résigné, je décide un court arrêt pour l'attendre et pose mon sac. Adossé à la paroi humide et fraîche, je préfère cette fois garder le silence car, sous terre, l'acoustique un peu spéciale, la fatigue, l'énervement, font que parfois les paroles ont une portée qui dépasse le sens des mots. J'en profite pour sortir ma gourde.

À quelques mètres de moi, un caillou vient de rouler, un autre plus loin rebondit, puis un autre encore. « Mais qui jette des pierres ? » Silence. « Mais qui… » À peine m'apprêtais-je à reposer la question que l'impensable, l'inattendu, l'inimaginable se produit.

Un craquement sec. Un déchirement brutal, lugubre, comme une explosion sourde, prolongée. Face à nous, à quelques mètres de là, une masse énorme de pierre se détache du plafond, éclate en touchant le sol. Presque simultanément, dans un fracas terrifiant, accompagné de très fortes vibrations, presque toute la voûte s'affaisse, s'écroule, s'abat. Souffle puissant. Des dizaines de blocs monstrueux se fracassent, s'empilent, basculent en une avalanche continue. Grondement de tonnerre syncopé qui se répercute, s'amplifie tandis qu'un nuage de poussière s'élève dans l'obscurité.

Ma stupeur ne dure que l'espace d'un éclair. Dans un ultime réflexe de survie, terrorisé, je me jette en arrière, glisse, trébuche, me précipite, tout comme les douze personnes qui m'accompagnent vers

le fond de la cavité, animé par une panique incontrôlable. Dans ce brusque reflux, chacun a abandonné sac, trépied, appareil photographique, se précipitant, se bousculant, hurlant, dans un indescriptible désordre tandis que des blocs continuent de rouler. Impossible de maîtriser cette peur atroce qui me vrille le ventre. La soudaineté, l'incroyable violence du phénomène, son affolante proximité, nous a tous jetés pêle-mêle dans une effarante confusion, en un sauve-qui-peut général. Ce cataclysme a duré dix secondes. Moins peut-être. Suit un silence oppressant, inquiet.

J'oriente le faisceau de ma lampe vers la zone effondrée qui, peu à peu, s'éclaircit. Je suis atterré. Par-delà les objets épars renversés, abandonnés dans notre fuite pour échapper au massacre, des tonnes et des tonnes de blocs, de dalles enchevêtrées de toutes dimensions, amoncelés, coincés, enfin immobilisés dans un équilibre instable, dans des positions parfois inquiétantes, obstruent presque la moitié du volume de la galerie. Sur les parois qui ont résisté, des traces d'arrachements, de frottements, d'impacts de blocs qui ont raclé avant de se fracasser au hasard des heurts.

Stupeur, frayeur. Aucune parole ne sort encore de nos bouches. Un frisson glacé me parcourt le dos. Littéralement paralysé, immobile, la main crispée sur la paroi, retenant mon souffle, je refuse de croire à ce que je vois. Ce n'est pas possible ! Non, c'est impossible. Sur une distance de plusieurs mètres, une dizaine peut-être, la voûte s'est effondrée, elle a disparu, remplacée par cet énorme empilement de rocs et de terre mêlés.

Le premier moment d'émotion passé, nous reculons encore puis j'appelle chaque nom, je compte et recompte tout le monde… recommence… Je veux être sûr, absolument sûr qu'il n'y a personne dessous… Ma voix n'est pas très assurée, un peu hésitante. Nous avons tous des visages marqués par la peur. Quelques-uns, agités

d’une sorte de tremblement convulsif, ont les yeux encore agrandis par l’effroi, mais nous sommes tous là, indemnes. C’est incroyable, miraculeux. Personne n’a été touché, personne n’est atteint. Pas une égratignure ! Merci Momo !

Nous nous sommes vraiment arrêtés au point critique qu’il ne fallait pas dépasser. Sans son intervention aussi extraordinaire qu’inespérée, sans son appel providentiel, nous serions probablement, pour la plupart, écrasés, étouffés, anéantis, morts ou gravement blessés. Je refuse les images dramatiques qui affluent dans mon esprit. Devant cet inconcevable coup de chance, Momo reste sans voix, lui aussi dépassé par les événements. Il allume une cigarette. Ses doigts tremblent un peu. Il ne prononce pas une parole mais je crois déceler comme une petite lueur malicieuse qui pétille dans son regard. Un peu comme une revanche.

Ce tunnel, je l’ai parcouru une vingtaine de fois peut-être. Je ne me souviens pas avoir remarqué un signe, un indice qui aurait pu éveiller en moi quelques craintes, quelques soupçons. Peut-être les pluies diluviennes incessantes de la semaine précédente ont-elles contribué à fragiliser cette zone.

Le retour s’effectue dans un silence inquiet, presque tragique. Non sans une réelle appréhension, la tête toujours levée, nous avançons maintenant d’un pas léger, discret, presque sur la pointe des pieds, les yeux rivés sur ces voûtes fracturées, fendillées, qui pèsent comme une menace. Plus tard, alors que nous atteignons presque la sortie, suite à une réflexion de Momo concernant mon attention soutenue pour vérifier que nous marchons désormais tous ensemble aussi délicatement que possible, nous serons secoués par un rire prolongé, un peu nerveux, sans objet, mais bienfaisant.

Lorsque nous débouchons enfin à l’extérieur, en pleine lumière, tout est calme, tranquille sous un ciel serein aujourd’hui

uniformément bleu. Je n'avais jamais remarqué comme ça sent bon, un citronnier.

30 décembre 1995

CHAPITRE 7

Première descente sur le lac de lave du Bembow

Juste au-dessus d'une épaisse bande de nuages, une étoile brille sans éclat. Je n'arrive pas à trouver le sommeil. Je n'éprouve pas vraiment de crainte ni d'inquiétude, mais plutôt une anxiété un peu diffuse. Je n'analyse rien. Mille pensées tournent dans ma tête, se heurtent à des images, à des souvenirs, à des embryons d'idées. Je ne fais aucun pronostic sur nos chances de réussite, ne pense ni aux dangers ni aux joies potentiels. Je regarde couler le temps. La nuit bleuit doucement.

Nous venons d'arriver à Port Vila, capitale du Vanuatu. Nous sommes le 3 mai 1997. Dans quelques heures, nous nous envolerons pour l'île Ambrym, deux cent soixante kilomètres plus au nord. Ce sera ma troisième tentative pour essayer d'atteindre cet incroyable lac de lave en fusion du volcan Bembow qui s'agite au fond de deux puits superposés, vertigineux, à quelque quatre cents mètres de profondeur.

Nous sommes sept à tenter cette extraordinaire aventure. Véronique, Philippe, James, Christophe, Michel et Patrick m'accompagnent. Tous sont enthousiastes, unis par une même

passion, cimentée par l'amitié. Parmi eux, seul Philippe a déjà effectué la descente jusqu'au fond du premier puits lors de notre repérage il y a un peu plus d'un an.

Comme chaque fois que j'arrive dans l'archipel du Vanuatu à vingt-trois mille kilomètres de Paris, aux antipodes de la France, là où, enfant, je pensais que les gens marchaient la tête en bas, j'ai l'impression d'atteindre une des extrémités de la planète. Sa situation isolée en plein Pacifique, entre les îles Fidji et l'Australie, lui confère une image bien réelle de terres perdues au bout de la houle et du monde. En tout, douze petites îles et quatre-vingts îlots, la plupart inhabités, qui résonnent du grondement quasi continuel de cinq volcans dangereux dont trois, souvent quatre, en activité persistante.

Lorsque notre Twin Otter atterrit sur la petite piste en herbe de Craig Cove à l'extrémité ouest de l'île, on sent tout de suite que quelque chose brûle ici sous la pierre. Modelée par une activité volcanique permanente, usée par des siècles de vent, de pluie, de cyclones, rongée par l'océan qui se fracasse sur sa barrière de récifs coralliens, Ambrym, c'est huit cent soixante-dix kilomètres carrés de lave noire jaillie des profondeurs, l'odeur du soufre, la violence du magma tout proche, les séismes qui font vibrer le sol. La luxuriance du couvert végétal et des cocoteraies qui ceinturent sa base tranche avec la dureté minérale de ses deux volcans en activité. Enfouis au fond des cratères géants Bembow et Marum, des lacs de lave en fusion, séparés d'à peine cinq kilomètres, dardent vers le ciel noir, chaque nuit, leur tragique clarté, visible à près de soixante kilomètres à la ronde. Son approche souvent difficile, les lueurs rougeoyantes qui ensanglantent ses sommets, ses habitants jadis considérés comme dangereux, l'isolement des villages invisibles engloutis par la brousse, sa situation un peu marginale où paganisme, religions, coutumes et sorcellerie se côtoient ou s'affrontent, font que l'île est restée

longtemps interdite ou, plus exactement, défendue naturellement par sa réputation.

Une simple case reliée au reste du monde par une radio inaudible qui crachote, trois véhicules pick-up déglingués, une manche à air en lambeaux, constituent l'essentiel de cet aéroport de Craig Cove où nous déchargeons trois cent trente kilos de matériel, quatre cents mètres de corde et… nos sacs.

Il pleut. Il pleut depuis six jours mais, d'après les dernières informations météo communiquées par notre pilote, cette dépression tropicale s'éloigne maintenant au nord-ouest en direction des îles Banks. Nous nous entassons avec le matériel à l'arrière de deux pick-up non bâchés, déjà encombrés de sacs de coprah. Nous roulons sous une pluie battante durant une heure et demie tout au long de cette piste défoncée et glissante qui longe la magnifique côte sud de l'île. Lorsque nous arrivons au petit village coutumier de Lalinda, point de départ de notre expédition, Willy, le chef du village, nous attend. Il a été prévenu de notre arrivée. Toute la population est là, à la fois accueillante et en même temps un peu distante, réservée. Il y a ici quelque chose que je ne sais pas vraiment traduire, quelque chose de dur, d'hermétique, une atmosphère toujours un peu tendue, étrange, ainsi qu'une impression de lenteur, d'éloignement du monde ordinaire. Il règne un climat de confiance indéfinissable, ambigu parfois. Tous les hommes sont à l'image du lieu : impénétrables, impassibles, presque nonchalants. Sans grand souci de l'avenir, ils s'adaptent au présent. Pour eux, la terre s'arrête aux rivages de leur île.

C'est peut-être la huitième, voire la dixième fois que je viens à Lalinda. J'ai déjà partagé le quotidien de ses habitants, marché avec eux sur les sentiers, participé à la préparation du kava, cette boisson euphorisante et hallucinogène aux effets narcotiques parfois violents

qui les plonge dans une ivresse silencieuse. Toujours, j'ai retrouvé cette même lassitude indéterminable, cette même indolence. L'aspect hors du temps de ces lieux effraie et attire à la fois. À Ambrym se pratiquent encore des rites ancestraux d'hypnose et de lévitation qui remontent à l'Antiquité. Les anciens dieux n'ont pas été engloutis par l'abîme du temps et gouvernent toujours le sort des hommes. Le sol tremble quand résonnent les tambours géants de trois à quatre mètres de haut, plantés comme des totems surmontés d'une ou plusieurs têtes sculptées, lorsqu'ils transmettent les messages de village en village ou lorsqu'ils rythment les chants et les danses lors de cérémonies rituelles. Si aujourd'hui nos deux mondes se côtoient, souvent sans se comprendre, qu'importe, ils s'acceptent mutuellement.

J'ai longuement parlé avec Willy, celui qui a un rôle, sinon un pouvoir. Sous le banian, l'arbre sacré, j'ai palabré avec les sorciers, rejetés par les missionnaires du côté des maudits, parce qu'ils possèdent les secrets de la nature et sont entourés du respect de ceux qui se consacrent au dialogue avec les forces invisibles. J'ai expliqué pourquoi nous voulions descendre là-bas dans la « demeure des esprits ». Nous avons échangé des cadeaux. Quand l'autorisation d'accès au volcan m'a été donnée, nous avons bu le kava, entre chefs, d'un seul trait comme le veut la coutume, dans le silence général, avant de cracher abondamment, selon l'usage.

Non seulement nous sommes acceptés mais, mieux encore, nous sommes logés dans deux cases qu'ils mettent à notre disposition. Demain, nous pourrons monter au sommet de la caldeira, avec dix-neuf porteurs. Ensemble, nous inscrivons les noms de ceux qui, moyennant rétribution, achemineront sacs, nourriture et eau jusqu'au camp de base.

Lorsque l'obscurité tombe, suprême récompense entre deux averses, nous apercevons les reflets d'incandescence du cratère Bembow sous les nuages bas. Toute la nuit, les rafales de vent sifflent et la pluie cingle notre maison de bambous et de feuilles tressées dont les jointures craquent.

Au matin, une petite bruine persistante accompagne notre caravane dont le moral n'est pas entamé. Les porteurs nous précèdent. Après deux heures et demie de marche dans une végétation dense de lianes ruisselantes et de fougères arborescentes, nous pénétrons dans une gorge de plus en plus étroite, ciselée par une ancienne coulée de lave, envahie aujourd'hui par un torrent furieux. Bientôt, nous nous enfonçons dans la zone des cascades, seule voie d'accès pour atteindre le sommet. Les grondements étouffés qui nous parviennent ont quelque chose d'inquiétant et, très vite, nos craintes se confirment. De partout l'eau s'élance, plonge, bondit avec une force redoutable. Nous devons nous rendre à l'évidence. Habituellement sèche, gonflée par une semaine de pluies continuelles, la zone est impraticable ou du moins excessivement dangereuse. Nous devons renoncer et retourner au village. Nos affaires sont trempées et alourdies par l'eau. Notre bel optimisme a disparu.

5 mai, 4 h 00. La nuit est étoilée. Nous regroupons les porteurs. Nouveau départ. Le temps est superbe. Il nous faudra cinq heures de marche avant de pénétrer, huit cents mètres plus haut, dans l'immense caldeira dénudée de douze kilomètres de diamètre et formée il y a moins de deux mille ans à la suite d'une cataclysmique éruption.

Au cours de la montée, isolés en pleine jungle, nous avons découvert, non sans surprise, plusieurs troncs de fougères arborescentes représentant des hommes debout, les bras le long du

corps, les yeux démesurément ouverts. Ils semblaient dévisager les intrus que nous étions. Ces espaces sacrés peuplés d'esprits ont, paraît-il, un pouvoir particulier. Nous les avons prudemment contournés.

Ici s'arrête la vie végétale. Blocs de lave jetés, cassés, vaste étendue de cendre, longues dunes arrondies, tout n'est que terre brûlée, noire, hachée de sombres coulées basaltiques. On sent sous ses pieds le feu profond de la terre.

C'est dans ce décor désertique que jaillissent les deux cônes puissants Bembow et Marum. Rayonnant du sommet, de profondes ravines balafrent leurs flancs. Deux panaches de fumée brune aux reflets bleutés fantastiquement mouvants s'élèvent et tordent leurs volutes tourbillonnantes à près de mille mètres de hauteur. Par moments, un roulement lointain, grave, profond remonte le vent puis s'efface.

Une heure de marche facile sur un terrain délicieusement horizontal et enfin nous installons nos tentes sur une petite terrasse légèrement surélevée au pied du Bembow. Pressés de rentrer dans leur village, seize porteurs nous saluent et nous quittent d'un pas rapide. Trois restent avec nous pour nous aider à monter le matériel sur les crêtes.

Il est 14 heures. Je décide de profiter de ce temps exceptionnellement beau pour acheminer quelques sacs au sommet et équiper la descente de la première paroi jusqu'à la terrasse numéro un. Après avoir gravi d'interminables couloirs d'avalanches tracés par les lahars, cheminé le long de crêtes aériennes effilées et abruptes, nous atteignons les bords de l'énorme chaudron du Bembow. Un vent violent nous frappe de face. Ici, il ne cesse jamais.

Mon regard plonge dans cette fantastique arène, de près de quatre kilomètres de circonférence, aux murailles abruptes dont le plancher,

cent quatre-vingt mètres plus bas, est percé par un puits colossal de quelque trois cents mètres de diamètre. Au fond de celui-ci, taillé à l'emporte-pièce, s'agite et gronde un monstrueux lac de lave en fusion, invisible du sommet où nous sommes. Seuls les roulements syncopés d'un inquiétant ressac témoignent de son intense agitation de surface.

L'apparente verticalité et l'aspect délité de ce rempart circulaire ne le rendent pas particulièrement attrayant. Debout sur ce balcon vertigineux, je repère la voie de descente que j'ai déjà empruntée à plusieurs reprises. Sur cette crête de cendre tassée et de roche friable, impossible de fixer un point d'ancrage suffisamment stable et solide. Pendant que Jammey, notre porteur, creuse un trou de quelques mètres en dessous du sommet, côté opposé au cratère, j'amarre la corde de deux cents mètres à un gros sac à dos que j'ai préalablement rempli de sable volcanique. Une fois enterré à un mètre de profondeur et recouvert de cendres, nous pourrons nous laisser glisser tout au long de cette falaise sans aucune appréhension. Dire que ce moyen de fixer la corde fait l'unanimité serait sans doute exagéré. Aidé de Philippe avec qui nous l'avons déjà testé, j'essaie, non sans difficulté, de convaincre tout le monde et, devant le peu d'enthousiasme, sans plus attendre, passe à la démonstration.

Casque, masque à gaz, baudrier d'escalade, longe d'assurance, descendeur… je suis prêt et bascule lentement dans le vide. La corde se tend et… résiste. Mêmes regards à la fois effrayés et avides des porteurs qui me dévisagent pendant que je m'enfonce dans le gouffre fuyant sous leurs pieds. Je dégringole à toute allure les cent trente premiers mètres de paroi jusqu'à l'à-pic vertical où j'installe vingt mètres d'échelles spéléo en sécurité pour le retour. Ceci afin de pouvoir libérer plus facilement la corde ou les sacs qui souvent se

coincent dans cette zone lors du halage au cours de la montée. Seuls Christophe, James et Patrick me suivent.

Tout au long de cette descente qui n'offre aucune difficulté réelle, malgré quelques fumerolles qui irritent les muqueuses, nous n'aurons pas à nous servir des masques à gaz. Pour le moment, le vent nous est favorable et pousse à l'ouest le volumineux panache de vapeur qui s'élève en grosses bouffées rapides. Au fond, nul élément familier ne donne l'échelle, si ce n'est les six minuscules silhouettes qui se découpent là-haut sur le ciel.

Bientôt, nous sommes tous réunis sur cette première plateforme. Une rafale d'expressions réprouvées par le clergé permet à chacun de se libérer et d'extérioriser sa joie. D'ici, nous ne pouvons toujours pas apercevoir le lac. Il nous faut donc encore traverser ce petit espace horizontal, puis descendre sur une deuxième terrasse annulaire située à l'opposé et à quelques dizaines de mètres en contrebas, directement en bordure de l'énorme puits vertical. La fin du jour qui se précipite ne parvient pas à absorber notre envie grandissante de « jeter un petit coup d'œil ». Plaisir paradoxal de la découverte qui n'est pas encore occulté par l'angoisse du retour. « Allez Guy, on y va ! » Aller plus bas, plus bas encore, miser sur ce presque rien, sur ce petit plus sans lequel la vie n'aurait pas de sens. Bien sûr qu'on y va ! Nous formons une petite équipe homogène et chacun a l'indispensable sang-froid que ce type d'approche exige.

Lentement, une ombre intense, compacte, se déploie en éventail tandis que monte du cratère une ensorcelante lueur rouge. Après un parcours de crêtes très étroites, particulièrement exposé et dangereux, légèrement en retrait de ce deuxième puits, nous devons contourner un puissant évent actif aux parois incandescentes ouvert au ras du sol. D'une trentaine de mètres de diamètre, il est animé d'une respiration infernale qui nous oblige à mettre les masques à

gaz. Du fait de ses lèvres arrondies, nous ne réussissons au mieux à nous en approcher qu'à trois mètres sans rien distinguer de cet à-pic qui plonge vers d'éblouissantes profondeurs. Un dernier passage délicat et nous nous immobilisons enfin sur le rebord tranché net du vertigineux abîme cylindrique.

Un lac ? Plutôt un étourdissant bouillonnement de magma. Un brassage gigantesque, permanent, de vagues énormes qui chavirent, se heurtent, éclatent, renaissent, alimenté par une monstrueuse extrusion de roche liquide. Celle-ci, projetée suivant un angle d'environ quarante degrés, grimpe à une trentaine de mètres de hauteur. Son débit est inimaginable, inouï. Jaillissant suivant cette curieuse inclinaison, des milliers de tonnes de basalte jaune d'or s'élancent indéfiniment puis retombent, plongent dans des bouillons de sphères puissantes qui sans cesse se dilatent, explosent, se reforment tel un fantastique ballet donnant une étrange impression de ralenti. Tourbillons qui se croisent, longues spirales qui se creusent, tout est brassé, mêlé, fondu dans un vacarme d'éclatements, de chocs mous, de détonations étouffées.

Sous l'assaut répété de ces ruées de magma, les parois incandescentes coulent et se fondent dans un éclat uniforme sans que l'on puisse déterminer avec précision où commence le lac et où s'arrêtent les murailles qui l'enserrent. Toute cette surface en violente ébullition s'étend en forme de croissant sur la moitié environ du large cercle constituant le fond du cratère, à deux cents peut-être deux cent cinquante mètres de profondeur. Un deuxième puits situé plus au nord et presque tangent à celui-ci, inactif en 1996, abrite maintenant un deuxième et nouveau lac de lave, encore plus profond, dont la surface n'est pas visible. Durant notre observation, une violente explosion issue de ce dernier projette de gros paquets de lave fluide

qui s'élèvent à quelques dizaines de mètres au-dessus de ses lèvres avant de s'écraser dans son périmètre immédiat.

À plat ventre sur le rebord de notre étroit balcon à l'aplomb du gouffre, les coudes sur la cendre, le buste dans le vide, nous restons immobiles, subjugués. Je reconnais alors ce type de bonheur particulier qui nous submerge lorsque personne ne peut plus achever ses phrases parce qu'elles ont perdu tout leur sens. Je crois que ce qui détermine vraiment notre fascination, plus encore que l'incandescence et son incroyable luminosité, c'est le mouvement, la rapidité, le volume, cette turbulence des masses qui s'écroulent, le continuel jaillissement, sans arrêt, sans relâche, jamais. C'est ici d'après la « coutume » qu'un esprit s'échappe du cratère, chaque fois qu'un enfant naît à Ambrym, pour pénétrer dans son corps. Il n'y reviendra qu'après sa mort. Il faut faire un réel effort pour ne pas nous laisser aller à cet envoûtement, à cette immobilité bienfaisante qui ankylose, à cette somnolence qui naît du repos. Si chacun semble comblé au-delà de ses espérances, curieusement, personne n'a encore risqué une allusion à notre descente jusqu'au fond de ce deuxième puits prévue pour demain. Mais peut-être est-il trop tard ou trop tôt pour y penser…

Maintenant, nous devons sortir de ce monde clos. Il nous faut beaucoup de volonté pour rester vigilant tout au long du parcours des crêtes jusqu'à la corde. Je surveille chaque silhouette, me retourne à chaque instant, creuse des marches dans la pente pour éviter les arêtes trop effilées, multiplie les précautions, les avertissements. Le reflet persistant du panache qui illumine tout le cratère nous permet de grimper la paroi sans nos lampes, dans une extraordinaire ambiance de naissance du monde. Il est 23 h 30 lorsque nous arrivons épuisés au camp de base où nos amis dorment déjà.

6 mai, 4 h 30. Bruit de ferraille, de mousquetons, de descendeurs qu'on entasse dans les sacs. Paroles confuses, membres qui s'étirent, bâillements. Paupières lourdes, le corps encore engourdi, chacun boucle son sac. Nous avons dormi à peine quatre heures. Le ciel est criblé d'étoiles, brillantes, précises. Pas un nuage.

Bientôt, dix silhouettes lourdement chargées se profilent dans cette nuit noire sans lune. Chacun à la poursuite du halo de sa lampe frontale, nous grimpons lentement mais régulièrement. Nos muscles sont encore un peu froids. Depuis que nous avons quitté le camp de base, personne n'a prononcé une parole. Le silence et l'obscurité absorbent toutes les pensées.

Juste une lueur. Puis le ciel mauve s'écarte de la nuit avec une transparence de quartz. Les clartés roses de l'est rougeoient. Le ciel devient bleu. Un raz de marée de lumière déferle sur le sommet du Bembow, dévore les couloirs, ruisselle sur ses flancs.

Un puissant souffle de vent nous accueille sur la crête. Sa direction n'a pas changé et courbe l'impressionnant panache de gaz, toujours à l'ouest.

Chacun a mousquetonné son descendeur sur le harnais. Nous sommes cinq à nous laisser avaler un par un par le gouffre. James et Patrick, durement éprouvés par les efforts de la veille, préfèrent renoncer. Descente sans histoire.

De nouveau, c'est le vertigineux parcours d'arêtes ruiniformes et hachées de taches de soleil qui s'étirent et oscillent entre deux vides. À gauche, deux cents mètres de paroi quasi verticale plongent jusqu'à la dernière terrasse. À droite, une centaine de mètres extrêmement redressés se perdent dans un enchevêtrement de canyons impraticables. Nous avançons avec prudence sur cette extravagante passerelle de blocs emboîtés et de cendre lissée par le vent. Son étonnante fragilité, son époustouflante finesse, m'obligent à plusieurs

reprises, comme je l'ai fait la nuit dernière, à tailler des marches qui ont déjà disparu, directement dans la pente ébouleuse. Il est vrai que cette traversée est encore plus spectaculaire et impressionnante le jour.

Même stupéfaction, même éblouissement, même émerveillement devant cet immense bain bouillonnant de roc fondu alimenté par cette inhabituelle colonne de magma inclinée. Celle-ci invariablement vomit ses flots de basalte en fusion sous la poussée forcenée des gaz. L'énorme volume qui retombe, qui se fond dans un maelström monstrueux aussitôt repris par une étrange circulation, disparaît dans les profondeurs du lac.

Véronique, immobile, est très émue. Elle parle pour elle, pour elle seule. Chacun photographie, ne voulant rien perdre de cette agitation unique dans ce lieu si rarement accessible.

Quelques dizaines de mètres encore. La crête s'arrondit, puis s'élève jusqu'au point le plus haut de la bordure du puits. Je retrouve, sans difficulté, le petit cairn que j'ai édifié l'année dernière à l'endroit précis où il me semble peut-être possible de venir à bout de cette imposante paroi.

C'est ici ? Regards interrogateurs, un peu inquiets, anxieux. Silence éloquent. Il y a dans ce gouffre une sauvage beauté avec quelque chose d'inhumain et de stimulant à la fois. Instants de vertige, de griserie, d'hésitation. Très loin, très bas… le magma qui se déchaîne.

Pendant que Véronique tente d'établir un contact radio avec Patrick ou James restés au sommet, je demande à Michel et Philippe de creuser un trou pour enterrer le sac à dos que Christophe est déjà en train de remplir de scories et de cendre. Lorsque je déroule la corde de deux cents mètres, cette corde un peu râpée, pleine de

souvenirs, c'est un peu comme si je prenais ma vie tout entière pour la relier à un seul nœud. La radio reste désespérément muette.

Amarrage, essais, vérifications : tout est prêt. Christophe et moi, nous nous équipons. En plus du harnais, descendeur, casque et masque à gaz qui nous ont déjà servi, chacun est équipé d'un coinceur, d'un Jumart et d'une pédale indispensables pour la montée. Nous décidons de faire des relais environ tous les trente mètres. Véronique restera ici pour assurer la liaison radio avec les autres membres du groupe, même si celle-ci paraît bien incertaine. Michel et Philippe descendront lorsque nous serons arrivés sur la plateforme, seulement après avoir vu les signes convenus.

Solidement charpenté, une forte musculature additionnée d'un bon équilibre, Christophe a une personnalité particulière, un flegme étonnant, une résistance hors du commun. « Après toi ! » Il me tend la corde, visage ouvert, avec une pointe d'ironie. En lui, une joie féroce. Entre mes jambes, le vide s'est entrouvert plus largement, béant, avant de se perdre dans les lignes fuyantes de grands pans de roche ocre et gris. Je mentirais si je disais que la vision de cette falaise vertigineuse ne précipite pas quelque peu les battements de mon cœur. Après une pente très inclinée, je me laisse glisser le long d'un premier escarpement vertical, formé d'épaisses strates de tuf. Puis c'est une succession de larges cheminées très aériennes qui plongent droit entre des murs délités. Le tonnerre d'une chute de pierres dérangées par la corde me fait scruter avec angoisse le haut du couloir. Prières ou injures ne les détournent jamais. La chance est de ne pas être sur leur trajectoire. Quelques blocs passent en vrombissant à quelques mètres sur ma gauche, suivis par une multitude de sifflements décroissants sur des notes différentes, appuyées par les impacts. « Ça va Guy ? » C'est la voix un peu

inquiète de Christophe. « Ça va ! Mais il va falloir faire attention ! Tout est pourri ici ! »

Quelques minutes plus tard, d'autres pierres isolées dégringolent dans la paroi, avec leurs claquements particuliers, très loin de nous cette fois. Toute cette muraille est d'une instabilité effrayante. Ces écroulements indiquent que l'édifice secoué, miné en permanence par l'activité éruptive est fêlé, fragilisé. Il faut être vigilant. Christophe est déchaîné. Sa vitalité et son adresse sont incroyables. Déjà, il est à mes côtés avec son large sourire. Nous nous suivons sans faire vraiment de relais. Nos descendeurs sont brûlants.

Toute cette face se révèle être un inextricable labyrinthe de barres rocheuses verticales de hauteurs inégales que séparent de nombreuses vires et pentes extrêmement raides. Cheminées plus ou moins étroites, brefs couloirs souvent encombrés de blocs à l'équilibre précaire, permettent de passer d'un étage à l'autre. Malheureusement, ceux-ci peuvent au moindre mouvement, à la moindre pression ou sollicitation se mettre à glisser et déclencher une avalanche. Un risque qu'il nous faut limiter au maximum. Maintenant, je pousse ou détache tout ce qui bouge. Les pierres quittent l'à-pic à une vitesse folle et ricochent en éclatements fulgurants sur les flancs du puits. Des bouffées de poussière grise soulignent chaque rebond.

Longueurs après longueurs, notre trace s'inscrit dans cette paroi de vide. Les puissants roulements qui montent du lac de lave sont de plus en plus impressionnants. Par moments, poussées par des courants très chauds, de fines scories s'élèvent, voltigent, accompagnées de gaz sournois à l'odeur âcre et piquante. C'est la première fois en trente-cinq ans de fréquentation d'innombrables cratères que je ressens cette fabuleuse sensation de pénétrer vraiment au cœur d'un volcan actif (je ne retrouverai cette même et exaltante

émotion que quelques années plus tard lors de ma descente dans le cratère du Nyiragongo).

Le moral, comme le temps, est au beau fixe. À peine Christophe est-il arrivé que je repars. Même si nous ne savons pas exactement pourquoi nous sommes heureux, nous le sommes bel et bien. Heureux de tout, heureux du lac qui bouillonne et déjà se rapproche, heureux de cette descente grisante, heureux enfin de nous sentir si forts, si fous. Ambigu mais combien excitant, et combien difficile à expliquer ce désir de s'approcher de sa propre initiative d'un danger assez flou, mais réel… Même si je ne me pose jamais de questions sur les motivations qui me guident en ces lieux, la seule chose pour moi impossible à supporter serait le regret de ne pas avoir essayé.

Pas encore débarrassé de cet inconnu vaguement inquiétant qu'est l'ignorance de la voie de descente, voire la possibilité même d'un passage jusqu'au fond, à chaque relais mes yeux cherchent vers le bas. Une telle incertitude est à la fois enivrante et pesante.

Quelque chose vient de craquer là-haut dans la paroi invisible. Silence, suivi de lointains impacts qui se rapprochent… De nouveau le silence. Angoisse latente. Puis un grondement d'avalanche qui va en s'amplifiant. Multitude de bruits d'écrasements, de rebondissements.

« Fais gaffe, Guy, c'est pour nous ! » Christophe est juste au-dessus de moi. Déjà apparaît une grosse pierre ivre, zigzagante, suivie d'une mitraille. Elle rebondit d'une rive à l'autre du couloir. Elle grossit rapidement, devient énorme, fonce sur nous. Peur atroce, fulgurante. Rien pour s'abriter. Elle va nous broyer. Tête relevée dans un même réflexe, nous nous plaquons sur la pente, nous incrustant littéralement au rocher pour offrir le moins de prise possible. Je suis terrorisé, mais malgré la frayeur je reste lucide. Instinctivement, je tente de déterminer le prochain point d'impact de sa trajectoire

hachée. Reste une fraction de seconde pour décider de l'action, du geste qui peut encore tout sauver. Mais je ne bouge pas. À cet instant où tout peut s'achever, une drôle d'idée me vient, très précise dans ma tête. Bruit d'air froissé, effrayant. Souffle puissant. La pierre nous frôle puis s'écrase, quelques mètres plus bas sur un gros bloc coincé qu'elle pulvérise avant de poursuivre sa course dans une canonnade sourde et décroissante. Suit une nuée de cailloux qui sifflent avec une résonance d'orgue. Odeur caractéristique de roche éclatée. Quelques instants d'immobilité et, de nouveau, la réalité. Je suis toujours collé au rocher. J'aperçois Christophe indemne qui tiraille sur la lanière de son casque. Nous nous regardons hébétés, étonnés d'être encore là ! Il faut sortir d'ici au plus vite, mais d'abord retrouver son calme, attendre que les pulsations du cœur reprennent un rythme normal.

La tension nerveuse rend désormais nos gestes plus précis, plus rapides. Il nous reste une cinquantaine de mètres à franchir avant d'arriver au pied de la muraille jusqu'à ce miraculeux espace d'horizontalité. Ombre, soleil, trappes de vide, la peur par instants. L'infernal brassage d'incandescence se rapproche, grandit. Quelques lapilli, portés par la violence des gaz, arrivent jusqu'à nous et crépitent sur nos casques. De gros bouillons perfides, un peu suffocants se dilatent, nous effleurent. On ressent, plus qu'on ne perçoit, le bélier rageur du magma qui cogne et roule interminablement.

Dernière difficulté, un large surplomb qui s'avance au-dessus du vide. Sa bordure franche, aiguë, presque acérée ne m'inspire pas. Je préfère l'éviter par une traversée horizontale de quelques mètres sur le côté où je découvre une série de profondes fissures et de grandes marches qui m'amènent sans difficulté à sa base. Mais ici, surprise ! Je constate que je suis pratiquement en bout de corde. Il manque une trentaine de mètres pour parvenir jusqu'au fond. Toutefois, ceci ne

m’inquiète que moyennement car la raideur de ce dernier escarpement ne me semble pas insurmontable. Je m’assure avec une longe sur un gros bloc, ôte mon sac à dos, mon descendeur et, presque confortablement assis sur une vire accueillante, j’attends Christophe.

Quinze mètres au-dessus de moi, au bord du surplomb qu’il est en train de longer, sa silhouette en contre-jour se détache sur le fond du ciel. Vision un peu surréaliste dans cette ambiance de verticalité. Tout à coup, avant d’avoir eu le temps de comprendre quoi que ce soit, horrifié, je vois, comme au ralenti, son corps qui brutalement s’incline vers le gouffre. Je distingue son coup de talon désespéré, ultime réflexe pour essayer de récupérer son équilibre, ses bras écartés qui étreignent désespérément des masses d’air fuyantes. Pas un cri. Tête en avant, il bascule. Il tombe. Instinctivement, mes doigts se crispent sur la pierre. Une peur glacée me traverse. Je pense que la corde vient de se rompre… qu’il va s’écraser.

Un becquet rocheux qui la déviait de son axe a cédé, libérant instantanément toute tension, ce qui a surpris et précipité Christophe dans le vide jusqu’à ce que la sécurité du descendeur ne bloque sa chute. Claquement de fouet. La corde qui s’était relâchée se tend à l’extrême. Il amorce alors un long, un fantastique pendule qui va le ramener dans l’axe de sa ligne de descente. Propulsé à toute allure dans une courbe qui n’en finit plus, il traverse l’air, vole littéralement, rase la paroi, revient, le casque de travers, avant de repartir dans un infernal mouvement de balancier. Pendant que ses jambes tricotent dans l’espace, bras tendus, mains en avant, dans un réflexe malheureux, ses doigts griffent la roche pour limiter son amplitude, freiner, arrêter cette terrifiante oscillation. Sa peau alors se déchire sur toutes ces arêtes coupantes, ces écailles qui gercent la pierre. « Putain ! mes mains ! mes mains !… »

Bras le long du corps, il se balance encore comme un pendu lorsque je le rejoins et l'aide à sortir de son inconfortable position. « Tu m'as fait peur ! Rien de cassé ? » L'un après l'autre, il délie avec lenteur ses doigts lacérés, déchirés, fait bouger toutes ses phalanges. Ses mains sont à vif, tailladées, écorchées. Son pouce gauche est ouvert. « Non, ça va ! » Puis il se reprend : « Ça va aller !… » Le sang coule à travers les chairs meurtries, dégouline en petites rigoles sur son pantalon, mais toutes ses blessures, plutôt impressionnantes, sont assez superficielles. Rien de vraiment grave, si ce n'est maintenant un terrible handicap.

À la base du surplomb, même si l'emplacement n'est pas très large, l'endroit est relativement fiable. Nous sommes surtout à l'abri des chutes de pierres et je peux ouvrir les sacs. Son corps à présent est agité de spasmes nerveux qu'il a du mal à réprimer. « Tiens, bois ! » J'ai sorti ma petite gourde d'alcool de génépi et la pharmacie mais, devant l'étendue des dégâts, je ne sais par où commencer. Avec mon couteau, je coupe les lambeaux de peau trop hachés qui pendent de ses doigts, pour l'instant curieusement insensibles. J'essaie de remettre en place les moins abîmés, enduis copieusement ses deux mains de Bétadine et les fais disparaître sous toutes les bandes et rouleaux de gaze que j'ai emportés. Je lui propose quelques biscuits mais son estomac est encore trop noué. Rien ne passe. Je sens qu'il a envie de fermer les yeux, de se laisser aller. Tous ses gestes sont étrangement lents, arrondis. Une douleur, plutôt un élancement, irradie progressivement dans ses bras.

– Laisse-moi récupérer un peu ! Continue seul, va jusqu'en bas ! Ici, je suis en sécurité, je t'attends !

– Ne dis pas de conneries, on reste ensemble !

– Non, laisse-moi ! Descends !

Il vient de parler sur un ton d'autorité qui me surprend et ébranle ma résolution de ne pas l'abandonner. Même si je suis inquiet pour le retour, pour cette ascension qui sera sans doute difficile, je comprends qu'il a besoin de se reprendre tranquillement, de mettre un peu d'ordre dans sa tête, de cacher son irrésistible tremblement. Et puis Christophe me connaît depuis longtemps, il sait aussi combien est grand mon désir d'aller jusqu'au bout !

– Ok ! Je te remercie, je tente le coup ! Juste pour voir si c'est possible ! Juste une petite « reco » ! Surtout tu ne bouges pas !

Avant de partir, je sors sa gourde de son sac et la lui donne. Je vérifie son assurance, au cas où il s'assoupirait. J'ai le cœur étrangement serré mais ne dis rien. Lentement, je descends en varappe sur un mur très incliné où saillent de grosses aspérités. La difficulté n'est pas de chercher où poser le pied ou la main, mais de choisir des appuis qui ne cèdent pas sous le poids. La déliquescence du rocher est affolante. J'éprouve un terrible sentiment d'insécurité. Je sais que je n'ai pas droit à l'erreur. Je suis seul et sans corde. Si ceci a l'avantage de réduire considérablement le risque de bombardement, c'est avec un regard souvent tourné vers le haut que je poursuis mon incursion. À la moindre hésitation, l'angoisse naît au creux de mes épaules. Je sens chaque pulsation de mon sang au bout de mes doigts. Une dernière marche verticale de quelques mètres puis, à nouveau, la pente. Les prises sont innombrables. Une petite plateforme vient se placer d'elle-même sous mes pieds. Je saute sur un large pierrier.

Je suis seul à plus de quatre cents mètres sous les lèvres du cratère. Au-dessus de moi entre deux passages de fumée, les parois presque provocantes de l'énorme cylindre du puits se découpent en un cercle parfait sur un ciel profondément bleu. J'aperçois distinctement au sommet trois petites silhouettes qui attendent un

signal… signal que je ne ferai pas. Le risque de chute de pierres est trop grand et je suis conscient que la montée avec Christophe blessé risque d'être longue et périlleuse.

Tout près, enfoncé dans une dépression dont je ne peux estimer la profondeur, le magma ronfle et s'exaspère, invisible à ma vue. D'ici, je ne peux distinguer que le sommet de la spectaculaire fontaine inclinée de basalte en fusion dont le débit fou alimente le lac. Son vacarme est hallucinant.

Soixante mètres de sol boursouflé, bosselé, craquelé, constitué de cendres et de petites scories friables, me séparent encore de cet affaissement où la lave se déchaîne. Le terrain est malsain. Partout, des effondrements circulaires, des crevasses, des fumerolles. Par moments, tranchant sur le puissant roulement des grondements, des déchirures entre tonnerre et rugissements.

J'ai ajusté mon masque. À chaque pas, mes pieds disparaissent dans une sorte de farine grise, pulvérulente, de plus en plus chaude. Le contournement de cette faille qui me barre la route et d'où s'exhalent des gaz brûlants est délicat… je saute. Une deuxième fracture un peu plus large me fait hésiter. Chaque difficulté est maintenant démesurément agrandie par les lunettes de la peur. Je m'enfonce dangereusement sur ce sol mouvant qui s'effondre et dont la température est à la limite du supportable. L'acidité, la concentration, la virulence des gaz qui attaquent les yeux, brûlent les bronches sont telles que, malgré mon masque, j'ai de la peine à respirer. À l'odeur caractéristique du dioxyde de soufre s'ajoute à présent celle suffocante de l'acide fluorhydrique, terriblement agressif, capable de ronger le verre et… même les os. Trois mètres, moins peut-être, me séparent de ce dernier à-pic, délimitant sept mille mètres carrés de violence et de fureur dont je n'aperçois presque rien, si ce n'est un tumultueux bouillonnement orangé d'où

émergent les crêtes écumantes des plus hautes vagues de roc liquide. La chaleur du rayonnement est terrifiante. Le sol vibre en permanence. Des volutes irrespirables de vapeur méphitiques s'enroulent et s'enflent en ronflant. Parfois, des éclatements libèrent des giclées d'or qui retombent en gros paquets qui rasent ses bords inaccessibles. Je serre les paupières pour protéger mes yeux. Mes mains tentent de faire écran pour éviter la brûlure du souffle. Insupportables, cet air torride, ces gaz trop concentrés qui bloquent la respiration, cette vitesse hallucinante, partout, ce délire. Assourdi par ce fracas, je renonce, je recule, je fuis.

J'ai déjà traversé la plus large des fractures. J'aperçois Christophe, là-haut, assis en pleine falaise. Sa position, vue d'ici, est vertigineuse. J'ai hâte de sortir de cet enfer, de retrouver le vent sur les crêtes.

Une secousse, suivie presque aussitôt d'une autre plus marquée, plus longue, très perceptible dans mes jambes, dans mon corps, m'immobilise. Puis une rafale d'oscillations très nettes qui arrivent par vagues me fait instinctivement chercher quelque chose de fixe où je pourrais me cramponner. Mais il n'y a rien que cette cendre désespérément mobile. Le sol encore une fois se dérobe. Il ondule. J'ai l'atroce sensation que tout le fond du cratère agité de soubresauts va s'ouvrir. Puis l'effrayant balancement cesse aussi brutalement qu'il avait débuté.

Lorsque je retrouve le pied de la paroi où j'ai laissé mon sac, je m'assois quelques minutes sur une pierre. Il est 15 h 30. Ma tête est vide. Je suis fatigué. Le plus dur reste à faire. Christophe semble avoir retrouvé une certaine forme physique et une bonne dose d'optimisme. C'est sa main droite surtout qui le fait souffrir. Néanmoins, il pense pouvoir se servir du Jumart avec la gauche. Coûte que coûte, nous devons réussir à sortir de ce puits.

Je grimpe juste en dessous de lui, parfois même j'escalade les escarpements à ses côtés et l'aide de mon mieux. Notre progression est très lente mais il monte sans se plaindre. Ses gestes sont calmes, précis. Il pousse avec ses pieds, se tire sur le Jumart comme il peut, en grimaçant. Le buste en arrière, les mâchoires contractées, avec application, méthodiquement il s'élève. Seul son visage muet, un peu crispé, traduit les difficultés. Arrivé sur la première plateforme suffisamment stable et solide, je coupe la quarantaine de mètres de corde désormais inutile qui pend le long de la paroi et la hisse jusqu'à moi. Je fais une boucle à chacune de ses extrémités et les mousquetonne sur nos harnais. Ainsi encordé, je vais pouvoir l'aider beaucoup plus efficacement, sinon le haler.

Assuré maintenant depuis le haut, il se livre davantage au vide. Régulièrement, sans à-coups, j'amène la corde à courtes brassées. Je tente d'observer ses moindres réactions, ou plutôt de les deviner. Je dois doser chaque traction, l'accompagner, ne pas tirer trop vite ni trop fort, surtout ne pas le déséquilibrer. Encore une longueur, puis une autre. À chaque relais, il essuie maladroitement la sueur qui l'aveugle. Il parle peu, se contente d'apprivoiser chaque difficulté, grimpe avec un air farouche presque buté. Ma seule inquiétude est son indifférence passive devant les volées de pierres, inévitablement libérées par les frottements du filin qui sifflent ou bourdonnent souvent très près de lui.

Insensiblement, le gouffre se creuse sous nos pieds. Autour de nous, il n'y a plus que les images fuyantes et un peu obsédantes de volumineuses bouffées de fumée et de gaz acide qui lient et délient des lambeaux de ciel à quelques verticaux pans de muraille. Le mince fil clair et tendu qui nous relie à nos amis penchés sur l'abîme se raccourcit. Ils viennent de comprendre que Christophe est blessé, mais ma voix couverte par la rumeur du volcan ne peut rien

expliquer. Nous sommes fatigués. J'ai de plus en plus de mal à le haler. Après un bref repos, nous rassemblons toutes nos forces pour gravir ces trente derniers mètres jusqu'à cette crête arrondie, si accueillante où, pressés de questions, nous restons quelques secondes sans mouvement, silencieux. Les narines un peu pincées, Christophe respire bruyamment. Il amorce un sourire qu'il accompagne d'un geste d'impuissance, comme pour s'excuser de sa lenteur en montrant ses doigts bandés, douloureux, inutiles, ses mains blessées. Il a alors cette drôle de phrase qui résume parfaitement la situation : « C'est comme si j'avais grimpé cette putain de paroi avec des gants de boxe ! » Éclats de rire, plaisanteries… tapes amicales dans le dos. Nous sommes heureux de nous retrouver. À une dizaine de mètres de là, tout un pan de cendre durcie, légèrement surplombant, se détache et bascule dans les profondeurs, lançant ses fusées silencieuses à chaque impact.

La lumière rasante du jour qui disparaît fait ressortir les reliefs, les rend plus aériens. Une légère lueur rosée souligne encore les contours de l'enceinte qu'il nous reste à gravir. Pendant que Philippe, aidé de Michel, remonte la corde du gouffre, Véronique, avec des gestes très doux, rajoute une couche de bande sur les pansements passablement déchirés de Christophe. Les paupières encore emplies de cendre, immobile, je les regarde faire, sans courage. Michel est heureux. Il exulte, il a fait une impressionnante série de photos du lac de lave et du puits à l'échelle humaine ! Une exclusivité ! Tandis que la nuit s'installe, à nouveau c'est le long parcours des lames effilées de l'arête tendue entre deux gouffres qui tranche le cratère en deux parties inconciliables : l'ombre épaisse d'un côté, la lumineuse incandescence de l'autre.

Terrassés par la fatigue, nous attaquons enfin les deux cents derniers mètres de corde qui nous amènent en trois heures de lutte

jusqu'au sommet battu par les grosses bourrasques d'air frais qui nous font frissonner. Lorsqu'enfin, assis sur les crêtes sommitales du cratère, jambes pendantes au-dessus du vide, sous une avalanche d'étoiles, le corps délivré de toute pensée, les yeux encore emplis de ces déferlements de basalte en fusion, nous prenons conscience que notre obstination a payé, peut-être pensons-nous alors qu'être allés si loin dans l'aventure nous a fait perdre toute notion de réalité et que nous ne savons plus rien, pas même ce que nous attendons encore…

Plus tard, lorsque nous retrouvons la mer d'un bleu intense, profond, et l'écume blanche qui ourle ses récifs de corail, nous rejoignons Willy dans son village entouré d'une foule muette qui nous dévisage. Nous revenons d'un territoire sacré jusqu'alors interdit, habité par les forces magiques et les esprits. Tous ces hommes silencieux qui nous entourent, nous regardent, nous observent, à la fois curieux, craintifs, attentifs, nous semblent appartenir à un autre monde. Pendant un long moment, il y a une tension, un trouble, une pesanteur qui nous effraie un petit peu et que j'ai du mal à définir. J'essaie alors d'expliquer à Willy ce que nous avons vu là-bas, les vagues de lave rouge comme les vagues de la mer, mais mes mots le font sourire. Il ne me prend visiblement pas au sérieux. Il parle alors longuement à tous les gens du village. Je ne comprends pas ce qu'il leur dit, mais le malaise se dissipe. Lorsqu'il me tend la main, une lueur de malice brille dans ses yeux. À Ambrym, île de feu et de magie, « ce ne sont pas les hommes qui possèdent leur île. C'est l'île qui les possède ».

Mai 1997

CHAPITRE 8

Encerclé par les laves

Nous sommes onze, assis à même le sol, silencieux, discrets dans l'obscurité à quelques centaines de mètres du quartier général des Rangers. Doute… incertitude… attente. Dans quelques heures, pour certains, ce sera le premier contact avec un volcan en activité, la première approche d'une fournaise dans toute sa vibration, dans toute sa splendeur.

Maintenant que la nuit est tombée, les hautes colonnes de vapeur échappées de la mer s'illuminent des reflets rougeoyants de la lave s'élançant dans les flots. Bien que nous soyons encore à plusieurs kilomètres des sites éruptifs, je ne discerne aucun signe de ralentissement de la violence effusive depuis mon précédent passage il y a deux mois. La marge littorale semble toujours très active. La roche en fusion s'étale en plusieurs fronts bien distincts échelonnés le long des côtes. Même à cette distance, la rencontre du magma avec les vagues est d'une insolente beauté.

Projetée au-dessus de l'océan il y a moins de sept cent mille ans par la fureur bouillonnante des laves qui jaillissent encore, Big Island, « la grande île » d'Hawaii, continue de se construire. Ses rivages

inexorablement gagnent sur la mer, façonnant sans cesse de nouveaux paysages.

Tout près d'ici, chaque jour de nombreux curieux viennent assister à la naissance de la terre sous l'œil attentif des Rangers. Depuis peu, ces derniers ont balisé un sentier permettant d'accéder en quelques minutes à une vaste terrasse d'observation. Bien que cet espace magnifiquement situé soit encore très éloigné de la zone où s'épanchent les coulées, ils surveillent et chassent sans pitié les quelques téméraires qui tenteraient d'outrepasser les limites. Sur ce terrain très dégagé, échapper à leur vigilance est quasi impossible. Si la journée beaucoup de touristes contemplent ce spectacle avec l'enthousiasme des foules, la nuit il règne en ces lieux une vérité si puissante qu'elle dissuade chacun de se risquer au-delà des interdictions.

Voilà pourquoi invisibles, muets, un peu tendus, nous attendons dans cette atmosphère envoûtante, presque hypnotique, que les Rangers aient déserté les lieux. Partir trop tôt vers cet éblouissement qui déchire les ténèbres nous exposerait au risque d'une retraite prématurée, sanctionnée par une amende au montant dissuasif. Nous devons être patients. Si, autour de moi, la plupart des regards affichent une certaine nonchalance, dans les yeux agrandis par l'obscurité je devine aussi des hésitations, de la surprise, une vague inquiétude, des sentiments contradictoires. À rester ainsi inactifs, muets, à la lisière de ce monde fantastique aux reflets d'incendie, tout devient suspect, presque angoissant. L'imagination se débride. Les pensées s'éparpillent.

Je sais qu'il suffirait de bouger, de marcher, de s'avancer un peu pour que la sérénité revienne mais, malgré quelques protestations, je retarde ce moment fatidique. Il faut attendre 23 heures ! Alors, nous serons seuls. Lorsque je donne enfin le signal du départ, soulagé, un

peu anxieux tout de même, dix silhouettes en file indienne mettent leurs pas dans les miens. Nous pénétrons dans le triangle interdit.

Cet endroit, je le connais bien. Je sais qu'il faut faire un large détour en direction de l'ouest pour éviter une zone d'effondrements difficiles à franchir. Nous marchons vite sur ce terrain facile, avec de belles surfaces lisses, figées, parfois torsadées, parfois plissées, où le pied adhère aisément. Mais ce plaisir est de courte durée. Succède une partie beaucoup plus accidentée, vaste étendue de lames de basalte dressées, heurtées, d'éboulis entassés, de laves acérées, soulevées en plaques qui vibrent sous nos pas comme des cloches.

Tandis que les éclats hachés de nos lampes cisaillent la nuit, notre petite caravane s'étire, se morcelle… « Guy ! Pas si vite ! » « Et là, tu es passé où ? » Je ralentis, ne me retourne pas et lance le sempiternel « Tout droit ! »

À présent, ce n'est plus que d'immenses champs de scories noirâtres où serpentent des coulées solidifiées. Attirés vers les lueurs écarlates qui concentrent nos regards, nous avançons en plein chaos dans un éparpillement énorme, impossible à contourner. Conglomérat de blocs scoriacés, vastes carapaces en équilibre précaire, partout c'est le même fouillis inextricable où les chevilles se tordent.

Déjà, on perçoit la rumeur puissante de la mer. Les premiers évents incandescents percent le sol. La multiplicité des lueurs qui se reflètent maintenant sous les fumées augmente singulièrement la clarté. Vertige des yeux écarquillés sur une obscurité devenue rougeoyante.

Brusquement, la température s'élève. Nous progressons sur des laves tout juste figées encore zébrées de brisures orangées. Il est toujours impressionnant d'avancer sur ces plaques instables qui ne sont en fait qu'une fine croûte superficielle au-dessus d'un intérieur

immobile certes, mais souvent à plus de sept cents degrés centigrades !

À pas prudents, je m'enfonce dans cet empilement de roches surchauffées, éclatées. Dans chaque anfractuosité, des gaz sous pression dégorgent et ronflent. Une dalle cède soudain sous mon poids. J'évite la chute de justesse. Derrière moi, je sens une inquiétude sourdre, que personne encore n'exprime. Les vapeurs qui m'entourent se déplacent dans une sorte de néant. Elles me happent, m'avalent comme elles absorbent bientôt tout le groupe. En dépit du sol brûlant qui chauffe les pieds, il faut avancer, ne pas hésiter, traverser. Déjà, quelques paroles angoissées vibrent dans l'air… sans échos.

Partout, des lueurs palpitent. Les premières coulées se précisent, dessinent leurs contours, jettent leur éclat éblouissant. Bientôt, c'est un embrasement très fort qui illumine la nuit. Alors les yeux brillent plus intensément, les visages s'animent.

Lentes, souvent étroites, les petites rivières de roche en fusion serpentent, se faufilent. Leurs mouvements sont souples, presque félins. Leur haleine torride nous frôle. Il faut chercher un passage, s'insinuer au milieu de ce lent travail de sape du magma, zigzaguer entre ces ruisseaux incandescents qui rampent ou s'étalent. Cette étendue tout juste solidifiée est maintenant suffisamment solide en surface pour que nous puissions la traverser. C'est alors qu'éclatent les premières exclamations angoissées, les premiers cris de révolte : « Guy, je ne peux pas ! C'est impossible ! C'est trop chaud ! » « Guy, ça brûle ! Mes chaussures ne vont pas résister ! » Pénétrer dans ce lent chaos ardent avec un groupe dont certains découvrent la lave pour la première fois n'est jamais vraiment facile, mais c'est toujours une expérience passionnante. Il faut rassurer, parler, convaincre : « Non, il n'y a pas de problème ! Tu peux traverser ! Viens avec moi ! »

Je dois prendre quelques mains hésitantes, les tirer en avant, doucement, sans les brusquer, mais fermement. Surtout, ne pas laisser les grosses semelles s'enflammer. Chacun a enfilé ses gants de protection et attaché son masque à gaz tout prêt, autour de son cou. Je marche calmement sur ce fleuve de pierre à haute température. Je me faufile dans ce dédale de feu, ouvre la voie, évaluant à chaque instant la solidité du sol qui parfois sonne creux sous mes pas. À quelques mètres de là, je devine des regards intenses ou des regards perdus… Il suffit souvent d'un petit geste de la main, d'une parole d'encouragement ou plus simplement d'un sourire pour que l'inquiétude ou la crainte disparaissent. Surtout, ne pas s'attarder, ne pas stationner. Interdiction de trébucher, de tomber. Être prudent, pas trop rapide, précis. Cette expérience, ils s'en souviendront toute leur vie !

J'aimerais poursuivre, traverser tout droit jusqu'à frôler la source incandescente qui illumine la nuit. Malgré un concert de protestations, chacun me suit en accélérant juste un peu le mouvement afin de soulager les pieds qui maintenant chauffent vraiment un peu trop. Raclements, glissements, des jurons fusent, des exclamations retentissent. Chocs mats des chaussures qui butent sur la lave brûlante. Des souffles, des respirations haletantes, saccadées se répondent.

Bien vite, je me rends à l'évidence. Toute cette zone est un peu trop risquée pour une première fois. Je décide de renoncer, d'obliquer, de passer à une distance suffisante. Ce brusque changement de direction me rebute un peu. Seul, j'aurais bien essayé de franchir cet espace mais, avec un groupe, il est préférable de rester raisonnable, de ne pas tenter le diable.

Je dois me résoudre à contourner cette énorme accumulation de lave incandescente soit en remontant sur les pentes au-delà de sa

source, soit au contraire en me rapprochant en direction de la mer, là où elle se divise en de nombreux petits bras plus faciles à traverser. C'est cette dernière solution que je choisis.

Dans cet environnement inhabituel pour beaucoup, c'est toujours un moment difficile que de prendre la décision de bifurquer brutalement ou, pire, d'effectuer un demi-tour. Ceci est souvent mal perçu. Aussitôt, le « capital confiance » est entamé. Le doute survient. Des voix s'élèvent pour demander un retour au point de départ : « C'est évident, on ne passera jamais ! » « C'est de la folie ! » Il faut alors élever le ton puis expliquer tranquillement que cette traversée ne comporte aucune difficulté majeure, qu'elle est même beaucoup plus facile que ce que l'on vient de faire. Lorsque la tension nerveuse difficilement évitable en de telles circonstances s'extériorise par quelques remarques acerbes, je feins de ne rien entendre ou réponds par une plaisanterie.

Les gens que j'accompagne ici sont tous passivement impliqués dans une aventure que je dois régler et pour laquelle ils me font confiance. À moi de trouver les limites ! Ces progressions en terrain instable, très chaud de surcroît, nous valent souvent quelques émotions, la plupart drôles… rarement dramatiques.

Je garde en mémoire l'image d'une jeune fille rencontrée au hasard d'un camping à Hawaii il y a quelques années. Celle-ci, après avoir écouté au cours d'un petit déjeuner les souvenirs exaltés de chacun rentrant d'une nuit passée sur les coulées, s'approche de moi et me demande avec une certaine insistance et aussi beaucoup de gentillesse si elle pourrait nous accompagner lors de notre prochaine sortie nocturne près des laves qui se jettent dans la mer. Je refuse : elle n'a évidemment aucun matériel approprié pour ce genre de randonnée, si ce n'est ses grosses chaussures. Puis j'hésite car sa grâce et sa jeunesse font que chacun s'empresse de lui prêter qui un masque

à gaz, qui une lampe, un sac à dos, une gourde, jusqu'à ce qu'elle soit complètement équipée.

Lorsque, quelques heures plus tard, nous cheminons au milieu de torrents incandescents sur un sol à une température à peine supportable, elle se comporte plutôt bien jusqu'au moment où, voulant rafraîchir son visage en feu – elle était de petite taille donc très près du rayonnement de chaleur –, elle ôte son sac à dos et, sans hésiter, le pose sur le sol pour se saisir de sa gourde. Avant que nous ayons eu le temps de dire ou de faire quoi que ce soit, le fond du sac se liquéfie, s'enflamme et tout son contenu se répand sur cet immense grill naturel qui l'absorbe et le brûle quasi instantanément. Je garde dans mes yeux l'image de son regard surpris, de son désespoir tandis que chacun protégé par ses gants tente de récupérer quelque chose, mais les flammes crépitent et avalent la totalité. Il faudra tout abandonner, même le sac. Quelques larmes furtives bien vite effacées par son beau sourire désolé, puis nous reprenons notre progression en jurant que la prochaine fois…

J'ai viré franchement au sud. Je me suis écarté de cette zone à la chaleur trop intense pour approcher celle où les conditions sont beaucoup plus supportables, ce qui a pour effet de rassurer tout le monde. Les faisceaux étroits des lampes frontales laissent apparaître des visages plus calmes, presque confiants. Cette angoisse si difficile à juguler chez certains a disparu. Chacun en quelque sorte rassuré par ce qu'il vient de vivre évolue avec plus d'aisance, même avec un certain aplomb. Il règne une ambiance presque détendue. La peur nous a frôlés mais les rires sont revenus.

Quand nous arrivons enfin à l'extrémité de cet immense plateau, nos yeux plongent tout à coup sur un vide horizontal, rutilant de lumière. À nos pieds, à une vingtaine de mètres en contrebas, nous découvrons le spectacle hallucinant d'une vaste terrasse nouvellement

construite sur la mer où partout la matière en fusion déferle. Jaillissant d'une multitude de failles ou de petits tunnels, elle rampe, ondule ou déboule dans une succession de mollesse ou de rapidité avant de se déverser dans les vagues en cascades étincelantes.

Empiétant chaque jour un peu plus sur les flots, ce delta de lave typique du littoral hawaiien n'est en fait qu'une plateforme très instable dont la durée de vie excède rarement deux ans. Dans une semaine, six mois ou une année, celle-ci brusquement, en quelques secondes, se détachera de la côte. Il y aura un très fort craquement, une déchirure et, dans un arrachement gigantesque, un vacarme terrifiant, tout ce large pan de terre de près d'un kilomètre de longueur s'ébranlera, glissera avant de s'engloutir dans les vagues furieuses.

Nous longeons maintenant le haut de la petite falaise qui délimite cette immense surface irriguée d'incandescences. Celle-ci n'est autre que l'ancienne ligne de rivage où il y a moins d'un an la terrible houle du Pacifique venait se fracasser. La côte depuis s'est avancée d'une bonne centaine de mètres, ajoutant quelques hectares de sol éphémère à la superficie de l'île. Derrière moi, les dix silhouettes qui se découpent violemment sur ce fond rougeoyant ont quelque chose de magique. Subjugués par cette beauté ensorcelante, fascinés par la liquidité de la roche, tous se sont arrêtés. Ils saoulent leur regard de ce spectacle unique au charme dangereux. De partout, le basalte fondu glisse sans répit avant de se jeter aveuglément dans les flots bouillonnants. Au-dessus, d'innombrables et tumultueuses colonnes de vapeur s'enroulent, grimpent en grosses volutes torsadées orange et jaune. Déchirées parfois par les trajectoires éclatantes de quelques explosions silencieuses, poussées par le vent, elles se déroulent, fuient, horizontales, en un long rideau mouvant. En bruit de fond, une vibration sourde, une rumeur continue de l'océan qui gronde. Vu

de ce belvédère, dans cette relative sécurité, ce spectacle a un effet presque euphorisant. Tous s'esclaffent, se libèrent, extériorisent bruyamment leur joie.

Après quelques instants d'observation, nous grimpons sur de vieilles roches solidifiées et froides dominant le plateau. Telle la terre promise, intercalé entre deux étendues de lave en fusion, un large relief très sombre se dresse à une bonne douzaine de mètres au-dessus de la zone que nous venons de parcourir. Ce site que je fréquente régulièrement et que j'utilise chaque fois comme camp de base a l'immense avantage d'être suffisamment surélevé pour être en principe à l'abri des coulées. Il domine toute la surface qui draine le magma issu du Pu‘u ‘O‘o. Enfin, nous posons les sacs.

Ici, le volcan poursuit son lent travail d'envoûtement. Certains se sont assis, silencieux dans une contemplation muette, les yeux perdus dans tout ce rouge pour cacher leur trouble. D'autres plus volubiles disent leur émerveillement d'être vivants au milieu de ce brasier. Même si la plupart essaient d'emprisonner dans le boîtier de leur appareil photographique des images arrachées à la nuit, je sais que seule la mémoire sera capable de rendre compte de ces moments qu'aucune photo ne pourra jamais traduire.

Légèrement en retrait, je reste là dans l'obscurité à les écouter. C'est alors qu'Isabelle, toujours un peu réservée, s'avance près de moi et me demande si je vais aller faire « une petite reconnaissance » sur cette partie la plus active. Elle me connaît bien. Elle sait aussi apprécier les dangers, mesurer les difficultés. Ce n'est pas la première fois que nous nous retrouvons ensemble sur un volcan en éruption. Elle aimerait bien m'accompagner ! André et Michel, qui ont entendu notre conversation, me font part de leur désir de se joindre à nous. La connaissance rationnelle des risques ne peut enrayer la force d'attraction qui les pousse à approcher encore. Curieux, avides de

sensations, ils veulent pénétrer l'intimité du volcan. « Qui veut aller faire un tour sur la terrasse ? » J'ai posé la question en parlant lentement, en appuyant bien sur les mots. Aucune voix ne s'élève si ce n'est quelques paroles de surprise ou de réprobation. « Ok, c'est d'accord, nous irons tous les quatre. »

À quelque distance de là, la paroi presque verticale circonscrivant cet espace labouré d'ardentes lueurs est entaillée par plusieurs gradins qui s'étagent en petites marches jusqu'à se transformer progressivement en une pente bosselée, arrondie, recouverte d'une couche crissante. Torche, masque à gaz, eau, appareil photographique, batteries, trépied. « Vous n'avez rien oublié ? » Tandis que nous descendons, je rappelle qu'à partir de là les dangers potentiels sont réels, nombreux, et que nous devons tous rester extrêmement attentifs et vigilants. J'insiste sur le fait que personne ne doit s'écarter de ma trace, que nous devons toujours rester groupés, à quelques mètres les uns des autres. Ce dernier avertissement a pour effet de rendre chacun silencieux. J'énumère alors brièvement les différentes difficultés auxquelles nous pourrions être confrontés.

À tout moment, un tunnel d'alimentation peut s'écrouler ou se boucher, la lave se mettre alors en pression et jaillir brusquement n'importe où sous forme de « fontaines » verticales de plusieurs mètres de hauteur ou de fougueux torrents qui dévalent vers la mer à des vitesses souvent incroyables.

Tout au bord de la côte, là où la matière en fusion se jette dans les flots, la roche est presque toujours en surplomb. Attention ! Ceux-ci sont fragiles et peuvent se rompre brutalement sous le poids d'un homme. De même, une brusque « saute de vent » peut dévier momentanément les abondantes exhalaisons gazeuses échappées de la mer, nous plongeant ainsi en quelques instants dans des vapeurs toxiques chaudes et très denses. Même avec un masque à gaz, le

retour n'est pas assuré car un épais brouillard réduit alors la vision à quelques dizaines de centimètres seulement. Il faut savoir rester calme et attendre que les fumées s'écartent, que la visibilité progressivement se rétablisse.

Nous devons aussi nous méfier des rapides changements de débit des coulées. Si le volume des laves en contact avec l'eau augmente subitement, ceci peut se traduire par des explosions sous-marines assez violentes avec projections de lambeaux incandescents qui souvent retombent sur la terrasse.

Enfin, le danger le plus fatal et en même temps le plus difficile à apprécier est cette rupture déjà évoquée, cet énorme arrachement d'une partie ou de la totalité de la plateforme qui se produira forcément dans les jours à venir. Mais, aujourd'hui, j'ai confiance, je n'ai pas noté d'ouvertures significatives de nouvelles fractures parallèles à la côte, ni d'élargissements sensibles des quelques failles qui fendent déjà la terrasse principalement dans sa partie est depuis ma dernière visite. Aucun signe ne laisse présager qu'une brutale séparation est imminente. Si à cette heure ce risque n'est donc pas totalement exclu, il reste néanmoins très limité, improbable.

Je suis alors bien loin d'imaginer que ce phénomène, indescriptible pour qui ne l'a pas vécu, se produira non loin d'ici, trois années plus tard, alors que mon fils Tanguy guide une équipe de télévision sur un site similaire. Si à cette occasion ils vont perdre la totalité de leur matériel de prise de vue, tous n'auront la vie sauve que grâce à sa brutale réactivité lorsque le sol sans aucun signe précurseur s'enfonce tout à coup sous leurs pieds d'une dizaine de centimètres tandis que, simultanément, une longue fracture déchire la terrasse où ils se trouvent. Ce dernier phénomène précédera de quelques secondes seulement le terrifiant glissement, le temps d'une fuite éperdue…

Un dernier escarpement, quelques rochers brisés, nous contournons un relief, enjambons une crevasse et prenons pied sur cette terre nouvelle vibrante de chaleur. Émotion étrange en même temps qu'exaltante. Vues d'ici, les colonnes de vapeur en bordure de mer prennent des proportions démesurées. Dans chaque regard se devine maintenant une pointe d'anxiété, doublée d'impatience.

Par simple souci de sécurité, je demande à tous de mettre les masques à gaz sur le visage. Chacun ainsi transformé en insecte géant un peu énigmatique voit sa confiance se renforcer. Beaucoup plus qu'une simple protection, ces masques rassurent et nous confèrent des pouvoirs qui vont nous permettre de pénétrer des zones sans eux inaccessibles.

Édifiée en quelques mois, cette terrasse en faible pente est étagée sur trois niveaux bien marqués, délimités par des petits ressauts. Dans cette partie supérieure, surgissant de plusieurs fissures écarlates, la lave coule d'un mouvement lent et régulier que rien ne trouble. Elle roule ses ondes sans heurt, sans passion, comme autant de veines rouges qui s'épanchent vers la mer. Son inquiétante lueur qui donne aux reliefs des volumes disproportionnés accentue les traits de nos visages, leur confère une intensité presque dramatique.

Par moments, des claquements secs comme des coups de feu font vibrer les roches. Ces cassures locales et imprévisibles sont dues à l'accumulation de tensions internes qui, soudain, se libèrent. Si celles-ci sont relativement fréquentes en de tels lieux, elles n'en demeurent pas moins très impressionnantes.

Personne ne prononce une parole. Chacun lit dans les yeux de l'autre la même lueur d'excitation, parfois la même angoisse. Entre nous maintenant, bien plus qu'un accord, de la complicité, une entente. Lorsque nous sautons sur le deuxième niveau intermédiaire plus chaotique, le bruit des vagues qui ricochent sans fin se mêle aux

sifflements des fumerolles violemment expulsées de nombreuses fractures. Ici règne un puissant climat d'insécurité. Même si je suis familier de ces espaces à haut risque, je sais que le danger à présent est permanent et qu'il peut venir de toute part. Une ambiance pesante imprègne cette aire relativement restreinte.

Soudain, à quelques mètres de là, nous surprenons un curieux phénomène. Une dalle sombre assez massive lentement se soulève d'une dizaine de centimètres puis retombe. Encore une fois, elle essaie de se relever puis s'affaisse. Lorsqu'enfin, comme sous l'effet d'un immense effort de volonté, doucement elle se redresse et bascule, elle livre passage à un abondant flot de roche fondue qui se précipite, s'étale, nivelle tout, éclairant une vaste portion de la terrasse d'une violente lumière jaune. Nous reculons précipitamment tandis qu'une activité bouillonnante se déclenche aussitôt près du point de sortie. De grosses bulles de gaz en rapide expansion gonflent alors à sa surface et éclatent, projetant des lambeaux encore liquides dans toutes les directions.

Nous contournons cet espace un peu trop actif jusqu'à trouver une série de petites marches assez friables qui nous permettent de descendre et d'atteindre enfin le dernier palier. Nous sommes à peine à une douzaine de mètres de ce nouveau rivage en formation où les coulées s'engloutissent dans le Pacifique, où les tunnels débitent leurs flots de lave, où la terre accouche, mais nous ne pouvons rien voir encore. Il nous faut nous approcher jusqu'en lisière de l'océan. Derrière le trait sombre de la côte, c'est une véritable tempête de lumière qui agrandit son faisceau, déverse son flux, se réfléchit sur l'écran agité des vapeurs. Quelques fractures laissent échapper des gaz acides, suffocants, irrespirables sans nos masques.

Têtu, un peu crispé, luttant contre la peur, André me suit pas à pas. Si près, j'ai la sensation pourtant de ne plus rien maîtriser. Si

parfois j'hésite devant ce présent trop instable, ces éléments impossibles à cerner, si je me sens inquiet, personne ne doit s'en rendre compte. Deux mètres encore… Vacarme assourdissant des vagues qui martèlent la roche. Sous nos pieds, nous percevons une vibration sourde, puissante, de basse fréquence qui entre dans le corps, qui ne s'arrête jamais. Des fumées rampantes masquent maintenant les irrégularités du sol. À chaque pas, j'avance une jambe prudemment, cherchant à deviner le piège d'une faille traîtresse. Tous mes muscles tendus, le cœur battant, enfin je me dresse sur le point le plus haut de cette bande littorale toujours inachevée.

Partout, la lave dévale en cascades éblouissantes ou s'enfonce, pesante, au milieu des vagues. Grandiose, ensorcelant spectacle ! Tout au long de la côte, des torrents de feu liquide bondissent jusqu'à la mer, des langues étincelantes tracent leur chemin vertical dans les falaises, des tunnels vomissent de fougueux flots de magma. De toutes parts, des jaunes aveuglants, des rouges éclatants. J'ai rarement vu à Hawaii une telle intensité dans l'activité effusive.

Lorsque tout le monde se retrouve enfin au bord de cette plateforme qui surplombe les flots d'à peine une dizaine de mètres, c'est le même saisissement, la même apesanteur, la même joie, qui mangent les visages. Michel et André me serrent la main. Isabelle a relevé son masque à gaz sur ses cheveux. Elle m'embrasse et répète sans cesse : « C'est trop beau ! C'est trop beau ! Je n'arrive pas à le croire ! » Elle en oublie même de photographier. Dans chaque profil creusé d'ombres, je découvre, éclatant de lumière, le même regard étonné, fasciné. Je ne me lasse pas de les entendre répéter : « Regarde, regarde ! » Seuls ceux qui ont déjà pénétré ces étendues hachées d'incandescences ou approché les laves vivantes peuvent imaginer cette ivresse ! D'un revers de main, nous essuyons les

gouttes de sueur acide qui ruissellent sur nos visages et attaquent la peau.

Parfois, une vague plus haute que les autres, après avoir traversé des milliers de kilomètres, déferle avec un bruit de tonnerre, court tout au long des falaises, recouvre les cascades en fusion, les dévore, les éteint. On perçoit alors des rugissements pendant que de puissantes gerbes crépitantes jaillissent, rageuses, verticales. Sous l'impact, une multitude de fragments de lave arrachés, rouges encore, flottent quelques instants au milieu de gros tourbillons laissant échapper des gaz qui fusent en sifflant avant de disparaître, entraînés, avalés par le reflux tandis que de partout l'incandescence des coulées renaît aussitôt. Objet d'une perpétuelle lutte antagoniste entre ces deux éléments opposés, chaque heure, chaque jour durant, les côtes ici se façonnent en des constructions fragiles.

Quand le vent parfois rabat sur nous son nuage de gaz nocifs, durant quelques secondes nous sommes cernés, enveloppés par une petite tornade de cendre mouillée et acide. Emprisonnés dans cette étendue molle, sans aucune visibilité, nos pieds bien ancrés, nous restons immobiles à attendre que la nappe se dissipe. Une vague plus violente se fracasse sur les rochers et nous arrose d'écume très chaude comme pour nous rappeler que tout ici est dangereux, fuyant, en équilibre instable.

Même si je reste mobilisé par une concentration quasi constante, une attention que je ne relâche pas, je sais que nous ne pouvons rester plus longtemps. Michel voudrait prolonger encore ces instants extraordinaires. Isabelle se fait suppliante. Ils ont tout oublié, la peur, la fatigue, l'angoisse, même le lieu où ils se trouvent. Seul André semble être conscient de la fragilité du décor qui nous entoure. Je reste ferme dans ma décision. Nous partons. Pour le retour, je préfère m'écarter sensiblement du cheminement suivi à l'aller en prenant

l'option de longer un peu la côte en direction de l'est avant de m'élever à nouveau sur les terrasses. Cet itinéraire se déroule dans un espace apparemment plus tranquille.

Lorsque nous retrouvons le reste du groupe, nous n'échangeons que quelques mots. Intensité des regards. L'expérience que nous venons de vivre se passe de paroles, ou peut-être les souvenirs sont-ils encore trop forts pour être exprimés autrement que par un léger sourire ou une tape amicale sur l'épaule de celui qui est resté. Même si la fatigue a un peu creusé les traits, tous ont réussi une sorte de pari qu'ils avaient fait avec eux-mêmes.

Maintenant que chacun est en sécurité au bivouac, j'ai soudain une irrésistible envie de retourner seul sur la terrasse pour faire moi aussi quelques photos. Alors que je m'approche pour la deuxième fois de cet espace cisaillé d'incandescences, l'esprit libre, dégagé de toutes contraintes, je suis envahi par une joie étrange, un peu inquiète. Ici plus qu'ailleurs, la solitude exaspère les sensations. Immobile sous un quartier de lune qui tangue entre de cotonneuses nuées rouges, j'entends le chuintement des vapeurs, le bruit de la mer comme une respiration, le glissement des laves. Je ressens une émotion bizarre, profonde, semblable à celle que j'éprouve quand j'écoute une très belle musique la nuit.

Même si ici je suis un peu « chez moi », cette nouvelle incursion dans cet espace que je connais aussi bien qu'il est possible de connaître ce type d'endroit, je suis conscient que je dois la prendre très au sérieux dès lors que je suis seul à la réaliser. Tandis que je traverse lentement une surface hérissée de débris scoriacés très chaude, je remarque à l'extrémité ouest de la terrasse, assez loin, à quatre, peut-être cinq cents mètres, plusieurs splendides « robinets » – ces puissants jets de lave aux courbes harmonieuses – crachés par

quelques tubes ouverts en pleine paroi. Leur déchaînement, leur beauté, agissent sur moi comme un aimant.

Aussitôt, je me dirige vers cet ensorcelant phénomène assez fréquent à Hawaii et toujours aussi attirant. Je parcours alors sur toute sa longueur cette banquette littorale prolongée par une minuscule plage jusqu'au point où la paroi qui la borde pénètre à angle droit dans les flots sous la forme d'une massive avancée rocheuse fermant cette dernière partie accessible de la côte. C'est ici, de cet imposant promontoire, que la roche liquide jaillit sous pression avec une vitesse et un débit inimaginables. Rageusement expulsée de plusieurs petits tunnels en conduite forcée situés à six ou sept mètres au-dessus de la mer, elle gicle dans l'espace à l'horizontal, pèse de toute sa vigueur, puis s'arc-boute, s'incurve en courbes parfaites, avant de plonger d'un trait droit dans la mer où elle disparaît en spirales bouillonnantes. Il règne en ces lieux une tension, une violence si perceptible qu'un instant j'hésite à approcher encore. Pourtant, insensiblement, je m'avance jusqu'à traverser cette petite surface de sable noir où de grosses vagues bouillantes déferlent. Une lumière acérée, tranchante, cisèle les roches qui à quelques mètres de là vomissent leurs langues embrasées. Pendant que j'observe et photographie ces fantastiques jets de magma, brusquement une large faille s'ouvre derrière moi au pied de la falaise, libérant un puissant courant de basalte en fusion qui fonce vers la mer. C'est l'intensité grandissante de la lumière plus que la chaleur pourtant perceptible qui me force à me retourner.

Le temps d'un éclair, lorsque je prends conscience du danger, il est trop tard. De gros bouillons ardents pénètrent déjà dans les vagues. Impossible de fuir. La lave vient de m'emprisonner par surprise. Je regarde médusé le piège qui vient de se refermer. Une abondante coulée qui ne cesse de grossir désormais me barre la route. Son

inéluctable reptation vient de condamner toute possibilité de retour. Je suis cerné. Tout a été si rapide que je n'ai pas fait un geste, pas prononcé une parole, pas même une exclamation. Je retiens encore ma respiration. Les mots restent en suspens dans ma gorge. J'entends seulement mon sang qui cogne contre mes tempes. Je suis de l'autre côté de ce torrent incandescent qui me sépare de la liberté, de l'autre côté de ces quelques secondes qui viennent de m'enfermer.

Plusieurs fissures décalées les unes par rapport aux autres s'ouvrent encore et libèrent deux nouveaux épanchements qui se propagent rapidement et viennent se souder à cet espace torride. Je respire un peu plus vite. Je fixe cette hémorragie de magma, cette surabondance de matière qui m'isole, qui s'élargit encore. Je ne pense pas. Je suis abasourdi. Des instants d'une telle intensité échappent au temps. Je refuse encore d'imaginer les événements qui se préparent. Tétanisé par l'émotion, je perçois simplement un étrange sentiment d'irréalité qui jaillit du vertige d'être seul.

Dans une chaleur redoutable, l'inquiétante échancrure vomit ses flots impétueux. Jaune clair, ininterrompus, presque lisses, ils se précipitent devant moi tel un terrifiant tapis roulant de basalte en fusion unissant la paroi surplombante et infranchissable à l'infernale ruée des vagues brûlantes qui rongent la plage. Celles-ci, portées par leur élan de balancier, frappent la lave avec une force étourdissante, la soulèvent, l'écartèlent, la déchirent en d'innombrables fragments rougeoyants, puis se ramassent, se retirent. Vaporisées par ce contact à mille cent degrés, des masses d'eau salée transformées en vapeur jaillissent par saccades tandis que le terrible flux incandescent aussitôt se gonfle, bondit, s'étale à nouveau, recouvre en quelques secondes le sable ruisselant.

Cette fois, c'est sérieux. Je commence à prendre vraiment la mesure de ce qui m'arrive. Rarement j'ai ressenti aussi intensément

ma culpabilité. À évoluer sans cesse aux grisantes frontières des limites, j'ai approché du vrai danger : l'habitude… et peut-être aussi une trop grande confiance en moi qui font que, même sans ignorer les risques, je n'y ai pas attaché suffisamment d'importance. Un manque de vigilance, quelques secondes d'inattention et à présent, entre mon groupe et moi, il y a la largeur d'une coulée, l'inconnu des instants à venir.

Je ne vois plus que ce torrent de pierre liquide orange et or, que cette masse arquée, tendue qui ne cesse de s'enfler. Son débit augmente. Elle s'étale, toujours plus rapide, plus dangereuse. On dirait qu'elle s'installe, se prépare à durer. Impuissant, je constate par le regard. J'évalue par quelques onomatopées. J'essaie de raisonner, de réfléchir, mais il n'y a rien à comprendre. Je suis désemparé, sans réflexe, dépassé par la vitesse de cet événement sur lequel je n'ai aucune prise. C'est tellement impressionnant que je n'ai pas bougé de place. Immobile, bousculé par une foule d'images insaisissables, j'observe la scène sans oser anticiper ce qui va suivre. Insupportable vérité. Je me sens accablé sous le poids de mon affligeante responsabilité.

Malgré moi, mes yeux errent à la recherche d'un passage qui, je le sais bien, n'existe plus. Aucune possibilité d'escalader cet impressionnant escarpement de roches lisses tout en dévers qui pénètre dans les flots. Quant à la mer, même en faisant abstraction de la violence des vagues, la température de l'eau proche de l'ébullition est suffisamment dissuasive. C'est sans conteste la situation la plus dramatique à laquelle j'ai été confronté depuis que je fréquente les volcans. Ici, plus de compromis, pas de concession. Je suis réellement cerné de tous côtés. Impossible de battre en retraite. Les pires scénarios défilent dans ma tête.

Alors, je tente de réagir, de me reprendre, de me rassurer, d'imaginer que ce n'est peut-être qu'une coulée éphémère, que son débit bientôt va ralentir, diminuer jusqu'à ce qu'une fine croûte de refroidissement me permette de la traverser. Je vais chercher dans ma mémoire des exemples plus fous encore de personnes coincées, bloquées par les laves et qui s'en sont sorties miraculeusement.

Après la surprise, l'angoisse. La peur ne m'envahit pas immédiatement. Je sais que je dois rester calme, lucide, essayer de respirer à fond, réfléchir, ne pas m'affoler, mais soudain, sans crier gare, elle arrive… brutale, elle pose sa lourde main sur mon épaule. C'est une peur atroce, ignoble, absolue qui s'empare de moi, me paralyse, m'empêche de raisonner. Dans ces conditions extrêmes, il faut très peu de temps pour rencontrer ses limites. Le tragique de ma situation m'apparaît dans toute son horreur mais je reste conscient que, si la panique me gagne, je suis foutu. Je dois me ressaisir, chercher une solution, garder un brin d'espoir.

Le temps passe doucement, inconsistant, sans que le débit ne ralentisse ou se stabilise. À moins d'un kilomètre de là, dans une ou deux heures, mon groupe va commencer à s'inquiéter, à s'affoler peut-être. J'ai avancé de quelques mètres. Je me suis approché de la coulée. La tête en arrière pour protéger mon visage de la chaleur, le souffle court, je vois qu'elle continue de grossir, de s'élargir, et avec elle le poids de la peur. Si sur un volcan en activité l'imagination fait souvent plus peur que le réel, aujourd'hui le réel dépasse l'imagination. Menaçante, redoutable, obsédante, la masse éblouissante avance, glisse avec de grosses bulles qui éclatent maintenant à sa surface. Parfois même, elle transporte de petits blocs enrobés de pâte incandescente qui tournent et roulent en silence. Si près, la température est terrible, infernale. Son haleine brûlante entre

à l'intérieur de mon corps. Derrière ce mur aveuglant… la liberté. Terrifiante solitude…

Gonflée, lourde, bandée, la lave déborde progressivement de son chenal, s'écarte, s'approche, grignote peu à peu la surface autour de moi, m'oblige à reculer. Ma petite plage progressivement se rétrécit. Et comme une catastrophe ne vient jamais seule, c'est à cet instant que je constate que la marée est en phase montante ou, peut-être plus simplement, que la force des vagues est en train de croître et qu'il va bientôt être impossible de rester ici. Au fur et à mesure que le temps s'écoule, mon espace se referme, se réduit davantage. Implacable, injuste, la coulée prend ses aises, envahit peu à peu la zone encore libre. Elle s'approche, me repousse. Je suis progressivement acculé contre la falaise. En fait, plus qu'un élargissement, je note plutôt un glissement de la lave dans ma direction. Son débit semble s'être stabilisé. Elle flue, unie, lisse, rayonnante, tandis qu'un lent cyclone torride tourbillonne au-dessus. Sa largeur ne doit pas excéder six mètres. Sa clarté est insoutenable. Une fois encore, je bats en retraite devant cette fournaise (étrange, comme revivre ces instants par l'écriture fait ressurgir la brûlure sur ma peau). Je n'ai plus rien à boire. Une soif absolue dessèche ma gorge. Emprisonné sur quelques mètres carrés de sable noir, face à ce vertigineux promontoire d'où jaillissent toujours les flots de lave qui font bouillir la mer, tout prend des proportions de cauchemar.

Et comme si tout cela ne suffisait pas, je suis brusquement entouré par un ballet de masses cotonneuses informes à l'odeur âcre qui s'entrelacent, me cernent, s'enroulent un instant autour de moi avant de relâcher leur étreinte moite et de s'effilocher. Le vent qui, jusqu'alors, rabattait les vapeurs vers le large vient d'infléchir sa direction. Les fumées s'écartent puis à nouveau se referment, faisant varier la lumière. Les gaz nocifs dérivent lentement vers moi. L'air

surchauffé devient suffocant. J'ajuste mon masque. Englué dans cette nappe épaisse, j'attends que le plafond se dégage. Enfin, le nuage s'éloigne, quitte le littoral, reprend sa direction initiale.

Parfois, des vagues plus grosses que les autres m'obligent à me replier, rétrécissant ma portion de sol encore libre. Elles se brisent toujours plus haut, gagnent peu à peu du terrain. De leur mouvement régulier, elles s'approchent, bouillantes, me refoulent. Elles ont tout leur temps… Mon territoire se resserre, diminue. Les événements se succèdent, inexorables. Je sais que bientôt je n'aurai plus le loisir de la réflexion. Le pire tout à coup est devenu possible, probable. Doucement, je me rapproche de cette extrémité encore inconnue de la peur.

Cette fois, la houle me repousse, me plaque presque contre la falaise. Maintenant, tout près de moi, la roche en fusion plante ses griffes dans la mer. Dans une espèce d'acharnement, les vagues se soulèvent, se cassent, arrachent des débris calcinés qui se heurtent, s'étirent en rampant jusqu'à mes pieds puis se retirent, emportant leur lot de radeaux vermillon qui refluent vers le large. Bruit de succion, énorme brassage, concert de raclements, de chuintements. Chaque fois brisée, aussitôt reformée. L'or de la coulée renaît, s'étale, bouillonne. Je regarde, je regarde de toutes mes forces avec une attention presque douloureuse cette zone de conflit permanent où se situe peut-être mon unique planche de salut. La lave ici a déjà gagné quelques mètres sur l'océan, dessinant un petit lobe qui matérialise une zone où la roche incandescente recouverte par les eaux résiste. Même si cette observation n'entretient qu'une illusion, elle allume chez moi un semblant d'espérance. Je me force à croire que c'est là la seule possibilité pour tenter une traversée.

Dans mon espace qui se réduit à chaque vague, la température ne cesse de grimper. Attendre ? Je ne peux plus. Espérer une

amélioration ? C'est comme souhaiter un miracle. Je sais que, dans les minutes qui vont suivre, la situation va empirer jusqu'à devenir intenable. Le délai est passé, persister ne fait que reculer l'instant fatal. Par simple réflexe, je voudrais encore soupeser les risques. Mais il n'y a qu'un plateau dans la balance ! Même si ceux-ci sont démesurés, il n'y a aucune alternative. Je dois m'échapper d'ici. C'est la seule, l'unique solution. Si j'attends encore, peut-être n'aurais-je même plus cette possibilité. Ma décision est prise mais je reste là sans bouger, figé, tétanisé face à cette surface mouvante qui roule ses ondes écarlates. C'est cette zone de chaleur dévorante que je vais devoir traverser… qu'il va falloir traverser… qu'il faudrait savoir traverser ! Pour l'instant, la peur, une peur ignoble, absolue, m'immobilise. Je tente de rassembler quelques pensées raisonnables dans mon esprit vidé par une panique instinctive, mais je n'y parviens pas. Alors, j'essaie de me rassurer en me remémorant combien de petites coulées nous avons franchi avec mon ami sicilien Pippo sur les flancs de l'Etna. Mais, ici, je sais très bien que la fluidité des laves est différente. Ici, sa largeur m'effraie, sa température, son débit, sa vitesse, ne sont pas les mêmes. Le jeu est terriblement dangereux, mais ai-je le choix ?

Maintenant que j'ai pris cette résolution délirante, presque désespérée, je fais et refais mentalement et visuellement le parcours. L'œil fixé sur l'autre rive, je calcule le nombre de pas pour traverser cet enfer. J'évalue les difficultés tout en tentant d'imaginer les quelques secondes où tout va se jouer. J'essaie de délimiter une zone adéquate. Mais comment trouver le bon moment, la juste mesure, entre les vagues rageuses qui bousculent puis attirent ? Si cette observation allume chez moi un faible espoir, paradoxalement elle m'affole puisque j'ai plus peur d'être entraîné dans l'eau bouillante que de traverser cette surface incandescente en mouvement. Si, ici,

les notions de distance et de durée ne sont plus que des mots dérisoires qui ne veulent plus rien dire, je sais toutefois que la température va atteindre, dépasser peut-être mille degrés centigrades au niveau de mes semelles. Impossible de marcher directement à l'aplomb de ce brasier… c'est une certitude car la chaleur rayonnante brûle ! J'ai besoin qu'une fine pellicule liquide fasse écran… je dois d'abord laisser la vague la recouvrir.

C'est quand la lumière vacille, quand l'eau commence à s'étaler en grésillant sur les incandescences qu'elle n'arrive pas à éteindre que je devrai m'élancer. C'est ici que se situe l'instant clé, le moment critique, ce point d'équilibre précaire où les mouvements contraires s'annulent avant que le cycle de la respiration infernale ne recommence. J'aurai cinq, peut-être six secondes pour marcher sur cette peau malléable qui avance encore. Six secondes au cours desquelles je ne devrai pas me laisser renverser par le choc de la vague qui approche, ni me faire aspirer par son puissant et terrifiant reflux. Six secondes, c'est une vie entière quand tout peut basculer d'un seul coup. C'est au moment où l'eau se repliera sur elle-même dans une longue rumeur sourde qu'elle mettra à nu la coulée, avant que la lave fluide à nouveau jaillisse et s'écoule en un clin d'œil, qu'il me faudra avoir terminé cette diabolique traversée. Je suis conscient que le risque est sévère.

Je sens la brûlure de la lave sur mon front, sur mes épaules, à travers le fin tissu de mes vêtements. Ma langue collée au palais remue avec difficulté dans ma bouche asséchée. Cerné par cette chaleur de four qui me repousse, je n'ai plus la possibilité de reculer ou d'attendre. Rythme indécis du temps qui tout à coup s'accélère. J'ai boutonné ma chemise jusqu'au cou. J'ai relevé le col, baissé mes manches. Mon masque à gaz recouvre mon nez, ma bouche. J'ai dissimulé au mieux toutes les surfaces de peau directement à

l'aplomb de la lave. Pendant une très brève durée, je vais devoir affronter une température extrême que le corps normalement ne peut supporter sans brûlures graves, voire irréversibles. Je dois protéger aussi mes yeux, mes poumons. Mes chaussures surtout ne doivent pas s'enfoncer sous la fine pellicule plastique qui recouvre le flot incandescent lorsque l'eau la submerge.

À présent, tout réside dans le choix de l'instant. Je rassemble toute mon énergie, tout mon courage, toute mon attention. Je suis prêt, concentré, impatient d'en finir. Une fois encore, la mer allonge sa vague qui monte, roule et frappe la nappe éblouissante. Les vannes s'ouvrent. Fracas ruisselant. La surface jaune d'or passe au rouge. C'est maintenant.

Des furies orangées ou vermillon tournoient tout près de moi. Je ne respire plus. J'ai pris appui sur mon pied gauche. Je vais lancer le droit dans la fournaise. À peine ai-je amorcé le geste qu'une chaleur effarante, totale, inexprimable bloque mes pensées, annule mes mouvements. Tout mon être se révolte, hésite et, à l'ultime seconde, recule, renonce. Impossible d'aller au-delà. Je bats piteusement en retraite. De grosses braises incandescentes s'échouent à proximité. Pendant que ces mottes fumantes agonisent sur le sable, j'essuie machinalement la sueur qui dégouline de mon front. Je n'ai plus d'orgueil. J'ai peur. Une peur panique, infâme, sinueuse qui me paralyse.

Je sais que la mort est là, bien présente dans toute son horreur physique, et que dans quelques minutes pour moi tout peut s'arrêter. Je sais aussi que je n'ai plus le choix, que je dois recommencer, réussir, que je dois croire à la chance. Pour cela, il me faut absolument rester lucide, maître de moi, attentif pour décider du moment. Vexé par cet échec, je me tiens un discours si violent, si vrai, si primitif qu'il ne recèle plus aucune interrogation. Ma peur se

durcit, se transforme en rage, en colère. Je sens monter en moi une irrésistible détermination, une sorte de hargne pathétique qui dépasse mes appréhensions.

Quand j'entends le sourd grondement de l'eau déchaînée qui revient, je suis dans le même état d'esprit que celui qui sur un coup de dés va jouer toute sa fortune. La vague gonfle, éclate, s'étire, étend ses ramifications… remous… turbulences… La lumière recule. Je bloque l'air dans mes poumons. Au moment où l'écume crépitante se rue entre mes jambes, je lance un pied en avant, puis l'autre sur cette masse ardente, bombée, ruisselante qui progresse encore. J'ai fait le premier pas décisif. J'ai franchi la limite. Je pénètre dans le brasier. Chaleur abominable, dévorante qui anéantit la vérité des mots. Chaleur extrême qui brûle ! Mais comment parler d'une fournaise à ceux qui n'ont jamais été brûlés ? L'air est torride, compact, solide. Ma vue se trouble, les images oscillent. La base de mon pantalon se racornit, se recroqueville. Mes chaussures s'enflamment, mes semelles fondent. Odeur puissante du caoutchouc qui se consume. Paupières plissées, presque fermées, mâchoires serrées, je n'ai aucune pensée, aucun mot. J'avance mes jambes dans une sorte d'inconscience, d'effarement sans fin jusqu'à parvenir à cet état de transe, à cette fureur quasi sacrée qui décuple les forces, repousse la douleur et rend possible des prodiges. En moi, une volonté, une force désespérée. C'est ma vie qui est en jeu.

Sous mes pieds, je sens l'étreinte molle et fragile de la lave avec son impitoyable chaleur. Je marche sur un sol élastique qui avance. Ce n'est plus une réalité solide. Surtout, ne pas tomber. Ne pas tomber, ne pas m'enfoncer, ne pas respirer, ne pas brûler mes bronches. J'ai replié mon bras en écran devant mes yeux pour tenter d'atténuer cette température si cruelle. L'autre main lancée en avant tente de repousser, d'écarter par brassées le terrifiant rayonnement,

mais la chaleur démentielle brûle mon visage, mes poignets, mord ma peau. Elle me cuit littéralement le dessous du menton, le lobe des oreilles, le front, le cou. De ces quelques secondes hors du temps, hors de tout, je ne me souviens que de ces milliers d'aiguilles qui me transpercent. L'enfer, cela dure une éternité.

Déjà, la masse d'eau reflue, pèse de toute sa force, tente de me déséquilibrer, mais je résiste. Lorsque le flot aveuglant aussitôt la remplace, renaît, se précipite, que la lumière ruisselle de partout, j'atteins l'autre rive. J'étouffe, je suffoque. Je vide mes poumons et, de toutes mes forces, je hurle. J'ai réussi ! J'ai traversé. Je suis vivant, brûlé certes, mais vivant. Joie déchirante…

Malgré la douleur qui se précise, grandit, je tape des pieds pour éteindre les flammes qui s'acharnent encore sur mes semelles. Malheureusement, la chaleur emmagasinée dans mes chaussures noircies maintenant informes, ratatinées, ne cesse de croître. C'est insupportable, un vrai supplice ! Si je pouvais seulement les arracher, extraire mes pieds de ce four infernal qui poursuit sa cuisson. Mais ici, comme sur toute la surface de cette vaste terrasse, je sais très bien qu'il est impossible de trouver un espace tempéré où je pourrais m'asseoir et me déchausser. Partout, une température impitoyable rayonne du sol. J'avance de quelques mètres en titubant. Des larmes salées coulent de mes yeux à peine entrouverts qui me font mal. Je ne distingue plus les détails. Les images sont brouillées. À cet instant, je n'éprouve que la satisfaction presque animale d'avoir sauvé ma peau.

Je n'ai plus une goutte de salive. Entre mes dents toujours serrées, je respire à petites goulées l'air surchauffé. Il me faudrait un peu de temps pour reprendre mes esprits, détendre mes nerfs, fixer ma pensée. Si ce n'était l'insidieuse morsure du feu qui déchire la plante de mes pieds et cette soif qui brûle ma gorge, je pourrais me laisser aller à un certain apaisement, mais il m'est impossible de m'arrêter, et

pour cause ! La semelle et la coque de mes chaussures ont fondu. Elles ont littéralement coulé jusqu'à former sous chacune d'elles une sorte de plaque sans relief, presque lisse, très large, qui déborde irrégulièrement tout autour. Celles-ci devenues encombrantes, glissantes, sont à présents trop minces, beaucoup trop fines pour m'isoler de la température du sol. Je n'ai quasiment plus de protection, j'ai l'impression de marcher sur des tessons de bouteilles ! Mais qu'importe, je n'ai plus qu'une seule idée en tête : remonter le plus vite possible sur le plateau. Pour cela, il me faudra une vingtaine de minutes au moins… peut-être plus.

Tandis que je progresse non sans difficulté sur un sol horizontal haché de fractures rougeoyantes, mes yeux éclaboussés de lumière fouillent péniblement le sol à la recherche des zones les plus sombres. Ils ont du mal à me guider. J'évite les secteurs accidentés, contourne les coulées. Dans mes chaussures de clown, je continue de cuire lentement. Fertile en nuances, la douleur s'amplifie. Chaque pas enfonce dans ma chair des séries de petits clous affûtés : c'est une torture. Par moments, j'ai la sensation d'avancer pieds nus sur la lave. Je bute souvent sur de petits reliefs invisibles qui me font vaciller comme un homme ivre. Lorsque j'arrive enfin à la base des gradins qu'il me reste à gravir, je marque une pause. À partir d'ici, mon corps se dirige seul. Il n'a plus besoin de mes yeux. Il s'oriente, s'élève. Mes pieds savent, ils connaissent le terrain. Le buste bien penché en avant pour soulager, atténuer ce lancinant supplice, je monte à petits pas. J'écoute ma respiration haletante. Loin au-dessus de moi, il me semble entendre des voix. Comme un miracle, une bouffée de vent m'amène l'odeur fraîche et salée de l'océan. Quand je débouche enfin sur le plateau, je m'écroule à bout de force sur une grande dalle lisse, accueillante. Le sol est froid, délicieusement froid.

Je suis groggy. Une extrême lassitude se répand dans tous mes membres. Chaque coup sourd de mon cœur fait naître une vague de douleur qui irradie tout au long de mes jambes, investit chacune de mes fibres. J'ai très mal ! Paradoxalement, une sorte de paix étrange m'envahit. Délicatement, en décomposant chacun de mes gestes, j'essaie de retirer ce qui reste de mes chaussures, mais c'est impossible. Le plastique intérieur s'est soudé à la coque. Les lacets ont brûlé, fondu. Mes chaussettes se sont partiellement incrustées dans ma peau. Lorsque j'arrive à écarter localement une partie de cuir noirci, je n'aperçois que des cloques, des boursouflures, des chairs à vif. Je refuse de regarder plus loin. Je pense que je suis profondément brûlé.

Maintenant, je dois pourtant rejoindre mon groupe, ramener tout le monde aux véhicules. Mon calvaire n'est pas fini. Vais-je pouvoir traverser cet espace brûlant tout en dalles brisées et mouvantes ? Ici le vent est libre et fait claquer mes vêtements. Quelques silhouettes se détachent sur le fond incarnat des laves. J'entends leurs appels. Certains se sont inquiétés. Très vite, ils remarquent ma démarche, puis ce qu'il reste de mes chaussures. Silences gênés. Les mots sont superflus. Tandis que je bois à longues lampées l'eau que Muriel me tend, je cherche refuge dans l'ironie muette. Si intérieurement je suis furieux, tendu, humilié, je tente de plaisanter, de rassurer tout le monde. Je tais ces lames aiguës qui lacèrent mes pieds, cette douleur insupportable qui en moins d'une heure a triplé. Je refuse d'entendre les commentaires, de répondre aux questions. J'élude ou repousse à plus tard les tentatives d'explications. Il faut partir au plus vite, sortir de la zone interdite, car dans moins de trois heures les premiers hélicoptères vont commencer à survoler ce secteur.

Quelques-uns sont restés silencieux en m'observant. Je lis sur leur visage une certaine émotion. Je devine aussi quelques regards qui

jugent, qui blessent. « On y va ! » J'ai pris mon sac. J'ai refusé l'aide que l'on m'a proposée. Pire, je marche vite pour raccourcir cet infernal retour. Je ne peux retenir ces cris de rage qui s'échappent chaque fois qu'une de mes chaussures heurte un relief ou trébuche dans les trous. Je monte, je descends, je fuis. La sueur coule le long de mon dos, ruisselle sur mes joues. Je butte, je cogne sur les roches, mais j'avance. C'est la force qui me pousse. J'accumule des pas. Je file droit. Je n'entends rien. Je n'écoute rien. Il n'y a rien à dire même si la lave a sorti ses rasoirs et continue d'entailler mes pieds. Par moments, la douleur est si vive qu'elle me coupe le souffle, contracte tous mes muscles, me donne la nausée. Elle ondoie, bat tout au long de mes jambes, m'épuise. Le moindre glissement de trajectoire vers la droite ou la gauche pour éviter un obstacle me remplit de colère. Je n'ai quasiment plus de semelles. J'évite au maximum les zones trop chaudes ou trop actives, me propulse avec de plus en plus d'efforts sur ce terrain bordé d'incandescences, accroche sans cesse la pierraille, glisse sur des plaques fragiles qui cèdent parfois et s'enfoncent.

Les profils des arêtes qui découpent le paysage nocturne en plusieurs plans défilent, se succèdent. Il semble qu'on n'en finisse pas… qu'on n'en finisse jamais. Il faut marcher, marcher encore. Même si elle est désormais loin derrière, la lueur de l'infernal brasier éclaire toujours l'horizon. Elle disparaît parfois dans le gouffre noir des reliefs.

Chacun, accablé par une lourde fatigue physique, suit mon rythme haché sans parler. Parfois, je m'arrête pour soulever un pied qui me fait trop mal, qui m'élance. C'est atroce, intolérable. Je suis de plus en plus maladroit. Mes pas se raccourcissent malgré moi, mais j'avance encore. Je serre les dents, obsédé par l'idée de rejoindre au plus vite l'hôpital. Je ne me retourne même pas lorsqu'une main secourable

m’arrache mon sac à dos. Ma tête est vide. Seul le bruit lancinant de mes chaussures qui raclent le basalte accompagne mon silence.

Les éclairs de nos lampes frontales découpant l’obscurité m’apportent sans cesse la silhouette lointaine d’un véhicule qui se confond avec un bloc de lave avant de s’enfoncer et s’enfuir dans les ténèbres. Les étoiles peu à peu s’effacent. L’horizon s’éclaircit. Quand les premières lueurs du jour apparaissent, nos deux minibus lentement sortent de l’ombre.

Au centre d’urgence de l’hôpital de Hilo, nul besoin d’explications. Après une bienfaisante piqûre de morphine, mes pieds sont libérés de leur carcan à l’aide d’un sécateur et d’une pince coupante. Dans l’œil perplexe du chirurgien, je lis une certaine incrédulité. Je signe beaucoup de papiers avant de pénétrer dans la salle d’opération. Lorsque quelques heures plus tard je me réveille, mes deux jambes disparaissent sous d’énormes pansements. Une chaise roulante est à côté de mon lit. Je voudrais sourire à Isabelle qui est venue prendre de mes nouvelles mais n’y parviens pas. La peau de mon visage est tendue, encore brûlante. Mes yeux très irrités, superficiellement brûlés, me font mal. Je ne sens pas mes pieds, pas encore.

Une douce lassitude m’envahit. C’est heureusement aujourd’hui le dernier jour du voyage, le jour du départ pour le retour en France. Je peux me rendormir tranquille. Je rentrerai plus tard… bien plus tard.

17 décembre 1997

CHAPITRE 9

Dans l’enfer du Pu‘u ‘O‘o

Peu de sites volcaniques sont aussi hostiles et aussi attirants à la fois.

Isolé, enchâssé au pied de sombres parois, grandiose malgré ses dimensions restreintes, ce petit lac de roche liquide qui bouillonne exerce sur moi une irrésistible fascination. Malgré sa superficie aujourd’hui très réduite, sa beauté, sublime, m’inspire toujours autant de crainte et de respect.

Trente mètres de diamètre tout au plus, mais il est là… Émergeant de cette surface uniformément grise, bosselée, luisante comme l’acier, ceinturé d’ondulations écarlates, son intérieur de soleil se gonfle, se déchire sous la poussée enragée des gaz.

Nous marchons depuis cinq heures et venons de pénétrer dans la partie sommitale du vaste cratère du Pu‘u ‘O‘o à Hawaii qui abrite, quasi en permanence, un lac de lave incandescent de dimensions variables.

Accrochée à quelques dizaines de mètres en dessous des crêtes, presque à l’aplomb des trois caméras de surveillance installées par les scientifiques de l’observatoire volcanologique, une large vire,

encombrée de blocs, nous a permis d'accéder à cet endroit magique quelque peu vertigineux qui surplombe toute la zone active.

Oh, bien sûr, ce n'est plus l'immense, l'inaccessible lac de lave orangé à la chaleur insoutenable qui, quatre-vingts mètres en contrebas, occupe habituellement le fond de ce gigantesque amphithéâtre… Non ! Mais ce qui m'attire à cette heure, ce qui retient toute mon attention, ce sont les profonds bouleversements qui ont modifié la morphologie du cratère.

En effet, depuis mon dernier passage, il y a quelques mois, toute une large zone située presque en dessous de nous s'est affaissée, cassée en une succession d'effondrements, brisant la verticalité de la paroi en gradins inégaux, formant en quelque sorte de gigantesques marches, séparées par des pentes plus ou moins redressées. De nombreuses fractures laissent échapper d'abondantes fumerolles et zigzaguent au travers de cette surface hérissée, disjointe.

Pour la première fois depuis huit ans que je guide des petits groupes de curieux et de passionnés en ces lieux, je constate, sans toutefois oser formuler directement cette idée, que la descente jusqu'au fond est peut-être aujourd'hui envisageable. Celle-ci nous permettrait de nous avancer presque au bord du lac.

« Pour voir… juste pour voir ! » Je n'en dis pas plus… Je reprends mon sac.

Je m'approche, m'avance jusqu'au bord du vide sans savoir encore exactement ce que je vais décider de faire. Oui, cela paraît accessible… Tandis que mes mains cherchent déjà quelques bonnes prises dans les anfractuosités de la roche, une peur diffuse, très légère, m'envahit, vite diluée par l'excitation et l'ambiance dantesque du lieu.

Des fumerolles trop chaudes, très concentrées, s'échappent d'une large faille qu'il me faut franchir. La roche est brûlante, instable. Les

premiers mètres sont délicats, presque verticaux. Au-delà, ce n'est que pentes raides, dalles de basalte fracturées, inclinées, coupées par une succession de ressauts abrupts qui s'empilent en remparts où il n'est pas si difficile de trouver une voie de descente. À plusieurs reprises, je dois éviter quelques zones enfumées à la température excessive qui m'obligent à de prudents contournements. Par sécurité, je balise ces changements d'itinéraire avec quelques longueurs de ruban blanc et rouge. En moins d'une demi-heure, j'atteins la plateforme aperçue du haut, fragile couvercle partiellement refermé qui emprisonne temporairement, sous sa mince gaine de basalte figée, l'énorme masse de magma en fusion située au-dessous. Je ne vais pas plus loin pour l'instant. Je laisse ici mon sac et remonte aussitôt porter la bonne nouvelle.

Oui, la descente est possible, pour peu que l'on soit attentif et… pas trop stressé ! Alain, Dédé, Pierrette et Pascal sont déjà prêts ! Pas besoin de mon enthousiasme pour les décider. Seul Claude, un peu à l'écart, paraît anxieux, plutôt réticent. C'est donc lui qui restera ici pour assurer la liaison radio avec nous. Je fixe une lampe à éclats à l'aplomb de la descente. Elle sera précieuse, voire indispensable si nous remontons de nuit…

Tandis que je m'enfonce une nouvelle fois à l'intérieur de cette fantastique arène, zébrée de crevasses fumantes, accroché à la paroi qui file sous mes pieds, je mesure tout à coup la responsabilité qui m'incombe. Curieuse sensation, étrange bonheur où se mêlent à la fois la fierté et un certain trouble. Au fur et à mesure que je descends naît peu à peu une sourde appréhension que j'ai du mal à analyser car elle est sans motif réel. Pressentiment ? Il me semble percevoir un danger sans parvenir à le matérialiser. Quel diagnostic aurait pu alors laisser prévoir le piège qui, dans moins de deux heures, allait se refermer sur nous ?

Quelques marches encore à dégringoler, et nous arrivons au pied de cet immense cirque. Impressionnant ! Vue d'ici, la muraille basaltique que nous venons de descendre paraît rébarbative, redoutable, presque verticale ! J'installe une deuxième lampe clignotante sur un gros bloc de lave bien dégagé qui domine toute la zone. De là, nous enjambons successivement trois failles rougeoyantes espacées de quelques dizaines de mètres avant de marcher avec prudence sur une surface irrégulière, instable, couverte de protubérances arrondies et de petits effondrements là où, il y a peu, se trouvait la surface houleuse d'un lac de lave incandescent. Délicieuse sensation. Nous jubilons à l'idée de marcher sur ce sol que personne à ce jour n'a encore probablement jamais foulé. Reste à franchir les cent cinquante mètres environ qui nous séparent de l'espèce de corniche ceinturant cette dépression où la lave s'agite. À travers un voile léger de fumée bleutée, nous découvrons enfin l'incroyable spectacle. Ici, la chaleur rayonnante est si intense que nous devons nous protéger le visage et les yeux de nos bras repliés.

Nous sommes fascinés, subjugués par cette proximité immédiate, par le spectacle torride de ce bouillon de basalte fondu pourpre et or qui clapote à quelques mètres en dessous de nous. Parcourue d'ondes molles qui ondulent lourdement, sa surface crevée de bulles, agitée par les gaz brûlants, laisse apparaître par instants un magma chauffé à blanc. Vibrations. Puissant halètement. Ce qui n'était qu'un gros chaudron rouge vu du haut devient énorme, gigantesque, vu d'ici.

Éclate le rire bondissant de Pierrette, alors que la voix tranquille de Dédé offre sa tournée de génépi. Même Pascal, le silencieux, déjà cassé en deux sur son trépied d'appareil photographique, insiste pour qu'Alain et moi nous approchions encore plus près sur cette fragile arête qui ceinture le lac afin de « donner l'échelle ». Bref, c'est la bonne humeur, le bonheur tout simplement. Nous sommes tous

d’accord pour attendre ici la tombée de la nuit – ce qui ne tardera pas –, moment idéal pour les photos où la luminosité des laves n’est plus concurrencée par l’éclat solaire et où le fond du Pu‘u ‘O‘o n’est pas encore gommé par la nuit. C’est alors que les grésillements de la radio me rappellent tout à coup que notre ami Claude est resté seul là-haut.

– Guy de Claude… Guy de Claude… tu me reçois ?

– Cinq sur cinq, Claude, c’est formid…

– Guy, remontez !… Remontez vite !… Guy, remontez ! La direction du vent vient de s’inverser brutalement ! Toutes les fumées très abondantes dans la partie est du Pu‘u ‘O‘o refoulent dans votre direction ! Elles arrivent déjà sur moi ! Elles sont très denses, très épaisses… Remontez vite ! Dans moins d’une minute, elles vont plonger dans le cratère !

– Ok, Claude… Ok… Bien reçu !… Bien reçu !

Dans sa voix une inflexion un peu tendue, une inquiétude déjà très perceptible. Malgré une certaine appréhension, j’essaie de garder un air détaché, de feindre l’indifférence. D’un même mouvement, nous avons tous levé la tête vers les crêtes où les premiers écheveaux laineux s’enroulent, s’étirent, où les premières traînées de fumées et de gaz mêlés, bientôt suivies de nuées plus tumultueuses, commencent à grossir dans un ciel par ailleurs uniformément bleu. Pendant que des masses informes, de plus en plus volumineuses, s’entrelacent, glissent dans un bouillonnement confus, nous nous regardons surpris, muets, étonnés, pas encore soucieux. Ce brutal retournement dans la direction du vent, je ne l’avais pas prévu, pas même envisagé. J’ignorais que cela puisse se produire avec une telle rapidité.

À cet instant, même si chacun s’empresse de rassembler et de ranger son matériel photographique, personne ne comprend, ne

mesure le sérieux, la gravité de ce qui est en train de se passer. Tout à l'enthousiasme de cette approche inespérée, nous ne réalisons pas que la situation, dans quelques instants, va devenir tout simplement dramatique.

Plaquées, repoussées derrière la longue arête sommitale par un vent probablement violent, les fumées à présent refluent avec force. Elles jaillissent presque à l'horizontal puis, chargées d'humidité, basculent et plongent dans le cratère. Toujours plus abondantes, elles se tordent en spirales descendantes, s'enfoncent en vrilles, se mélangent, se soudent en grosses masses pommelées qui roulent, enflent démesurément et s'avancent dans notre direction. Avec une puissance appliquée, compactes, irrésistibles, elles se rapprochent silencieusement. Elles emplissent l'espace. Telle une grande vague qui déferle, inévitable, incontournable, elles envahissent tout, traversent inexorablement l'étendue chaotique que nous venons de parcourir, effaçant un à un chaque relief, chaque repère. Le ciel se serre contre la terre. Tout disparaît, bientôt noyé sous une chape de fumée massive qui précipite la fin du jour. C'est comme une tombée de rideau à laquelle on hésite encore à croire. C'est quelque chose de colossal, de grandiose, presque de surnaturel, quelque chose qu'on ne peut arrêter et qui maintenant nous domine, nous surplombe, nous encercle et va bientôt nous engloutir.

Une ombre serrée glisse sur nous. L'air s'alourdit. Notre euphorie est tombée. Un silence oppressant l'a remplacée. Épaisses, les fumées descendent encore, nous rattrapent. Un frôlement. Une haleine. Puis tout se referme. Irrespirables, elles suffoquent, piquent les yeux, brûlent les paupières. On ne distingue plus rien. Nous avons ajusté nos masques à gaz sur nos visages. Dans ces denses vapeurs sulfureuses à l'odeur âcre, c'est une nécessité absolue, vitale. Pendant quelques instants, une étreinte désagréable me serre la poitrine.

L'effet d'étouffement passé, surtout ne pas se laisser envahir par la peur, ne pas s'affoler, ne pas céder à la panique, s'accoutumer, rester calme.

Moins de quinze minutes se sont écoulées depuis l'appel de Claude. Je suis sidéré par la vitesse avec laquelle s'est déroulé ce phénomène. Avant que les fumées ne se rabattent totalement, nous avons eu le temps d'aller jusqu'au dernier des quinze repères qui jalonnent notre parcours. J'ai visualisé une direction. Dans ce brouillard qui masque tout, mes yeux écarquillés scrutent désespérément le sol à la recherche de nouveaux témoins. Vexé de m'être laissé prendre à cet ignoble piège, lourd de la responsabilité d'avoir attiré mon groupe dans ce traquenard, je mets une énergie farouche à les découvrir.

Si les paroles se veulent encore confiantes, les regards sont graves, les traits un peu crispés. Notre inquiétude vague se transforme peu à peu en angoisse sourde. Alain a compris le sérieux de la situation, mais son calme rassure. Je tente de n'en rien laisser paraître, mais je suis très préoccupé, tendu. Je sais que le pire nous attend.

Je m'efforce de faire défiler dans mon esprit toutes les images du trajet qui nous a amenés jusqu'ici. Maintenant que nous tournons le dos au lac de lave, presque inaudible du lieu où nous sommes, nous devons monter quelques marches, traverser une zone de grandes dalles brisées assez plates, gravir une partie accidentée, crevassée, d'où jaillissent des fumerolles, jusqu'à la lampe à éclats que j'ai laissée au pied des premiers gradins et qui marquent le début de l'ascension. Facile à dire ! Je dois garder confiance, ne pas douter. Il n'y a pas d'autre choix que de chercher, d'avancer lentement sans se laisser envahir par l'émotion, l'inéluctable. De cette prison, il va bien falloir s'évader ! La sortie existe. Il faut maintenant la trouver. Envie

d’écarter, de repousser ces masses évanescentes blanches et douces, si malléables, qui nous enserrent, nous séparent.

Tout à coup, un souffle puissant descend des falaises. Un instant, un très court instant, les fumées reculent, se déchirent. Une trouée claire, fugitive, révèle une fracture dans le sol où est accroché un bout de ruban rouge et blanc. Le deuxième repère. Nous gagnons quelques mètres encore puis la lumière se retire. Tout se rebouche presque hermétiquement. Il n’y a plus que ce brouillard impénétrable, gluant, poisseux, que cette uniforme blancheur mouvante qui fuit à ras de terre.

Dans l’ivresse de notre reconnaissance en plein soleil, je n’ai pas disposé suffisamment de marques, de témoins. Je n’ai pas imaginé avec quelle rapidité les vapeurs pourraient d’un seul coup tout masquer. Privé d’horizon, d’échelle, de vision, je dois affronter un univers pratiquement inconnu dont l’hostilité ne m’apparaît pas encore complètement. La découverte d’un troisième jalon – un gilet orange que j’avais coincé dans une faille – me rassure, me réconforte, m’apaise presque. Ce sera pourtant le dernier indice que nous retrouverons.

Très brutalement, la densité des gaz augmente. La visibilité diminue encore, se réduit à quelques dizaines de centimètres de lave friable, cassante qui émerge de cette ouate fétide. Tout est méconnaissable, illisible. Partout, notre regard se heurte à ce mur livide, presque solide qui laisse à peine entrevoir la nuance plus sombre de nos silhouettes. Une chaleur moite colle à la peau. Comment déterminer une direction, éviter les embûches dans cette étendue blême oppressante où n’apparaît aucune trace, aucun relief défini ? Doute, incertitude, désespérante solitude. Je brasse les nuées comme un fantôme. Je ne suis plus sûr de rien. Aucun élément pour étayer une quelconque conviction. Je dois cacher cette angoisse

sourde et pesante qui m'envahit. Je dois chercher le geste qui rassure, ne rien laisser paraître, mais insensiblement la tension monte. Plus personne ne parle. Les mots, on les retient au fond de soi. Il faut camoufler la peur qui lentement s'infiltre, s'avance. Une dernière lumière uniforme d'opale sans transparence suinte encore des nuées. Les couleurs ont disparu. Tout devient sinistre. Dans cet espace où la vie n'a plus cours, notre isolement est terrifiant. Terrifiant aussi ce silence, ce silence qui nous enterre déjà. Cette obscurité qui descend. Cette lenteur partout. Cette odeur écœurante qui s'insinue à la jointure du masque.

Égaré dans les fumées, avançant lentement au gré de mon instinct, je poursuis avec acharnement cette recherche de repères introuvables. Je me hasarde pas à pas, les bras tendus dans le brouillard, le trouble, l'incertain. Tout est fugace, feutré, flottant. Malgré les masques à gaz, les vapeurs sont parfois si denses que l'effet de suffocation apparaît comme pour me rappeler sans équivoque la brièveté du temps qu'il nous reste à respirer. Quelle autonomie subsiste encore dans nos cartouches filtrantes avant l'asphyxie ? À cette pensée, malgré moi, mon souffle s'accélère, mon cœur s'emballe. Naît une angoisse brutale, irraisonnée, une sensation affolante, proche du désespoir. Combien de temps nous faudra-t-il pour sortir de cette étuve empoisonnée ? Combien de temps pourrons-nous tenir dans cette atmosphère saturée, irrespirable ? Si les cartouches des masques sont neuves, je sais que nous pouvons disposer de trois heures, trois heures trente maximum. Malheureusement, je suis persuadé que pour la plupart d'entre nous – y compris moi – elles ne le sont pas. Je m'abstiens donc de poser cette question qui pourrait provoquer un début de panique, mais je reste néanmoins conscient que la situation peut empirer très vite.

Dans tous les cas, la seule solution est de faire preuve de calme et d'agir rapidement.

Surtout, bien se suivre, rester ensemble. Dans cette fumée lourde, plombée, qui bouge à peine, il est facile de se perdre. Chacun a empoigné le vêtement de la personne située devant lui car nous ne nous distinguons même plus. Un fluide insidieux nous isole. Nous ne pouvons que nous entendre. Collés les uns aux autres telle une étrange et grotesque caravane, nous progressons très lentement. Régulièrement, je crie des noms. Des noms qui répondent. Je guide un groupe d'aveugles perdus sur la mince croûte d'un lac de lave en fusion. Au milieu de cette gangue opaque, agressive, qui ne veut pas s'ouvrir, tout est confus, impalpable. Je cherche un terrain qui monte mais, au lieu de cela, je progresse sur des dalles qui descendent. Hantise du temps qui s'écoule, des minutes qui s'égrènent, des masques de moins en moins efficaces.

Un craquement. Sous mes pieds, brusquement le sol cède, s'effondre, m'entraîne. Le temps d'un flash tout bascule. Avant d'avoir pu esquisser le moindre geste, mon bras puis ma tête heurtent violemment la roche. Je viens de passer au travers d'une mince corniche, accrochée en surplomb au-dessus d'une faille verticale, invisible dans les fumées. Si sa profondeur n'est pas excessive, ses parois brûlantes me forcent à me relever très vite. Tandis que Dédé et Pierrette m'aident à m'extraire de ce trou fuse un juron suivi d'un cri. Cette fois, c'est Alain qui voulant me porter secours s'est légèrement écarté et vient de perdre pied lui aussi et de percuter lourdement le fond d'une autre fracture malheureusement plus profonde, plus chaude aussi. Des mains fébriles aussitôt le saisissent et l'arrachent hors de cette fournaise. Cette chute l'a secoué. Son pantalon déchiré laisse apparaître un genou violacé qui enfle à vue d'œil, mais il peut marcher ! Pour moi, rien de grave ! Quelques coupures superficielles.

Je suis un peu sonné, et désespéré devant la tournure que prennent les événements.

Il y a quelque chose d'impossible, d'insurmontable presque dans ce qui m'arrive. Désagréable sensation de faiblesse. Sentiment d'impuissance, de culpabilité. C'est curieux comme, dans ces moments-là, parfois des images étonnantes surgissent dans la mémoire, des images qui touchent au plus profond de ma vie.

Hébété par ces deux accidents, plein d'appréhension sur la direction à suivre, j'oblique résolument de quatre-vingt-dix degrés à droite pour essayer d'échapper à cette zone bouleversée, hachée, imprévisible. Je reprends ma progression hésitante. J'avance encore plus lentement dans ce désert blanc, ouaté qui laisse à peine entrevoir la nuance plus grise du sol. Une peur lancinante me torture. Une fraction de seconde, la terre s'ouvre à nouveau sous mes pieds. Le sol se dérobe. Je n'ai pas vu cette cavité emplie de gaz et de fumée, cette large alvéole béante. Je tombe, tête en avant. Dans un ultime réflexe, j'étends un bras afin de protéger mon visage, de freiner ma trajectoire, mais il ne rencontre que le vide. Douleur vive. Mon genou se déchire profondément sur une aspérité de la paroi. J'atterris sans douceur au fond d'un trou de près de deux mètres de profondeur. Le masque arraché, j'étouffe. La bouche ouverte, haletant comme une forge, les poumons en feu, écorchés par une quinte de toux irrépressible, je mets plusieurs secondes à retrouver mon masque puis à le réajuster. Un étau me serre la poitrine. J'entends mon souffle qui peine. L'air colle dans ma gorge. Mon genou gauche est tout mouillé. Un liquide tiède, poisseux dégouline sur mon mollet, imbibe mon pantalon. Sensation de chaleur qui s'étale. Je n'ai pas le courage de regarder. Je suis indifférent, fatigué tout à coup.

J'entends là-haut que l'on me cherche. On m'appelle. Les mots se heurtent, rebondissent, se fracassent dans mon crâne. Les paroles

sont hachées, lointaines, brouillées comme un écho qui n'en finit plus de répéter. Tout se superpose, se mélange. Je n'ai pas la force de répondre. Je flotte dans un état trouble. J'ai un cercle de fer autour des tempes. Peut-être ai-je perdu conscience quelques instants ? Des bras vigoureux m'empoignent, me soulèvent et me hissent au prix de gros efforts à la surface.

Un instant, Pierrette me tient par la taille. Je m'appuie sur son épaule. Mes jambes tremblent un peu. L'opacité des fumées m'empêche de distinguer plus de deux visages à la fois. Et pourtant, ils sont tous là. Dans leurs regards fixes, je découvre la surprise de me voir encore debout, leur expression angoissée, gênée, leur attitude presque embarrassée, mais pas un mot de découragement, pas une parole inutile. Les voix à travers nos masques ont quelque chose de nasillard, d'étouffé, de neutre. Nous sommes sur une autre planète. C'est nos yeux à présent qui s'expriment, encouragent ou témoignent. Encore un peu étourdi, pantelant, je mets un certain temps à rétablir le rythme d'une respiration plus régulière. J'ai dû probablement inhaler une bonne dose de poison ! Une vilaine et longue balafre qui saigne abondamment me fend complètement le genou gauche, insensible pour l'instant. Cela ne me concerne pas. Ma préoccupation est ailleurs : il faut sortir de là.

À l'épaisseur des fumées se joint maintenant l'obscurité. La visibilité se retire encore. L'opacité est quasi totale. La nuit est tombée. Les pinceaux lumineux de nos torches se perdent dans la consistance opaque des vapeurs en autant de halos jaunes inutiles. Nous sommes dans une spirale infernale. L'angoisse monte encore d'un cran. Je me sens maladroit, inefficace. Je dois récupérer, retenir mes forces et raisonner calmement. Mon courage s'est effrité, ma confiance bien entamée, mais ma volonté est encore là. Il me faut déterminer à coup sûr la bonne direction. Celle qui va nous

rapprocher de la base de la paroi où j'ai laissé la lampe à éclats malheureusement invisible d'où nous sommes.

J'appelle Claude par radio et lui explique la situation. La sienne, me dit-il, n'est pas meilleure ! Lui aussi est dans la purée, impuissant. Je lui demande alors de s'avancer en rampant jusqu'au bord de la falaise en bordure du puits et d'allumer son gros projecteur en le braquant vers le fond. Peut-être sera-t-il possible d'intercepter ce signal. Si oui, cela sera une aide précieuse pour déterminer notre position actuelle et de là notre direction à venir. Plein d'espoir, nous avons tous éteint nos lampes, guettant dans la nuit la faible lueur qui saura nous guider. Mais rien de tel ne se produit. Malgré la puissance du rayon lumineux, l'obscurité reste totale, compacte. « Non, Claude. Non, nous ne voyons rien. » Silence pesant à l'autre bout. Reste la seule, l'unique, l'ultime solution. « Claude, Claude, tu me reçois ? Reste où tu es et gueule. Gueule le plus fort que tu peux. Nous allons tenter de nous guider grâce à ton cri. »

Heureusement pour lui, et pour nous, si l'épaisseur des fumées l'empêche de rien distinguer, la densité des gaz est là-haut relativement plus modérée, ce qui lui permet d'ôter son masque afin de crier. Faible d'abord mais perceptible au travers de ces silences amassés, son cri nous parvient cassé, déformé, lointain, considérablement étouffé, amorti par les couches de gaz et de vapeur, mais nous l'entendons. Il est difficile mais néanmoins possible de lui assigner une direction. Surtout, ne pas se diriger directement vers la voix, ce qui nous amènerait aux pieds des parois verticales, mais légèrement à droite. Dans mon souvenir, tout au fond de ma mémoire, j'écarte la fumée, j'essaie de visualiser, de me remémorer le relief.

Nous reprenons notre progression. Un peu d'espoir renaît. Mais, à nouveau, c'est le silence, implacable, insurmontable. Je rappelle

Claude, l'insulte presque. « Je ne te demande pas de crier, mais de gueuler, de hurler !… Surtout, ne t'arrête pas, Claude ! Garde la même intensité… Ne t'arrête jamais… Continue… Continue ! » Le ton de ma voix est brutal, incisif, violent. Ma lampe torche au ras du sol, à chaque pas je choisis l'itinéraire de l'instant d'après, l'espace de lave grisâtre sur lequel je vais poser mon pied en direction de l'appel lointain qui de nouveau nous parvient.

La sueur acide dégoulinant de mon front, plein d'appréhensions, j'avance devant quatre paires d'yeux anxieux qui roulent au-dessus des masques. Derrière moi, la main qui s'agrippe à mon tee-shirt est un langage. Terrible, éprouvante, inimaginable traversée dans le doute continuel, la crainte de l'erreur fatale, de l'accident grave. À chaque pas, je cherche à deviner la faille invisible, la crevasse traîtresse. Tout est flou, englué, caché. Personne ne parle. Je crois que chacun, muré dans ses pensées, calcule les chances que nous avons de sortir de cet enfer. Heureusement pour moi, personne n'annonce le résultat.

Les cris de Claude sont pourtant plus perceptibles. Accompagné du chuintement sourd des fumerolles, je découvre la première faille rougeoyante dont la largeur me surprend. Chaleur intense. L'angoisse de savoir sous mes pieds ces impressionnantes fractures aux reflets d'incandescence me fait redoubler de vigilance. Je n'ai plus droit à l'erreur. Je sais que nous sommes dans la bonne direction. Parfois, dans le silence, un craquement violent. Le sol vibre longuement. Nous sommes tous conscients de la fragilité de la mince surface figée sur laquelle nous marchons. Je franchis une deuxième cassure aux lueurs de braise et m'arrête, épuisé. Un geste, un signe qui rassure, et nous repartons. Étourdissantes, ces vapeurs qui stagnent et réfléchissent les faisceaux lumineux créant un écran opaque livide sans rien éclairer.

Je devrais normalement enjamber la troisième fracture située tout près de la base de la paroi. Mais celle-ci reste introuvable. Elle était pourtant relativement proche de la précédente, de cela je suis certain. Il me semble que l'intensité du cri diminue. Je ne suis plus très sûr de la direction que je suis. J'ai l'impression de m'éloigner à nouveau, de revenir sur mes pas. Je me suis égaré. Je le sens. Je le sais. Toutes mes incertitudes s'ajoutent et me font douter. Tout est confus. Je n'arrive plus à situer la voix de Claude. Il me faut l'écouter, l'écouter encore, pour discerner sa direction, calmement, comme si j'avais tout mon temps. Commencent alors pour moi des minutes poignantes. Une angoisse terrible qui grandit, m'envahit lorsque jaillit du sol une lueur pourpre, persistante. Une lueur qui me rassure, qui me comble.

J'ai franchi les trois crevasses. La pente s'accentue. Insensiblement, je m'élève. Je devrais trouver les premiers gradins, le passage qui permet d'accéder aux grandes marches situées à la base de cette muraille fortement inclinée que nous cherchons. Toujours aucune trace de ma lampe à éclats. Suis-je trop à gauche ? Trop à droite ? Qu'importe ! Peut-être s'est-elle tout simplement éteinte.

Depuis un moment, Claude s'est arrêté de crier. N'en peut-il plus ? A-t-il besoin de se reprendre, de récupérer ? Les gaz l'en empêchent-ils ? J'attends un moment qui me paraît une éternité, puis je tente de l'appeler avec la radio, mais celle-ci refuse obstinément tout service. Je hurle alors de toutes mes forces pour lui dire de poursuivre, tant ce silence est devenu soudain maléfique. Je tousse. Je suffoque. Je rajuste mon masque en catastrophe et ma voix, affaiblie, étouffée, me revient sans réponse. À cet instant, je ressens vis-à-vis de lui des désirs assassins. L'homme devient primitif quand il a peur. Sans son cri, je ne sais plus où diriger mes pas. Seule sa variation d'intensité peut nous donner une information, déterminer notre position sur les flancs de cette vaste arène cotonneuse ; et le temps presse. Dans cette

course contre la montre implacable, je suis obnubilé par les minutes qui s'écoulent et diminuent d'autant notre temps de survie.

Tout à ma colère, j'ai probablement mal plaqué mon masque sur le visage. Celui-ci a laissé pénétrer des vapeurs acides qui me brûlent la gorge. Je dois rester calme. Mais grimper dans ces conditions de visibilité fait toujours de nous des aveugles. Nous devons chercher notre voie d'ascension sur cette paroi très raide qui, en dehors de l'itinéraire emprunté à la descente, n'offre probablement que des pièges sans issue. C'est un tour de force inouï que seule la chance, une chance immense, insolente, peut nous permettre de réaliser.

La voix à nouveau. Le son est plus fort. Il me semble même percevoir des bribes de paroles. Ployé en deux, les mains en avant, je vais de l'appui d'un bloc de lave à un autre. De roc en roc, j'escalade lentement des marches invisibles. Les écueils sont innombrables. Je dois parfois reculer devant la violence des gaz expulsés d'une fracture, contourner une crevasse trop large, longer la base d'un gradin si haut que je ne peux le gravir. Je ne reconnais rien de ce que nous grimpons. Pour peu que, dans ma hâte de m'échapper de cette étuve, je m'écarte de l'unique issue aisée, le piège peut se refermer. J'essaie de maîtriser la panique qui me prend par moments lorsque le choix de l'itinéraire est impossible car trop délité ou trop vertical, quand je ne trouve plus de passage, qu'il me faut faire demi-tour, descendre, chercher ailleurs. Combien de temps encore nous faudra-t-il pour sortir d'ici ? Avions-nous donc tant descendu que la montée ne semble plus finir ?

Tandis que nous poursuivons notre lente ascension dans cette abrupte pierraille, guidés par la seule voix de Claude, la densité des gaz, il me semble, diminue. Désormais, les pinceaux lumineux des torches découpent les ténèbres en fuseaux blanchâtres d'où jaillissent des formes irréelles. Un à un, des reliefs surgissent et disparaissent.

Leur immatérialité ajoute encore à l'étrange. Notre ascension s'accélère. J'avance avec rage. Je ne sens plus la fatigue. Mon cœur cogne si fort que je perçois chaque battement dans mes tempes et dans mon genou. Malgré la tentation, surtout ne pas aller franchement dans la direction des cris, ne pas s'engager dans cette zone hostile, verticale, dangereuse.

Émergeant brusquement de cette étendue flottante, un promontoire de pierre perce la nuit tel un récif. À son sommet, comme un mirage, comme une esquisse suggestive et lointaine, il me semble avoir entrevu une palpitation ténue, un éclat très pâle et intermittent. Puis plus rien. Le brouillard et de nouveau, fugitive, une transparence turquoise vite effacée. Surtout, ne pas bouger le visage. Ne pas bouger les yeux, avancer, grimper vers ce halo fugace de lumière froide. Ne rien contourner. Ne rien dire. Ne rien imaginer. Je n'ose encore y croire. Attendre. S'approcher. Être sûr, être certain de cet éclat bleuté qui clignote, qui clignote. Maintenant, je ne peux plus retenir ce cri, ce cri immense qui jaillit de ma poitrine. Le miracle est là. L'étonnement, l'ivresse, la joie, tout se bouscule, tout se mêle et fait de ces minutes une scène inoubliable. Je hurle mon bonheur. J'agite ma lampe en tous sens. Je quitte l'incertitude. Je viens de localiser la lampe à éclats que j'avais installée au point de départ de notre descente. Claude est à moins de cent mètres de là. Bientôt, j'aperçois la lueur diffuse de sa frontale.

Une fracture à franchir qui dégorge ses denses exhalaisons à la limite du supportable, quelques mètres de roche brûlante à gravir, et nous prenons pied sur la terrasse que nous avons quittée il y a presque quatre heures et où j'avais disposé la première lampe clignotante. Si ce n'était les mouvements rapides de nos poitrines, cet essoufflement qui traduit l'effort final dans les gaz aussi bien que l'émotion, tôt repris par une lente mesure, on pourrait dire que c'est

le bonheur qui éclate. Une grande tape amicale sur les épaules de Claude. Sans lui, nul doute que notre situation aurait été beaucoup plus difficile, voire dramatique, peut-être désespérée.

À partir d'ici, je peux rentrer les yeux fermés jusqu'au col où, j'en suis sûr, il n'y aura plus de fumées. C'est un peu comme si j'étais dans ma maison. Je n'ai plus aucune crainte quant à l'itinéraire. Claude ne partage pas mon optimisme car il éprouve quelques difficultés respiratoires avec son masque. Je lui donne le mien et prends l'embout de sa cartouche directement dans la bouche. Il nous suffit à présent de suivre cette vire accrochée dans la paroi interne du cratère en longeant la falaise à main droite. Il nous faudra moins de vingt minutes pour sortir de cette chape de fumée qui emprisonne toute la partie haute du volcan.

À peine sommes-nous arrivés au col que les vapeurs, d'un seul coup, se déchirent. C'est l'éclatement de l'espace, la fin de cette ascension hallucinante. Nous émergeons de cette ouate qui effaçait le monde. Tout autour de nous, la lumière aveuglante d'un ciel somptueusement étoilé donne à la nuit une profondeur bouleversante. Contraste de l'air si délicieusement pur que nous aspirons avec volupté. Ivresse du vent retrouvé. Ma tête chavire d'un bout à l'autre de l'horizon. Mes yeux écorchés de fatigue, brûlés par l'acidité des gaz ont de la peine à rester ouverts. Mais ils veulent voir, voir encore cette lumière légèrement bleutée qui coule des étoiles. Ne pas parler, pas encore… Un dernier coup d'œil au cratère, inquiétante bouilloire toujours emplie de grosses balles de coton mouvant. En être sorti me laisse quelque peu incrédule !

Nous sommes tous terrassés de fatigue, émotionnellement épuisés, profondément émus. Une joie peu commune nous étreint. Nous nous serrons longuement la main et, même si chacun y va de sa plaisanterie, un grand calme peu à peu nous envahit. Seule Pierrette

est restée muette. Qui serait près d'elle distinguerait un mouvement léger, à peine marqué de sa tête, l'amorce d'un sourire un peu mystérieux, la gravité du bonheur. Maintenant et seulement maintenant, je prends conscience que j'ai mal partout, que mes vêtements sont déchirés, que j'ai une longue et profonde blessure au genou, une plaie dont les lèvres sont gonflées et malsaines, que je suis épuisé par les efforts fournis, l'angoisse, la peur, les gaz que j'ai inhalés. Alain n'est pas dans un meilleur état, mais un incroyable bonheur illumine son visage. Entre nous, mieux qu'une entente, une confiance. Ne reste plus qu'à descendre lentement vers la paix du bivouac. À cet instant, je le jure, nous sommes tous paisiblement, indiciblement heureux !

26 février 1998

CHAPITRE 10

La vie en suspens

1er avril 1999. Après six mois d'inactivité, le Krakatau entre de nouveau en éruption. C'est un festival ! Les explosions sont presque ininterrompues.

Par chance, ce jour-là, j'accompagne un petit groupe de neuf personnes, tous de véritables passionnés. À peine avons-nous débarqué du chalutier que nous gravissons les quelques deux cents mètres de pentes qui ceinturent le cône actif jusqu'à une large crête de cendre noire – fantastique point d'observation – située à moins d'une centaine de mètres en dessous des bouches éruptives. Nous passons là une dizaine d'heures à photographier, filmer, ruser avec les bombes rougeoyantes qui parfois s'approchent dangereusement et nous obligent à reculer précipitamment. Nous sommes seuls sur l'île, car celle-ci est interdite ! Ceci ajoute encore à notre isolement et accentue cette sensation de privilège.

La nuit, le spectacle gagne encore en intensité, en violence. Détonations, incandescence aveuglante, force inhabituelle, rythme hallucinant. Les explosions d'une puissance extrême se succèdent plusieurs fois par minute. D'un jaune éclatant, la roche liquide se rue derrière l'arête sommitale, jaillit verticalement, fuse en gerbes serrées

qui se suivent, s'emboîtent, grimpent à plusieurs centaines de mètres de hauteur avant de s'ouvrir, rugissante, en myriades de trajectoires éblouissantes, tandis que d'innombrables lambeaux de lave rouge orangé s'aplatissent, rebondissent et dévalent les flancs raides du cône. Vitesse foudroyante des trains de projectiles. Crépitement des retombées. Beauté sublime, inhumaine, démesurée. Nous sommes émerveillés, hypnotisés, insatiables… On ne s'habitue pas à un tel déchaînement !

Moins de deux semaines plus tard, alors que ce voyage est terminé, je cède à la tentation de retourner seul là-bas pour photographier à nouveau cette extraordinaire éruption. J'ai trois jours de libre avant l'arrivée de mon prochain « tour » des volcans de Java. La veille de mon départ de Bali, j'apprends que Marie – qui fait partie de ce nouveau groupe – arrivera à Jakarta avec quarante-huit heures d'avance. Cette excellente photographe a déjà approché les volcans indonésiens ainsi que le Kilauea à Hawaii où elle a réalisé de superbes clichés. Je lui propose donc tout naturellement de m'accompagner.

Lorsque ce 17 avril, après deux heures de navigation, le profil du Krakatau commence à émerger de la brume, c'est la surprise, la déception. Aucun panache de cendre à son sommet, aucune fumée. Rien qui ne laisse présager une quelconque activité ! Les yeux rivés sur sa silhouette qui grandit, nous ne le quittons pas du regard. Je refuse de croire à cette réalité pourtant évidente. Anxieux, attentif, je guette la grosse colonne sombre qui immanquablement ne va pas tarder à surgir. Mais rien de tel ne se produit. Il est près de midi lorsque nous débarquons sur l'île après quatre heures de traversée. Le chalutier s'en va. Rendez-vous est donné pour demain.

Une heure s'écoule. Nous ne sommes plus pressés. Assis sur le sable noir, face à l'océan, tournant le dos au volcan, nous mangeons

quelques poissons grillés offerts par l'équipage, quand tout à coup je sens le sol frémir en même temps qu'une ombre rapide avale la plage, l'assombrit. Je n'ai perçu aucun autre bruit que le fond sonore et régulier des vagues. En un bond, je suis sur mes pieds pour voir grandir un jet vertical, large, très sombre, qui s'enfle, s'élève, grossit, bourgeonne, avant de se tasser, puis s'affaisser, en partie masqué par l'épaisse ligne boisée qui s'accroche près de la mer. J'en étais sûr ! Nous ne sommes pas venus pour rien ! Marie, jusque-là silencieuse, a un très large sourire.

Trente minutes plus tard, nous sommes sur les crêtes de l'ancien cratère. C'est un site idéal pour photographier et pas trop risqué pour qui reste vigilant. Alors commence un long, un interminable entracte. Au sommet, seules quelques fumerolles nonchalantes s'exhalent sur le fond bleu du ciel. Tout est silencieux et sombre comme pour mieux renforcer la présence d'une force invisible, colossale, ramassée dans la terrible concentration d'une attente. Les heures passent. Aucun signe ne permet d'interpréter ce calme insolite, sournois. Peut-être avons-nous assisté à la dernière explosion qui marque la fin du cycle éruptif ! Dans ce cas, rester ici n'a aucun sens.

Grimper pour voir ce qui se passe là-haut serait certes beaucoup plus passionnant, mais aussi terriblement dangereux. Tandis que cette idée diabolique me traverse l'esprit, je remarque à une trentaine de mètres en dessous du sommet un gros bloc de basalte clair qui tranche sur le fond sombre des laves. Planté, isolé dans l'axe de la pente, probablement projeté lors d'un paroxysme, il semble défier la fureur du volcan. Environ deux mètres de hauteur, une largeur sensiblement identique. Une face massive qui regarde le cratère, l'autre en forme de toit surplombant pourrait peut-être offrir, sinon un abri, du moins une protection occasionnelle. Son volume a quelque chose de rassurant. Commence alors un impossible dialogue

avec ma conscience. Instinctivement, je cherche un prétexte qui pourrait motiver ma présence au sommet, une raison qui puisse justifier cette folle décision. J'hésite car derrière ce désir quelque peu têtu subsiste un risque bien réel.

Je sais qu'il me faut environ trente minutes d'ascension rapide pour parvenir jusqu'au bloc de lave et ensuite moins de dix minutes avant de pouvoir me pencher sur les lèvres du cratère.

Il y a presque trois heures que nous attendons. Doute et impuissance face à l'immobilité de l'attente. Bientôt, le soleil va descendre derrière la masse puissante du cône. Après, il sera trop tard pour photographier.

Aujourd'hui, je n'accompagne aucun groupe. J'ai une totale liberté de décision et, paradoxalement, celle-ci maintenant me gêne car je n'ai plus de réelle excuse pour légitimer une quelconque responsabilité dans le fait de renoncer à ce projet. Dans ma tête, mille pensées se bousculent. Malgré moi, je camoufle quelques réalités, redéfinis la sécurité sans m'embarrasser de logique. Illusion trompeuse, fascination du jeu, curiosité mêlée à une certaine forme de perversité. Étrange mélange d'angoisse, d'obsession, de crainte, d'incertitude.

« Je peux t'accompagner ? » Marie a suivi mon regard. Cette jeune femme plutôt réservée, discrète mais décidée, fragile mais volontaire, enthousiaste mais timide, cette jeune femme qui jusqu'alors n'avait pratiquement rien dit vient de comprendre ce qui se passe dans ma tête. Elle a les yeux un peu étonnés, un rien effrontés de celles qui ne trichent pas. Ce qui n'était encore pour moi qu'une hésitation vient de se transformer en décision. J'accepte.

Ce genre d'expérience, habituellement, je le tente seul, mais aujourd'hui je me laisse séduire par sa tranquille certitude. J'aime sur les volcans ces moments d'exception où les discours sont inutiles, où

un regard suffit pour décider. Nous resserrons un peu la sangle de réglage de nos casques. J'ai défini l'itinéraire jusqu'en bordure de l'énorme entonnoir béant du cratère, l'espace où tout va se jouer. Fausse insouciance ? Instinct ? Toute anxiété m'a quitté. Pour atteindre la base du cône, nous marchons sur un sol labouré, bouleversé, hostile. De toute part, de grosses bombes figées gisent au creux d'une multitude d'entonnoirs égueulés, profonds et impressionnants. Ici, on ne peut pas tricher. L'importance du danger partout s'impose. Il faut accepter l'idée d'être confronté à quelque chose d'insaisissable. Ici, il n'y a pas de règle, pas de norme.

J'attaque les premières pentes raides d'éboulis instables édifiées par accumulation de tout ce que le cratère a projeté. Nous grimpons assez vite. Marie n'hésite pas. Je suis calme, résolu. Toute angoisse a disparu. À peine une légère inquiétude. Le silence se prolonge. Les yeux rivés sur le sommet, je réalise assez vite que le gros rocher en question est en fait moins haut qu'il n'y paraissait. Quant à son apparente invincibilité qui m'avait séduit, mon opinion est un peu plus mesurée à présent. Lorsque nous le dépassons, la déclivité se redresse encore. Les pentes deviennent plus abruptes, plus glissantes. Le sol est très chaud. Difficile de prendre appui sur les mains sans se brûler. Quelques minutes encore. Je voudrais accélérer l'allure mais mes pieds dérapent, le souffle manque. Moins de trente mètres nous séparent de l'étroite crête sommitale quand éclate un fracas de foudre suivi du vacarme hallucinant de la force libérée.

Déchirement de l'air. Violence des ondes sonores. Le sol vibre, trépide. Dans un grondement monstrueux, un immense fuseau noir jaillit à une vitesse terrifiante et grimpe très haut dans le ciel. La vérité est là, immédiate ! Le cratère vient d'exploser. Les mots restent dans la gorge, bloqués par l'intensité de l'instant. Indéfinissable sentiment de désespoir. Incroyable solitude. Succession d'instants très

rapprochés, sans mémoire, sans limite, sans arrêt. La peur est absente. La colère seule domine. La colère d'avoir joué une fois de trop avec le volcan. La fureur surtout d'avoir accepté que Marie m'accompagne.

La tête rejetée en arrière, j'ouvre très grands les yeux. Juste au-dessus de nous, à cent, deux cents mètres de hauteur peut-être, des centaines de blocs gris argenté n'en finissent plus de monter. Ils pèsent de tout leur poids sur le ciel, s'immobilisent une fraction de seconde comme suspendus, puis plongent, accélèrent, grossissent démesurément en ronflant. Je hurle sans me retourner : « Attention, Marie ! Attention ! » Terriblement serrées, les trajectoires menaçantes foncent droit sur nous à plus de 200 km/h. Je rentre instinctivement la tête dans les épaules. De partout, les projectiles martèlent le sol dans des jaillissements de cendre, si proches, si rapides. Tout se brise, éclate, gicle avec une violence inouïe. Cela ronfle, chuinte, hurle, bourdonne et s'écrase. Ce n'est plus qu'une chute ininterrompue, un déluge, une avalanche drue, verticale de blocs de toutes dimensions qui s'abattent dans notre univers réduit à quelques mètres de pente massacrée et fumante.

Instants indescriptibles où l'on se retient de respirer dans une durée qui n'a plus rien à voir avec le temps. D'innombrables lambeaux incandescents percutent le sol à des vitesses effarantes. Leur haleine mortelle nous frôle. Certains rebondissent et poursuivent leur course en zigzags redoutables. Fulgurance des traînées noires à la puissance impitoyable. Piégés sous ce bombardement implacable, nous ne sommes plus que des cibles. Impossible de suivre du regard toutes les trajectoires de cette infernale grêle de feu. Multitude de chocs sourds ponctués de grosses bouffées grises qui s'élèvent du sol. Un sifflement plus strident. Un éclair noir interrompu par l'impact.

Un bloc se fracasse, explose littéralement à mes pieds, m'éclaboussant le visage de fragments acérés. En réchapper tient du miracle.

Aussi soudainement qu'il avait débuté, cet effroyable vacarme s'interrompt. La canonnade cesse. Quelques stridences de cailloux attardés, puis c'est le silence. Un silence abrupt, total. Un silence étourdissant. Des mottes de lave rouge sombre partout sur le gris. Chaleur qui monte du sol. Je n'ose me retourner vers Marie. Le mot « vie » est encore imprononçable. Elle est debout, immobile, indemne. Son visage où se lit encore la peur est maculé de cendre. « Tu n'as rien ? » « Non, je n'ai rien… je n'ai rien. Et toi ? »

Nous sommes vivants… miraculeusement vivants. Éclate alors le bonheur, le vrai, l'immense, l'incroyable bonheur quand la vie, un bref moment en suspens, encore incertaine, rentre à nouveau dans nos artères. Comment dire le cri qui s'échappe de ma poitrine, cette jouissance d'exister dans ce chaos ? Comment décrire cette bouffée de joie, cet éclat de rire qui libère, cette course folle jusqu'à la mer ? Ce qui arrivera maintenant est sans importance. Seule compte cette prodigieuse, cette immense faim de vie. La peur n'a pas de forme, pas de visage, pas de nom. Elle arrivera plus tard, juste un peu plus tard…

17 avril 1999

CHAPITRE 11

Le jour où nous aurions dû mourir…

Cette étrange aventure qui aurait pu tourner à la catastrophe, je l'ai vécue le 18 juillet 1999 avec onze personnes que je guidais depuis deux semaines déjà, aidé par mon ami russe Andreï, sur les volcans les plus actifs du Kamtchatka. Sans une succession incroyable de hasards, de coïncidences et de coups de chance incompréhensibles, elle aurait dû être la dernière et prendre la tournure d'une froide dépêche de presse. C'est la plus étonnante et peut-être une des plus terrifiantes. J'ai longtemps attendu, longtemps hésité avant de l'écrire, car plus tard des reproches très durs – certains justifiés – ne m'ont pas épargné. Mais la taire n'aurait pas été honnête. Voici donc les faits scrupuleusement rapportés tels qu'ils se sont déroulés.

J'avais pourtant prévenu. J'avais même insisté lourdement : « Attention ! Ne vous écartez pas trop ! Surtout, restez groupés ! Trois personnes au moins ! Les ours n'approchent pas si vous êtes en nombre ! » Et des ours bruns dont certains atteignent jusqu'à trois mètres de hauteur, et parfois pas loin de six cents kilos, il y en a beaucoup ici. Nulle part au monde il n'en existe une telle

concentration et, malgré leur aspect débonnaire, ils sont dangereux ! À cette époque de l'année où les rivières n'ont pas encore commencé à rougir, prises d'assaut par des dizaines de milliers de saumons, leur mets préféré, ils sont omniprésents dans la toundra où ils se régalent d'airelles des marais et de camarines noires. Leurs larges empreintes toutes fraîches sont visibles sur le sol spongieux et dans les mares de boue crevées de bulles de l'immense caldeira interdite du volcan Ouzon. Partout, des petits geysers et des sources chaudes fumantes jaillissent du sol au milieu de vastes étendues marécageuses couvertes d'arbustes nains, sur fond de neiges éternelles.

Nous sommes à l'autre bout de la planète, à l'extrême est de la Sibérie, au cœur d'une immense chaîne de volcans actifs dans le centre désertique de la péninsule glacée du Kamtchatka où, malgré mes recommandations, Pierre a disparu.

Ce territoire longtemps fermé non seulement aux étrangers mais aussi aux Soviétiques reste une région encore très mal connue où pèsent de nombreuses restrictions. Yuri, le pilote de notre hélicoptère – un Mi-8 de l'armée russe pouvant transporter jusqu'à seize passagers – qui, à ma demande, avait pu obtenir une autorisation exceptionnelle pour se poser en ces lieux, manifeste son impatience. On a en effet déjà largement dépassé le temps qui nous avait été imparti et Pierre demeure introuvable.

Jusqu'alors, personne ne s'était réellement inquiété de son absence, chacun pensait qu'il était avec l'une des autres fractions du groupe. Mais maintenant que nous sommes réunis, que nos appels réitérés demeurent sans réponse, notre anxiété brusquement se renforce, grandit. Le fait que la région soit infestée d'ours accentue encore la dimension alarmante de la situation. Nous devons absolument le retrouver, et vite, très vite ! Répartis en trois équipes, nous orientons nos recherches dans plusieurs directions. Mais en vain

car, après une heure et demie de marche forcée et un quadrillage acharné ponctué par nos cris, nous sommes toujours aussi désarmés, interrogatifs, sans aucun indice.

Pierre s'est très certainement égaré, peut-être blessé. Je n'ose encore imaginer son hypothétique rencontre avec un de ces nombreux plantigrades qui hantent la région mais, à mesure que le temps s'écoule, mon appréhension peu à peu cède la place à l'angoisse.

Yuri est d'accord ! Pour autant que les réserves de carburant nous le permettent – quitte à annuler notre dépose au pied du volcan Karymsky prévue normalement en fin de matinée –, nous allons survoler toute la zone à très basse altitude jusqu'à ce que nous ayons localisé Pierre. À peine nous sommes-nous engouffrés dans l'appareil que chacun dévisse les trois gros écrous papillon permettant d'escamoter la vitre épaisse de chaque hublot. Ainsi, nous avons une meilleure vision du sol qui défile doucement à une trentaine de mètres en dessous de nous. Debout, coincé entre l'énorme réservoir de kérosène et nos sacs entassés en désordre, la tête presque hors de la carlingue, giflé par un vent glacial, les yeux larmoyants, je scrute chaque relief, chaque faille, chaque bosquet de bouleaux argentés, chaque touffe de végétation. L'hélicoptère, porte ouverte, exécute lentement une succession de cercles concentriques de plus en plus larges qui l'écarte progressivement du centre de la caldeira. Des terres jaune ocré, des surfaces ravinées, broussailleuses, s'effacent entre de petites mares couleur de rouille. A-t-il pu aller aussi loin ?

Il y a une demi-heure que nous avons décollé lorsque Daniel pousse un cri. Il hurle pour se faire entendre : « Là… Il est là ! Je le vois ! » Le copilote d'abord, puis le pilote, eux aussi l'ont repéré. Juché au sommet d'une petite proéminence, non loin d'une étendue assez dégagée, Pierre s'agite et nous fait des signes désespérés. Je

crois bien que la même expression de soulagement se dessine sur chaque visage. Après un large virage qui nous éloigne momentanément de lui et deux essais consécutifs, nous nous posons sans trop de problème sur un sol pourtant bosselé. Nous avons plus de quatre heures de retard lorsque Pierre se hisse enfin à bord. Suivent les inévitables plaisanteries qui libèrent la tension, et nous décollons cette fois à pleine puissance en direction du volcan Karymsky. Dans le poste de pilotage, le pouce levé de Yuri et son large sourire me rassurent. Il n'y aura pas de problème de carburant !

Pierre paraît tellement détendu, tellement heureux que son bonheur fait plaisir à voir ! Qu'importe si ses explications demeurent un peu confuses ! Je crois néanmoins comprendre que, voulant s'isoler quelques instants pour des besoins impérieux, justement au moment où chacun commençait à s'éloigner, il s'est volontairement mis à l'écart sans prévenir personne, pensant nous rejoindre facilement en se guidant grâce à nos voix. Malheureusement, très vite, un terrain mouvant où ses pieds s'enlisaient dangereusement l'a forcé à prendre momentanément une autre direction. Lorsqu'il a réussi à contourner cet obstacle et a cru enfin pouvoir se diriger vers nous, il s'est fourvoyé à nouveau dans une zone malsaine de boue très chaude impossible à traverser. Empruntant un passage, puis un autre sans succès, il s'est trouvé rapidement désorienté. Il a alors appelé, mais sans doute étions-nous déjà trop loin. Effrayé par son isolement et par l'idée d'une rencontre inopinée avec un ours, il ne s'est pas entêté et a décidé sagement de revenir sur ses pas à son point de départ. C'est à partir de cet instant qu'il a vraiment commencé à s'égarer. Quand il a compris qu'il s'était perdu, il n'a plus eu qu'une seule idée en tête : chercher un espace surélevé et surtout bien dégagé d'où nous pourrions facilement le remarquer.

Dans la cabine, le bruit est assourdissant. Sous nos pieds se déroule un immense tapis de forêts de mélèzes parsemé d'étendues de lave désertique et de prairies. À plusieurs reprises, nous croisons ou plutôt nous survolons des ours, parfois même accompagnés de leurs petits. Ceux-ci semblent affolés par notre bruyante machine. Même vu du ciel, c'est toujours un moment d'intense émotion que d'apercevoir ces seigneurs de la taïga.

Un mince plafond nuageux est franchi en perdant plusieurs centaines de mètres d'un seul coup. Ici, rien n'est prévu pour s'attacher. Il faut se cramponner ! Nous frôlons quelques éblouissantes parois glacées qui s'élèvent vers le sommet du volcan Maly Semiatchik lorsqu'enfin l'horizon est barré par l'impressionnante pyramide sombre du Karymsky.

Imposant, balafré de raides couloirs, ses pentes folles jaillissent à 1 530 mètres d'altitude au milieu d'une vaste et très ancienne caldeira circulaire, partiellement occupée par un lac. Son allure majestueuse et son cône élancé quasi parfait n'arrivent pas à masquer cette étrange ambiance un peu austère, presque sinistre qui l'entoure. Pourtant, nulle trace d'activité. Pas même une petite fumée. Aucune fumerolle dans le cratère qui couronne son sommet. Rien. Seul signe de vie latente : ses versants brûlants interdisent à la neige de s'y poser.

Si en 1997 son rythme éruptif était assez régulier avec en moyenne deux à trois explosions par heure, ce n'est malheureusement plus le cas. Toute activité a en effet cessé depuis la fin de l'année 1998, soit depuis sept mois environ.

Quand à notre arrivée à Petropavlovsk nous nous sommes rendus à l'Institut de volcanologie pour rencontrer Serguey, l'un des principaux et derniers responsables scientifiques toujours en poste, et nous informer de l'activité en cours du Karymsky, Serguey a eu un

geste évasif et un soupir qui en disait long. « Il sommeille pour l'instant ! » nous a-t-il répondu. De toute évidence, la surveillance du Karymsky ne faisait pas partie des priorités pour ces volcanologues russes qui ne perçoivent plus de salaires depuis longtemps et qui ont déjà suffisamment à faire avec les volcans actifs pouvant présenter un réel danger pour les populations établies à leur pied. Ici, en effet, aucune habitation, aucun village sur une centaine de kilomètres à la ronde.

Tandis que nous nous apprêtons à contourner le volcan, Yuri hurle un avertissement dont le ton à lui seul fait office de traduction : « Accrochez-vous ! Ça va bouger ! » C'est précisément à l'instant où nous sommes secoués par les turbulences annoncées que je remarque à environ une soixantaine de mètres en dessous du sommet une petite « épaule » assez large, presque sympathique, parfaitement horizontale qui pourrait peut-être – pourquoi pas – se transformer en un lieu d'atterrissage acceptable. Quelques gestes suffisamment explicites désignent la zone et font comprendre à Yuri mes intentions ou plus exactement mes souhaits. S'il ne semble pas franchement hostile à cette idée, dire qu'il partage mon enthousiasme serait un peu exagéré. Bien sûr que, s'il acceptait de se poser là-haut plutôt qu'à la base du cône comme cela avait été décidé, ceci nous permettrait de rattraper notre retard sans rien modifier à notre programme et nous laisserait peut-être même le temps de faire une petite incursion à l'intérieur du cratère !

Brave Yuri ! Toujours prêt à faire plaisir à ces fous de Français ! À peine une poignée de secondes d'hésitation. L'appareil s'incline, vire à droite, revient et commence à perdre de l'altitude tout en se rapprochant doucement de cette surface parfaitement uniforme. Nous ne sommes plus qu'à deux ou trois mètres au-dessus du site en vol quasi stationnaire lorsqu'un épais tourbillon de cendre soulevé du sol

par le souffle des pales monte vers nous. Impossible ! Trop dangereux pour les turbines ! De toute sa puissance rugissante, l'hélicoptère s'arrache à la menace, s'élève à nouveau, bascule et, dans une glissade impressionnante, plonge jusqu'au pied du cône d'où il s'écarte d'environ trois cents mètres avant d'atterrir en douceur au milieu d'une petite étendue plate envahie de graminée blonde. Nous sommes tous un peu déçus, mais au moins aurons-nous essayé !

Le temps de jeter nos sacs à terre, rendez-vous est donné pour demain après-midi. Quelques puissantes poignées de mains débordantes de sympathie avec Yuri et son copilote – même si celui-ci, plus discret, est un peu moins démonstratif – et déjà le gros engin s'élève lourdement avant de disparaître à plein régime derrière les hauts remparts de la caldeira. Quand le silence revient, la solitude où se mêle un brin d'anxiété pèse tout à coup comme un étrange fardeau.

Alors que chacun s'affaire pour trouver le meilleur espace afin d'installer sa tente, je reste un peu à l'écart, immobile, frappé par l'ampleur majestueuse du décor. Çà et là, quelques traces de pattes d'ours, certaines de dimensions étonnantes, témoignent du fait que nous ne serons pas seuls. D'après Andreï, qui vient dans cette région pour la deuxième fois, il est même possible, paraît-il, de rencontrer aussi quelques-uns des derniers tigres de Sibérie ! Quoi qu'il en soit, ici, une chose est certaine, les visiteurs sont encore plus rares que les tigres.

Je suis en train d'étaler tout mon matériel sur une petite plateforme, face au volcan, lorsque soudain quelques bouffées de vapeur cuivrées, expulsées par saccades, jaillissent brutalement du sommet avant de s'étirer mollement et de disparaître. Un soupçon d'espoir anime aussitôt les commentaires. Quand un peu moins d'une heure plus tard une série de petits jets plus foncés, presque ocre,

s'élèvent à nouveau derrière les crêtes du cratère, personne ne ressent les frémissements imperceptibles qui font frissonner le sol. Une menace diffuse, indéfinissable, comme retenue, progressivement s'installe, s'appesantit sur le paysage.

Je fouille fébrilement mon sac à la recherche de mon appareil photographique – sait-on jamais – lorsqu'une troisième petite émission de vapeur safranée s'étale et se fond lentement dans un ciel désespérément silencieux et parfaitement dégagé. Chacun de nous, plus ou moins distraitement, garde un œil fixé sur le cratère, mais nul ne sait encore que dans les profondeurs du volcan le sablier vient d'être retourné. Par lentes pulsions, les éléments d'une formidable éruption peu à peu se mettent en place.

Sans notre retard, nous serions en train de gravir les raides pentes de scories noires face à nous et probablement plus très loin du sommet. J'avais en effet prévu et écrit sur le programme une arrivée en bordure des crêtes en fin d'après-midi, c'est-à-dire bientôt, pour assister là-haut au coucher du soleil avec un retour nocturne au camp de base. Du fait de ce contretemps, je propose cette fois un départ très matinal, dans la nuit, afin d'arriver en lisière du cratère au lever du jour. Tout le monde paraît enthousiaste à cette idée. Seul Pierre, un peu mal à l'aise, ne dit rien, mais personne ne fait de remarques.

Je profite que nous sommes tous rassemblés et disponibles pour faire un bref historique de l'activité éruptive du Karymsky en insistant, malgré moi, avec une pointe d'ironie et un peu de regret, sur le fait qu'habituellement des explosions « stromboliennes » projettent du matériel éruptif à quelques centaines de mètres de hauteur plusieurs fois par heure. Si son approche est alors plus hasardeuse, plus risquée, elle est aussi évidemment beaucoup plus captivante.

« Guy ! Par où passe-t-on ? » Inévitable, incontournable question qui précède chaque départ. Le bras tendu en direction des abrupts sombres, ma main vole de gros blocs isolés en ravins à peine marqués. Je trace la voie d'ascension qui n'est autre qu'une succession de longues traversées sur des flancs de cendre tassée, piquetés de bombes volcaniques à demi enterrées. J'ai le doigt toujours pointé vers le volcan, tous les regards convergeant vers le sommet, lorsqu'éclate la plus incroyable, la plus énorme déflagration qu'il m'a été donné d'entendre à ce jour.

Précédée par une colossale onde de choc qui pousse l'air dans nos poumons, une explosion d'une intensité extrême, d'une violence inouïe, une explosion que l'on ne peut comparer à rien arrache littéralement, décapite, fracasse toute la partie est des crêtes. En une fraction de seconde, celle-ci se désolidarise du sommet et vole en éclats. Simultanément, une énorme colonne sombre et compacte, une masse presque solide s'élance du cratère déchiré. Dans un vacarme assourdissant, elle grimpe à une vitesse foudroyante, grossit, s'enfle démesurément. Sa hauteur qui atteint, dépasse peut-être trois kilomètres ne cesse de s'élever. Son volume devient phénoménal. Boursouflée de grosses volutes grises qui se tordent, surchargée de myriades de fragments de roc de toutes tailles, propulsée avec une énergie inimaginable, cette tour monumentale qui sans cesse se dilate poursuit son ascension. Des milliers de blocs s'en écartent très haut avant d'amorcer leur chute et de plonger en une grêle terrifiante qui s'écrase dans des jaillissements de cendre. Partout, c'est une infernale lapidation. Des quartiers de roche énormes, dont plusieurs atteignent la taille d'un wagon et qui proviennent, pour la plupart, de la destruction partielle du cratère, se plantent sur la pente dans un délire de chutes vrombissantes. Je pense n'avoir jamais vu de projectiles de dimensions aussi impressionnantes ! Leurs impacts

creusent de gigantesques entonnoirs. Certains s'abattent et s'enterrent avec des bruits mats. D'autres se brisent puis rebondissent. D'autres encore éclatent, se pulvérisent.

Le paroxysme se prolonge… Se succédant sans relâche à une cadence hallucinante, catapultés dans un grondement continu, des jets colossaux et très sombres se succèdent, se pressent, s'emboîtent les uns dans les autres, sortent maintenant du panache, s'écartent, se chevauchent et fusent toujours plus haut, libérant des spirales qui grossissent encore. D'une violence, d'une puissance extraordinaire, ces gerbes qui s'ouvrent en diaboliques éventails se suivent sans discontinuer. Ce n'est plus bientôt qu'une effarante confusion, qu'un fouillis inextricable de lambeaux de lave et de rocs fragmentés qui s'élèvent, plongent, se croisent, se heurtent. Tout le cône est lacéré par cette effrayante grêle de feu, par ces incessantes avalanches qui labourent ses flancs. C'est un déchaînement extrême, un terrible bombardement.

Ébahis, les yeux grands ouverts par l'émotion, nous restons là, immobiles, figés. Tandis que les minutes s'écoulent, les émissions de matériel éruptif augmentent encore. Les détonations, toujours plus rapprochées les unes des autres, se font plus bruyantes. Précédés de sifflements stridents, les sinistres chocs des retombées nous parviennent toujours plus puissants. Les éclatements se multiplient. D'abord sourds, les bruits deviennent plus clairs, plus tranchants. Les projections, après avoir arrosé les gradins inférieurs du cône, se rapprochent. La situation s'aggrave. Tension. Incertitude. Cette crépitation saccadée toujours plus près, toujours plus nette, plus précise, me fait craindre le pire. Instants de peur animale où tous les muscles se contractent. Si la vigueur, la brutalité des impacts est incroyable, aucun bloc n'arrive jusqu'à nous. Les plus proches percutent le sol à une centaine de mètres environ. À chaque heurt,

des fusées de cendre noire opaque s'élancent des pentes massacrées, tournoient, se développent. Sous ce pilonnage dru, forcené, ininterrompu, tous les flancs du volcan fument et disparaissent, bientôt noyés dans des milliers de petits nuages tournoyants.

Et tout à coup, c'est le silence. Un vrai, un fantastique, un prodigieux silence. Tout se termine d'une façon brutale. Les pentes dévastées, éventrées, labourées de longs sillons parallèles, constellées d'une multitude de petits cratères, criblées de débris de lave – certains encore incandescents –, lentement se dégagent, émergent des fumées. Le nouveau sommet étrangement ébréché progressivement se dessine, apparaît.

Muets de stupeur, incrédules, nous nous regardons sans échanger une seule parole. Nous avons besoin de quelques instants encore pour combler cet abîme de mots qui manquent. Combien de temps sommes-nous restés interdits, silencieux, chacun imaginant les scènes d'horreur et de carnage qui auraient eu lieu si nous n'avions pas, bien involontairement, différé de quelques heures cette ascension ou si l'hélicoptère, à ma demande, avait réussi à se poser sous le sommet ? Il est évident que, dans ces deux cas, les chances d'échapper à cet effroyable bombardement étaient nulles. L'éruption et la chute des blocs qui ont suivi nous auraient surpris et massacrés sur les bords du cratère. Aucune échappatoire n'était possible. Personne parmi nous, c'est une certitude, n'aurait survécu.

Succédant alors à cette terrifiante évidence, une sorte de panique rétrospective nous envahit avant de se diluer progressivement dans la surexcitation de se sentir vivant, merveilleusement vivant. Tout à coup, plus personne ne peut retenir sa joie. Cette joie énorme, profonde qui éclate, ce bonheur qui nous étreint, cette espèce d'euphorie qui peu à peu nous envahit. C'est Pierre avec son sourire timide qui est allé chercher la vodka. Christian, encore un peu ému,

d'un geste triomphant a alors levé la bouteille en direction du volcan : « À la vie ! À la chance ! À nous tous ! À Pierre et à son extraordinaire sens de l'orientation, sans qui nous ne serions certainement plus de ce monde ! » « Je crois bien qu'on a la "baraka" », a ajouté alors très modestement ce dernier. Jamais alcool ne nous a paru aussi bon ! Le litre incolore passe de main en main, s'attarde même légèrement chez certains. Les rasades qui se succèdent et nous brûlent un peu la gorge ne font qu'épicer encore davantage cet étrange sentiment d'être des miraculés de la vie.

Si la tension est désormais quelque peu retombée, nous surveillons toujours très attentivement le cratère qui expulse continuellement de grosses bouffées de fumées pommelées. Il est 17 h 40 quand une nouvelle déflagration ou plutôt un long déchirement suivi d'un rugissement grave et soutenu nous fait scruter avec attention l'inquiétant panache qui jaillit et se développe au-dessus des crêtes. Même si celui-ci est moins rapide, moins impressionnant que le précédent, moins haut surtout, il expulse encore des matériaux lourds qui arrosent copieusement les flancs du volcan tout en restant relativement concentrés dans la zone sommitale. Chacun maintenant équipé de son appareil photographique, un peu plus détendu, fait des pronostics sur la fréquence ou l'intensité de la prochaine explosion. Lorsque, vingt minutes plus tard, le cratère tonne à nouveau, cette fois, c'est une colonne très sombre, presque noire, d'où fusent de nombreux tourbillons d'un gris velouté, qui se dresse dans le ciel. Celle-ci, saturée de cendre et de gaz, alourdie de milliers de projectiles, se déverse, s'écroule littéralement sur une bonne moitié du cône qui crépite sous les impacts. Toute la partie inférieure reste relativement épargnée.

Même si les explosions demeurent jusque-là assez variables en violence et en puissance, obéissant à des cycles pour le moins incertains, il semble que le Karymsky soit en train de reprendre ce qu'il est convenu d'appeler « sa normale activité explosive ». De ce fait, le risque d'une nouvelle déflagration cataclysmique me paraît pour l'instant, sinon écarté, tout à fait improbable.

Le soleil commence à baisser sur l'horizon. La lumière est moins intense. « Regardez ! » Depuis un moment, Patrice fixe avec insistance une zone apparemment très précise, un peu en contre-jour. Là-bas, en direction de l'ouest, tout au long d'une arête déchiquetée qui délimite probablement un vaste couloir joignant le sommet à la base du cône, une lueur, indécise mais persistante avec localement de brusques changements d'intensité, se reflète sur l'écran mouvant des fumées. Tous les regards se dirigent, se concentrent alors sur le secteur désigné. En effet, se détachant assez nettement derrière ce profil dentelé, irrégulier, par moments d'étonnantes et furtives trajectoires rougeoyantes, accompagnées d'une multitude de festons or, se dessinent sur le fond uniforme des roches pendant que nous parviennent les roulements caractéristiques et lointains d'une avalanche. Aucun doute n'est possible ! S'échappant du cratère maintenant largement ouvert, une coulée de lave andésitique épaisse, lentement extrudée d'une faille ou d'un dôme en formation, descend, emprisonnée, canalisée par ce chenal. Celle-ci, trop pâteuse pour couler, s'empile vraisemblablement en volumes compacts qui se détachent, plongent et par bonds successifs se fracturent, puis se disloquent jusqu'à la base des pentes. Malheureusement, d'ici nous ne pouvons apercevoir que les points culminants de ces longues paraboles de feu qui décrivent d'étonnantes arabesques.

Puisque le sommet nous est désormais interdit, pourquoi ne tenterions-nous pas une approche dans cette direction ? Il me paraît

tout à fait envisageable et pas trop déraisonnable de longer la base du volcan pour tenter de rejoindre les abords de ce fascinant réceptacle naturel qui collecte tous les blocs de lave incandescents dégringolant les quelque neuf cents mètres de couloir. Déjà, j'imagine la puissance du spectacle. Tous ici me connaissent depuis longtemps et savent que ce type d'activité a sur moi un pouvoir d'injonction, presque d'envoûtement, auquel je résiste difficilement. Une fois sur place restera évidemment à trouver les limites. Je ne peux donner plus de précisions. Chacun a compris. Avec le même enthousiasme, nous préparons nos sacs. Vêtements très chauds, torches, frontales, un solide casse-croûte, et c'est le départ. Andreï, toujours aussi flegmatique, est déjà prêt. Il nous reste à peine une heure avant que la nuit tombe.

Ce nouvel objectif, apparemment moins périlleux, techniquement plus facile, n'offre aucune grosse difficulté, si ce n'est qu'il va s'effectuer sur un terrain accidenté que ni Andreï ni moi ne connaissons. Sauf éruption majeure, il semble qu'il soit pour l'instant relativement protégé des retombées éruptives. C'est donc dans ce paysage fantôme, monochrome, empâté dans des dégradés de teintes sombres, que nos treize silhouettes un peu courbées sous le poids des sacs commencent à gravir les premières pentes. Partout, c'est le même décor où se succèdent éboulis, cendre, vieilles laves altérées, oxydées, qui alternent aussi avec quelques blocs anguleux plus récents, plus inquiétants aussi.

Quand nous arrivons au pied de la face sud, nous longeons sa base jusqu'au point où celle-ci plonge brutalement de quelque deux cents mètres en plusieurs ressauts de rocs délités impraticables. Pour la traverser, l'unique possibilité est d'escalader une succession de petites cheminées assez aériennes mais sans véritable difficulté qui nous permettent d'accéder à tout un système de vires horizontales et

de terrasses. De là, pour parvenir jusqu'à la zone ouest, il ne nous reste plus qu'à franchir ces espaces assez plats, parfois très larges, parfois un peu plus étroits, encombrés d'énormes roches.

S'il y a toujours une incontestable irrégularité dans le rythme des explosions, celles-ci se poursuivent tantôt assourdies, tantôt déchirantes. À chaque détonation plus bruyante, plus sonore que la précédente, nous avons tous le même regard inquiet pendant que les lourds panaches sombres criblés de bombes s'éparpillent là-haut sur la grande pente noire qui nous domine.

Tandis que nous progressons dans cet univers bouleversé, presque démentiel, face aux derniers rayons d'un soleil consumé, je refuse de me laisser impressionner même si je n'arrive pas à chasser complètement de mon esprit une certaine anxiété, due peut-être au poids de ma décision, pourtant réfléchie et consciente, de conduire mon groupe en ces lieux. Comment traduire, comment exprimer alors ce mélange d'inquiétude, d'appréhension cachée, de peur contenue d'où n'est pas exclue une réelle sensation d'excitation et de défi ? Curieux sentiment que celui de se sentir à la fois libre, responsable et, en même temps, prisonnier moral d'un site angoissant où, malgré une évolution que je juge plutôt rassurante, pèse toujours une menace.

Une ultime clarté très légèrement orangée traverse encore l'horizon avant de se teinter de mauve puis d'un vert très pâle jusqu'à ne plus être de l'autre côté du ciel qu'un commencement de nuit où les étoiles brillent déjà. Il fait très froid tout à coup. Les écueils de l'obscurité s'ajoutent à ceux d'un sol de lave défoncée, parsemé de trous, encombré de roches aux arêtes tranchantes de plus en plus chaotiques. Des reliefs invisibles surgissent au dernier moment sous les faisceaux croisés de nos lampes. À chaque pas, nos pieds dérangent des pierres en équilibre précaire qui roulent et disparaissent dans les ténèbres. Parfois échappées de minces

crevasses, quelques vapeurs agressives chargées de soufre nous font suffoquer. Bien que probablement beaucoup plus éloignée de notre camp de base que je ne l'avais imaginé, la lueur rouge persistante alimentée par une multitude de blocs ardents se rapproche, se précise et tonne en permanence.

Franches, nettes, puissantes, les déflagrations de nouveau claquent avec une violence inquiétante. Jaillissant au travers de tumultueuses volutes de cendre, se détachant avec une remarquable netteté, d'innombrables et rapides trajectoires d'un orange léger grimpent encore plus haut, s'épanouissent avant de disparaître bien vite reprises, absorbées, noyées dans des tourbillons plus noirs que la nuit. Les battements syncopés des retombées se rapprochent. Pas un mot. Pas une remarque. Chacun, attentif à sa marche, reste enfermé dans son silence. Entre les explosions, juste au-dessus de nos têtes les crêtes se détachent sur un embrasement dont l'éclat varie sans cesse. Notre progression ralentit encore, devient délicate, malaisée. Nous avançons avec beaucoup de précautions pour ne pas faire basculer des tonnes de pierres instables. C'est au moment où nous contournons enfin ce long escarpement rocailleux, qui jusque-là nous masquait partiellement la vue, que le spectaculaire toboggan de feu apparaît face à nous dans toute sa farouche et fascinante beauté.

Du sommet à la base du couloir, ce n'est qu'un déferlement aveuglant de roche en fusion, qu'une avalanche assourdissante et incessante de masses incandescentes qui se fracassent. Alimentée par un large delta jaune d'or d'apparence immobile qui ébrèche le cratère, une puissante coulée de lave progresse lourdement jusqu'à s'avancer en déséquilibre au-dessus des pentes. Celle-ci très visqueuse s'étire, s'allonge jusqu'à se rompre brutalement, libérant des blocs phénoménaux qui croulent en grondant, bientôt suivis par d'autres aussi colossaux, puis d'autres encore. Jaune clair ou incarnats, ils

rebondissent, se cassent, explosent parfois littéralement puis, canalisés entre les parois de pierre, ricochent, voltigent, se brisent en éléments plus petits qui rejaillissent dans un tonnerre étourdissant. Éparpillés en innombrables trajectoires étincelantes, ils touchent enfin le pied du cône et, dans un ultime rebond, s'immobilisent sur le vaste plateau qui s'étale à une trentaine de mètres en dessous de nous.

Rejoindre ce plateau ne pose aucun problème particulier. Entraînés par de petites coulées d'éboulis, nous dégringolons plus que nous descendons ces pentes aux limites de l'équilibre. En bas, ce n'est qu'un indescriptible amoncellement de cubes de lave jetés en tous sens. Il se dégage de cette véritable débâcle une telle violence, une telle puissance qu'elle donne une irrésistible envie de fuir, de s'éloigner. Ce sentiment est encore renforcé par l'ambiance sonore des projectiles qui s'écrasent en permanence non loin de là. Ce climat d'insécurité mal défini, ajouté à l'ambiance un peu hallucinante du décor, nous fait presser le pas pour traverser jusqu'à son extrémité cet espace tourmenté afin de nous en écarter au maximum.

Lorsqu'enfin nous posons nos sacs, nous sommes dans une zone plus sereine, moins inquiétante en tout cas, un peu surélevée, uniformément recouverte de cendre, située en face mais à deux cents, trois cents mètres peut-être de la base de cette éblouissante cascade, avec en arrière-plan les crêtes illuminées du cratère. Si tout le monde semble un peu soulagé et satisfait d'être parvenu en ces lieux, un air glacé maintenant nous transperce. Malgré tous les vêtements de protection enfilés les uns par-dessus les autres – parka en laine polaire, veste de duvet, coupe-vent –, nous n'arrivons pas à nous réchauffer. Il y a quatre heures que nous avons quitté le camp de base et enfin nous allons pouvoir nous restaurer. Ceci nous permettra de récupérer des efforts fournis mais aussi et surtout de lutter contre ce

froid très vif qui nous fait claquer des dents. D'impressionnantes portions de poisson séché, des filets entiers de saumon fumé et même une grosse boîte de caviar achetée à Petropavlovsk sortent des sacs. Déjà, l'indispensable bouteille de vodka circule entre des mains impatientes. Notre appétit est redoutable. Bonne humeur, plaisanteries, enthousiasme. Chacun y va de sa petite histoire même si la voix tremble un peu. Nous sommes heureux, tout simplement heureux, ensemble, éloignés de tout, dans une des régions les plus extraordinaires du Kamtchatka.

Une fois rassasiés, reste à trouver le meilleur emplacement pour photographier ou filmer, c'est-à-dire celui qui pourrait être relativement protégé du souffle glacial qui par moments remonte les pentes. Peine perdue ! Il n'existe pas ! Un à un les trépieds surmontés des appareils photographiques ou des caméras se dressent sur un ciel fourmillant d'étoiles. Quelques expressions imagées bien choisies et retentissantes signalent les mécanismes gelés ou récalcitrants. Tout le monde a l'œil rivé à son viseur. Assez variables en violence et en volume, les avalanches se suivent, magnifiques, sublimes. C'est quand les puissants trains de projectiles s'accélèrent, deviennent plus fournis, plus chargés, qu'ils s'ouvrent dans l'espace en trajectoires jaune d'or, que les déclencheurs crépitent. Le débit de la lave semble plus irrégulier. Il y a parfois des ralentissements. Quant au cratère, il expulse toujours ses épaisses volutes de cendre, de blocs et bombes mêlés avec sa belle clarté orangée mais à des intervalles toujours plus espacés. Dans ce froid polaire, notre immobilité devient vite un supplice, d'autant plus qu'une brise régulière à présent bien établie mord notre peau, cingle les visages. Combien d'heures avons-nous passé ainsi à grelotter, envoûtés par ce spectacle ? Deux, je pense, peut-être trois. Je ne sais plus. Très éprouvés par cette température quasi insupportable et certainement aussi par toutes les émotions

passées, la plupart d'entre nous manifestent leur désir de retourner au campement.

Seuls les deux Chantal, Catherine et Daniel me demandent d'attendre ici jusqu'au début de la matinée. Ils veulent saisir cet instant magique où le paysage émerge dans les premières clartés du jour pendant que l'incandescence des laves toujours lumineuses se découpe sur le fond bleu nuit du ciel. Il n'est pas dans mes habitudes d'accepter de scinder mon groupe en deux, surtout dans une région où l'on ne peut compter sur aucune aide extérieure ni aucun secours. Si je donne tout de même mon accord, c'est parce que mon ami Andreï, guide russe parmi les plus exceptionnels tant par sa résistance physique que par sa connaissance du terrain, accepte aussitôt avec son inimitable éclat de rire de raccompagner tous les volontaires. J'ai une confiance totale et une très grande sympathie pour cet homme sans attaches ni contraintes avec qui j'ai gravi les plus hauts volcans du Kamtchatka.

Tandis que déjà Patrice, Pierre, Jean-Pierre, Yves, Marc, Christian et Alain nous souhaitent une excellente nuit, non sans quelques réflexions pleines d'humour un peu grinçant, nous décidons de changer de place, quitte à nous rapprocher à nouveau du site éruptif, afin de trouver un endroit plus abrité. Instinctivement, nous nous sommes regroupés près des premiers rochers qui, pensions-nous, pourraient nous défendre ou du moins nous préserver suffisamment du vent. Mais celui-ci semble venir de tous les côtés. Il se renforce même, devient acéré. Il ne nous lâche plus, nous harcèle, nous pénètre. Sans cesse nous devons l'affronter. La température baisse encore.

L'activité éruptive du cratère semble ralentir, diminuer. Il y a plus d'une heure qu'il n'y a pas eu d'explosion. Nous avons tous le même visage ensommeillé, épuisé. Avec nos doigts gonflés presque

insensibles, nous avons de plus en plus de difficultés à manipuler nos appareils photographiques. Nous cherchons alors dans nos sacs tout ce qui serait susceptible de brûler, de faire jaillir des flammes, même pour quelques instants, afin d'essayer de réchauffer nos mains qui sont en train de geler. Papiers d'emballage, notices, papier toilette, vieille carte du Kamtchatka, tout y passe ! Nous mettons presque nos poings dans ce feu improvisé, mais nos munitions s'épuisent vite.

Les explosions continuent de s'espacer, avec des intervalles toujours plus longs. Leur violence s'atténue, décroît. Elles semblent plus lointaines, presque étouffées. Les bruits restent noyés dans une sorte de grondement qui s'éteint progressivement. Si nous ne sommes toujours pas comblés par cette folle danse des laves incandescentes qui dévalent le couloir, si celle-ci nous envoûte toujours autant, elle a perdu aussi un peu de son ardeur et s'interrompt même par instants. Parfois se fait un silence aussi profond que la nuit où les étoiles semblent figées dans un ciel d'encre.

Malgré ces conditions hivernales, cette fatigue qui descend de partout, ce sommeil interdit, de temps en temps, la tête appuyée sur mes deux bras repliés entre mes genoux, je me laisse envahir par une dangereuse torpeur. Il faut un effort de volonté considérable pour poursuivre cette veille nocturne qui n'en finit pas et remuer par moments nos membres endoloris qui doucement s'engourdissent. Depuis longtemps, le cratère s'est tu, mais curieusement cela me laisse totalement indifférent. Je n'ai plus aucune réaction. Le seul rêve qui occupe mon esprit est le moment où je pourrai me glisser délicieusement dans mon duvet, sous ma tente. Se hissant lentement au-dessus des ténèbres, une lueur vague s'éclaircit. Une mince frange ambrée délimite le ciel de l'ombre, puis l'horizon d'un seul coup s'empourpre. Les premiers rayons du soleil rasent les crêtes, enfin une

belle lumière rosée glisse sur les rochers. Il est 5 h 43. Le froid pince de plus belle. Quelques secondes encore.

Soudain, le sol oscille d'un mouvement ample très perceptible puis il tremble, il trépide d'un mouvement haché, saccadé, cependant qu'un long roulement grave, sonore, bloque nos gestes, fige nos regards. Semblant parvenir d'une effarante profondeur, il s'amplifie, devient énorme. Arrachée aux entrailles du volcan, expulsée du cratère probablement obstrué par des tonnes et des tonnes de rocs effondrés et de lave solidifiée, une indescriptible masse noire mamelonnée, bourgeonnant en grosses volutes tournoyantes, denses, très serrées, se gonfle, s'épaissit, se développe, grimpe péniblement à quelques centaines de mètres au-dessus du sommet. Terriblement compacte, toujours plus volumineuse, elle se dilate, déborde de l'enceinte des crêtes, bouillonne, s'élargit sans cesse. Alors que le grondement se prolonge, s'accentue même, celle-ci, trop lourde, surchargée de matériaux solides, semble hésiter encore à grandir, renonce à escalader le ciel, puis brutalement se tasse, s'affaisse, s'effondre sur elle-même. Son diamètre aussitôt s'enfle démesurément, devient gigantesque en même temps qu'elle s'affale, s'écroule en une hallucinante coulée pyroclastique, l'arme la plus dangereuse du Karymsky. Tension extrême. Secondes d'angoisse interminables. Puis c'est un fracas inouï de roches broyées qui s'écrasent, arrachent, massacrent tout dans une effroyable confusion de chocs, d'éclatements, de roulements. Drainant des millions de mètres cubes de blocs et de roc pulvérisé, elle submerge, lamine, gomme, dévaste tout sur son passage. C'est un martèlement furieux de plus en plus déchaîné.

Face à nous, il n'y a plus maintenant qu'un mur de gaz brûlant, convulsé, agité de grosses cloques tournoyantes aux reflets de mercure qui se pressent les unes contre les autres, qui roulent,

grossissent. D'une titanesque démence, telle la vague dévastatrice d'un raz de marée propulsé par la formidable poussée des gaz surcomprimés qui se détendent, un véritable déferlement de roches, de cendre, de fragments de lave en fusion, dévale les pentes à une vitesse fulgurante. Balayant tout sur son passage, il se précipite, se dirige droit sur nous. « Guy, on est foutus ! » La phrase reste en suspens… sans réponse. C'est Catherine qui a parlé. Aucun réflexe de fuite. Personne n'esquisse le moindre geste de repli. Son orientation est telle, sa rapidité si terrifiante, son vacarme si étourdissant que chacun a compris. Nous restons cloués sur place, paralysés par la peur, hypnotisés par la violence du phénomène, pétrifiés par sa proximité, son ampleur. Une telle scène dépasse les limites de l'imaginable. Qui n'a jamais connu une pareille terreur ne peut concevoir tout ce qu'elle a d'incommunicable. Indescriptible, ce sentiment d'une mort imparable qui jaillit.

Semblable à quelque monstrueuse cervelle boursouflée de circonvolutions géantes, la nuée ardente envahit l'espace, fonce sur nous. Tout s'accélère en mouvements désordonnés, s'enroule, se creuse, s'élève. Ce n'est plus qu'une gigantesque surface convulsée, torride, brassée d'une multitude de mouvements circulaires, alimentée par un inépuisable volume de cendre qui progresse en casquette, se dresse toujours plus haut. Bruits d'écrasements, de rebondissements tout proches. Le sol vibre dans l'air compressé. La lumière disparaît.

À partir de cet instant, ma perception du temps est très aléatoire. Dans cette démesure, la durée et la vitesse n'ont plus d'équivalence. Les images qui traversent nos yeux horrifiés se modifient sans cesse. Elles repoussent les frontières de l'épouvante. Aucun cri, aucune prière. Tout va trop vite. Même pas le temps d'un regret ou d'une espérance. Il n'y a plus rien à faire. Y échapper n'est pas pensable.

L'issue fatale est inéluctable. Cinq mêmes regards désespérés fixent cette trombe torride, implacable, qui se rue sur nous en grondant. Une vague d'air brûlant nous fait instinctivement lever les bras. Dérisoire protection. La coulée pyroclastique dans toute sa fureur n'est plus qu'à deux cents mètres, cent cinquante peut-être, lorsque le miracle se produit. Brusquement, elle dévie sa trajectoire, oblique, nous évite, nous rase en s'incurvant sur notre gauche, canalisée, endiguée, comme avalée par un profond ravin indécelable, en tout cas invisible pour nos regards ahuris.

Fracas épouvantable d'avalanche, de cataracte, de barrage rompu, de la terre déchirée qui tremble, de l'air qui vibre, tandis qu'un mur de chaleur terrible nous frôle et bloque l'air dans nos poumons. Des tornades de cendre nous giflent. Tous nos muscles sont tendus à craquer. Nos mains sont crispées sur la pierre, puis le bruit s'écarte, s'éloigne, et le souffle de feu diabolique poursuit toujours plus bas sa course infernale. Il pleut du gris. Il pleut de la roche pulvérisée. Encore la pénombre. Un temps écarté des pendules. Puis l'opacité qui nous entoure progressivement se morcelle. Quelques glissements se dessinent dans les nuées. Des bouts de ciel bleu apparaissent. Enfin, nous sommes éblouis par l'intense lumière du dehors.

Je n'ai pas bougé, retenant toujours mon souffle. Reste une odeur entêtante de pierres broyées et un silence si complet, si plein qu'il semble prolonger notre conversation muette avec la peur. Nous sommes là tous les cinq, immobiles, indécis, choqués. Lentement, nous reprenons conscience. Besoin irrésistible de se toucher, d'inventorier son propre corps pour se persuader que l'on est vraiment en vie. Nos visages sont noirs, impressionnants. Seuls les regards traduisent pour l'instant ce que nous venons de vivre. Pas très loin, quelques blocs fumants hérissent le sol. Tous les bruits ont disparu.

Je respire lentement, profondément. Mes jambes tremblent un peu. Très rares sont ceux qui ont été les témoins d'un tel spectacle et qui ont survécu. Quand le paysage est enfin totalement dégagé, je comprends, je réalise seulement maintenant la grosse erreur que j'ai faite. Je ne suis pas fier de moi. Je suis vexé, humilié. Lors de notre progression nocturne, je n'ai pas interprété correctement les reliefs. Je me suis trompé sur la topographie réelle des lieux, à présent évidente. Ce que j'ai pris cette nuit pour un vaste plateau isolé servant exclusivement de réceptacle aux laves s'engouffrant dans le couloir n'était en réalité que la partie évasée d'un immense déversoir naturel entaillé par un profond ravin tout proche – bien que hors de notre vue –, collectant probablement la majeure partie des produits éruptifs vomis ou projetés par le volcan. La chance, notre chance inimaginable a été sa présence qui au tout dernier moment a détourné et littéralement aspiré le flot meurtrier qui aurait dû nous anéantir.

Les quelques kilomètres qui nous restent à parcourir jusqu'au camp de base ressemblent plus à une fuite qu'à un retour. Même si une activité explosive strombolienne assez discrète semble à nouveau s'être installée dans le cratère, partout le paysage est imprégné d'une précarité pesante. Tout nous paraît à présent suspect. Une inquiétude parfois proche de l'angoisse a remplacé notre paisible assurance de la veille. Lorsque nous arrivons enfin près des tentes, il règne une certaine effervescence. Les traits tirés de chacun prouvent, si besoin était, que l'autre partie du groupe n'a pas dormi plus que nous. En quelques mots, nous comprenons que leur nuit fut « chaude » elle aussi !

En effet, au lever du jour, quand la monstrueuse colonne éruptive s'effondra sur elle-même, celle-ci engendra non pas une mais plusieurs coulées pyroclastiques qui ravagèrent les flancs du volcan

dans différentes directions. Trois certainement, peut-être quatre. Personne ne semble vraiment d'accord sur ce point. Ce qui est sûr, c'est que l'une d'entre elles ne s'arrêta qu'à quelques centaines de mètres du campement. Il est 15 heures lorsque nous embarquons au complet dans notre hélicoptère toujours piloté par Yuri, qui dès son arrivée a été informé avec luxe détails de toutes nos péripéties.

Tandis que nous nous élevons lentement jusqu'à dépasser l'altitude du Karymsky, je me risque à demander s'il ne serait pas possible de faire un léger crochet pour nous rapprocher un peu… oh, juste un petit peu du sommet. J'aimerais beaucoup observer et photographier les profonds bouleversements qui ont altéré la morphologie du cratère. Mais, contre toute attente, l'appareil continue sa route, rectiligne. Peut-être Yuri n'a-t-il pas entendu ?

18 juillet 1999

CHAPITRE 12

Erta Ale, volcan interdit

Bien que longuement préparée, souhaitée, rêvée, notre expédition n'en a pas moins des allures de gageure, de coup de poker, presque de défi. Nous en sommes tous conscients lorsque, ce 24 janvier 2000, nous embarquons sur le vol pour Djibouti. Il y a là Annie, Christophe, Jean-Claude et Philippe. Nous nous connaissons depuis longtemps. Des souvenirs communs sur les volcans actifs d'Hawaii et d'Indonésie ont tissé entre nous une véritable complicité essentielle au succès de notre projet. Nous venons en effet d'obtenir les autorisations officielles du gouvernement éthiopien pour nous rendre au sommet de l'Erta Ale, volcan maudit, volcan depuis longtemps interdit, situé au nord de l'Afar dans le désert de Danakil, le plus brûlant, le plus inhospitalier de la planète.

Ce désert, vaste dépression effondrée à cent trente mètres sous le niveau de la mer, enclavée entre les énormes empilements basaltiques des hauts plateaux éthiopiens, abrite un enfer, une étuve. Le thermomètre y oscille fréquemment autour de quarante-cinq, cinquante-cinq degrés centigrades, parfois plus. Soumis à une aridité extrême, secoué de violents séismes, percé de cratères emplis de lave

bouillonnante, écartelé par des mouvements tectoniques incessants, cet immense territoire n'a pas encore achevé sa genèse et poursuit sous nos yeux l'œuvre de la création.

La proximité de l'Erta Ale avec la frontière de l'Érythrée, liée à une guerre meurtrière qui vient tout juste de s'achever dans un contexte politique encore très instable, lui a conféré jusqu'à ce jour une réputation d'inaccessibilité bien méritée. Depuis vingt-cinq ans, toutes les expéditions qui, comme la nôtre, voulaient l'atteindre par voie terrestre ont échoué.

Pourquoi alors tant d'obstination ? Tout simplement parce que l'Erta Ale a une caractéristique particulière qui en fait la Mecque des volcanologues. Il compte parmi les très rares volcans de notre globe à posséder à son sommet un lac de lave incandescent permanent de près de quatorze mille mètres carrés de superficie qui s'agite à une température de mille trois cents degrés centigrades.

L'autre intérêt, et non des moindres, réside dans le fait que cette région est géologiquement exceptionnelle. Ici, la croûte terrestre qui n'excède pas cinq kilomètres d'épaisseur est en continuelle expansion. Soumise à de très fortes pressions et sollicitations, elle s'amincit, se déchire, dévoilant en surface les mystères de ses profondeurs. Des phénomènes uniques directement liés à la tectonique des plaques apparaissent à ciel ouvert. C'est là, sous l'influence d'un point chaud mantellique[1] très actif, que l'Arabie s'éloigne par à-coups de l'Afrique à raison de quelques centimètres par an. Étonnant spectacle que celui d'une Afrique en train de s'ouvrir, de se couper en deux et qui semble s'ingénier à reproduire dans la vie des hommes les colossaux déchirements des plaques désunies. C'est avec l'Islande l'un des seuls endroits au monde où il est possible d'observer à l'air libre, et non pas sur des fonds marins à six ou huit mille mètres de profondeur, une « dorsale océanique », c'est-à-dire la séparation de deux continents et

la naissance d'un nouvel océan. Cet étirement n'est rien d'autre qu'un monstrueux accouchement. Bientôt, les ponts de lave qui font barrage et empêchent pour l'heure la mer Rouge de s'engouffrer dans la dépression de Danakil vont céder aux flots déchaînés. Ce sera le point de départ de l'océan embryonnaire érythréen qui s'étendra plus tard entre l'Afrique et l'Arabie. La terre aura alors terminé l'un de ses plus grands chantiers commencé il y a trente millions d'années. Elle aura réussi l'incroyable pari de faire naître un océan à la place du plus impitoyable des déserts.

Voilà les deux raisons qui ont justifié tant d'acharnement de la part des volcanologues du monde entier.

Lorsque, deux jours plus tard, nous arrivons avec nos deux gros véhicules tout-terrain à Assayta, capitale du pays afar, passage obligé pour pénétrer dans le désert de Danakil, on nous signifie sans ménagement, et surtout sans explication, l'annulation de nos autorisations gouvernementales. Incompréhension. Mystère sur lequel se brise mon orgueil. Surpris par la soudaineté de cet événement imprévu, j'accuse le coup, l'idée d'un échec me paraît tout simplement impossible ! Seul compte pour l'instant le moyen de passer outre. Je refuse cette annulation. Je refuse cette nouvelle interdiction, le dérisoire de ces autorisations. Je refuse l'incompréhensible attente. Quatre personnes sont impliquées dans une aventure pour laquelle elles m'ont fait totalement confiance. À moi de trouver la solution !

J'installe mes amis dans le dernier hôtel qui ne soit pas encore en ruines au-dessus de la rivière Awash. Commence alors une longue quête nocturne, aidé en cela par les deux guides afars qui nous accompagnent. Rencontre de chefs de tribus. Contact avec d'étranges personnages. Déception, colère, espérance. Dans ce centre de tensions politiques et d'espoirs perdus, toutes les solutions sont

envisagées, même les plus audacieuses. Étonnement, interrogation, suspicion. Il faut ruser, concilier dans une même limite sécurité et dépassement des interdits. Des portes se ferment, d'autres s'ouvrent. Impuissance, doute, inquiétudes qui rongent et usent l'espoir. Quand plus rien n'est possible reste encore le miracle… Et à force de discours persuasifs, le miracle a lieu.

Au fond d'un bar enfumé, il est accoudé devant une bière. Il a une quarantaine d'années, un visage atypique qui capte l'attention, un regard intense, tranchant. En lui, une spontanéité qui rassure, une honnêteté brutale doublée d'une formidable énergie. Ali était jusqu'alors journaliste à la télévision de Djibouti. Il ne mâche pas ses mots. Il parle sans détours avec la liberté de ceux qui n'ont plus rien à perdre. Il vient de purger une peine de prison pour sa parole trop libre et ses prises de position pas assez nuancées. Il a couvert tout le conflit entre l'Érythrée et l'Éthiopie. Il a, me dit-il, des complicités authentiques dans les deux camps. Avec une décontraction étonnante et un esprit caustique, en quelques mots il éclaire d'une lumière crue les dessous de cette guerre tragique. Je comprends que traverser cette zone qui nous sépare encore de l'Erta Ale est plus affaire de chance et de rencontre que d'autorisations toujours remises en cause.

Une touchante sincérité alliée à une liberté totale et à un réel désir de nous aider fait qu'il accepte très vite de tenter l'aventure avec nous. Plus instinctif qu'intellectuel, enrichi de toutes ses expériences, précis, dubitatif, il a des paroles qui tranchent, qui mordent. Il dissèque notre projet. Il esquisse, imagine, suggère, passe en revue toutes les possibilités d'échec. Pour lui, le plus important, le plus difficile aussi est de trouver un « passeur » pour franchir ou éviter les cinq barrages militaires qui coupent la piste jusqu'à Afdera, impossibles à traverser sans les autorisations gouvernementales. Il

reste un instant silencieux, réfléchit, se concentre. Quand il se lève, il a un petit sourire de satisfaction. Je crois qu'il sait maintenant…

Nous longeons quelques rues très sombres, coupons une petite place jusqu'à une maison d'apparence délabrée et sans fenêtre. C'est avec une réelle curiosité mêlée d'espoir et d'appréhension que je pénètre à sa suite dans une petite pièce basse à peine éclairée par la lueur vacillante d'une lampe à pétrole. Un homme est là, assis sur un minuscule tabouret. Avec lui, trois personnes qui s'éclipsent à notre arrivée. Il est vieux, très vieux. Il n'a plus d'âge mais c'est un personnage important, respecté. Ali s'adresse à lui avec beaucoup d'égards et de déférence. Je ne comprends pas ce qu'il lui dit mais l'homme écoute et parle peu. Pas besoin de mentir pour minimiser les difficultés ou les risques. Il les connaît. Dans ce climat un peu âpre, tendu, il se tait un long moment puis je devine qu'il accepte. Maintenant, il rassure, entérine. Une liasse de billets verts change de main. Tout est dit. Rendez-vous cette nuit près d'ici à 3 heures du matin. Je réalise alors que, dans cette région durement éprouvée par la sécheresse et les guerres, le seul « passe-droit » pour pénétrer cette zone extrêmement complexe et bien défendue est d'avoir quelques très bons amis dans l'armée ou parmi les rebelles… Il faut aussi énormément de chance, de persuasion, de ténacité et surtout – lorsque l'on a choisi son camp – accepter cet avenir incertain et savoir rester extrêmement discret afin de ne pas rallumer quelques vieilles querelles qui pourraient très vite dégénérer.

Quand nous arrivons à l'hôtel, personne ne dort. Chacun a sorti son lit dehors pour tenter de supporter la chaleur écrasante et lutte contre des nuées de moustiques affamés et cruels. La nouvelle que nous apportons fait l'effet d'une bombe. Tout le monde saute hors des draps. La joie est lisible sur chaque visage. Ali se présente avec une certaine désinvolture et quelques mots qui vont droit au cœur. Son

authenticité émouvante fait mouche. Il est tout de suite accepté et intégré au sein de notre petite équipe. Le jour n'est pas levé mais le vieux monsieur est là, fidèle à sa promesse, avec quatre hommes armés qui acceptent de nous emmener et de nous faire traverser, « à leur façon » et avec trois véhicules maintenant, les cinq barrages militaires échelonnés tout au long des cent soixante-dix kilomètres de piste qui vont nous conduire jusqu'à Afdera, dernier poste de contrôle, dernier petit village habité. Des heures qui vont suivre, de cette journée de tension extrême, mémorable, inoubliable pour tous, je ne dirai rien. J'ai donné ma parole de garder le silence.

Lorsque, harassés de fatigue et d'incertitude, nous rejoignons enfin Afdera, les derniers rayons du soleil allongent les ombres. Annie a posé sa main sur mon épaule : « Merci Guy. » Deux grands cernes accentués par la poussière encadrent son regard pétillant. En elle, un charme, une violence, presque une séduction. Je ne dis rien mais, au fond de moi, je ressens une certaine fierté d'être déjà parvenu jusque-là. Même Philippe exulte. Il semble avoir retrouvé son impertinence naturelle. Dans les prunelles de chacun, je retrouve cette même satisfaction où se mêle une expression d'entêtement, d'obstination. Ali ne semble pas très éprouvé par cette longue journée. Il a ici parmi la police locale de bons amis qui, moyennant quelques « arrangements », vont nous ouvrir la dernière porte du désert. Il a toujours cette même expression rayonnante. Je crois bien que tous les deux, par des chemins différents, nous allons jusqu'au bout de notre sincérité. La nuit sera encore très courte. Nous nous couchons directement sur les tentes étendues à même le sol sans les monter. Personne ne dormira beaucoup.

Le jour se lève et nos trois véhicules progressent déjà dans la dépression sur ce fond de mer asséchée où la plaine rejoint le ciel. Ici, seule l'éternité gouverne encore le sommeil léger des laves. Quatre-

vingts kilomètres de chaos basaltique brûlant nous séparent encore de la base de l'Erta Ale. Partout, ce n'est qu'immensité de pierre noire, lac salé aveuglant, plaine de lave pétrifiée, cônes arides, lunaires, indifférents à la vie. Paysage du refus, dureté minérale, silence obstiné. Il y a dans cet assemblage de roches sombres, de pentes dénudées, de basses dunes monotones usées par des millénaires de vent et de soleil, quelque chose qui angoisse. Peu d'hommes s'aventurent sur ces terres calcinées. Nos véhicules se fraient lentement un chemin à travers une succession de blocs de lave, jetés, cassés, parsemés de coulées de sable noir. Parfois, ils s'enlisent ou se bloquent sur quelques rocs trop massifs. Il faut descendre, reculer, chercher un autre passage. L'air est bouillant. Le soleil cogne. L'ombre est inexistante dans ce pays de feu. Partout, c'est le même enfer torride, la même fournaise. L'air surchauffé ondule au-dessus des reliefs. Dans cette chaleur infernale, nous devons boire, boire beaucoup tout en sachant que nos réserves sont toutefois limitées. Nous avions prévu six litres par jour et par personne. Nous les buvons !

C'est à l'heure où le soleil de l'Afar est le plus impitoyable, où il n'y a plus qu'un ciel incandescent recouvrant la vibration des laves, que la puissante silhouette de l'Erta Ale se dresse enfin sur l'horizon. Les hommes qui nous accompagnent, tout comme nous, laissent exploser leur joie. Une formidable fierté se lit dans leurs regards. Surtout, ne pas s'arrêter. Poursuivre, continuer dans cet océan de pierre. Le terrain devient vraiment difficile pour nos véhicules surchargés. Nous avançons au pas, escaladons des talus très redressés et mouvants, descendons des ressauts abrupts, évitons des trous, contournons d'énormes blocs. Coup de volant. Changement de vitesse continuel. Avant… arrière… Le soir tombe lorsque nous arrivons au pied du volcan. Un panache de fumée s'échappe doucement du

sommet qui culmine à 613 mètres d'altitude et… à moins de vingt kilomètres de là.

L'excitation, l'angoisse de l'échec, le manque de sommeil, la fatigue de l'approche et la chaleur à laquelle nous ne sommes pas habitués nous ont usés. Je sais que je devrais m'arrêter, attendre, passer la nuit ici, laisser à chacun le temps de repos nécessaire pour récupérer, mais c'est impossible. Il y a un risque et je ne veux pas le prendre. Je refuse de céder à l'envie quasi unanime de dormir quelques heures. Je reste inflexible. Je redoute l'impensable patrouille militaire, l'incident de dernière minute qui nous empêcherait de parvenir au sommet alors que nous sommes si près du but. Nous devons absolument profiter de la nuit où la chaleur faiblit pour atteindre le point culminant. Un peu plus de sept cents mètres de dénivelé. Restera ensuite à descendre à l'intérieur de la caldeira. S'approcher du lac. Nous serons en contact radio avec les chauffeurs qui attendront près des véhicules et deux Afars qui, demain matin, nous rejoindront pour nous apporter un complément d'eau.

Comme sur tous les volcans boucliers, la pente est faible mais le terrain accidenté. Nos muscles sont un peu ankylosés par toutes ces heures de pistes, nos pas approximatifs, les sacs à dos trop lourds à cause des réserves d'eau pour l'ascension. Au fur et à mesure que la nuit s'installe sous un ciel éclaboussé d'étoiles, la colonne de fumée et les crêtes sommitales s'éclairent progressivement d'une fantastique lueur rouge, reflétant la perpétuelle incandescence de la lave liquide, lumière de la vie extrême. C'est la première apparition du rougeoiement que l'on peut apercevoir par nuit claire à une soixantaine de kilomètres à la ronde. C'est aussi et surtout la certitude de ce formidable spectacle de la terre en fusion. La douce lumière argentée de la lune réfléchie par un sol métallique nous

permet d'avancer sans l'aide des torches ou des frontales. Plus nous grimpons, plus les lueurs se précisent. Les crêtes dentelées et noires se découpent sur un fond rouge violent dont l'intensité varie par moments. Féerique. Dantesque. Presque inquiétant. Malgré la fatigue qui pèse sur nos épaules, nos pas se font maintenant plus rapides. Personne ne parle. Nous sommes impatients. Il nous faudra un peu plus de six heures pour parvenir au point le plus haut de la caldeira, avancer jusqu'à l'extrême rebord de la paroi verticale.

De là, notre regard plonge dans cette arène gigantesque, de forme elliptique de deux kilomètres par un kilomètre, aux falaises abruptes, orientées nord-ouest/sud-est. Son plancher, environ soixante mètres plus bas, est percé par deux puits cylindriques colossaux d'environ cent cinquante et trois cents mètres de diamètre. L'un au sud, l'autre au nord. Au fond du plus petit, situé au sud, taillé à l'emporte-pièce, s'agite et bouillonne le lac de lave invisible du sommet où nous sommes. Sa lumière rouge emplit la caldeira. Du plus grand, au nord, montent en permanence d'épaisses colonnes de fumée pommelées. Reste à présent à longer les crêtes, découvrir le couloir d'accès qui va nous permettre de parvenir jusqu'au fond de cette formidable enceinte. C'est le seul problème quelque peu délicat de notre itinéraire nocturne. Après plusieurs essais infructueux, nous découvrons le passage. La descente est courte mais très raide entre des blocs instables. Moins d'une centaine de mètres nous séparent du puits sud. À cet instant, nous avons tous le même visage sale, dégoulinant de sueur, enfin apaisé, heureux, tellement heureux d'avoir atteint l'objectif depuis si longtemps inaccessible. Pas de mots. Pas encore. Seulement une sorte d'ivresse devant cette réalité où toute parole est dépassée.

Il est 23 h 31, ce dimanche 28 janvier, quand nous atteignons les bords du puits. Enchâssé entre des parois verticales, circulaires, le lac

de lave nous apparaît. Énorme, démesuré. Nous recevons en pleine figure autant sa terrible chaleur que sa monstrueuse beauté. Violence d'un embrasement ouvert sur un paysage de lumière vertical à l'éclat insupportable. Enfin, nos yeux nous révèlent l'inimaginable. À moins de quatre-vingt-dix mètres sous nos pieds, la terre naît, bouillonne, gronde au rythme des lourdes vagues qui agitent sa surface. Nous percevons distinctement dans notre corps les coups pesants de la roche liquide qui s'écrase contre les falaises. Partout, le mouvement et la fusion s'imposent. Projections en fontaines, ruissellement d'incandescence, une éblouissante couleur orangé clair inonde le puits et illumine la caldeira.

Cris, hurlements, exclamations, échange de vigoureuses poignées de mains. Ali est heureux comme un gosse. Il jubile. Annie est tellement émue qu'elle ne peut rien dire. Son bonheur est contenu tout entier dans son regard. Philippe parle tout seul. Il commente, il analyse, il compare, il s'esclaffe. Jean-Claude et Christophe à plat ventre sur l'extrême bord du gouffre photographient, en invectivant à chaque cliché le gouvernement éthiopien qui voulait les priver de cet extraordinaire spectacle. Comment dire cet orgueil, cette joie fabuleuse qui nous étreint ? Celui qui n'a jamais vécu une telle aventure ne peut percevoir tout ce qu'elle a d'inexprimable. Tout autour de moi, je ne vois que des regards émerveillés qui interpellent. Étrange paradis dans cet enfer vivant. Je sais que toute sa vie, chacun de nous se souviendra de ces moments d'une intensité inouïe.

Montant de l'abîme par bouffées agressives, cette chaleur de fournaise nous oblige souvent à protéger nos yeux, notre visage. Parfois, un craquement sec suivi d'un fracas clair dénonce l'écroulement, la chute d'un pan de murailles détaché des parois secouées et minées par les vagues de magma qui régulièrement dévorent leurs bases.

Tandis que la tension nerveuse et musculaire peu à peu se retire, nous partageons à présent une complète sérénité, un bonheur total et la fantastique sensation d'être enfin bien dans notre peau, là où nous avions décidé d'être. Combien de temps sommes-nous restés là à contempler cette puissance enchaînée ? Quand le jour se lève, je n'ai pas bougé de mon poste d'observation. Je ne peux me soustraire à la vision jamais identique de ce brasier à la houle massive. À cette heure matinale, les parois rose violacé qui l'encerclent tranchent sur le bleu encore très sombre du ciel. Tout autour de nous, le sol craquelé, fendu de longues failles à quelques mètres des bords du gouffre, témoigne de l'instabilité impressionnante du site. À une quinzaine de mètres au-dessus du lac, une terrasse semi-annulaire orientée à l'est atteste que, dans un passé relativement proche, le magma a occupé ce niveau avant d'amorcer un retrait en profondeur.

Depuis que le soleil s'est levé, l'activité s'est un peu calmée. Le fond du puits n'est plus qu'une surface argentée aux plis visibles entre lesquels la lave s'enroule, déborde, s'étale. Par endroits, de curieuses teintes satinées brillantes, moirées de reflets bleutés, apparaissent à la surface de larges plaques qui dérivent. Une peau souple, vivante, qui ressemble étonnamment à celle d'un pachyderme, parfois ondule faiblement, tressaille, se boursoufle, puis éclate sous la poussée des gaz emprisonnés, libérant de magnifiques colonnes de roche liquide jaune d'or. Portés par le souffle très chaud qui monte en permanence au-dessus du puits, des écheveaux de longues et frêles aiguilles de lave, très brillantes, aussi fines que des cheveux, véritable verre volcanique, s'élèvent à une dizaine de mètres au-dessus des crêtes, puis poussées par le vent s'envolent ou s'accrochent sur les bords de quelques reliefs. Dans une zone très précise au sud du lac, un étrange phénomène se répète invariablement. Accompagnée d'un sifflement très aigu, une large portion de croûte se soulève en forme de

mâchoire d'où fusent des gaz si chauds qu'ils en fondent les lèvres. À peine entrouverte, elle libère instantanément quelques dizaines de mètres carrés de lave très fluide qui s'étale, clapote quelques minutes et s'immobilise avant de se recouvrir d'une mince pellicule.

Pris par une émotion qui ne veut pas finir, je ne désire plus rien. Tout le monde dort à présent. Une immense lassitude insensiblement m'engourdit. Allongé sur une étroite dalle horizontale, en retrait du gouffre, la tête à l'ombre de mon sac, je me laisse aller à la douceur d'un sommeil irrésistible. Il y a si longtemps que je n'ai pas dormi… C'est à peine si s'ajoutent encore la conscience du caractère fragile et éphémère de notre plaisir et l'appréhension du lendemain déjà tout proche où, ce bonheur passé, il me restera à penser au retour.

Lorsque, le 31 janvier, nous nous retrouvons épuisés à Assayta, l'un des deux chefs afars qui nous a accompagnés tout au long de ces cinq jours, me serre longuement la main et, me regardant droit dans les yeux, me dit : « Guy, fais-moi une promesse. Ton prochain fils ou le prochain fils de ton fils, tu devras l'appeler Erta Ale, en souvenir de nous tous ! » J'ai promis.

Janvier 2000

---

1. Source permanente et fixe de magma à haute température qui trouve son origine à l'interface noyau-manteau. Cette colonne ascendante, qui perce la plaque lithosphérique se déplaçant au-dessus, engendre ainsi un alignement caractéristique de volcans sur plusieurs milliers de kilomètres.

CHAPITRE 13

Hells Gate

Cette anecdote n'est qu'un étonnant concours de circonstances qui débute ce 31 juillet 2002 en Nouvelle-Zélande par une banale visite – totalement imprévue – d'un site hydrothermal dont le nom, Hells Gate (les portes de l'enfer), attire mon attention alors que je poursuis ma route en direction de Rotorua – la cité du soufre – à quelques kilomètres de là. Que peut donc cacher ce lieu apparemment très touristique, lieu que je préfère habituellement éviter, plus excité par les zones isolées, voire difficiles d'accès, que par les sites trop aménagés où se manifestent parfois les caprices de la terre ? Par simple curiosité et peut-être aussi par souci de mener à bien une complète reconnaissance des régions volcaniques de l'île du Nord – dans le but de préparer ici un futur circuit –, je m'arrête tout de même. Sans beaucoup d'enthousiasme, je décide de jeter un rapide coup d'œil sur cet endroit certainement trop organisé et réglementé à mon goût.

Je constate très vite, avec une certaine satisfaction, qu'en raison de l'heure tardive seuls quelques touristes parcourent encore les trois niveaux étagés de ce parc plus vaste que je ne l'avais imaginé. Ils suivent docilement les sentiers sinueux au milieu des fumerolles et

des surfaces bouillonnantes. Je débute donc ce parcours en marchant avec application – je devrais dire avec une résignation doublée d'un certain agacement – sur un chemin bien dessiné, fléché et parsemé de pancartes avertissant des risques liés à la nature du terrain. Toutefois, je dois reconnaître que, très vite, je suis fasciné par l'ambiance de cet espace étrange à la beauté insolite. La lumière rasante d'un soleil déclinant souligne les contours de nombreux petits cratères agités par les soubresauts d'une boue clapotante. Des myriades de bulles nacrées naissent, glissent et éclatent à la surface d'une multitude de mares ocre et gris.

Lorsque j'atteins le deuxième niveau, il n'y a presque plus personne. J'apprécie la solitude du lieu et m'autorise à franchir les barrières délimitant les régions interdites. Ici, partout la terre fume, craquelée et rongée par les gaz qui s'exhalent dans une sorte de bruissement sourd, coupé de curieux sifflements. Là, c'est une surface sèche, ridée, brûlante, incrustée de minéraux colorés qui se fendille, lentement sapée par l'acidité des gaz. Plus loin, des boues mouvantes et épaisses s'agitent en tourbillons d'un noir brillant presque irisé, d'où se soulèvent de grosses cloques, des pustules qui gonflent et éclatent avec des soupirs de renvois. Par endroits, la chaleur s'élève en vagues lourdes, inquiétantes, qui montent de trous béants ou de fractures ouvertes au ras du sol. La notion de danger, bien que toujours présente, me semble si éloignée que je n'ai même pas envisagé de troquer mes légères chaussures contre celles de randonnée qui seraient évidemment plus adaptées à ce type de terrain. Faussement rassuré par les nombreuses heures passées dans les cratères de multiples volcans en activité, je progresse avec un certain plaisir et sans aucune appréhension, presque avec nonchalance, à travers cette zone bouleversée, très loin du parcours autorisé, délimité, balisé.

Quand j'arrive dans la troisième partie assez isolée, la plus éloignée, la plus active aussi, je suis seul. Je me dirige sans hésiter vers un étrange et fascinant petit cône de boue noire de cinq à six mètres de haut qui crachote et projette sans interruption des giclées visqueuses et sombres dans un halètement puissant mêlé de gargouillis sinistres. Un volcan de boue ! Il suffirait de quelques pas pour atteindre son sommet. Ses flancs sont raides, glissants, fragiles peut-être. Ignorant superbement le panneau d'interdiction qui signale le danger, je ne peux résister au plaisir de le gravir pour finalement constater que le soleil couchant éclaire défavorablement l'intérieur de son minuscule cratère. Malgré sa petite taille, celui-ci s'avère très virulent et projette des lambeaux de boue en permanence. Je veux photographier cette étrange activité.

Je descends donc, contourne sa base et, rassuré par cette première ascension, je grimpe à nouveau avec précautions mais sans trop d'appréhension sur le flanc opposé. Trois mètres, quatre peut-être… lorsque tout se passe à la vitesse de l'éclair. Un craquement sec. Avant d'avoir pu esquisser le moindre geste, le sol cède brutalement sous mon pied qui s'enfonce et disparaît dans une boue fluide à cent soixante degrés jusqu'au milieu du mollet. Je ne crois pas avoir crié. Dans un réflexe de survie, je me jette en arrière, tombe, dévale, glisse jusqu'au pied du petit volcan. De cet instant précis, je ne garde qu'un souvenir assez flou.

La douleur est atroce, fulgurante. Dans ma chute, la boue brûlante a giclé sur mon visage, sur mon nez, autour des yeux. Mon autre jambe est atteinte elle aussi par des projections. Hébété, vexé, humilié, j'arrache d'un geste rageur ma chaussure racornie, recouverte de boue brûlante, suivie de ma chaussette pour découvrir avec stupeur que toute la peau est partie avec. Mais ce n'est pas tout : du mollet jusqu'à la plante du pied, là aussi, ma peau est descendue,

a glissé en accordéon, en gros bourrelets livides comme une chaussette trop grande, trop large, qui pend lamentablement sur un pied rouge vif, boursouflé, sanguinolent, suintant déjà, les chairs à vif. Je ne peux supporter plus longtemps le contact de l'épaisse toile de jean et j'arrache précipitamment mon pantalon. Je serre les dents. Je grimace. La souffrance est horrible. Je reste au sol, groggy, choqué. Je me refuse à examiner, à évaluer l'étendue du désastre.

Juste au-dessus de moi, seule trace de mon passage, un trou, une cassure qui ne dissimule plus rien de cette hypocrite et dangereuse activité, masquée par quelques centimètres de croûte fragile. J'ai échappé au pire ! En effet, j'apprendrai un peu plus tard à l'hôpital de Waikato que, moins d'un mois auparavant, presque au même endroit, un géologue hollandais a vécu la même aventure à la différence près que ses deux jambes se sont enfoncées jusqu'en haut des cuisses. Il est décédé quelques jours après.

Ce supplice et la peur me font claquer des dents. Je ne réalise pourtant pas encore la gravité de mes blessures. J'essaie de me relever et tente de faire un pas – il faut bien que je rentre – mais, je dois me rendre à l'évidence, je suis incapable de marcher. Tout mouvement reste impossible sous peine de souffrances intolérables. J'éprouve même d'énormes difficultés à me rasseoir. J'ai l'impression qu'à chaque geste ma peau descend un peu plus. L'élancement est maintenant si intense, si cruel que j'ai du mal à respirer. Une chaleur terrible reste collée à ma peau. J'ai plusieurs brûlures sur le visage. De grosses pustules blanches gonflent à vue d'œil sur ma jambe droite, moins atteinte, tandis que mon pied gauche et la moitié du mollet ne ressemblent plus à rien. J'ai l'impression que cette torture croît à chaque seconde. Je tente de réfléchir. Désespérante solitude. Les minutes passent. L'attente se poursuit, terrible, inexorable. Elle s'éternise, il n'y a personne. Je grelotte. Je suis en slip, ridiculement

cloué au sol. Silence. Impatience. Je voudrais que mon esprit s'endorme, qu'il refuse de penser, d'imaginer. Je suis désespérément seul. Le parc va bientôt fermer.

Je ne l'ai pas vu arriver. Elle a un regard limpide, anormalement attentif. Une trentaine d'années peut-être. Je ne connaîtrai jamais son nom. Je me souviens seulement de son air surpris, de son hésitation à s'approcher. Je devine la gravité de mes brûlures à l'expression horrifiée de son visage, à l'inflexion un peu tendue de sa voix. J'aurais tellement aimé qu'elle me rassure ! Nous n'avons pas échangé trois paroles qu'elle part déjà en courant chercher du secours. Cela me procure un certain soulagement, mais la douleur continue d'augmenter. Maintenant, elle me vrille le pied et irradie ma jambe.

La jeep arrive quarante minutes plus tard. Je suis prostré, tout mon corps est tendu, j'ai de la peine à articuler, à réunir les mots, à expliquer. J'ai mal, trop mal. La voiture me ramène lentement à l'entrée du site. Chaque chaos m'arrache un cri que je n'arrive plus à retenir. L'hélicoptère qui aurait dû m'emmener en urgence à l'hôpital de Rotorua est déjà en opération de secours. Je dois donc attendre l'ambulance. Une nouvelle heure va s'écouler. J'ai très froid et ne parviens plus à contrôler les tremblements qui m'agitent.

Quand je suis enfin admis au centre hospitalier de Rotorua, devant l'importance et la gravité des blessures, mon transfert est aussitôt organisé, à soixante-dix kilomètres de là, à l'hôpital de Hamilton où se trouve une unité spécialisée pour le traitement des grands brûlés. Si plusieurs injections de morphine m'aident à supporter le voyage sur fond de sirène et gyrophare, je redoute le diagnostic du médecin qui m'accueille. Très vite, le verdict tombe, brutal, implacable : « Brûlures au troisième degré… » « Nécessité d'une greffe de peau pour sauver le pied… » « Si les tendons ne sont pas touchés, vous remarcherez ! » Terrible incertitude et sensation

d'injustice. Envie d'oublier ma trop grande confiance, mes erreurs, ma bêtise. Morphine, dormir, ne plus souffrir. Je subis une longue intervention chirurgicale au cours de laquelle trois cent soixante centimètres carrés de peau intacte seront prélevés sur ma cuisse pour me remodeler le pied et lui donner l'allure de son état antérieur.

Lorsque, trois semaines plus tard, j'échange ma chaise roulante contre des béquilles, je ne mesure pas encore la qualité du travail réalisé par l'équipe médicale qui a pratiqué l'opération. Encore quinze jours de soins intensifs et je peux enfin m'envoler pour la France.

Réapprendre à marcher avec un pied emprisonné dans cette nouvelle peau qui me semble beaucoup trop étroite va me prendre cinq semaines durant lesquelles je suis évidemment incapable de porter une chaussure fermée et encore moins une lourde chaussure de randonnée. Toutefois, ce détail matériel ne modifie en rien l'objectif que je me suis fixé. Chaque jour, je marche un peu plus loin, un peu plus haut, un peu plus longtemps. J'ai un réel besoin de retourner au plus vite sur « mes » volcans. Je sais que si je parviens à réaliser l'ascension d'un des plus difficiles d'entre eux, le Semeru sur l'île de Java – volcan que j'ai déjà gravi cinquante-six fois – je pourrai alors me considérer comme guéri. Il me faut absolument cette certitude. Pour l'instant, c'est mon secret, mon espoir. Je suis impatient.

Le 7 octobre, je me fais fabriquer à Bali une « sandale d'escalade » sur mesure. Celle-ci, composée d'une semelle Vibram rigide, doublée d'une épaisse plaque de mousse, se fixe par l'intermédiaire de quatre lanières coulissantes et réglables qui me permettent de bien maintenir mon pied toujours enveloppé d'épais bandages sans toutefois déchirer la fragile peau nouvellement greffée.

Trois jours plus tard, après plusieurs essais et diverses mises au point, je me sens prêt pour tenter cette ascension. Il est très tôt

lorsque je quitte l'hôtel White Rose dans le centre de Kuta. C'est dans ce site magnifique que s'achèvent tous nos voyages indonésiens. Avant de partir, je dépose mon passeport à la réception. Je précise sans autre commentaire que je désire payer ma chambre pour trois jours encore, ce qui m'offre ainsi la possibilité d'un retour anticipé à Bali à n'importe quel moment en cas d'échec. Le soir même, je rejoins l'équipe de douze personnes qui effectue l'ascension des cinq volcans les plus actifs de Java. Ce groupe est accompagné par mon ami Dhui, excellent guide indonésien qui depuis mon accident me remplace. Malgré un accueil chaleureux, lorsque je me retrouve dans le petit village de Ranopani isolé au pied du géant Semeru, je n'arrive pas à chasser ce sentiment d'angoisse et d'incertitude qui me taraude.

Le lendemain matin, après une nuit pour moi sans sommeil, c'est le départ. Ma chaussure amuse beaucoup la quinzaine de porteurs qui nous accompagnent. Je connais parfaitement l'itinéraire. De ce fait, je demande à Dhui de ne pas s'occuper de moi. Je préfère grimper seul, tranquillement, à mon rythme. Lorsqu'en fin d'après-midi j'arrive au camp de base de Arkopodo, j'ai un peu plus d'une heure de retard. Rassuré par ce premier test, après un repas frugal et quatre heures de repos sous la tente, je vais attaquer presque comme les autres l'ascension du cône final, le plus ardu, le plus difficile.

Il est une heure trente du matin. Il fait très froid. Toutes les vingt minutes environ, de puissantes détonations accompagnent les lourds panaches sombres qui se dressent sur le fond étoilé du ciel. Reste huit cents mètres de pente de cendre très instable, fortement inclinée à gravir jusqu'au sommet à 3 730 mètres d'altitude. Les porteurs assis autour d'un feu de bois nous attendront ici. Pas question pour eux d'aller exciter la colère du monstre. Mon pied irrité par la marche de la veille est douloureux. Je laisse partir tout le monde et lentement,

avec beaucoup d'application, je tente de mettre mes pas dans leur trace.

Sur cette pente nue, instable, de plus en plus raide, c'est pour moi très vite l'enfer. Comme toujours, rien n'accroche, rien n'est fixe. Tout glisse, croule, s'enfonce. Ce n'est pas une surprise. De cela, j'ai l'habitude mais, aujourd'hui, je n'ai qu'un pied pour tailler des marches pendant que l'autre à chaque pas dérape, disparaît, s'engloutit, avalé par cette cendre meuble, désespérément mouvante qui me tire en arrière. Au-dessus de moi, j'aperçois avec rage les lampes frontales qui insensiblement gagnent du terrain, s'éloignent, me narguent, mais je me suis juré d'arriver au sommet. Même si une certaine fierté anesthésie partiellement la souffrance, j'avoue qu'à plusieurs reprises je suis sur le point de renoncer, d'abandonner cette lutte trop inégale.

Le bruit des détonations se fait plus violent. Je commence même à discerner les impacts sourds des gros blocs qui percutent les flancs excentrés du cratère. Je grimpe lentement, m'arrête souvent, insensiblement pourtant je gagne de l'altitude. Il me reste à gravir la zone la plus malsaine, la plus ébouleuse, hachée par une succession de petits goulets extrêmement redressés qu'il faut escalader. Plus haut, je sais que la pente s'atténue, que les difficultés sont terminées. Quand, ce 12 octobre, je me redresse enfin sur le plateau sommital, le soleil commence tout juste à se lever. Je suis accueilli par un vent glacial et des poignées de mains émues.

Malheureusement, aujourd'hui, il est impossible de s'avancer sur la mince ligne de crête bordant le cratère. Celle-ci en effet à chaque explosion est bombardée par des salves de projectiles de gros calibres tandis que d'impressionnantes volutes de cendre très noires s'enroulent en épaisses spirales.

Ma satisfaction d'avoir retrouvé un pied fonctionnel me fait oublier quelques instants qu'il me reste encore sept heures de marche avant de rejoindre le village de Ranopani. Deux jours plus tard, tout à ma joie d'avoir réussi ce pari insensé, je regagne Bali où j'aurais dû normalement attendre l'arrivée du groupe.

De l'hôtel où j'avais laissé mon passeport et une partie de mes bagages, il ne reste plus que des pans de murs noircis, des fenêtres vides, des superstructures écroulées, des chambres béantes, dévastées, éventrées, des lits écrasés, comme incrustés dans les gravats. Tout a été arraché, brisé, pulvérisé, soufflé. Des balcons effondrés pendent dangereusement dans le vide. Je ne reconnais plus rien des ruelles qui ne conduisent plus nulle part et disparaissent dans un fouillis de murs abattus, de madriers brisés, de pesantes dalles de béton projetées, de charpentes métalliques tordues, affaissées. Des centaines de maisons effacées dans un amoncellement effrayant de ruines inextricables. Des dizaines de carcasses de voitures renversées, tordues, calcinées, achèvent à peine de se consumer sous des amas de débris. Tout un quartier anéanti il y a une trentaine d'heures de cela et où flotte encore l'odeur de la mort. Des lambeaux de vêtements accrochés très haut sur les murs témoignent tragiquement de la violence insensée et horrible de cet attentat terroriste.

Sous le soleil déjà trop chaud, des hommes, des femmes immobiles, muets ont le même regard fixe, encore terrifié, devant l'horreur de la dévastation produite par cette épouvantable explosion. Dans ce hideux amoncellement de ruines et de débris, on retrouvera deux cent trente corps carbonisés ou mortellement blessés. On ne saura jamais avec exactitude le nombre de disparus.

Combien de temps suis-je resté immobile, incrédule devant cette bouleversante tragédie, ce terrifiant, cet incroyable spectacle

d’horreur ? Je renonce à décrire mon émotion, ma rage, ma colère, ce sentiment d’impuissance. La fureur de la terre sur les crêtes du volcan Semeru – faisant suite à une étrange succession de hasards et d’enchaînements – venait de m’arracher à la folie meurtrière et imbécile des hommes.

On appelle cela aussi le destin.

Juillet-octobre 2002

CHAPITRE 14

Mystérieuse disparition à Dallol

Cette histoire est un drame… Si j'ai décidé de l'écrire, c'est pour ne pas devenir fou. C'est aussi pour tenter de trouver une réponse à tout ce qu'elle a d'incroyable, d'invraisemblable. Je vous la livre telle que je l'ai vécue ce 24 décembre 2003.

J'en suis sûr ! Quelqu'un a crié. Quelqu'un me secoue, hurle à mes oreilles : « Attention au 14 !… Ne va pas au 14 !… Ne t'approche pas du 14 ! »

Quatorze ? Ce nombre, qui n'a aucune signification pour moi, inlassablement répété comme une phrase lancinante, me réveille en sursaut. Je me dresse alors que je dormais profondément sur une dalle de basalte à quelques mètres du puits qui abrite le lac de lave en fusion de l'Erta Ale. Sa lueur rougeoyante qui embrase les crêtes achève de rendre cette scène irréelle. Il est 3 heures du matin. C'est la nuit de Noël. Je viens de faire un cauchemar. Pourtant, j'en suis sûr, quelqu'un m'a secoué ! À présent, je me tourne et me retourne avec ce drôle de nombre dans la tête. Je voudrais bien me rendormir, oublier, mais c'est impossible. Mon petit groupe de cinq personnes dort couché sur le sol, éparpillé à une vingtaine de mètres de là, un peu en retrait du lac toujours aussi féerique. Dans le ciel très pur les

étoiles palpitent, apaisantes, en dessinant leurs étranges figures. Cela fait deux jours maintenant que nous sommes sur ce fabuleux terrain d'observation.

Montant rapidement derrière les crêtes, un soleil déformé, rouge sang, apparaît au milieu d'un halo lorsque nous débutons la descente pour rejoindre nos véhicules. Le but de notre expédition du jour est de tenter d'établir la jonction entre les deux volcans Erta Ale et Dallol, non plus avec un hélicoptère de l'armée éthiopienne comme nous le faisons habituellement depuis deux ans, mais cette fois avec nos trois gros Toyota en tentant de traverser ce redoutable désert de Danakil. « Impossible ! » « Vous ne passerez pas ! » « Plusieurs déjà se sont hasardés… Personne n'a réussi ! » Si ces avis autorisés nous ébranlent un moment dans notre résolution, cela ne change en rien notre détermination. Je dirais même que, pour moi, ces paroles sont plutôt une incitation, une motivation supplémentaire qui décuple mon envie d'essayer. Au moins d'essayer !

Il est un peu plus de 9 heures du matin lorsque nous arrivons au pied de l'Erta Ale. Malgré la chaleur qui commence à grimper, nous décidons de partir tout de suite. Nous sommes quinze au total dont trois chauffeurs ayant chacun une bonne expérience de ce type de terrain, mon ami éthiopien Seife qui accompagne souvent mes groupes, Aicha, trois militaires armés et un guide afar, Hibrahim, qui allie une très bonne connaissance de cette zone à un exceptionnel sens de l'orientation. Dans cette région, affirme un dicton : « Le chacal lui-même ne pénètre pas sans avoir fait son testament. » Plusieurs expéditions jadis y furent massacrées par des nomades. Nous nous sommes répartis dans les trois véhicules. Je suis dans celui de tête avec le chauffeur, Hibrahim, Catherine, Seife et un militaire. Direction plein nord, dans l'axe de la dépression.

Partout le désert brut, le désert infini, absolu, où règne une effarante aridité. Piste inexistante. Aucune trace. Le soleil brûle férocement. Il nous faut chercher un passage au milieu de vastes surfaces de blocs acérés qui déchiquettent les pneus. Bruits inquiétants des suspensions qui cognent, des châssis qui raclent, qui se tordent, des carrosseries qui grincent. Les yeux enfoncés dans son visage émacié, Hibrahim fouille le paysage à la recherche de repères connus de lui seul. Lentement, nous avançons au milieu de ce vide immense d'une platitude sans limite. Par endroits, des trombes de poussière s'élèvent, tourbillonnent, se déplacent, se renforcent puis soudain disparaissent. La chaleur maintenant est totale, invincible. Il n'y a que le ciel blanc, la lumière qui explose, les pierres qui éclatent sous les dents du soleil, les reliefs qui tremblent dans l'air torride.

Nous roulons au pas dans ce chaos de roches volcaniques au milieu de grosses boursouflures de sel et de longues étendues de sable fin qui entravent l'avancée des véhicules. Ceux-ci fréquemment s'enlisent. Nous devons alors prendre les pelles, dégager les roues, pousser, parfois sortir les plaques de désensablement pendant que le soleil bombarde les carrosseries de ses flèches brûlantes. À l'intérieur, l'air est étouffant, insupportable. La progression devient plus difficile, encore plus lente. Il faut à présent de l'audace pour aller au-delà de la peur qui insensiblement s'infiltre. Les moteurs chauffent. Sur les cadrans, les aiguilles signalant la température frôlent le rouge. Nous décidons de stopper là pour aujourd'hui.

Pour nous protéger de la terrifiante réverbération, nous tendons deux grandes toiles au niveau des galeries où sont entassés nos jerricans d'eau et de gasoil. Nous devons passer la nuit ici et attendre le lever du jour pour poursuivre cette hallucinante traversée. Malgré cette touffeur écrasante, nous dormons dans les tentes pour ne pas risquer la douloureuse et dangereuse piqûre des scorpions qui

pullulent dans la région. Les chauffeurs et les militaires préfèrent s'installer dans les véhicules. Malgré la fatigue, le sommeil tarde à venir.

À peine la dernière étoile s'est-elle effacée dans le ciel que déjà le disque blanc du soleil calcine la dépression. Il nous faut à présent traverser plusieurs oueds très larges, caillouteux, souvent creusés entre des berges à pic difficiles à franchir. J'admire le calme et la maîtrise des chauffeurs. Pendant qu'une espèce de tôle ondulée nous secoue durement, une hyène disparaît dans des buissons épineux et desséchés. Hibrahim tout à coup a l'air soucieux. Il pointe son doigt vers l'horizon. Celui-ci peu à peu s'efface dans une brume qui commence à apparaître. Le paysage progressivement s'estompe derrière un nuage de poussière compacte et jaunâtre qui semble se soulever du sol. Bientôt, c'est un épais brouillard strié de traînées verticales plus sombres qui flotte dans l'atmosphère. Le vent de sable est en train de se lever. Il s'avance dans notre direction, s'étale, s'approche, accrochant un à un les reliefs qui disparaissent, se dissolvent. Le ciel n'existe plus. L'atmosphère est lourde, saturée de myriades de particules en suspension d'où filtre encore une lumière fauve inquiétante, puis tout se perd, se confond dans ce néant qui nous engloutit. Nos trois Toyota s'immobilisent.

Projetées à l'horizontal, les premières gifles crépitantes de grains aiguisés frappent de plein fouet nos véhicules. Dans un grondement de tornade, ils s'écrasent, décapent, griffent la tôle. Tout devient opaque. De partout, cette poussière de sel et de gypse tournoie, fouette, déferle. Dans un cliquetis grêle, elle râpe les pare-brise de sa rugueuse caresse. Même le sol disparaît sous des traînées de sable qui coulent, qui avancent poussées par la force du vent. À travers les échancrures des rafales apparaissent quelques roches usées, décapées jusqu'à l'os. L'air est sursaturé de ces particules de pierre qui

s'infiltrent même à l'intérieur des Toyota. Nous en avons dans les cheveux, dans les oreilles, dans le cou. Nous devons attendre.

Tandis que la violence du vent diminue, une incroyable lumière filtre peu à peu à travers les épaisses nuées en mouvement. D'un seul coup nous sortons de ce brouillard jaune. Devant nous un éclat presque aveuglant. Une tranche de ciel d'un bleu extraordinaire, d'une pureté absolue encadre au loin les massifs montagneux délimitant la dépression de Danakil. Alors que nous croyons les difficultés terminées, nous nous laissons enfermer dans tout un réseau de dunes décalées, enchevêtrées comme autant de croissants dorés posés sur la plaine. Nous tentons de nous faufiler dans cet espace trop meuble mais, après une succession d'ensablements qui nous épuise, harassés, fourbus, nous devons renoncer. Il faut revenir en arrière, tenter un autre passage peut-être en direction des pentes plus à l'est. Lorsque Hibrahim repère un défilé rocheux assez prometteur le long d'une ancienne coulée de lave, nous croyons déjà à la victoire, mais là encore ça ne passe pas. Il faut reculer, chercher ailleurs. C'est presque par hasard que nous trouvons la clé de ce dernier verrou qu'il reste à franchir, ce qui s'est avéré beaucoup plus facile que nous l'imaginions. Tout le monde a le sourire. La joie est sur chaque visage. Dans moins d'une heure, nous devrions couper la piste des dromadaires qui, depuis des siècles, perpétuent la lente et immuable saga du sel entre le lac salé Karoum et Mekele sur les hauts plateaux tigréens.

Quand, dans un poudroiement de lumière, ils se dessinent, se découpent enfin sur l'horizon, nous avons la confirmation que nous avons réussi notre pari. Plusieurs centaines de bêtes endurcies, infatigables alignent leurs longs cous ployés au-dessus d'une forêt de pattes grêles mais puissantes. Attachés l'un à l'autre par groupes, en file indienne, ils s'étirent dans le paysage suivant une direction

presque perpendiculaire à la nôtre. Un peu hautains, dédaigneux, ils allongent avec dignité leur foulée. En toile de fond, la surface uniformément blanche du lac Karoum où bientôt nous fonçons à près de 60 km/h. Scintillant à perte de vue, celui-ci se quadrille en dessins géométriques limés par le souffle abrasif du khamsin[1], le vent du désert.

Quand nos véhicules s'immobilisent enfin, nous avons de la peine à croire à cette merveilleuse certitude : nous sommes à quelques centaines de mètres de Dallol et à une quinzaine de kilomètres seulement de l'inquiétante frontière interdite de l'Érythrée.

Émergeant de cette étendue éblouissante de sel, complètement isolé, soulevé par les pressions volcaniques, défiguré par les bouleversements tectoniques, ciselé par le vent, érodé par les pluies diluviennes qui s'abattent l'été, modelé par un sol toujours en pleine effervescence, cet étrange massif en forme de dôme de quarante et un mètres de hauteur figure en bonne place au registre des volcans actifs. Avec ses trois kilomètres de longueur et sa largeur qui n'excède pas neuf cents mètres, il culmine à une altitude négative de moins quatre-vingt-neuf mètres. Sa dernière éruption phréatique remonte à 1926. Siège d'une activité hors norme, unique, c'est le volcan le plus singulier que l'on puisse imaginer ! Le seul au monde dont le sommet est en dessous du niveau de la mer. Ici, la chaleur, le vent, la lumière, atteignent parfois une intensité insoutenable.

Ce soir, nous fêtons notre traversée. Nous nous sommes tous rassemblés à côté des véhicules ; chauffeurs, guides, militaires, Isha, Janine, Franck, même René assommé par une insolation, Jean qui a de la difficulté à récupérer des efforts de la veille et Catherine toujours aussi silencieuse. Il y a quelques jours, j'ai eu avec elle une petite altercation suite à mon refus de la laisser seule à mi-hauteur des pentes de l'Erta Ale et à sa disparition nocturne inexpliquée qui a

suivi sur les bords du lac de lave pendant plus de deux heures. Mais peut-être devrais-je ouvrir ici une petite parenthèse pour en tracer un rapide portrait.

Personnage étonnant, solitaire, un peu bohème, plutôt sympathique, curieuse, mais peu démonstrative, la parole rare, Catherine semble vivre entourée de ses propres rêves, à la fois perdue et proche d'elle-même dans une sorte d'ivresse silencieuse, contemplative. On la sent parfois très près de quelque chose d'étrange, de mystique. L'argent, les possessions matérielles, elle s'en moque. Les volcans l'intéressent mais d'une façon superficielle. À la perfection des démonstrations, elle préfère la naïveté des choses simples. L'essentiel chez elle dépend toujours d'un détail. Derrière son visage énergique, parfois énigmatique, une douceur. Je la connais très peu, très mal. Nous avons roulé presque toujours ensemble dans le même véhicule. Malgré cela, il y a comme une barrière, comme une vitre qui nous sépare. Mes diverses tentatives de conversation se sont soldées par un échec. Lorsqu'elle parle, c'est souvent de la religion tibétaine qu'elle a étudiée. Elle aime provoquer… non séduire.

Bref, ce soir, c'est champagne pour tous ! J'avais apporté une bouteille au cas où. C'est Jean qui fait sauter le bouchon. Même si le breuvage est un peu tiède et nos verres loin d'être remplis, nous ressentons tous une très grande fierté. Je prends la décision d'installer notre camp de base ici, directement sur la banquise de sel pour nous tenir éloignés des « nazras », ces redoutables araignées venimeuses très présentes à Dallol. Nous avons tous besoin d'une bonne nuit réparatrice. Demain, à 6 h 30, avant que les rayons du soleil ne deviennent trop mordants, nous partirons à la découverte des sites fabuleux de cet étrange volcan.

Le jour n'est pas encore levé quand Hussein, qui vit dans le petit village d'Ahmed Ela à une vingtaine de kilomètres de là, nous rejoint.

Personne mieux que lui ne peut nous guider dans ce lieu si extraordinaire à la fois pétrifié et actif. En ce 27 décembre 2003, nous sommes tous prêts à partir sauf Jean, trop fatigué, qui préfère se reposer, et Catherine, introuvable, dont j'aperçois enfin la minuscule silhouette à bonne distance du camp presque au sommet du dôme. Elle semble nous attendre.

La base des premières pentes de Dallol est constituée par une sorte de pavage naturel régulier qui, au fur et à mesure que l'on s'élève, se transforme en vagues de sel figées aux crêtes tranchantes. Bientôt, à mi-hauteur, devant nos yeux incrédules, apparaissent les premières formations de travertins[2] entourées de remarquables cristallisations dans un mélange de couleurs violentes, d'acide agressif, de décors surréalistes. De partout, des solutions jaunes de sel de fer dégringolent en cascades le long de petits gours glauques ourlés de franges translucides. Tout près du point où Catherine s'est arrêtée, des nappes miroitantes d'acide corrosif couleur émeraude restent emprisonnées dans une multitude de bassins arrondis, superposés en gradins sur une hauteur d'une douzaine de mètres environ. De gros cristaux jaune vif ou ocre adhèrent aux parois de ces étranges cuvettes ou s'amassent sur leur bord donnant naissance à d'épais bourrelets scintillants. Ceux-ci souvent s'édifient en sinueuses barrières dentelées qui emprisonnent tout cet ensemble dans un complexe réseau de terrasses délicatement ciselées. Silence émerveillé.

Les grandes responsables de ce décor diabolique aux couleurs incroyables sont les eaux de pluie des hauts plateaux tigréens. Elles se précipitent dans la dépression, ruissellent, cheminent puis s'infiltrent dans les nombreuses fractures ouvertes par une activité sismique intense. Au cours de leur trajet souterrain, elles se réchauffent au contact des roches en fusion ici à très faible

profondeur, se chargent de tous les minéraux qu'elles rencontrent puis, refoulées en ébullition vers le haut, jaillissent à travers les couches de sel. Ces fluides hydrothermaux ainsi projetés cristallisent à leur sortie, engendrant de belles évaporites aux teintes vives. Si ceux-ci rencontrent des gaz magmatiques, ils se transforment en acide virulent.

Quand nous retrouvons Catherine, elle est en admiration devant une curieuse formation qui s'étale sur plusieurs niveaux. Ici, toutes les nuances de jaune, tous les dégradés de blanc et de vert tranchent sur un sol uniformément rouge violent. Inimaginable ! Ensemble, guidés par Hussein, nous traversons des champs fumerolliens noyés de vapeurs soufrées aux senteurs âcres. Nous contournons quelques reliefs. Dans ces lieux pleins de force et de mystère, il faut s'avancer en prenant d'infinies précautions. Le sol souvent est fragile, cassant. En dessous, l'acide guette. Lorsque sa haute silhouette tout à coup s'immobilise, je sais que d'autres surprises nous attendent. Que dire ainsi de cette vaste surface ocre criblée de milliards de virgules pétrifiées, immobiles, jaune pâle, couchées toutes dans le même sens comme poussées par un vent invisible ? Envie de se retirer en silence, de marcher sur la pointe des pieds.

La température grimpe. Mais Hussein ne se préoccupe pas de cela. Il a d'autres trésors à nous faire découvrir. Plus loin encore, derrière une étendue de tuf jaunâtre, véritable mousse minérale, tout un essaim de vasques étagées sur une petite colline retient un acide brûlant d'un vert fluorescent. Éparpillées au milieu de ces bassins, des colonnes de cristal bulbeux, d'une blancheur laiteuse, crachouillent de petites giclées qui gargouillent et ruissellent. Comment ne pas ressentir cette espèce de magie qui émane d'un lieu aussi exceptionnel ? Dans cette lumière aveuglante, il y a comme un flux qui passe, une vibration.

Étonnant comme Catherine a l'air d'être à l'aise ici ! Elle me surprend. Curieuse de tout, enjouée, heureuse, elle a cette spontanéité immédiate des gestes et des actes. Elle caresse le sol, promène ses doigts sur la pierre, sur le sel, sur le soufre, recherche le contact. Dès qu'elle découvre quelque chose de beau, elle nous appelle, veut nous guider. Enthousiaste, toujours active, elle plonge ses mains dans les fumerolles, un doigt dans un gour d'acide, sent, goûte, respire les gaz, s'enivre de la terre, scrute, s'exalte, mais ne photographie pas. Janine et Franck sont subjugués, muets. Ils filment et ne semblent même pas conscients de la température qui continue inexorablement de s'élever. Un peu plus loin, Jean, tout excité, nous appelle. Il est avec Hussein près d'un site plus fantastique encore. Cachés derrière une crête, sur une immense superficie, des piliers, des colonnes se dressent à plusieurs mètres de hauteur telles d'énormes stalagmites. Véritables sculptures aux profils tourmentés élaborées dans le silence du désert, celles-ci ont une variété de couleurs qui n'a d'égale que la diversité hallucinante de leurs formes. À leur pied, des vapeurs lourdes courent au ras du sol en grosses bouffées blanches qui s'étalent.

Dans cette fournaise minérale qui maintenant dépasse nos limites, la chaleur assèche jusqu'à notre salive sous les rayons impitoyables d'un soleil qui plombe. Nous buvons, buvons une eau invariablement chaude, un peu écœurante. Nous allons nous abriter à l'extrémité ouest du plateau dans les ruines fantomatiques d'un village minier incendié et abandonné en 1941. Celui-ci jouxte une ancienne exploitation de potasse désertée. Là, des dizaines de petits cônes en pleine activité recouvrent lentement ces ruines, enveloppant progressivement d'une gangue de cristaux orangés des installations calcinées, des tuyauteries, des véhicules rongés par la rouille.

Saisissant spectacle ! Il y a ici quelque chose de dur, d'hermétique, renforcé par un aspect hors du temps qui effraie et fascine à la fois.

Nous avons trouvé refuge dans une petite maison aux murs curieusement arc-boutés, qui a été construite avec des blocs de sel. Si, à l'intérieur, la température ne varie guère, du moins est-il possible de se protéger pour un temps de l'éclat solaire. Tandis que chacun s'assoit sur le sol au milieu des gravats, je m'aperçois que Catherine est à nouveau absente. Elle a disparu et pourtant, j'en suis certain, il y a moins de cinq minutes de cela elle était près de moi. Je reviens sur mes pas. Je cherche. J'appelle. J'appelle encore. Rien. Le terrain est découvert jusqu'à perte de vue. Impossible de se soustraire aux regards. Impossible de ne pas entendre. Je ne comprends pas. Immobile, en plein soleil, je persiste, j'attends. J'appelle à nouveau, plus fort… mais toujours aucune réponse. Franck m'a rejoint. Sa voix a plus de portée mais sans autre résultat. Trente-cinq minutes plus tard, elle apparaît brusquement, sans bruit, presque à côté de nous, la parole incisive, un peu arrogante.

Ensemble, nous rejoignons la maison où tout le monde, affalé à l'ombre, attend que la température baisse. Des petites mouches tyranniques sans cesse s'abattent sur nous, obsédantes. Catherine, silencieuse, ne mange pas, ne boit pas. Elle quitte ses chaussures. Pieds nus, assise sur le rebord de ce qui avait dû être jadis une fenêtre, elle attend. Elle ne semble pas souffrir de la chaleur. Il est 16 heures lorsque nous quittons les lieux pour nous diriger vers les tentes distantes de mille cinq cents mètres environ. Je laisse Catherine en compagnie d'un guide afar et d'un militaire. Alors que chacun, toujours guidé par Hussein, s'en va tranquillement en direction du camp, je décide de rentrer seul par les profonds canyons qui entaillent et déchirent toute la partie sud-ouest de Dallol. J'aime cette zone étrange, cachée, un peu mystérieuse, véritable labyrinthe

creusé dans les couches de sel luisant, surmonté de pics aigus, de falaises percées de grottes où le soleil ne pénètre pas. Ce sera le but de notre prochaine randonnée demain matin. Il est 17 h 45 lorsque je rejoins le groupe près des véhicules. Tout le monde est là sauf Catherine. Je suis un peu en colère mais pas très soucieux. Ce n'est pas la première fois ! Le guide et le militaire qui avaient la charge de veiller sur elle sont à sa recherche près du point où, semble-t-il, elle s'est effacée subitement. Quand ils reviennent, ils ont le même regard vide. Ils sont seuls.

Inlassablement, je leur pose des questions. J'essaie de recueillir avec patience, détail après détail, tout ce qui pourrait me permettre d'imaginer ce qui a pu se passer. J'interroge, je recoupe les informations, j'épluche les affirmations. Invariablement, c'est la même explication : « Elle était là à l'ombre d'un rocher tout près de nous… » La voix se casse, s'interrompt : « Et puis, brusquement, elle n'y était plus. » Un sourire fragile, un peu désespéré, passe sur les lèvres du militaire. Disparue ? Volatilisée serait plus exact.

Commence l'attente. Le soleil rapidement décline. Chacun a les yeux tournés vers le volcan. La lumière du ciel s'adoucit puis s'éteint. Le doute s'installe. Sans cesse, je scrute l'obscurité, comme si son regard allait surgir à nouveau avec son air légèrement moqueur. Lorsque la nuit s'ouvre avec son fouillis d'étoiles, l'inquiétude progressivement grandit, se renforce. Nous cherchons dans les environs, sur le lac, à la base des pentes. Une fois encore, nous appelons, nous crions son nom. Nos voix se dispersent et le silence qui nous entoure devient plus lourd, plus inquiétant encore. Mélange d'angoisse et de détresse. Terrible absence qui approfondit le vide dans sa tente désormais déserte. Ce vide et la peur qui font maintenant palpiter le cœur. Où est-elle ?

Il est des moments où les paroles sont superflues, où même les actes n'ont plus aucun sens, ne veulent plus rien dire. Dans ce paysage cosmique, dans cette solitude accablante, je ressens comme la discrète sensation d'une présence invisible, presque un malaise. Impression furtive, étrange, nimbée de déraison, d'inconscient intraduisible.

Nous tirons trois fusées de détresse. Une intense lueur rouge, assez sinistre, illumine une partie du lac de sel et toute la moitié sud de Dallol. La nuit retombe, plus sombre encore. Aucun signe. Une première équipe formée par les chauffeurs, guides et militaires part à sa recherche. Nous leur donnons toutes les lampes disponibles. Lorsqu'un peu plus de trois heures plus tard les cercles étroits de lumière blanche se rapprochent, ils reviennent calmes, trop calmes. Pas de signes pour dire qu'ils rentrent seuls. Immobiles, sans un mot, ils détournent simplement la tête comme s'ils ne voulaient pas qu'on les interroge. Goût amer d'espoir déçu. Terrifiant, le mutisme de tous ces visages durcis et luisants de sueur qui reflètent la même désillusion. Quand sans faire de bruit ils disparaissent dans les ténèbres, ma gorge se serre, mon anxiété grandit encore. La nuit est déjà bien avancée quand nous convenons d'un programme de recherche dès le lever du jour. Nous devons absolument la retrouver avant que le terrifiant éclat solaire n'atteigne des extrêmes. Dans cette région, le thermomètre souvent dépasse les cinquante degrés centigrades à l'ombre !

Attente nocturne qui n'en finit pas. Fatigue qui envahit le corps. Même à cette heure, la chaleur reste accrochée au sol. La température ne descend pas. Je tente de me concentrer sur les dernières paroles que j'ai échangées avec Catherine. J'ai beau écarteler ma mémoire, je ne trouve aucun indice, aucune explication. Ce n'est pas du désespoir mais plutôt comme un grand vide. Ce n'est

pas de la tristesse, pas encore, seulement le long, l'infatigable silence de ceux qui espèrent… l'accablement de ceux qui attendent.

Les premières lueurs de l'aube apparaissent lorsque nous quittons le camp, accompagnés des guides et des militaires. Les chauffeurs, eux, partent avec les véhicules pour chercher des renforts dans le petit village d'Ahmed Ela qui abrite les travailleurs du sel. Chacun espacé d'une centaine de mètres, nous progressons en ligne droite suivant une direction sud/nord. Avancer, s'arrêter, regarder, scruter chaque détail, traquer le moindre indice, appeler, crier son nom, repartir, chercher. Déjà, le soleil flambe sur les crêtes. J'avance en limite des canyons. Leur proximité et leur dangereux attrait ont pu la séduire. J'ai l'œil fixé sur tout ce qui pourrait bouger. Mais rien ne bouge. À force d'écouter, de regarder, de chercher un signe de vie, de tendre l'oreille, parfois je crois percevoir un appel fait de paroles hachées, lointaines, confuses. Mais ce n'est que le vent.

« CATHERINE ! » Un cri mille fois répété et qui, du lac de sel aux parois des canyons, rebondit dans un écho qui ne s'arrête jamais. « CATHERINE ! » Un cri qui jaillit alternativement de douze poitrines. Sans cesse repris, amplifié, déformé par les distances, il résonne comme une plainte lugubre. « CATHERINE ! » Un cri qui s'élance, un cri de rage, un cri de désespoir, un cri sans réponse, un cri pour rien.

La chaleur devient étouffante, infernale. Sentiment d'impuissance. Même pas la palpitation ténue d'un espoir qui n'ose plus dire son nom. La situation est quasi désespérée. Aucun miracle ne s'est produit. Chaque moment qui passe diminue ses chances de survie et approfondit l'abîme entre ce que je souhaite et ce qui est. Tout le monde a atteint sa limite. Les mots, les hypothèses, les questions s'inventent, naissent et se perdent sans réponse, jamais. Quand, plus tard, nous croisons le groupe d'une quinzaine d'hommes jeunes, tous venus d'Ahmed Ela avec les chauffeurs, face à leurs visages fermés,

j'entends bien tout ce qu'ils ne disent pas. Il est des silences plus forts que les paroles. Retour aux tentes.

Nous avons passé au peigne fin toute la zone de Dallol jusqu'à établir presque avec une quasi-certitude qu'elle n'est pas… qu'elle n'est plus là. Cette histoire prend des allures de tragédie. Personne ne parle. Même le groupe se fait plus discret, furtif. Face à cette situation désespérée, je suis prêt à ouvrir ma porte à toutes les possibilités, à toutes les éventualités pour la moindre tentative d'explication. Et si le volcan n'avait été qu'un prétexte ? À Dallol, le présent peut-il se glisser, se perdre, disparaître dans un interstice du temps ? Vers quelle quête pathétique, secrète, a-t-elle dirigé ses pas ? Quelle fascination a pu faire vaciller sa raison ? Les questions sont posées… immenses… insolubles…

Reste un dernier espoir, intuitif, un peu fou, qui ne s'appuie sur rien, mais guide encore mes pas. Au sud-ouest de Dallol, il y a un petit îlot tout noir, isolé. Nous n'y sommes pas allés. L'idée me vient qu'elle est peut-être là-bas. Égarée ? Blessée ? Cachée ? Endormie ? Morte, peut-être ? J'y vais, j'y vais seul, sous l'aveuglant soleil de midi. L'air est tellement chaud que j'ai du mal à respirer. Des images me hantent. Je ne peux ouvrir les yeux tant la réverbération est intense.

À près d'un kilomètre de là, béant au sein d'une surface de sel malsaine qui enfonce, bouillonne une mare circulaire de liquide brûlant, nauséabond, huileux et très noir, d'une quarantaine de mètres de diamètre environ. Au-dessus, un souffle léger vrille quelques spirales de fumée lourde qui se tordent en ondulations lentes. Tout autour, de nombreux oiseaux morts, la tête dressée, le bec ouvert, englués dans le sel, offrent un tableau hallucinant. Aucune trace de pas, aucun affaissement, rien qui ne laisse supposer un passage, une approche, un accident. Derrière, à faible distance, la

petite île noire est déserte. J'en fais presque le tour mais je dois renoncer car le sol est trop meuble. Mes pieds disparaissent dans une bouillie sombre qui m'inquiète. Sous ce soleil qui recuit, pas la moindre rumeur, pas le moindre bruissement malgré cette température de fournaise, des frissons montent à l'assaut de mon corps. Je n'en peux plus. Je retourne lentement vers les véhicules.

Nous n'avons quasiment plus d'eau. Nous devons partir, rompre avec l'espoir. Maintenant, c'est le désert qui prend la parole. Le pire est en train d'arriver. Les recherches ont duré vingt-six heures. Pas un seul indice. Impossible de formuler la moindre hypothèse. Je pense au téléphone qu'il va bientôt falloir décrocher. Aux phrases imprononçables que je vais devoir dire. Je me sens vieux tout à coup. Plus rien n'a d'importance maintenant. Personne ne peut entendre ce que je ne saurai jamais dire. Aucun volcan ne vaut la vie d'une personne.

Fatigué, triste, accablé, je perds pied. Je voudrais rester et chercher encore, mais c'est impossible sans eau. Lorsque la peur et la responsabilité pèsent trop lourd sur les épaules, on peut redevenir un gamin capable de pleurer. Je m'éloigne, j'ai honte, je suis responsable, je n'ai pas le droit de partir. Les grondements d'un moteur déchirent le silence. Qui a donné le signal du départ ? Entend-elle les voitures qui s'en vont ?

Il nous faut une dizaine d'heures sur des pistes défoncées pour rejoindre le poste militaire de Bere Ale isolé à la base des hauts plateaux tigréens. Là, j'ai une liaison téléphonique très mauvaise avec un attaché de l'ambassade de France d'Addis-Abeba à qui j'annonce la tragique nouvelle.

Un jour plus tard, non sans difficulté, nous rejoignons la petite ville de Mekele, point d'arrivée des caravanes de sel. Je vais directement au bureau de la police locale pour déclarer l'absence de

Catherine, exposer les faits et donner le rapport que j'ai rédigé sur les circonstances étranges de cette inexplicable disparition. Le policier lit, soupire : « Pouvez-vous me préciser l'endroit où vous l'avez vue pour la dernière fois ? » Je suis en train de dessiner un croquis de la carte de Dallol sur lequel je trace une croix signalant cet emplacement approximatif lorsque je me souviens tout à coup que, lors de nos recherches, j'ai enregistré sur mon GPS la position exacte du point où le guide et le militaire l'ont vainement attendue. Je sors mon « Garmin » et consulte le répertoire des Waypoints. C'est le numéro 298. Quelques manipulations et je lis à haute voix : « Longitude 40 degrés 17 minutes Est. Latitude 14 degrés 14 minutes Nord… »

Je répète plus lentement, juste pour moi : « 14 degrés, 14 minutes… QUATORZE… QUATORZE… QUATORZE… Ne va pas au 14 !… Ne t'approche pas du 14 !… » Je crois que ma voix tremble un peu, faiblit. Je n'entends plus les questions. J'ai froid tout à coup.

Une semaine plus tard, suite à ma demande et non sans d'énormes difficultés, l'ambassade de France d'Addis-Abeba m'obtient une autorisation de survol avec un hélicoptère de l'armée éthiopienne. Je retourne sur place et, avec sept militaires armés et attentifs, nous quadrillons toute la zone de Dallol en volant au ras du sol pendant deux heures. Sans résultat. Presque simultanément, l'armée éthiopienne envoie une patrouille sur le terrain. Celle-ci, pendant plusieurs jours, va fouiller chaque mètre de Dallol sans succès. Même les Nations unies apportent leur collaboration en ratissant minutieusement toute la zone frontière entre Dallol et l'Érythrée. Mais, là encore, c'est un échec.

Aujourd'hui, je ne veux pas écrire le mot « FIN ». Un cri silencieux, douloureux, hurle encore dans ma tête. Un cri certainement pas destiné à être entendu. J'essaie d'atténuer ma tristesse en pensant

que Catherine n’a peut-être pas disparu. Qu’elle n’est peut-être pas morte. Que seul son corps est devenu invisible. Qu’elle est simplement passée de l’autre côté du temps. Du côté d’où l’on ne sait rien.

24 décembre 2003

---

1. Vent sec et brûlant souvent chargé de sel, de gypse et de silice. Il souffle régulièrement dans le désert de Danakil à des vitesses pouvant atteindre parfois 150 km/h.
2. Roche carbonatée déposée par les sources chaudes et les geysers.

CHAPITRE 15

Plus fort que les djinns !

Je suis retourné à Ahmed Ela, petit hameau isolé au milieu de cette immense étendue désertique de lave, de silence et de sel où quelques hommes survivent avec obstination, presque avec férocité. Accrochée à l'unique puits de toute la région où suinte une eau saumâtre, la photo de Catherine déjà jaunie, racornie par le soleil, lentement s'efface. Au-delà de son image, une histoire très longue, avec ses esprits et sa musique de légende, a pris naissance.

C'est à Dallol, tout près d'ici, dans cet espace de solitude et de désolation extrême où l'inexplicable et le magique s'enchevêtrent, que rôde le fantôme de cette jeune femme mystérieusement disparue. Depuis décembre 2003, chaque jour son ombre plane au-dessus de ma tête. Des images l'accompagnent et m'obsèdent. Elles exercent parfois sur moi un tel envoûtement que, quels que soient les efforts que je fais pour m'en éloigner, je suis toujours ramené à elles. Dallol emplit tous les vides.

Aujourd'hui, face à ce décor grandiose, plein de nostalgie, le temps par-dessus les mois recommence à zéro. Je suis à la porte d'un passé au présent. La même étendue aveuglante du lac de sel Karoum, la même atmosphère de fournaise, et toujours ces paysages qui font

penser à la fin du monde ou à son commencement. Si j'ai décidé de revenir en ces lieux où la vérité est encore plus fuyante que l'eau, où la frontière entre les esprits et les humains s'estompe, c'est pour tenter de comprendre, peut-être de conclure, de répondre aux innombrables questions, en tout cas de chercher un apaisement face à cette invraisemblable énigme jamais résolue. L'expérience que je vais vivre ici, je pensais ne jamais pouvoir la raconter.

Quand, ce 17 novembre 2004, je rejoins Seife qui guide mon groupe de huit personnes à la découverte des plus fantastiques sites de Dallol, nous sommes tout de suite attirés par les impressionnantes volutes de fumée qui s'élèvent en panache au-dessus du dôme. Étonnés, curieux, nous grimpons directement sur le plateau sommital. Là-haut, nous n'en croyons pas nos yeux. Le paysage s'est modifié. Si toujours demeure ce même spectacle d'une terrifiante grandeur, aujourd'hui il a été multiplié par dix ! Inimaginable ! Nous ne reconnaissons plus rien. Partout, le sol a été bouleversé. Ici, il s'est affaissé ; plus loin, il s'est soulevé. Entre les roches craquelées, de puissants geysers jaillissent. Là où était une étendue sèche et poudreuse apparaissent des champs fumerolliens ourlés de larges dépôts de soufre. À la place d'une vaste étendue caillouteuse s'est ouvert un extraordinaire lac d'acide d'un beau vert turquoise ceinturé de magnifiques cristallisations blanches. Sous nos yeux incrédules, nous mesurons l'ampleur et la rapidité des transformations résultant de l'interaction entre volcanisme et hydrologie. L'importance des transformations et le nombre considérable de nouveaux sites actifs nous donnent l'étrange sensation de marcher sur une autre planète. Pour chacune des personnes qui nous accompagnent et qui découvrent ces lieux exceptionnels pour la première fois, c'est une vision qui souvent se clôt sur des exclamations de surprise et aussi parfois sur des silences plus révélateurs encore.

Le lendemain, afin de ne pas perturber l'ambiance du groupe, je décide de m'en dissocier momentanément pendant qu'ils exploreront les canyons de sel rose à l'ouest de Dallol. Pour ma part, je choisis – décision plus instinctive que raisonnée – de partir seul afin de refaire, avec le plus de précision possible, le trajet exact que Catherine aurait dû emprunter du point où je l'ai laissée jusqu'aux véhicules où nous l'attendions. Je garde le secret espoir de trouver peut-être ici quelques indices qui permettraient de donner un nouvel éclairage à cette dramatique affaire.

Seife toutefois me demande avec insistance de ne retourner là-bas qu'avec l'un de nos trois militaires armés. Dans ce genre de recherche, je préfère de beaucoup ma liberté, mais devant son air buté, un peu à contrecœur, j'accepte. Pour eux, comme pour nos guides afars, Dallol est un espace peuplé d'esprits ayant chacun leur propre territoire et un pouvoir particulier. Puissances démoniaques et croyances mêlées de surnaturel plus vastes que le temps et l'histoire continuent de vivre en ces lieux.

La vérité pour moi est ici. Enfoncé dans mes certitudes, un peu désemparé face à cet irritant mystère, une nouvelle fois j'avance sur ce sol inégal tailladé d'arêtes de sel coupantes comme des rasoirs, où je marche lentement. À cette heure déjà trop tardive, l'air semble s'être mué en feu. Guidé par mon GPS, sous la réverbération torride d'un soleil acharné qui luit comme du métal chauffé à blanc, je refais l'hypothétique trajet de Catherine. À chaque pas, je lance mes questions au silence.

Abdou, le militaire qui m'accompagne, reste à une quinzaine de mètres derrière moi. Jamais plus, jamais moins. Chacun marche seul, portant sa propre soif, sa propre fatigue, sa propre angoisse. Étrange comme son regard brûle. Dans ses yeux, une tension, presque une menace, avec pourtant cette incroyable clarté de ceux qui ne mentent

jamais. Il porte un poignard courbe glissé dans sa ceinture et une kalachnikov en travers des épaules. Ses mains reposent sur la crosse et le canon de son arme. Moins intrigué qu'effrayé par la réputation de ce site où, paraît-il, plusieurs personnes ont déjà disparu, il contourne à distance chaque zone active, comme s'il voulait rester étranger à tout ce qui se passe autour de lui. Il sait qu'il enfreint les limites d'un lieu qui n'est pas fait pour les hommes. Dans cet espace pour lui peuplé de génies maléfiques où sans cesse tout se crée et se détruit, où le temps est une illusion, où la possession matérielle n'a aucun sens, où nul ne peut détourner le cours des choses, nous n'avons plus rien à nous dire. Les mots paraissent presque déplacés.

Je me suis immobilisé tout à coup devant le seul endroit qui pour moi aujourd'hui ait de l'importance. J'éprouve une réelle et puissante émotion. Un curieux geyser, bordé de reliefs arrondis, luisants et très noirs, se détache sur un fond jaune éclatant. Il crachote des petits jets sporadiques. Il est situé tout près du point où Catherine s'est volatilisée après avoir demandé à son guide et au militaire qui l'accompagnaient de s'arrêter quelques instants. Irrésistiblement attiré par ce lieu énigmatique à la beauté farouche, je m'approche de ces grosses concrétions bulbeuses, lisses et assez sombres dans l'intention de photographier l'étendue très contrastée qui est le point de départ de cette terrible disparition.

Si une photo est souvent beaucoup plus parlante que bien des discours, celle-ci me sera sans doute précieuse pour relater les faits et décrire la situation géographique lors du procès où je vais bientôt devoir m'expliquer. C'est à cela que je pense lorsque je m'apprête à me baisser pour cadrer cette image dans le viseur. Mais, cette photo, je ne la ferai jamais.

Tout se passe très vite. Comme si cela était prévu, inévitable. À peine ai-je mis un genou à terre, à peine ai-je empli mes poumons

d’un air douceâtre, un peu étrange, que tout bascule en un tourbillon irréversible, véritable décrochage dans le néant. L’horizon brutalement se renverse. Le ciel devient immense. Éclatement de l’espace. Fulgurance de soleils qui jaillissent de toutes parts. Le sol se précipite à ma rencontre. Je m’écroule, terrassé. Je perçois distinctement le bruit clair et vibrant de mon appareil photographique qui heurte le sol. Douleur à la base du crâne. Une sorte d’éblouissement abolit quelques instants la réalité. Un liquide épais dégouline dans mon cou.

Je n’ai même pas la force d’ouvrir les yeux. Je suis mou, indifférent, sans volonté. Je ressens une fatigue pesante, une lassitude énorme, un peu comme une anesthésie contre laquelle je ne peux lutter. Sensation d’enveloppe moelleuse, protectrice, accueillante. Je m’abandonne à ce naufrage. Dans ma poitrine, un battement de plus en plus lent qui dit la fuite. Mes idées s’engourdissent dans ma tête. Je sens que mon esprit s’endort, que le temps s’arrête et flotte dans le silence. Même mes muscles ne répondent plus aux ordres. Il y a quelque chose d’impossible, presque d’insurmontable dans ce qui m’arrive. Chaque seconde qui passe me demande plus d’effort, plus de concentration pour rester lucide. Je prends alors conscience que c’est ma vie qui glisse, ma vie qui se fait aussi mince qu’un fil et que je vais probablement mourir si je ne réagis pas. Je sais que je dois me relever. Je n’ai pas d’autre choix que de me relever pour échapper à l’emprise de ce gaz mortel. Mais où prendre les forces pour lutter contre cette attirance inouïe, face à cette éternité si douce qui me tend les bras ? Envie puissante d’en rester là. Pourtant, la peur s’installe, profonde, impénétrable. Pris entre les tenailles de l’instant présent et un destin qui lentement se referme, ne reste plus qu’une sourde obstination qui n’a plus rien à voir avec la volonté.

L'extraordinaire effort que je fais pour soulever mon corps si pesant, je le puise dans la terreur de la mort, un dernier instinct de survie peut-être. Je suis lourd, inefficace, maladroit. Je voudrais m'accrocher à quelque chose mais tout se dérobe. Je me traîne à genoux mais n'avance pas. Puis j'essaie de me soulever à demi sans parvenir à me redresser. Mais pourquoi Abdou ne m'aide-t-il pas ? Pendant quelques secondes, nos yeux se croisent. Il ne cille pas. Il m'observe, figé. Regard de pierre, insoutenable, inoubliable qui m'assassine déjà. Pas un trait de son visage ne bouge. Pas une parole. Pas même une expression. On le dirait hypnotisé. Entre nous deux, quinze mètres. Quinze mètres, la distance entre la vie et la mort.

« *Help me!… Help me!…* » Je tends mes bras vers lui dans un geste désespéré. À peine une lueur d'hésitation. Peut-être un peu de gêne. Puis son visage doucement se détourne. La vie – ma vie – était tout entière contenue dans ce regard qui vient lentement de s'effacer. Même le poignard de mon cri le laisse indifférent. Le visage que j'appelle est éteint. La langue que je parle est inutilisable. L'horizon où mon regard se perd est désespérément vide… Je n'en peux plus. J'ai usé tout ce qu'il me restait de courage et m'affale à nouveau sur ce sol coupant, acéré. Silence… Silence de la mort déjà enrobé dans ma vie. Je m'entends crier, appeler à l'aide, mais il y a un décalage entre ce que je veux et ce que je fais. C'est une véritable hémorragie de mes forces que rien ne peut endiguer. Instants d'extrême épuisement où mon corps doit chercher une énergie inconnue pour me permettre de raccrocher ma vie déjà absente.

Je sais que je dois me traîner hors de cette zone dangereuse, échapper à cette délicieuse léthargie, à cet engourdissement qui m'envahit. Surtout, je dois me redresser car là-haut l'air n'est plus empoisonné. Mes mains lentement, très lentement, prennent appui sur le sol. Chaque seconde qui passe est dense, chargée d'une

difficulté inimaginable. Il me faut une détermination diabolique pour briser toutes les chaînes qui me retiennent, me hausser, me relever un peu dans un équilibre qui tient du miracle.

Accroché au regard d'Abdou, terrorisé par tant d'indifférence, je fixe son corps raidi, immobile qui reflète un entêtement, un refus comme pour me faire comprendre la menace de ce qui doit venir. Entre nous, un espace de tension insoutenable. Je n'ai plus la force d'appeler. Seuls mes yeux parlent, s'expriment, supplient. Ses traits sont tellement figés qu'il est devenu sa propre statue. Dans ce rejet, dans ce renoncement à m'aider, dans cette impatience trop clairement affichée, je lis que je suis celui qui est condamné, celui qui a enfreint des lieux interdits, celui qui va mourir, celui qui est trop long à mourir. Une fois encore, je m'effondre et ma tête se déchire un peu plus sur le sel. De nouveau, cette haleine mortelle me frôle, me reprend. Irrésistible envie de vivre pour le tuer. Stupéfait, incrédule, il me regarde. Dans ses yeux, maintenant une froideur, un tranchant, presque une détermination. Au-delà de cette volonté exténuante de me redresser, j'éprouve une solitude si forte, si désespérée qu'elle me donne sur la vie un pouvoir, une violence que je ne soupçonnais pas. Un moment immobile, instable, sur les genoux, obstiné, hésitant, dans un équilibre précaire, je remplis mes poumons d'air… Médusé, il observe ma trop longue agonie. Je lis de l'impatience dans son regard, de la surprise aussi. Pas de haine. Il s'étonne. Il ne dit rien. Il attend.

Je pense alors qu'il ne me reste plus que très peu de temps à vivre, que peut-être Catherine est morte ainsi et qu'elle a été ensuite cachée sous les pierres. Chaque année, dans ce terrible désert de Danakil, on trouve quelques corps allongés ou simplement des os blanchis qu'on enterre sous les cailloux sans faire d'histoire.

Comment ai-je réussi l'exploit de faire trois mètres, peut-être quatre, en me traînant ? Je ne sais pas, je ne sais plus, mais je me suis un peu écarté de cette zone en forme de cuvette. L'effort a été trop rude. J'ai brûlé toutes mes forces. Je m'affaisse le long d'une profonde cassure dans le sol où l'air circule. Dans cet enfer torride, je frissonne. J'ai l'impression que le sang circule à nouveau dans mes veines. Il me faut du temps, beaucoup de temps pour réussir à m'asseoir.

Peut-être Abdou prend-il conscience de ce brusque retournement de situation. Et si j'étais plus fort que les esprits ? Je le vois hésiter et saisir sa kalachnikov. Bruit sec de la sécurité qui claque. En même temps que je me retourne vers lui, il pointe le canon de son arme vers le ciel. Il va tirer pour donner l'alerte. C'est le signal convenu dans le désert. Mais cette dernière chute m'a encore tailladé la tête. Mon visage ruisselle de sang. Il se ravise : on risque de l'accuser de m'avoir blessé. Il faut attendre. Il sait que personne ne peut plus rien pour moi. Personne ne peut lutter contre les djinns. Il doit être patient. Il appellera plus tard, quand tout sera fini…

Maintenant, c'est le silence, le grand silence fait de tous les bruits de la terre où je reprends peu à peu conscience. Je suis vivant, j'ai échappé aux griffes des djinns. Ou peut-être curieusement m'ont-ils libéré. Lentement, très lentement, il s'est avancé. Il est près de moi. Il me regarde intensément. Fasciné, il me touche avec respect. Seuls ses yeux parlent. Un peu comme si la certitude de mon invincibilité rendait possible, pour un moment, d'être vivants ensemble. Son visage enclos dans sa solitude dit le vrai. Il sait que je reviens du plus profond des abîmes. Il veut me dire dans quelle impossibilité il était de m'aider. On ne lutte pas avec les esprits. Pour lui, la mort reste simple, insaisissable, banale. Des années de guerres l'ont familiarisé avec le tragique. Ici, la mort est le châtiment pour avoir violé l'espace

d'intimité interdite du lieu. Je n'ai rien à rajouter, tant cette expérience à quelque chose d'incommunicable. J'ai défié les djinns. Je suis différent des hommes, comme Halaï qui va chercher le sel rose seul la nuit au milieu du lac salé Karoum. Dans cet univers où la réalité est sans limite et se prolonge jusqu'aux frontières de l'imaginaire, à quoi d'autre croire sinon à l'incroyable ?

Je suis assis, sans ressort, sans volonté, un peu hébété. Je ne désire plus rien. Le sang à moitié coagulé continue de ruisseler sur ma chemise. Mes yeux irrités ont de la difficulté à s'ouvrir. Je respire mal, l'air brûlant semble refuser d'emplir mes poumons. Je suis exténué, un peu comme si je venais de payer une dette, un lourd tribut, qui m'a emmené bien au-delà de mes capacités physiques. Lorsque, beaucoup plus tard, je retourne en silence vers ma tente minuscule isolée sur le lac de sel, une étrange sensation, comme une présence très douce, me bouleverse. Mais qui pourrait me croire ?

Je voulais deviner un secret, découvrir une vérité. Peut-être en ai-je trouvé une. Mais à quoi bon maintenant ? Idée insensée d'y retourner pour soulever chaque pierre. L'oubli viendra-t-il ? Je ne crois pas. Cette histoire commence maintenant. Au-delà de la tragédie de cette vie engloutie, au-delà de l'indifférence, je suis redevenu naïf, j'ai construit mille hypothèses. J'ai pris conscience qu'en ces lieux la vérité n'est pas dans les preuves, dans les justifications, dans les raisons. Elle est comme l'horizon devant le nomade. À chaque pas, elle recule. Même si des regrets toujours me taraudent, j'assume mes responsabilités. J'ai failli à mon devoir de surveillance. Je n'ai rien à rajouter. Les opinions d'autrui n'ont plus d'importance. Ma vie n'est pas perdue, elle est changée.

Ce soir, je regarde encore cet étrange îlot éclairé par une belle lumière rasante qui fait scintiller les cristaux de sel. Dans le ciel juste au-dessus de Dallol, la première étoile s'est allumée, si brillante que

je n'ose lui donner un nom. C'est toujours le moment que le jour choisit pour inventer les plus belles couleurs. Lentement, cette douce clarté se retire. Bientôt il ne reste plus rien, à peine une lueur, juste un souvenir. Ici, la vie sera toujours le mot qui manque…

Une dizaine de jours plus tard, je suis de nouveau à Dallol. Si mes poumons s'acharnent toujours à effacer le gaz maudit qui les a empoisonnés, ma tête est encore pleine d'images difficiles à chasser. Avec lucidité et d'infinies précautions je suis retourné à proximité du petit geyser qui jaillit au centre de noires concrétions curieusement étagées. À faible distance de l'emplacement de ma première chute, allongé de tout son long, les yeux grands ouverts, encore brillants, le pelage luisant, un fennec pris au piège infernal des gaz, saisi par la mort. Tout près, un oiseau qui ne s'envolera plus jamais. Les djinns, qui savent être patients, ont finalement prélevé leur tribut de vies.

18 novembre 2004

CHAPITRE 16

L'éclat de rire du diable

Trois années ont passé… Je n'ai pas su apprivoiser l'absence. À Dallol, sur cette terre taraudée par une activité volcanique hors norme, le nom de Catherine continue de rebondir comme une légende. Depuis ce jour de décembre 2003 où tout soudain s'est arrêté, j'ai poursuivi mes recherches pour remplir un vide qui ne s'est jamais comblé. J'ai essayé de pénétrer dans son silence, de vivre à côté de son ombre, de découvrir un secret, et je n'ai réussi qu'à me réfugier dans le souvenir avec le goût amer d'une défaite.

Plusieurs fois, j'ai eu la tentation de me résigner. Rien n'est plus insoutenable, plus injuste qu'une disparition. J'ai reçu des appels téléphoniques me signalant qu'on l'avait repérée ici ou là dans le désert de Danakil. Révélations qui m'ont toujours conduit à des impasses. J'ai vécu des incompréhensions, des malentendus. J'ai rencontré des curieux, des maladroits, avec leurs phrases lapidaires, leurs accusations muettes, leur injustice tranquille ou leurs paroles qui blessent. On m'a beaucoup expliqué. Je n'ai pas voulu trop entendre, refusant d'écouter tous ceux qui pensaient pour moi. J'ai traversé des regards parfois pleins d'espoir, parfois pleins de reproches. Certains ont critiqué mon obstination en la qualifiant

d'absurde, mais sans doute ceux-là ne savaient-ils pas qu'on ne s'habitue jamais à l'insupportable. Une frontière ineffaçable partage désormais mon esprit et découpe le temps. Il y a l'avant-Catherine et il y a l'après.

Je glisse lentement vers le découragement quand, le 9 mai 2007, mon guide Hussein d'Ahmed Ela découvre ses chaussures de randonnée emprisonnées dans une épaisse gangue de sel au bord du lac Karoum, à moins de quatre cents mètres de notre tout premier camp de base. Celles-ci sont quasiment invisibles, cachées sous un évent rocheux dont la voûte constituée par une volumineuse dalle de sel s'est semble-t-il affaissée. Sans son intuition, son instinct, ses yeux de rapace, sans doute seraient-elles demeurées ignorées longtemps encore. Est-ce la fin de cette énigme ? Vais-je enfin connaître la vérité ? La retrouver ? Trois jours plus tard, je suis de nouveau à Dallol avec un semblant d'espoir.

Dans ce paysage durci de solitude, il nous faudra une journée de travail insensé sous un soleil dévorant et cruel, aidés par trois jeunes hommes d'Ahmed Ela pour casser ce pesant couvercle de sel qui ne nous livrera rien, si ce n'est une petite cavité vide. Suivra un silence lourd, presque douloureux. Combien de temps sommes-nous restés immobiles, muets devant ce gros tas de sel dressé dans cette lumière aveuglante ? Épuisés par ces heures d'effort, comme oppressés par un indéfinissable sentiment d'échec, pudiques, secrets, les hommes qui nous ont aidés se sont assis à même le sol. En eux, le même orgueil déçu, le même regard étrange un peu lointain et patient des enfants perdus. Dans leurs paroles, la même innocence, la même clairvoyance déconcertante lorsqu'ils affirment que, dans cette zone inondée chaque année, la dépouille de Catherine s'est probablement enfoncée progressivement dans la saumure quand les violents orages d'été s'abattent sur les hauts plateaux recouvrant le lac Karoum de trente à

cinquante centimètres d'eau. Si tel est effectivement le cas, et même si cela paraît un peu fou, seul le large bracelet en argent qu'elle portait toujours pourrait encore être repéré par un détecteur de métaux (ou de mines, en l'occurrence) et permettre ainsi une localisation relativement précise de son corps. C'est à mon sens l'unique possibilité qu'il nous reste.

C'est ce que je tente d'expliquer le soir même au commandant de la petite section militaire d'une quinzaine d'hommes qui vient tout juste de s'installer à Ahmed Ela. Il a un regard pénétrant, presque cruel. Le feu du soleil et les claques du vent ont buriné son visage. Ses mots sont rares et tranchants. Il connaît l'histoire de Catherine. Il aime les défis. Oui, ils ont le matériel approprié pour détecter les mines cachées sous le sable ou le sel mais… pas les bracelets, ajoute-il sans sourire. À peine une hésitation, une pudeur, un silence… Il accepte. Demain, dès le lever du jour, Hussein et moi pourrons partir avec un militaire spécialiste du déminage et deux autres qui resteront près des véhicules. Si mon espoir cette fois est bien fragile, je veux croire encore à l'improbable.

Avant que le soleil ne bascule derrière l'horizon, le lac Karoum prend des reflets rosés puis l'ombre envahit la profondeur du ciel. Je reste immobile, regardant les masses sombres des maisons de branchage s'allonger à mes pieds. Au-dessus de moi, la voûte éclatante d'un ciel tout pailleté d'étoiles. Au loin, un chacal piaule. Près des huttes traditionnelles recouvertes de nattes tressées, entourées de petits murets de pierre sèche, quelques silhouettes sont accroupies devant les braises qui rougeoient. Il flotte dans l'air l'odeur du feu qui fait bouillir le thé amer mêlée à cette autre plus fade du riz qu'on réchauffe. Silencieuses, quelques femmes au corps svelte s'approchent de leur allure lente, déhanchée, presque nonchalante. Elles ont des gestes longs, une beauté qui déroute, une infinie

authenticité dans le regard. Un peu à l'écart, des petits groupes d'hommes palabrent. Dans leurs yeux fiers, intenses, le même éclat de lumière que le reflet du soleil sur les blocs de sel. Même détermination tranquille chez tous ces travailleurs à l'orgueil farouche. Volontaires, terrifiants de sincérité, chaque jour ils arpentent le lac Karoum vers leur terrible rendez-vous avec le sel. Toujours insoumis, ils ne possèdent rien mais sont possédés par leur rêve d'un pays afar sans frontières. Ils demeurent libres. Ma nuit sera courte, peuplée de rêves étranges.

Quand nos deux lourds Toyota s'ébranlent, les premières lueurs s'étalent largement vers l'est. Quelques étoiles sont encore visibles. Dès que la clarté s'intensifie, les limites reculent, se précisent. Lorsque le disque flamboyant du soleil commence à apparaître, une explosion de lumière cuivrée et chaude pilonne de ses rayons toute la surface du lac. Un peu déformé, aplati, irradiant, il monte déjà comme une menace. Nous roulons lentement au milieu d'étendues de pierres brisées, d'oueds asséchés, parsemés de quelques touffes épineuses. Succède l'habituelle et inquiétante traversée dans cette mélasse boueuse qui ceinture l'immense étendue de sel où souvent les véhicules s'enlisent. D'un hochement de tête ou d'un simple geste de la main, Hussein guide le chauffeur comme s'il suivait une piste invisible pour nous. Lorsque nous atteignons la surface solide et immaculée du lac Karoum rutilante de cristaux, nos deux Toyota accélèrent. Ils ouvrent désormais leur trace sous cette intense réverbération. La chaleur augmente, elle dilate l'air, s'infiltre partout, pénètre dans le corps. L'énorme boule en fusion du soleil roule dans un ciel voilé de nuages blancs lorsque la longue silhouette de Dallol peu à peu se dessine. Ce qui n'était qu'une indéfinissable masse sombre posée sur cette étendue uniforme devient un bastion découpé

et étrange. Une fois encore, nous sommes à la lisière de ce monde presque ignoré, fantastique et secret.

Comme hier, nous stoppons nos véhicules au pied des premières pentes, tout près du lieu où Hussein a découvert les chaussures. Nous marchons sans hâte. Le soleil poursuit son ascension. Maintenant, il aveugle, écorche les yeux, mord la peau, fait saigner les lèvres. Malgré son insupportable scintillement qui se répercute à l'infini, nous quadrillons l'espace et posons quelques repères sur la zone à explorer. Après avoir suivi les explications du militaire et regardé avec attention son travail sur le terrain, inlassablement, chaque demi-heure nous nous relayons, effleurant le sol à quelques centimètres de distance avec ce curieux appareil en forme d'assiette à l'envers fixée à l'extrémité d'un long bras trop lourd. Nos mouvements oscillants et réguliers s'accompagnent d'imprécations chaque fois que le détecteur touche accidentellement le sol. Observateur attentif, lucide, jamais résigné, Hussein est infatigable. Le chèche blanc relevé jusque sur son nez, on ne voit que son regard ardent toujours figé au sol. Ses gestes sont précis.

Quatre heures passent ainsi sans résultat. Toujours aucun signal, rien. Mais je refuse de céder au découragement, d'admettre qu'elle n'est probablement pas là. Après une courte pause, nous reprenons notre prospection. Au fil du temps qui s'allonge, notre confiance s'étiole. À la fébrilité succède un doute accablant. Combien d'allers-retours ? Combien d'heures encore avons-nous passées repoussant chaque fois les limites de la zone de recherche, ratissant toujours plus loin, guettant désespérément le déclenchement de l'alarme signalant une petite masse métallique ? Sur cette étincelante loupe de sel, le temps ne passe plus. Il n'y a plus qu'une lumière blanche aveuglante qui grandit toujours. Elle n'envoie que sa chaleur, la terrible, l'atroce touffeur des cinquante degrés qui fait haleter.

Jamais, je n'ai ressenti à ce point la brûlure du soleil. Celui-ci est si haut maintenant qu'on ne le distingue presque plus. Si je ferme les yeux, l'astre cruel reste imprimé sur mes rétines. Il a cessé depuis longtemps d'être supportable. Il pèse sur ma tête, sur mes épaules. Malgré les vêtements, les aiguilles de ses rayons pénètrent dans la chair. Il réverbère son éclat violent sur chaque arête de sel, éclaboussant le sol de milliards d'éclairs. À la surface du lac, les images tremblent, les reliefs se gondolent, le paysage a quelque chose de fantomatique. Pas un souffle de vent. La chaleur est totale, infernale. L'air compact, presque irrespirable. Cette fois, j'ai atteint un point d'extrême fatigue. Je suis harassé, brisé, oppressé par cette moiteur suffocante. Les muscles de mes bras sont noués par l'effort. Une sorte de torpeur lentement m'engourdit. J'ai de la difficulté à coordonner mes idées. Une espèce d'étau lentement serre mon crâne. Je titube, je suis à bout de forces, à bout de souffle. Je ne crois plus à rien. J'abandonne. Je renonce.

Mon front est bouillant. Les premiers frissons courent le long de mon dos, signe caractéristique d'un « coup de chaleur ». Je suis pitoyable. Nous rentrons. Pris dans un long délire de fièvre, je resterai étendu deux jours dans « ma maison » d'Ahmed Ela avant de rejoindre Addis-Abeba. Que pourrais-je ajouter maintenant, sinon constater une fois encore mon impuissance, mesurer l'ampleur de ce nouvel échec… la fin d'un faux espoir ?

Comme chaque année à cette époque, la chaleur devient difficilement supportable dans le désert de Danakil. La saison des voyages ici est terminée. Ce 27 mars 2009, je suis de retour seul à Ahmed Ela avec deux objectifs précis : d'une part poursuivre l'exploration minutieuse de toute la zone nord des canyons à Dallol, avec toujours le secret espoir de retrouver Catherine, et d'autre part faire une nouvelle série de photos de la zone active

extraordinairement belle en ce moment. Je serai rejoint pour cela par Hussein dès aujourd'hui et à partir de demain par Seife avec qui je sillonne la région afar en tous sens depuis une dizaine d'années.

Je dois bien avouer que, chaque fois que je retourne ici, mon espoir de découvrir Catherine diminue d'un cran. Elle qui jusqu'à ce jour a su défier le temps, elle qui pourrait être partout et qui n'est nulle part, elle qui demeure résolument inaccessible, où la chercher encore ? Depuis sa disparition, presque toute la zone de Dallol a été minutieusement explorée, visitée, ratissée, à l'exception des étroits canyons du nord difficiles d'accès où personne ne se rend jamais et peut-être quelques défilés encore bien cachés, ignorés à l'extrémité ouest/nord-ouest du dôme. Même si personnellement je pense que c'est probablement le dernier endroit où elle aurait pu avoir envie de se rendre parce que trop éloigné, trop dangereux et de plus diamétralement opposé au lieu où l'on a retrouvé ses chaussures, c'est notre ultime espoir.

Après toutes ces années d'errance pour rien, d'illusions, de rabâchages, je ne suis pas très optimiste. Au-delà de cet isolement entêté, je n'ai plus d'opinion. Quelque chose désormais s'est figé au fond de moi. Ne reste plus que des réalités imprécises que je n'ose plus dire, des faits dont je crois être le seul à me souvenir, des questions que je n'ose même plus poser. J'ai appris à me méfier de ma mémoire trop souvent influencée par mes désirs. Je préfère me fier à mon instinct. Je prends conscience que quelques détails peu à peu se sont effacés. Il y a des vides, il y a des manques. Je n'ai plus les mêmes certitudes sur certaines images qui m'arrivent affaiblies. Son profil est devenu plus flou. J'ai retenu la couleur de ses cheveux, de ses vêtements, surtout de son pantalon bleu vif. Je me souviens très bien de son regard où il y avait toujours comme un léger reproche, presque une tristesse. Mais, au fil des jours, insensiblement les

contrastes s'atténuent. C'est un peu comme si un lent mais continuel filet de sable glissait doucement sur mes souvenirs, brouillant les lignes, dissipant les contours, gommant les formes. C'est mon imagination qui prend la suite, comblant les vides que ma mémoire a laissés. Son visage a pris celui de l'absence, son histoire est devenue un cauchemar impossible à oublier, et ici à elle seule elle absorbe toute la dimension du temps.

Nous avons laissé les véhicules à l'entrée des canyons, face à l'îlot de sel noir, avec les chauffeurs et deux militaires armés pour leur sécurité. Deux autres, la kalachnikov en travers des épaules, nous suivront à distance, afin de respecter les nouvelles règles imposées depuis peu par le gouvernement éthiopien.

Toute cette partie ouest du dôme a été profondément entaillée par l'érosion. C'est la zone la plus secrète et la plus accidentée de Dallol. Il suffit de marcher quelques centaines de mètres pour pénétrer dans une véritable forêt de pierres entre de hautes aiguilles rocheuses, des piliers, des tours gigantesques en forme d'obélisques, des falaises tabulaires surmontées d'arches naturelles à l'équilibre inquiétant. Il émane de ces lieux envoûtants un charme étrangement attirant. Nous avançons lentement dans cet extraordinaire désordre de la nature à travers des paysages ruiniformes qui connaissent seulement le langage du vent sculptant la roche inlassablement. À quelque distance devant moi, majestueusement solitaire, le buste toujours légèrement incliné vers l'avant, Hussein avance avec sa drôle de démarche onduleuse. De chaque côté de sa nuque, les muscles de son cou sont comme deux cordes tendues. Habile à poser ses pieds sans faire rouler le moindre caillou, son grand corps dégingandé aux jambes démesurées semble danser au-dessus des blocs. Je l'envie. Il a l'allure fière et noble des nomades. Quand parfois il tourne la tête dans ma direction, je ne vois que son regard aigu qui jaillit de son

visage décharné à la peau sombre. Jamais aucune goutte de sueur sur son front ! En lui, quelque chose d'inaccessible. Maintenant il chante, il chante pour lui-même. Il chante une mélodie étrange, syncopée, une mélodie très belle aux phrases brèves sans cesse répétées. Les couplets se succèdent, j'ai l'impression qu'il improvise au gré de sa vision. On dirait presque qu'il se délecte de cet environnement invivable aux températures diaboliques avec cette accoutumance que seuls connaissent les grands drogués du désert.

Nous dévalons quelques pentes raides, remontons entre de vertigineuses murailles crénelées. Nous évitons un large pierrier flanqué de multiples tours de sel aux formes tourmentées, striées de rose, protégées comme tous les reliefs ici par un curieux chapeau d'argile, de gypse blanchâtre et d'anhydrite. On dirait des pénitents veillant sur une terre en train de naître. Nous nous enfonçons dans l'ombre épaisse des canyons dessinée à l'encre sur les parois, longeant quelques brèches croulantes. Nos yeux ont du mal à s'adapter à ces puissants contrastes.

Lorsque les premières bourrasques d'un vent brûlant arrivent en ronflant, nous marchons en plein chaos. Collines de pierres sèches et nues, défilés étroits percés de cavités, vallons encaissés se succèdent. Nous progressons sur un sol assez accidenté, recouvert d'une mince pellicule de sel où ne se devine nulle trace de pas. Ici ne vivent que les nazras, les scorpions et quelques serpents. Sans répit, d'un canyon à l'autre, d'une crête à une vallée à travers des étendues torturées par l'érosion, nous poursuivons notre interminable quête. Par endroits, des lames de sel aiguës jaillissent du sol et étincellent comme du verre. Entre les rafales, les périodes de silence sont de plus en plus courtes. Le khamsin, le vent du désert, gifle les falaises, se déchire aux arêtes, hurle dans les fentes.

La zone de recherche est toujours devant, au bout du canyon, puis de l'autre côté de cette dépression jusqu'au pied de cette tour de sel. Et cette grotte qui s'ouvre au bas de la paroi ? Nous pénétrons dans chaque faille, explorons une multitude d'auvents, de cavités, cherchons au plus profond du paysage. Au loin, le miroitement continu du lac Karoum semble nous narguer. Dans ce monde hallucinant, nous glissons de roche en roche, nous enfonçant dans les méandres des gorges tantôt entre des parois resserrées, tantôt contournant des aiguilles, des clochetons. Nous sommes parvenus maintenant presque au sommet de Dallol dans cet espace délaissé, quasi ignoré qui regarde l'Érythrée. Ici, le paysage a quelque chose de plus compact, de plus sombre, de fermé, presque de sinistre. Quelque chose d'inquiétant sans que l'on puisse dire quoi. Quelque chose de difficilement exprimable qui freine notre désir d'avancer encore. C'est un peu comme s'il y avait un interdit, un secret qui renforce cette sensation d'isolement.

Au milieu du ciel vide, le soleil brille durement avec sa chaleur triomphante qui dessèche. Il faudrait frôler l'insolation pour chercher encore. Nous devrons revenir demain pour explorer cette zone plus vaste que je ne l'avais imaginé, d'aspect plus sévère, pas très engageante, même si une légende afar affirme que toute cette partie de Dallol n'est qu'un piège de pierre usé qui ne libère jamais celui qui s'y aventure. Comme toujours dans ces espaces où le réel hésite, le fantastique s'impose.

Je crois que cette année la magie des lieux dépasse réellement tout ce qu'il est possible d'imaginer. Depuis 2001, je n'ai jamais vu une telle profusion, une telle violence dans les couleurs que même le vent de sable n'arrive pas à éteindre. De partout des tons vifs, heurtés, irréels. À perte de vue, le sol est saturé de jaune soufre éclatant sur lequel tranchent des rouges écarlates, des ocres, des

violets, des blancs lumineux, des noirs intenses répartis au milieu de centaines de vasques et bassins où l'acide glougloute en cascades alliant toutes les nuances du vert le plus pâle au jade le plus profond. D'une déchirante, d'une inhumaine beauté doublée d'une délicatesse, d'une fragilité infinie, ce site concrétise aujourd'hui l'alliance rare de l'exceptionnel et du sublime.

Profitant de la très belle lumière de ce début de matinée, l'œil rivé au viseur de mon appareil photographique, j'essaie de fixer quelques images parmi les plus étonnantes pour transcrire l'ambiance si fantastique, si particulière de ce volcan qui compte parmi les plus atypiques de notre planète. Ici, très vite, la perception classique de l'espace se disloque, disparaît. En arrière-plan, les silhouettes de Seife et Hussein tentent d'apporter une échelle indispensable dans cet univers dénué de références où les distances sont impossibles à évaluer.

Devançant de quelques centaines de mètres les deux militaires qui nous accompagnent, nous avançons lentement sur ce sol fragile, cassant, où l'acide à haute température jaillit par saccades et où parfois des gaz dangereux rampent sournoisement. Dans ce chaos coloré qui suscite l'illusion de l'abstrait, des fumerolles très chaudes s'échappent en sifflant le long de minces fissures. Elles flottent un moment par nappes assez denses qui irritent les poumons, piquent les yeux avant de se fondre et de disparaître lentement dans l'air embrasé. À cet instant, j'en suis sûr, même si personne ne l'exprime, nous ressentons tous les trois ce même et curieux sentiment de liberté un peu âpre qui nous affranchit, nous libère des contraintes et responsabilités si lourdes qui pèsent habituellement sur nous lorsque nous accompagnons des groupes en ces lieux.

Arrivés dans la partie haute de Dallol, nous longeons les carcasses de métal rouillé à demi ensevelies, ainsi que les murs de sel délités de

quelques maisonnettes en ruines sapées par le vent fou qui chaque jour mord la pierre. La chaleur devient impitoyable. Nos ombres portées tombent maintenant à la verticale sous nos pas. Une fois encore, il nous faut affronter ces heures terribles quand le soleil est au zénith. Les couleurs ont disparu. Je range mon appareil photographique dans mon sac et sors mon GPS afin de rejoindre le point que nous avions atteint hier avec Hussein par l'ouest, vaste espace dénudé entouré de flèches de pierre pointées vers le ciel.

Il n'est pourtant pas loin cet autre versant des canyons mais, brusquement, le terrain devient plus difficile, plus dangereux. Nous empruntons une succession de passages délicats entre des gouffres profonds bâillant au ras du sol et quelques crêtes fragiles, glissantes. Bien peu se sont aventurés au-delà. Hussein, à une cinquantaine de mètres devant moi, vient de disparaître à ma vue, englouti dans un ravin avant de réapparaître au sommet d'un petit ressaut. Sur ma droite, Seife semble avoir trouvé un terrain plus propice. Quant à moi, j'ai du mal à découvrir un cheminement correct. Nous tentons de progresser dans la même direction, mais chacun décalé de quelques dizaines de mètres afin de visualiser la plus grande surface possible. Hussein se dirige en direction d'un petit col vers une zone de failles sombres qui déchirent le versant nord. Il va de son allure égale, monte, descend, contourne ou traverse de grandes dalles, franchit un ravin, s'enfonce dans une gorge puis ressort. Il ne sent pas la chaleur accablante. Il ne regarde pas le paysage. Il cherche. Il fouille, se faufile. Son habitude des marches en terrain difficile le sert. Il grimpe sans effort au milieu des pierres. Seife et moi avons de la peine à rester à son niveau. Maintenant, il s'engage et pénètre sans hésiter dans un profond canyon. Cette fois, je le suis. Nous marchons sur un sol qui sonne creux sous nos pas, puis l'espace entre les parois se resserre, devient si étroit qu'il faut renoncer, revenir. Nous

explorons alors une grotte qui s'ouvre là, tout près. Nous devons allumer nos torches, cheminer dans une longue galerie débouchant brutalement au fond d'un autre canyon qui très vite se partage en trois branches. Chacune s'ouvre sur de nouvelles cavités. C'est un véritable et inextricable labyrinthe où les possibilités sont infinies et où il serait facile de s'égarer. Mais Catherine, seule, n'a pas pu venir en ces lieux. Nous faisons demi-tour, il faut chercher ailleurs. Au loin, les militaires coupent au plus court. Sur ce terrain perforé, tailladé de fentes, de ravins, percé de puits secrets, j'éprouve un certain découragement. Et si elle avait tout simplement fait une chute dans un de ces nombreux gouffres qui s'ouvrent à nos pieds ? La sueur me brûle le dos. Ma chemise colle à la peau. La fatigue commence à se faire sentir. Mes pas sont mal assurés. Seife est assez loin, lui aussi semble souffrir.

Devant nous, résolu, infatigable, le visage impassible, Hussein saute par-dessus les reliefs avec une agilité déconcertante. Il observe tout. Rien ne lui échappe. Désinvolte en apparence, muré dans son secret, attentif, il poursuit ses recherches d'un pas égal. La chaleur étouffante et cette lumière qui éblouit usent nos forces. L'air est immobile. Il vibre sur place. Les premières rafales du khamsin ne se feront pas sentir avant une heure au moins.

Irrésistible envie de m'asseoir. Je me suis adossé contre un rocher avec la moitié de la tête à l'ombre, sans ressort, sans énergie, un peu abruti. Je cherche désespérément un courant d'air. Une sorte de paresse, comme une grande lassitude, altère maintenant mon courage, paralyse les mouvements de ma pensée et des mots. Je regarde devant moi distraitement, sans réaction, sans désir.

Pendant ce temps, Hussein s'engage semble-t-il avec précaution dans une sorte de sillon qui entaille une avancée rocheuse, puis après quelques secondes je le vois s'élever jusqu'au sommet d'un petit

plateau dominant toute la zone nord de Dallol. Là, brusquement, il s'arrête. On dirait qu'il regarde fixement le sol. Retenant des deux mains son sarouel retroussé, je le vois s'accroupir lentement sur ses talons, le haut du corps un peu penché en avant. Il reste ainsi un long, un très long moment immobile, puis il se relève, se retourne. Il lève un bras. Il appelle.

Une force inconnue alors se substitue à ma propre volonté. Inquiétude, joie, crainte, tout se mêle. Mû par un étrange pressentiment que je voudrais faire taire, je me presse dans sa direction. Je ne sens plus la fatigue. J'entends seulement le bruit de mes pieds qui dérapent, le bruit de mon sang qui bat contre mes tempes, ma respiration qui siffle. J'essaie de faire taire cette petite voix intérieure entre mon cœur et mon cerveau. Je n'ose pas m'accrocher à ce petit bout d'espérance qui traîne. Quand j'atteins le tertre sommital, je ressens ce curieux frisson que donne la proximité de la vérité. L'angoisse serre ma gorge. Mélange de panique et d'oppression. Hussein me tourne le dos. Une fraction de seconde, mes yeux hésitent à plonger dans la direction de son regard.

Alors je la vois. Elle et le paysage tout autour. Elle est là. Oui, elle est là, allongée face au ciel vide dans une éclatante insolence. Comment donner une durée à cet instant unique ? Ses os sont à peine blanchis entre les vêtements délavés, effilochés, déchirés. Mon cœur bondit dans ma poitrine. Je suis submergé par l'émotion, par la démesure de cet événement. Je crois que mes jambes tremblent un peu. J'ai la bouche sèche. Mes mots restent coincés quelque part derrière ma voix. Je pose simplement ma main sur l'épaule de Hussein, muet. Ses yeux de charbon étincellent dans son visage maigre. Paix éblouie. Après le choc, c'est l'incrédulité qu'accompagne une espèce de soulagement, une confusion. Elle est là enfouie sous

des pelletées de silence, son histoire illisible couchée sur le sol. Elle n'est plus qu'une ombre, un fantôme qui avant capturait la vie.

Un moment, mes yeux se figent puis se referment sur cette scène tragique. Moi qui n'ai pas su la protéger de la mort, aujourd'hui enfin je peux l'arracher au temps. J'ai espéré, j'ai tant voulu ce corps, j'ai attendu si longtemps cette vision, cette transparence sans mots, cette vérité faite d'ossements et de lambeaux de tissus que j'ai tout à coup l'étrange sensation que l'ensemble du décor tourne lentement autour de nous. C'est un peu comme un vertige très lent, très doux. Je ressens comme un grand vide en même temps qu'un désir insensé de me recueillir. Mais que pourrais-je dire ? Et à qui ? Face à nous, sous les rayons éblouissants du soleil, un horizon qui tremble, un espace immense, infini, mais aucun Dieu.

Lorsque Seife nous rejoint, aucune parole n'est échangée. Rien qu'une discrète accélération du souffle. Intensité des regards qui se croisent. Émotion trop forte pour être exprimée autrement que par des silences. Son visage est tendu, ses yeux sont fixes et brûlants. Depuis six ans, nous attendions ce moment où l'on pourrait enfin relever la tête et dire : « Nous l'avons trouvée. » Six ans d'acharnement pour découvrir ce corps qui n'existe plus. Six ans de questions, d'idées, de récits, d'imagination. Une dernière fois, je tente de rejoindre en pensée celle avec qui j'ai échangé tant de muets dialogues.

Face à ce lieu où la mort s'est étalée, je m'écarte un peu, puis je m'approche à nouveau. Je regarde, je regarde intensément. Oui, c'est Catherine, c'est bien Catherine, nous en sommes certains tous les trois, nous qui étions présents le jour de sa disparition. Pas le moindre doute. Son pantalon d'un bleu si caractéristique, la cordelette de son altimètre qu'elle portait toujours autour de son cou, les morceaux d'étoffe de son tee-shirt bariolé maintenant décolorés

mais reconnaissables, la masse emmêlée de ses cheveux presque intacte, seulement saupoudrée de grains de silice et de sel au sommet d'un crâne aux orbites vides. Elle est étendue depuis tant d'années sur ce territoire désolé qu'une partie de son bassin, un pied et ses avant-bras sont emprisonnés dans un mélange d'argile et de sel masquant probablement son bracelet. Couchée au centre de cette petite dépression orientée est/ouest, dans cet endroit où le soleil ne cesse jamais de brûler, sans doute a-t-elle refusé l'étau de la terre pour mieux suivre sa course dans le ciel et sentir le cycle des saisons. On dirait presque qu'elle est dans une tombe, dans une tombe ouverte, sans nom, sans prétention, à la fois humble et sage au beau milieu d'un cimetière de sel large de cent mille mètres carrés, seulement parcourus par le vent. Le vent qui justement est en train de se lever avec sa musique étrange, presque gémissante. Le vent qui bientôt va mesurer l'espace, gommer les traces, le vent cinglant de sable et de poussière qui dans quelques instants va nous griffer la peau.

Maintenant, les deux militaires approchent. Leurs paroles nous parviennent hachées par leur respiration haletante. Lorsqu'ils découvrent le squelette, ils restent là, plantés, immobiles. Leurs visages restent fermés, impénétrables, inexpressifs. Tristesse ? Indifférence ? Ils ont le même regard absent. Ceci ne les concerne pas. Ils restent silencieux, étrangers. Pour eux, aucun doute. Ici, ce n'est plus le domaine des hommes mais celui des enfants du démon qui ont le pouvoir de transporter ou de déplacer les corps à leur guise. Cette histoire va s'ajouter au train maléfique des morts irrésolues dans le désert de l'Afar.

Jusqu'à ce jour, j'ai vécu dans l'espérance de trouver Catherine. Je l'ai cherchée sans renoncer dans l'espoir de comprendre ce qui lui était arrivé, mais on n'a jamais la victoire que l'on souhaite. Malgré cette découverte, si j'ai quelques certitudes en plus, l'obscurité ne s'est

pas atténuée. Impossible d'expliquer, d'achever, de conclure. Restent trop d'interrogations, de questions sans réponse, de contradictions, de possibilités, d'éventualités, d'hypothèses. Dans l'indifférence du temps qui passe, de trop nombreux mystères planent encore. Alors, comment mettre un point final à cette histoire qui nous échappe ?

Quand je retrace mentalement le long trajet qu'elle a dû faire seule à travers les canyons désertiques, tout à fait impossible à parcourir sans chaussures, quand je me remémore notre long survol de toute cette zone avec l'hélicoptère de l'armée sans résultat alors que son corps est étendu en pleine lumière sur un des points les plus hauts de Dallol, je me dis qu'il y a quelque chose d'incompréhensible, qu'il y a trop de phénomènes étranges, trop d'incohérences pour continuer à dédaigner les légendes et les traditions.

Peut-être a-t-elle voulu tenter une expérience qui a été interrompue par quelque chose dont on ne sait rien. Était-elle porteuse d'un secret ? À la recherche d'une autre vie ? Est-ce plus simple de mourir ici ? Quand ses yeux se sont fermés, que sa vie s'est effacée, était-elle déterminée à accepter l'inéluctable échéance ? Était-elle à la limite extrême de son chemin ? Ou peut-être plus simplement a-t-elle décidé d'être elle-même en allant jusqu'à sa conclusion ultime, sans regret, sans concession.

Dans cette incroyable mosaïque de questions, pourquoi s'acharner encore ? On peut tout imaginer. C'est un peu comme une histoire qu'on aurait du mal à finir. Maintenant, je n'ai plus envie de chercher. Je ne veux plus savoir. Je me contente de laisser entrouverte la fenêtre des explications mais je pense qu'il faut garder cette part de mystère. Je crois aussi que tout ne doit pas être expliqué, il doit demeurer une part de non-dit qui restera sans doute à jamais irrévélée et qu'il faut respecter. Et à présent que je connais tous les désordres, tous les problèmes qui ont escorté cette découverte, toutes

les ambiguïtés à la fois douloureuses et tragiques qui ont suivi, je pense que nous aurions mieux fait de la laisser à sa douce tranquillité dans cette tombe lointaine éclaboussée de soleil, si belle et si secrète, chaque jour visitée par le vent.

28 mars 2009

CHAPITRE 17

Merapi, ou l'implacable chronologie d'une catastrophe annoncée

Ne rien dire ? Ne rien raconter ? Se taire pour tenter d'oublier les images, les bruits, les odeurs ? Je sais pourtant que je n'oublierai jamais… Alors, rendre compte ? Essayer de faire revivre ces instants jusqu'au vertige ? Cette histoire est là dans mon cœur, dans ma tête comme une pensée impossible à chasser. Si aujourd'hui j'ai choisi de livrer cet ultime récit écrit à vif, cette tragédie vécue avec les survivants d'une des plus redoutables éruptions du Merapi, si j'ai essayé de traduire ce choc émotionnel que nous avons partagé avec eux, c'est parce que les volcans, c'est aussi cela. Bien qu'à cette heure je titube sur la terrifiante réalité des phrases et même si la vérité tente de fermer sa porte aux mots parce qu'ils font peur, parce qu'ils feront fuir le sommeil pendant longtemps, j'ai pris le parti de raconter cette bouleversante nuit du 5 novembre 2010.

Vénéré comme un dieu, situé presque au centre de l'île de Java, à moins de vingt-six kilomètres de la ville universitaire de Yogyakarta (environ sept cent mille habitants), le Merapi qui culmine à

2 916 mètres d'altitude doit son nom à la juxtaposition de *Meru*, la montagne sacrée des Hindous, et *api*, le feu en sanscrit. Depuis mars 2010, son gigantesque dôme de lave sommital se gonfle, se soulève de quelques millimètres chaque jour. Ce phénomène révélateur d'une pression interne croissante s'est accéléré à la fin de l'été pour atteindre onze millimètres quotidiennement à mi-septembre. L'accès à son sommet est alors interdit. Les déformations se poursuivent, augmentent jusqu'à atteindre huit centimètres et demi dans la seule journée du 21 octobre puis quarante-deux centimètres trois jours plus tard. Dans le même temps, une crise sismique de plus en plus violente ébranle fortement le dôme qui se fracture. Les volcanologues du Merapi Volcano Observatory, convaincus de l'imminence d'une éruption d'une extrême puissance, relèvent le niveau d'alerte à 3 le 21 octobre, puis à 4 (l'échelon le plus élevé) le 25 où l'on enregistre en une seule journée pas moins de cinq cent vingt-cinq secousses. Parallèlement et en accord avec le Merapi Volcano Observatory, les responsables du centre de volcanologie de Bandung qui surveillent tous les volcans indonésiens anticipent sur son déroulement et déclenchent un ordre d'évacuation dans un rayon de dix kilomètres autour du cratère. De ce fait, vingt-six mille personnes doivent immédiatement quitter leurs maisons. Les scientifiques persuadés de l'ascension en cours d'un très important volume de magma dans la chambre magmatique superficielle évoquent déjà la possibilité d'une éruption semblable à celle de 1930 qui détruisit trente villages et fit plus de mille trois cents victimes à une époque où les pentes du Merapi étaient beaucoup moins peuplées qu'aujourd'hui.

Le 26 octobre, alors que l'état d'alerte est maximal depuis deux jours et que déjà près de vingt mille personnes ont déserté leur village, débute l'une de ses plus terribles éruptions. Il est 18 h 10

lorsqu'une série de très bruyantes explosions associées à d'impressionnantes coulées pyroclastiques se succèdent. Incroyablement rapides et dévastatrices, elles se suivent et dévalent les flancs ouest/sud-ouest et sud/sud-est du volcan tandis qu'un dense panache de cendres et de gaz se développe à quelque quatre mille cinq cents mètres au-dessus du sommet. En quelques secondes, le village de Kinahrejo situé à cinq kilomètres du cratère est rayé de la carte, pulvérisé par les « nuées ardentes ». Aucune habitation ne sera épargnée.

Parmi les trente-quatre victimes qui avaient refusé de partir, les sauveteurs retrouveront le corps carbonisé de Mbah Marijan, « le gardien du volcan », ainsi que ceux de nombreux de ses « fidèles » qui l'idolâtraient. Nommé par le sultan de Yogyakarta trente-trois ans plus tôt, Mbah Marijan était le maître des cérémonies d'offrandes destinées à apaiser les colères du Merapi, véritable divinité locale du fait de sa contribution cruciale à la fertilité des sols. À ses côtés, la dépouille mortelle d'un journaliste venu l'exhorter, le supplier de s'en aller afin de ne pas compliquer le difficile travail de persuasion des volcanologues à l'égard d'une population qui voyait en lui un héros et qui lui accordait souvent davantage de confiance qu'aux experts officiels quand venait le temps de mesurer le danger. Quand la nouvelle de sa mort est divulguée, c'est la stupeur, l'incrédulité. Dans toute l'Indonésie, personne ne veut y croire. Même la télévision nationale attendra le résultat d'une analyse ADN pour diffuser l'information. Figure emblématique du Merapi, interlocuteur respecté et admiré, chef spirituel aux pouvoirs magiques, Mbah Marijan, qui incarnait le volcan aux yeux de tous, habitait dans la zone la plus vulnérable, la plus dangereuse, au pied de la face sud à chaque éruption labourée par les avalanches pyroclastiques. Il avait souvent irrité les autorités par son refus de quitter sa demeure pourtant

directement menacée, arguant du fait qu'il détenait les « clés » du Merapi et qu'à ce titre il serait prévenu ou épargné. Son grand âge, 83 ans, semblait lui donner raison…

Lors de la précédente éruption de juin 2006, quelques jours après le dramatique tremblement de terre du 27 mai qui ne fit pas moins de cinq mille huit cents morts dans la ville et la proche banlieue de Yogyakarta, j'ai rencontré cet homme étonnant, ce personnage étrange, fascinant qui, fidèle à son habitude et à ses convictions, était demeuré sur place, dans sa maison. Il me reçut comme un ami de longue date. Il m'offrit même le thé pendant que le fracas des avalanches qui dévalaient les pentes abruptes du volcan grondait sourdement autour de nous. Trois jours auparavant, dans un petit vallon situé à une centaine de mètres de chez lui, un hameau d'une douzaine d'habitants avait été broyé, calciné, tuant les deux hommes qui avaient pour mission de veiller sur cette zone évacuée.

Le 27 octobre, l'activité explosive se poursuit de façon sporadique. La majorité des cadavres atrocement brûlés retrouvés dans la localité de Kinahrejo ne sont pas identifiables. Tous sont enterrés, comme le veut le rite musulman, au lendemain de leur décès, dans une petite clairière au milieu de la forêt non loin de leur village anéanti.

Dans la presse, la nouvelle de cette dernière offensive du Merapi est quelque peu effacée par le dramatique tsunami provoqué par un séisme de magnitude 7,7 qui, la veille de l'éruption, le 25 octobre, frappe l'archipel des Mentawai sur la côte ouest de Sumatra, provoquant la mort de quatre cent huit personnes et la disparition de trois cents autres. Le président de la République indonésienne, Susilo Bambang Yudhoyono, interrompt aussitôt son voyage officiel au Vietnam et fait appel à l'armée afin de gérer l'afflux des réfugiés et de mettre en place des hôpitaux de campagne sur ces deux sites cruellement touchés par le destin. Déjà vingt-trois mille individus

s'entassent dans des camps de fortune répartis dans la banlieue de Yogyakarta. À la différence de tous ceux qui attendent que le volcan se calme pour regagner leur demeure, les habitants de Kinahrejo n'ont plus de maison, plus de village où rentrer, et la plupart des femmes qui sont là ont perdu leur mari. Tous sont orphelins d'une géographie sacrée désormais engloutie.

Le 29, une abondante coulée de lave très visqueuse s'échappe du cratère pendant que les avalanches pyroclastiques se poursuivent, progressant sur trois kilomètres et demi environ. Le Merapi ne donne aucun signe d'essoufflement. Dans la nuit du 29 au 30, vers 1 heure du matin, l'activité s'intensifie brutalement. Des gerbes de lave incandescente sont projetées à plusieurs kilomètres du volcan, provoquant la panique et la fuite de milliers d'habitants effrayés par ce spectacle dantesque autant que par le bruit des explosions. D'impressionnantes chutes de cendre très denses retombent jusqu'à quinze kilomètres du sommet. Le nombre des réfugiés dépasse maintenant cinquante mille.

À partir du 30 octobre, on assiste à une très nette montée en puissance de l'éruption. Le bruit des détonations est perçu dans un rayon de vingt kilomètres. Son panache très sombre se stabilise entre cinq et six mille mètres au-dessus du dôme. Les coulées pyroclastiques s'intensifient. L'une d'elles, d'une violence exceptionnelle, se prolonge durant vingt-deux minutes ! Plusieurs volcanologues voudraient alors étendre la zone d'évacuation à un rayon de vingt kilomètres, mais cette demande restera sans écho. En France, j'ai beaucoup de difficultés à obtenir des informations précises et en temps réel. Plusieurs appels téléphoniques à Yogyakarta ne m'apportent guère d'éclaircissements. Les nouvelles sont souvent contradictoires. Des rumeurs circulent, invérifiables. Des annonces souvent erronées font état de très nombreuses victimes. Impossible de

joindre mon vieux copain Christian de Kaliurang qui travaille en collaboration avec l'observatoire de volcanologie. J'apprendrai plus tard que sa maison est située dans la zone déjà évacuée. Quant à mon ami Supardi qui vit à proximité et connaît bien le volcan, il n'est pas étonné quand je lui demande d'aller faire une « petite reconnaissance » en direction des pentes sud afin d'avoir une idée plus précise des possibilités d'approche. Même si je sens à sa voix une légère hésitation, il ne refuse pas mais, d'après lui, dans cet espace sous contrôle, beaucoup de routes sont coupées, interdites ou dangereuses, et les taxis refusent d'y pénétrer. Suite à cette conversation, je prends alors la décision de me rendre sur place avec quelques « habitués » en organisant un voyage « spécial éruption ». Cette dernière en effet a quelque chose d'exceptionnel dans son déroulement, dans sa violence ainsi que dans le volume phénoménal de matériaux expulsés. Par ailleurs, il semble bien qu'on n'en soit encore qu'au début.

Malgré mon souhait de limiter à neuf le nombre maximum de participants, nous serons vraisemblablement douze à quitter Paris le 3 novembre à destination de Jakarta. De là, nous poursuivrons par un vol intérieur direct sur Yogyakarta où nous devrions arriver le 4 dans l'après-midi. Du 31 octobre au 2 novembre, après une courte accalmie, à nouveau de nombreuses nuées ardentes sillonnent ses pentes. S'avançant maintenant sur quatre kilomètres et demi, elles fauchent au passage quelques hommes qui venaient de quitter leur camp de réfugiés pour aller alimenter leur bétail. À partir du 3 novembre, la violence de l'éruption à nouveau se renforce. En l'espace de douze heures, trente-huit coulées pyroclastiques déferlent et s'avancent sur une distance de cinq kilomètres et demi, puis la cadence mortelle des avalanches qui se succèdent s'accélère encore. La situation s'aggrave, obligeant les autorités à étendre la zone

d’exclusion à un rayon de quinze kilomètres. Malheureusement, cette information sera mal divulguée et de ce fait irrégulièrement appliquée.

Le 4 novembre, une série de nouvelles explosions excessivement puissantes secouent l’édifice volcanique. De spectaculaires jets de lave rougeoyante grimpent à six cents mètres de hauteur. Le panache éruptif culmine maintenant entre huit et dix mille mètres au-dessus du cratère. De nombreux écroulements pyroclastiques déchirent son flanc sud. Poursuivant leur course brûlante cette fois sur une distance de neuf kilomètres, ils augmentent de plusieurs dizaines le nombre de personnes emportées, tuées par ces souffles diaboliques à plus de six cents degrés centigrades ! La totalité des réfugiés franchit alors le cap des quatre-vingt-dix mille…

Lorsque le même jour nous atterrissons à Jakarta, nous ignorons ces dernières nouvelles. On nous précise simplement que le vol Jakarta-Yogyakarta en correspondance dans un peu plus de deux heures est maintenu. Je suis soulagé car, depuis plusieurs jours déjà, nombreux sont ceux qui ont été retardés ou supprimés du fait d’importantes émissions de cendres dans l’atmosphère. Quand un peu plus tard nous survolons la banlieue de Yogyakarta, le volcan reste invisible, caché derrière une énorme masse nuageuse bourgeonnante qui s’étale sur une vaste superficie. Notre avion s’écarte, tourne environ une dizaine de minutes au-dessus de l’océan et bientôt la voix du commandant de bord nous informe qu’en raison d’une soudaine recrudescence de la violence explosive du Merapi et des chutes de cendres qui lui sont associées il est impossible de se poser. Nous devrons donc faire demi-tour et retourner à Jakarta.

Nouvelle attente, puis nouvel essai trois heures plus tard et, cette fois, nous réussissons enfin à atterrir à Yogyakarta. Je retrouve Supardi ainsi que Bambang et Johny, les deux chauffeurs de minibus

avec qui nous montons régulièrement au village de Selo ou à l'observatoire volcanologique de Babadan qui, selon la localisation de l'activité éruptive en cours, sont nos points de départ habituels pour l'ascension du Merapi. Leurs poignées de main chaleureuses me font plaisir. Ils sont contents de notre visite. Depuis une semaine, ils vivent sous des averses quasi continuelles de cendres et de pluie. Malheureusement, ils n'ont que peu d'informations fiables concernant l'éruption aujourd'hui. L'observatoire est quasiment injoignable. Entre les flashs d'info radio et les annonces qui exhortent chacun à respecter les consignes de sécurité, des bruits, des avis, des échos, des scoops impossibles à vérifier circulent de l'un à l'autre. Tous les trois connaissent parfaitement les petites routes qui desservent les nombreux villages éparpillés sur ses flancs et sont d'accord pour nous emmener en limite de la zone d'exclusion afin que nous puissions nous rendre compte sur place directement de la situation. À l'aéroport, beaucoup de gens portent un masque de protection. Dehors, tout est recouvert d'une fine pellicule grise uniforme. Les couleurs ont disparu. Le volcan est toujours invisible. Étrange atmosphère, même les bruits semblent amortis.

Après avoir déposé nos sacs à l'hôtel et nous être équipés de chaussures de randonnée et veste de pluie, malgré l'heure tardive je décide avec l'accord de chacun de profiter de ce qui semble bien être une nouvelle accalmie pour tenter une première reconnaissance. Dans cette ambiance étouffante, oppressante, nous nous sommes répartis un peu au hasard dans les deux minibus. Je suis dans le véhicule de tête avec Bambang et Supardi. Personne ne semble d'humeur très bavarde. Bien que tous aient accepté de côtoyer cet univers dangereux aux frontières indécises, presque illusoires, je lis sur les visages une certaine anxiété. Nous rencontrons peu de monde sur la route. Dans la lueur des phares, de grands fuseaux gris se

déplacent lentement, s'effacent, se reforment en faisant de longues bandes inclinées plus sombres. Bientôt, nous sommes absorbés par cette étendue mouvante, cotonneuse, tandis que la valse lente des gros flocons de cendre mouillée s'écrase sur le pare-brise.

Nous roulons un peu plus d'une heure avant de parvenir aux premiers barrages qui interdisent l'accès aux villages partiellement désertés. Supardi va s'enquérir des dernières nouvelles auprès des deux gardes qui ferment la route. Lorsqu'il revient, il paraît soucieux. Le volcan qui, cet après-midi, a encore fait plusieurs victimes est calme pour l'instant. Il semble qu'il y ait toujours ici de nombreuses familles qui ont refusé de s'en aller.

Après avoir obliqué sur une petite route transversale, nous poursuivons durant quelques minutes à travers les plantations en direction de Pulowatu. Lorsque nos minibus s'arrêtent sur un terre-plein, nous sommes à quelques centaines de mètres du hameau de Pakem sur la face sud du volcan, à une douzaine de kilomètres du cratère. Tout près de là, Supardi connaît un chemin qui permet d'accéder à un site d'observation particulièrement bien dégagé où, si les conditions de visibilité venaient à s'améliorer, nous pourrions avoir une vue d'ensemble sur le sommet du Merapi. D'après lui, à peine dix minutes de marche suffisent pour y parvenir. Est-ce la conversation qu'il vient d'avoir ou la pluie qui ne veut pas cesser ? Je ne le sens pas très motivé. « J'ai peur ! » me dit-il simplement.

Il est un peu plus de minuit lorsque nous quittons nos véhicules. La nuit est serrée, dense, les chutes de cendre ininterrompues, l'obscurité totale. Tout est désert, même les animaux ont fui. Seul un roulement sourd, grave, un peu rauque commande au silence. Parfois, il change de tonalité. On dirait une torche monstrueuse qui halète. Par moments, accompagnant les claquements de fouet de la foudre, des éclairs fulgurants zigzaguent en lueurs bondissantes qui cisaillent

cette étendue molle et fuyante. Sans cesse des petites boules de cendre alourdies par la pluie s'écrasent sur nos visages. Chacun essuie ses yeux, son front, essaie de chasser ce sable, cette boue tactile qui pénètre dans les narines, la bouche, se colle à la commissure des lèvres, crisse entre les dents, s'infiltre dans les vêtements, dans le cou. Malgré nos lampes frontales, la visibilité est très restreinte. Nous avons la curieuse impression de flotter au milieu de ces innombrables particules en mouvement qui avalent la lumière, étouffent les reliefs. Entre l'arrondi des plantations et l'escalier des rizières lentement gommées par ces couches insidieuses qui s'entassent, nous nous laissons engloutir par ce monde flou, figé, sans contours. L'air est chaud et moite. Nous nous aventurons sans hâte dans cette zone de tension où la sécurité est toujours de mise mais où l'issue dépend souvent d'un hasard. Même si nous avons la sensation bien réelle d'avoir pénétré un espace où rien n'est prévisible, nous sommes néanmoins envoûtés, captivés par cette ambiance étrange où se mêle une certaine appréhension.

Légèrement en avant du groupe, isolé dans cette atmosphère lourde de cendre mobile en suspens, je ressens une curieuse impression d'irréalité en même temps que le poids de mon obstination entêtée. Le trouble puis l'inquiétude peu à peu s'insinuent dans mes pensées. Habituellement, pourtant, j'aime ces moments intenses qui jaillissent de ce présent incertain mais, aujourd'hui, je reste là, muet, tendu, terriblement inutile, impuissant à analyser la situation, à fixer les limites, à expliquer la bonne distance. Ici, la vérité est hors d'atteinte. Où établir la ligne de partage entre ce qui est raisonnable et ce qui ne l'est pas ? Une passion peut-elle conduire à braver ces lieux dangereux ? Je suis dans un état tout à la fois d'attente et d'alerte. Pour l'instant, c'est l'instinct qui décide, même si je reste conscient que derrière ces ténèbres qui ne veulent pas se

diluer une menace invisible plane, latente et formidable. En fond sonore, presque ininterrompu, des grondements, des ronflements puissants, saccadés, maintenant nous parviennent, se mélangent, s'éloignent, reviennent.

Il est exactement 0 h 39 ce 5 novembre 2010. Nous sommes encore à faible distance de nos minibus quand le sol a comme un long frisson qui dure, une vibration, une trépidation de plus en plus violente, tandis qu'éclate et grossit un fracas terrible de mille tambours déchaînés qui résonnent à ras la terre. Comme un formidable arrachement, un glissement suivi d'un effondrement monstrueux rabote les pentes. Des millions de tonnes de laves anciennes ou récentes, incandescentes ou pas, suspendues deux mille mètres au-dessus de nous viennent de s'écrouler, libérant d'énormes volumes de gaz surchauffés qui se détendent. Rien ne peut donner une idée de cette titanesque avalanche pyroclastique invisible qui s'enfle de seconde en seconde, qui se précipite, fonce vers le bas, peut-être sur nous, sans qu'on puisse lui assigner une véritable direction. Le danger semble venir de tous les côtés à la fois ! Dans ces ténèbres épaisses, indiscernables à nos yeux, colossale, redoutable, elle s'élance de toute sa masse, s'engouffre dans les couloirs, dévale dans les ravins, dans les gorges, se glisse dans chaque embranchement. Comme un fluide, elle se déverse sur d'autres territoires, s'étale encore. Il n'y a plus de limites. Tout s'échappe, se divise, déferle. Animée d'une force inimaginable, elle plonge droit devant et submerge tout.

Je voudrais reculer, nous cacher, nous terrer, disparaître, trouver un refuge face à cette violence qui bondit, ne plus entendre ce vacarme qui redouble, mais le bruit arrive, terrifiant. Il roule, il racle en faisant trembler le sol. Il s'amplifie encore. Il pèse sur les tympans, comprime la poitrine. Des secondes hallucinantes se nouent, se

resserrent. On perçoit maintenant distinctement les éclatements syncopés des blocs invisibles qui précèdent l'avalanche, qui hachent l'air, qui arrachent, fracassent, broient tout dans un martèlement ponctué d'écrasements lourds sur des notes de plus en plus graves, de plus en plus proches. Catapultés à des vitesses phénoménales, ils se ruent de toute part, massacrant les pentes sous leur implacable pilonnage. Bruit ineffaçable qui hante encore mes souvenirs.

Debout, paralysé, planté sur mes deux jambes de fonte, les pupilles dilatées, je serre les poings de toutes mes forces. Tout mon corps se tend, se durcit. Je sens une artère battre dans mon cou. La mort, nous avons tous compris qu'elle est là, tout près dans son affolante mobilité. Face à ce destin ignoble, à cet effroyable pressentiment qui glace, aucun mot ne convient. Aucun n'est assez fort pour dire la vérité. À cet instant, chacun s'agrippe à ses pensées. D'une infernale démence, cette véritable déferlante de roche et de gaz à haute température nous évite de peu, nous frôle, nous dépasse, s'épanche toujours plus loin, aspirée vers le bas. Jamais je n'ai ressenti une telle sensation de puissance libérée. Impitoyable, aveugle, anéantissant tout sur son passage, elle poursuit sa descente fulgurante. Elle défonce les barrages en béton construits pour freiner son écoulement, gomme les rivières, nivelle les ravins, dévaste les rizières, engloutit les villages, brûle, éventre les maisons, fait se recroqueviller les corps sous son atroce chaleur.

De l'instant où la nuée ardente surgit à celui où l'avenir s'efface, combien de secondes ? Qui retourne le sablier des vies ? Nous sommes tous là, figés, pathétiques, le regard tourné vers la nuit. Je préfère ne plus penser, croire seulement. Le temps n'existe plus. Jaillissant d'un réservoir intarissable, son flux irrésistible ne faiblit pas. Le volcan se vide. Il exhale toute sa fureur. Pendant que du cratère une gigantesque colonne de cendre zébrée d'éclairs se dresse

maintenant à onze mille mètres d'altitude, tel un immense fleuve en crue qui déborde, l'irréductible avalanche prolonge ses ravages.

Sans rien perdre de son ivresse destructrice, implacable, injuste, elle descend sur dix-huit kilomètres fauchant au hasard cent soixante destins. En quelques instants, des familles entières basculent. Dans un ultime réflexe, accrochés à leurs enfants, brûlés par l'horrible chaleur, sans doute tous hurlent-ils leur épouvante avant de s'arc-bouter une dernière fois contre cette souffrance trop inhumaine. Pour eux, il n'y a déjà plus de demain !

Il nous faut quelques secondes pour réaliser ce qui vient de se passer, retrouver notre calme. Quelques mots tendus, deux ou trois paroles hachées. Nous fuyons ! Jusqu'alors, la chance a escorté notre parcours mais, maintenant, l'angoisse s'installe. Nous avons tous conscience qu'une tragédie se dessine, inéluctable. Pour les quelques hameaux isolés, disséminés sur les pentes tout près, aucune chance d'échapper à cette cataracte de feu qui se précipite, à cet écroulement massif, à cette température de four qui grille tout.

Quand nous pénétrons dans le petit village de Pakem, une terrifiante odeur de bois calciné, de plastique fondu, de graisse brûlée arrive jusqu'à nous. Tandis que le tumulte fracassant des blocs qui percutent, qui ricochent continue sa cadence mortelle, les maisons se vident dans la rue. La peur s'est infiltrée dans les veines. Face à cette violence impitoyable, des hommes et des femmes un peu perdus courent avec dans leurs bras des enfants enroulés dans des couvertures. Sous ce déluge de cendre qui étouffe les paroles, ferme les yeux, crépite sur les vêtements, transforme les corps en statues, chacun s'efforce de s'éloigner, de descendre, éclaboussé par la boue des voitures qui se faufilent entre des vélomoteurs fumants, des scooters ou des vélos empruntant toute la largeur de la route. Foulard serré sur le nez, sur la bouche pour tenter de filtrer ces particules qui

irritent les bronches, ils se sauvent avec leur sac ou leur baluchon dans cette cohue orchestrée par la hantise d'une seconde avalanche. Épaules contre épaules, indifférents à ceux qui les bousculent, ils s'élancent dans la mêlée pour échapper au tueur.

Dans cette obscurité épaisse, à peine déchirée par l'éclat faiblissant des phares peu à peu recouverts par les couches de cendre qui s'additionnent, nos minibus zigzaguent, dérapent. Ils tentent de se frayer un passage entre des silhouettes uniformément grises qui s'enfuient, des charrettes à bras surchargées, un vieil autocar en panne immobilisé en pleine chaussée et des camions qui croulent sous les hommes et les paquets. Le sol est glissant, gluant. Les roues n'adhèrent plus ! Les chauffeurs sont tendus. Ils doivent faire d'incessants efforts d'attention. Conduire dans cette atmosphère poisseuse, sans visibilité, avec la crainte obsédante de heurter un de ceux qui se hâtent, tient de l'exploit. C'est la deuxième fois après la dramatique éruption du Pinatubo aux Philippines en 1991 que je suis confronté à ce type de situation, que je vis en direct cet exode, cette terreur de toute une population aux prises avec son volcan.

Dans cette nuit démentielle, la pluie redouble de violence, augmentant encore la peur du déclenchement soudain de ces redoutables lahars – très fréquents sur le Merapi –, qui remobilisent les dépôts des nuées ardentes en coulées de boue terrifiantes. Ceux-ci pourraient surgir à tout instant et porter la mort encore plus loin. De grosses gouttes noires parfois énormes qui éclatent comme des abcès giflent les vitres de notre véhicule. Les essuie-glaces n'essuient plus rien. Ils étalent ou se bloquent, refusant d'écarter cette boue trop dense qui colle. Il faut régulièrement se pencher vers l'extérieur, vider des bouteilles d'eau sur le pare-brise qui pendant quelques instants délaient et repoussent la cendre pour poursuivre cette infernale descente.

Emportés par ce flot humain, chassés par cette maléfique puissance, tous ceux que nous dépassons ont la même expression apeurée qui questionne, la même émotion déchirante de vérité. En eux, ni révolte ni résignation. Ils se pressent pour aller là où l'on peut respirer librement. Dans l'éclair des phares qui traquent des instants, des formes, des clichés fugaces, tout à coup surgit le visage d'une adolescente. Je ne vois que ses yeux grands ouverts bordés de cendre mouillée qui coule, que son regard intense où se devine encore le reflet de la peur. Ses habits, son corps, ont la même couleur que le sol. En elle, une sorte de beauté âpre, émouvante, avec quelque chose de doux et d'aigu. Comment en quelques secondes restituer l'insaisissable ? Son image poignante, unique, a déjà disparu, mangée par la nuit.

Assis à gauche ou à droite de la route, un peu à l'écart, des vieux exténués se sont regroupés sous l'illusoire abri d'une bâche ou d'un auvent en bambous. Sans doute ont-ils marché jusqu'au bout de leurs forces. Pour eux, tout a été trop violent, trop rapide. Si la fatigue a estompé quelque peu leur angoisse, leurs visages creusés d'ombres sont vides, illisibles. Dans leurs traits, quelque chose de détruit. Terrible, effrayant mutisme de ces gens immobiles qui attendent.

Face à nous, très loin, quelque part de l'autre côté des nuages, une tache plus pâle éclaircit la nuit. La silhouette élancée et encore imprécise du temple de Prambanan peu à peu sort de l'ombre. Le jour se lève lorsque nous pénétrons dans son enceinte où beaucoup de réfugiés sont couchés à même le sol. Depuis deux semaines déjà, le soleil ici ne dit plus les heures. Abritées derrière quelques monticules de pierres où s'appuie le silence, des femmes harassées de fatigue font chauffer des gamelles sur des feux de bois mouillé. Sous ce ciel bas, plombé, des enfants dorment enroulés dans des sarongs. La cendre qui tombe est maintenant si fine qu'on ne la voit plus, et

pourtant elle flotte dans l'air. Elle recouvre tout. Elle est partout. Il règne aux abords de ce temple une ambiance indéfinissable, insolite, un peu comme si chacun était venu chercher ici le réconfort d'une chimérique protection divine.

Disséminés le long d'interminables murets, des familles ou des petits groupes d'un même village se sont rassemblés. Parmi eux, certains essaient d'obtenir des informations sur tel ou tel parent ou enfant toujours absent, pas encore porté disparu. Allant de l'un à l'autre avec une gravité où perce l'émotion, ils interrogent inlassablement. Ici, il manque un mari, une sœur, un ami. Ils sont presque tous de Slodokan, Brogangsuruh ou Argo Mulyo, à quelques kilomètres en dessous de Pakem, la zone la plus touchée par l'avalanche. Quand ils questionnent, ils ont les mêmes yeux angoissés qui roulent, le même entêtement, la même expression bouleversante qui refuse encore la tristesse. Sur leur visage maigre, on peut lire une anxiété impatiente, parfois une inquiétude dévorante, surtout lorsqu'ils prononcent le nom de leur fils ou de leur fille dont ils sont sans nouvelles. Sans cesse, ils guettent un signe, une parole, un témoignage. Dans leur voix d'une tranchante lucidité, on perçoit des interrogations, des suspensions, des doutes, souvent peu d'espoir. De temps en temps, il y a aussi des phrases qui s'interrompent brutalement, des yeux qui fixent le sol, des prénoms qu'ils n'osent déjà plus dire. Autour d'eux règne alors un silence qui est beaucoup plus qu'une absence de bruit.

D'autres un peu plus loin, immobiles, ont le regard fixe et rigide de ceux qui savent. Leur famille était là-bas. L'émotion serre leur gorge. Ils ont perdu la parole. Ils n'ont plus de pensées, plus de désirs. Foudroyés par la douleur, leurs visages sont fermés. Pour eux, le lent glissement des heures, puis des jours de solitude sans sommeil, a déjà commencé. Leur désespoir est tel que rien ni personne n'en

saura venir à bout. Quelques-uns sans doute ne reviendront jamais sur ces terres brûlées, dévastées. Demain, ils s'en iront ailleurs, vers nulle part, sans destinée, sans but, sans projet.

Maintenant, tout est calme, écrasé, silencieux. Confrontés à cette accumulation de vies blessées, face à ces hommes et ces femmes qui depuis toujours jouent aux cartes avec la vie et qui ont tout perdu, nous restons là, impuissants, muets. Jusqu'à ce jour pourtant, tous ont cru à la chance. Même s'ils avaient conscience que leur vie parfois ne tenait qu'à un fil, bravant cette perpétuelle menace avec une sorte d'insouciance grave, ils pensaient que rien ne pourrait jamais détruire les ancrages qu'ils avaient en ces lieux. Si aujourd'hui la peur s'est gravée dans chaque visage, presque tous ont le même regard têtu avec parfois au fond des yeux une petite étincelle d'espérance qui persiste. Derrière leur épuisement se devine encore l'orgueil, la volonté, une touchante ténacité, une obstination. Quand bien même ils viennent de connaître l'enfer, l'émotion, la tristesse, ils n'ont pas perdu le courage d'être libres. Je sais qu'ils retourneront là-haut où la terre est si riche et où le riz pousse si bien.

Pour lors, ils souhaitent simplement fuir le silence de l'immobilité, ne plus entendre les mots froids ou brûlants, les mots qui tranchent, les mots qui font peur, qui font mal. Ils veulent s'en aller vers cette vérité faite de paysages de cendre durcie. Bientôt, ils vont reprendre la direction du volcan avec leurs sacs en plastique et leurs bagages rafistolés. Au milieu du ciel, de grandes dalles de lumière lentement s'espacent. Près de moi, un homme sans âge me tend la main. Il a un regard acéré, pénétrant qui accroche, un regard qui veut croire encore à la vie. C'est de ce regard, de ce regard seulement que je voudrais me souvenir. Bien que notre fatigue et notre accablement soient tels qu'ils ne laissent même plus passer les pensées, restent les

images et, dans ma tête, l'énorme bruit de mon cœur qui bat encore à mes oreilles.

5 novembre 2010

Remerciements

Tout d'abord je voudrais remercier Monique avec qui j'ai découvert les vraies dimensions du monde. S'il n'a pas toujours été facile pour elle d'être la femme d'un coureur de volcans, je lui suis reconnaissant de ne pas avoir été trop jalouse de ses rivaux.

Mes remerciements vont aussi à Tanguy et à sa femme Roxana qui ont toujours partagé et même prolongé ma passion en créant leurs propres agences et circuits (Explora-Sicilia et Salamandra/Costa Rica) spécialisées dans l'approche et la découverte des volcans les plus actifs d'Europe et du Continent américain. Ils m'ont apporté leur soutien.

Je ne dois pas oublier bien sûr Morgan, mon petit-fils, qui avec sa tumultueuse jeunesse commence lui aussi à accompagner et guider des groupes sur les volcans du Japon et du Costa Rica, même s'il symbolise pour moi aujourd'hui cette image du sablier dont le sable file dans cette petite cascade du temps qui s'enfuit. J'ai écouté ses réactions.

Je suis reconnaissant aussi à Inès qui durant six années a flirté avec les volcans de Sicile, d'Hawaii, d'Alaska et de Tanzanie. Sa vitalité, son audace, son calme et son extraordinaire présence ont su tisser des liens encore très précieux pour moi à ce jour.

Merci aussi à Olivia Delpau, réalisatrice des dix films diffusés par la chaîne Arte, « Sur les volcans du monde ». Ensemble, nous avons découvert le plaisir de pénétrer dans ces territoires de la démesure et de la nature extrême. Elle m'a exposé ses critiques.

Je voudrais également remercier chaleureusement Nadia Butaud des éditions de la Martinière pour son efficacité, sa compétence, sa compréhension, qui a aimablement lu, commenté et corrigé la première version de ce livre. Ma gratitude va aussi à Evelyne Stauri pour sa gentillesse, son ouverture d'esprit et ses conseils avisés. Je suis grandement redevable à Isabelle Gaudon. Sa chaude amitié, son enthousiasme inépuisable et communicatif pour les volcans m'ont permis de prendre contact avec l'adorable Chloë Moncomble qui fut un trait d'union extrêmement sympathique avec les éditions de la Martinière.

Un grand, un immense merci à Véronique Jambon pour son travail exceptionnel d'attachée de presse (Miss Blabla communications), pour ses conseils, ses encouragements et son optimisme puissant qui a su me guider lorsque mes certitudes vacillaient. Avec elle, le « possible » est devenu certain.

De même il m'est agréable de pouvoir remercier aujourd'hui l'équipe médicale de l'hôpital de Hamilton (New Zealand), spécialisé dans les greffes de peau des grands brûlés. Sa compétence chirurgicale a sauvé mon pied et m'a permis de remarcher. Je leur dois tout.

Enfin je voudrais remercier tous ceux qui ont partagé mes galères, mes erreurs, mes aventures dans l'approche de ces éruptions éparpillées aux quatre coins de la planète. Puissent-ils trouver dans ces pages toute ma reconnaissance.

Je n'oublie pas non plus ceux qui me suivent sur leur petit écran dans l'ombre tamisée de leurs canapés et qui m'envoient parfois des

petits mots et pensées qui me touchent profondément.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library